



8

4-A
23

7

2 D

+1





~~AND~~
AND

8-4.A.23

HISTOIRE D E LOUIS ONSE.

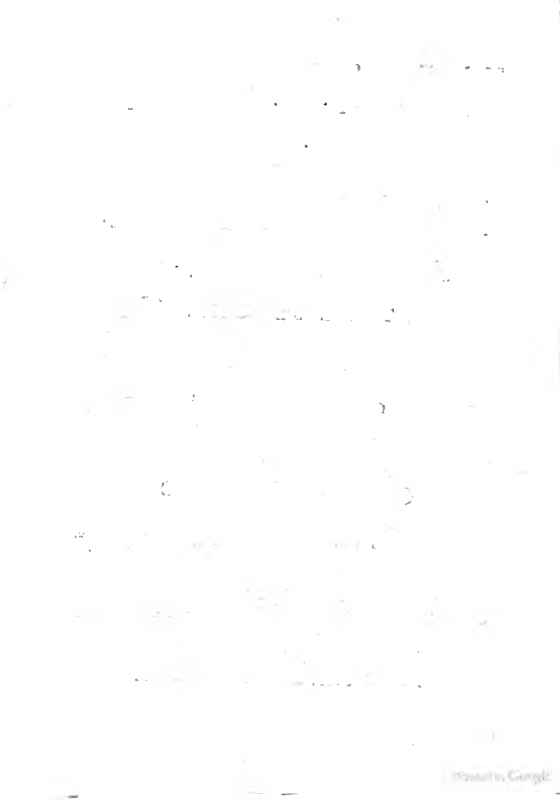
Par Monsieur VARILLAS.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron
de la sainte Chapelle.

M. DC. LXXXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY,



ARGUMENT

D U

SIXIÈME LIVRE.

*L*OUIS se propose de desunir à quelque prix que ce soit les Ducs de Bourgogne & de Bretagne ; & ne pouvant réussir à l'égard du premier de ces deux Princes , il negotie avec le second par tant de détours , qu'il l'oblige enfin à signer un Traité dans lequel le Duc de Bourgogne n'étoit pas compris. Sa Majesté presse ensuite le Duc de Bourgogne de rendre la pareille au Duc de Bretagne , & de l'abandonner comme le Duc de Bretagne l'avoit abandonné. Mais le Duc de Bourgogne répond generousement qu'il ne veut point commettre d'infidélité par exemple , & qu'il est bon de donner au Duc de Bretagne le temps de reconnoître sa faute. Il ne laisse pas néanmoins de conclure avec Louis une Trêve , qui hâte la ruine du Connétable de Saint Pol ; puisque les Deputés de part & d'autre aprez l'avoir conclu , se confient reciproquement des secrets qui les convainquent que c'est le Connétable qui entretient depuis sept ou huit ans la division entre leurs Maîtres. Louis fait encore sçavoir indirectement au Duc de Bourgogne que le dessein du Connétable est de le contraindre de marier sa fille avec le Duc de Guienne ; & le Duc de Bourgogne le souffre avec d'autant plus d'impatience , qu'il étoit resolu de promettre cette Princesse à tous les Grands qui la recherchoient , & de ne l'accorder pourtant à aucun. Le fils du Duc de Gueldres se revolte contre son propre pere ; & le traite si mal , que le Duc de Bourgogne en prend occasion de connoître de ce differend. Il se met en devoir de reconcilier les deux Parties ; & n'en pouvant venir à bout , il fait arrêter le fils : De quoy le pere se trouve si fort obligé , qu'il donne la Gueldre au Duc de Bourgogne. Ce Prince forme le dessein d'une Monarchie à peu prez semblable à celle que l'Empereur

§

ARGUMENT DU VI. LIVRE.

Loüis le Debonnaire avoit donnée à Lothaire son fils aîné, c'est à dire de se faire Roy de la Gaule Belgique. Il croit que le consentement de l'Empereur Frederic Troux luy est absolument necessaire, & il le va trouver pour le disposer à le donner. Frederic veut bien satisfaire le Duc de Bourgogne: mais il luy déclare nettement que ce ne sera qu'après que le mariage de sa fille avec Maximilien d'Autriche son fils unique aura été consommé. Le Duc de Bourgogne use de tous les artifices imaginables pour s'exempter de venir à la conclusion; & avance de sorte son affaire à la Cour Imperiale, que le jour est pris pour son Couronnement. Il en fait toute la dépense: mais l'Empereur & les Princes de l'Empire le priviennent, & se separent de luy sans luy dire adieu. Le dèpit qu'il en a l'engage dans la querelle de l'Electorat de Cologne, & il demande pour cela à Loüis une prolongation de la Trêve qu'ils avoient ensemble. Le Conseil de France est d'avis de la refuser: mais Loüis par un raffinement de prudence politique l'accorde, sur ce qu'il étoit bon de laisser courir à sa perte le plus dangereux de ses ennemis. Et de fait le Duc de Bourgogne s'engage mal à propos devant Nui; qui luy resiste si long-temps, qu'il ne peut tenir la parole qu'il avoit donnée au Roy d'Angleterre de joindre leurs Armées pour attaquer la France. Le Roy d'Angleterre descend à Calais avec la sienne: mais le Duc de Bourgogne l'y va visiter si peu accompagné, que Sa Majesté persuadée qu'il se moquoit d'elle, traite avec Loüis. Le Duc de Bourgogne travaille à s'emparer de la Provence; & Loüis après l'en avoir empêché, luy suscite trois nouveaux ennemis, qui sont les Suisses, quelques villes Imperiales, & Sigismond d'Autriche. Le Duc de Bourgogne en exécution de son dessein s'empare de la Lorraine sur le Duc René Second, qu'il contrainst de se refugier en Allemagne, & l'y fait prendre prisonnier. Mais Loüis luy procure sa liberté, en faisant arrêter un Parent de l'Empereur, & en ne le délivrant qu'en échange du Duc de Lorraine. Les Suisses gagnent la bataille de Granfon sur les Bourguignons; & Loüis met le Duc René en état de reconquerir la Lorraine, & de commander l'armée des Suisses, qui défont une seconde fois les Bourguignons à Morat. Le Duc de Bourgogne se relève pourtant de ces deux pertes, & assiege régulièrement Nancy.



HISTOIRE D E LOUIS ONZE.

LIVRE SIXIÈME.

*Où l'on voit ce qui est arrivé de plus considerable sous son
regne, durant le reste de l'année 1472. & les années
1473. 1474. & partie de 1475.*



L'INTEREST le plus pressant du Roy
Louïs Onze , étoit de profiter de
sa reconciliation avec François de
Dreux Duc de Bretagne ; non seu-
lement à cause qu'il l'avoit ache-
tée bien cher, & qu'il n'aimoit point à faire d'inu-

Tome Second.

A



tiles dépenses, mais encore parce qu'il ne l'avoit regardée que comme un moyen d'obliger Charles Duc de Bourgogne à poser les armes. On a vu dans les Livres precedens que ces deux Ducs étoient Princes de la Maison de France; & que la crainte d'être opprimez par le Roy Chef de leur Maison, avoit formé entre eux une liaison qui paroissoit indissoluble. Mais il n'est pas surprenant que les Grands qui ne vöyent que par les yeux d'autrui, commettent des fautes si grossieres que les particuliers les moins éclairés n'en feroient pas capables.

Les Conseillers d'Etat de Bretagne s'étoient laissez ébloüir par les presens de Louïs. Ils avoient persuadé leur Maître de traiter à part : Le Duc de Bourgogne avoit été abandonné; & Louïs après avoir fait tomber le Duc de Bretagne dans le piège qu'il luy avoit tendu, s'étoit avancé à grandes journées vers les Pays-Bas pour intimider le Duc de Bourgogne, en luy portant luy-même la premiere nouvelle de la desertion du Duc de Bretagne. Sa Majesté le connoissoit pour Prince également colere & vindicatif; & elle présupposoit sur ces deux fondemens, que le ressentiment l'emporteroit dans son esprit sur la raison, & le dépit sur l'intérêt. Qu'il seroit irrité de ce que le Duc de Bretagne avoit traité sans sa participation, & qu'il traiteroit à son tour sans la participation du Duc de Bretagne. Mais il n'est rien de plus ordinaire que de voir en toutes sortes de personnes, les moindres passions céder aux plus violentes.

Le Duc de Bourgogne n'étoit pas si choqué de ce que le Duc de Bretagne avoit renoncé à son alliance*, que de ce que le même Duc y avoit été porté par les artifices du Roy. Il n'ignoroit ny le foible de son Allié, ny l'ascendant que ses Ministres prenoient sur luy. Il ne doutoit pas que l'on n'eût abusé de son extrême facilité, & un grand nombre d'expériences l'avoit convaincu de l'adresse de Louis à gagner les plus fideles serviteurs de ses ennemis. Ainsi le Duc de Bourgogne, disposé d'ailleurs à excuser le Duc de Bretagne, rejetta toute la faute qu'il venoit de commettre sur Louis, & tourna par conséquent contre Sa Majesté tout le dépit qu'il en avoit conçu.

Et de fait lors que les Députez de France furent assemblez avec ceux de Bourgogne; & que les premiers eurent prétendu que les seconds ne se devoient non plus mettre en peine de comprendre le Duc de Bretagne dans leur Traité, que le Duc de Bretagne s'étoit mis en devoir de les comprendre dans le sien, les Députez de Bourgogne repartirent froidement que le Duc de Bretagne étoit plus malheureux que coupable, & plus à plaindre qu'à reprendre. Qu'à la vérité son égarement étoit étrange, mais qu'il ne falloit que luy donner le loisir de s'en appercevoir pour l'en tirer. Que c'étoit sur cette confiance qu'ils prétendoient inferer dans le Traité cette clause, qu'en cas que le Duc de Bretagne demandât dans six mois d'entrer dans l'accommodement, il pourroit y

A ij

* Dans les Traitez entre les Ducs de Bourgogne & de Bretagne. Ils sont dans les Archives de Bretagne.

être compris. Ils ajoutèrent pour confirmer leur conjecture, qu'ils sçavoient de bonne part que le Duc de Bretagne commençoit à se repentir de son infidélité, & à regarder de mauvais œil ceux qui l'avoient conseillée. Cette difficulté ne pouvant être surmontée, on abandonna le projet de la Paix, & on le changea en une suspension d'armes pour un an.

Les Députez de France & de Bourgogne étoient presque tous intimes amis ; & la Trêve n'eut pas plutôt été signée, qu'ils agirent en personnes qui n'avoient été divisez que par les intérêts opposez de leurs Maîtres. Ils se mêlèrent ensemble, & ils eurent de longues conversations. Les François ne dissimulèrent pas leur étonnement sur ce que le Duc de Bourgogne avoit si-tôt eu des nouvelles du Duc de Bretagne, nonobstant le soin extraordinaire que le Roy avoit pris d'empêcher la communication de ces deux Princes ; & les Bourguignons avouèrent de bonne foy que ç'avoit été par la voye du Connétable de Saint Pol ; soit que la haine qu'ils avoient pour luy allât jusqu'à le vouloir perdre, ou qu'ils ne prévissent point assez les conséquences de ce qu'ils disoient. Une verité si sincere de la part des Bourguignons, & si surprenante à l'égard des François, allongea l'entretien aux dépens du Connétable. On déclama contro luy : On le fit passer pour le plus perfide de tous les hommes ; & les Députez de France & de Bourgogne demeurèrent d'accord entre eux, & aver-

tirent ensuite leurs Maîtres, qu'il avoit formé & entretenu leur mesintelligence durant dix années.

Louïs de Luxembourg Comte de Saint Pol, Connétable de France, étoit le seul homme pour qui le Roy eût quelque sorte d'amitié. On a déjà fait son portrait; & l'on ajoute icy que ç'avoit autant été de bon gré que par contrainte, que l'épée de Connétable luy avoit été donnée, & que ce fut là la seule conjoncture où Louïs Onze agreea la violence qu'on luy faisoit. Sa Majesté toute ménagere qu'elle étoit de ses graces pour les personnes des Maisons Souveraines, n'avoit pas borné à la première dignité du Royaume ses bienfaits à l'égard du Connétable. Elle luy avoit encore donné le commandement particulier de quatre cens Lances entretenues; & elle avoit voulu qu'il prît luy-même sur les revenus de Picardie le fond nécessaire pour leur subsistance. Qu'il les levât: Qu'il les payât; & que l'on s'en rapportât à luy, quand il s'agiroit de sçavoir si le nombre en étoit complet. Ce qui luy fournissoit l'occasion de gagner beaucoup avec le Roy: car outre qu'il luy manquoit toujours un assez grand nombre d'Hommes d'armes & d'Archers, la solde* qu'il donnoit n'étoit pas si grande que celle qu'il recevoit pour eux. Il tiroit encore du Tresor royal quarante-cinq mille florins d'appointement: Il exigeoit un écu sur chaque pipe de vin qui passoit de France en Flandres: Il avoit un nombre prodigieux de tres-belles Terres dans

* Dans les
Etats Militaires de
Louïs Onze;

le Royaume de France, & dans les Etats de la Maison de Bourgogne: Il avoit épousé la belle-sœur de Louïs: Le Roy d'Angleterre étoit son neveu, & le Duc de Bourgogne son proche parent. Il s'étoit emparé de Saint Quentin par les intelligences qu'il avoit ménagées dans cette importante ville, & le Roy pour récompense luy en avoit laissé le Gouvernement. Il tenoit encore les Châteaux de Ham & de Bohain; & il possédoit en qualité de propriétaire presque toute la partie des Pays-Bas, qui s'étend depuis Calais jusqu'au delà de l'Isle.

Le Connétable de son côté avoit étudié les inclinations du Roy, & reconnu qu'elles étoient toutes dominées par la crainte. Ce n'est pas que cette passion eût dans sa Majesté l'effet qu'elle a coutume de produire dans les autres hommes, en les rendant timides à la guerre & dans les actions dangereuses: car la Bataille de Montlhery, & plusieurs autres entreprises hardies, avoient justifié que personne n'affrontoit le peril plus fierement, ni d'un air plus intrépide, que Louis. Mais c'est qu'il étoit né, & qu'il avoit été nourri dans le mauvais état des affaires du Roy Charles Sept son pere, & que les premières idées sont celles qui se conservent le plus long-tems. Il avoit vu durant plus de vingt ans chanceler le Trône de son Predecesseur; & s'il avoit assez bonne opinion de sa propre conduite pour croire que le sien fût mieux affermi, il ne

l'avoit pas assez de son bonheur pour ne pas apprehender de se perdre dans une revolution generale. C'étoit en ce seul cas qu'il avoit de la timidité; & quelques précautions dont il usât pour cacher ce foible à ses meilleurs amis, le Connétable l'avoit enfin pénétré. Il s'étoit proposé de s'élever à la principale direction des affaires; & de s'y conserver en persuadant le Roy qu'il courroit risque d'être supplanté, si son frere épousoit l'heritiere de Bourgogne.

C'avoit été là la source des divisions & des guerres civiles, dont la France avoit été travaillée depuis dix ans, & le Connétable y avoit trouvé son compte; parce que s'il n'avoit absolument gouverné sa Majesté, il avoit au moins obtenu tout ce qu'il luy avoit demandé tant pour luy que pour ses amis. La mort imprévue du Duc de Guienne qui luy avoit servi pour intimider sa Majesté, l'avoit à la verité surpris, mais il n'étoit pas long-tems demeuré dans cet embarras. Il avoit cherché un Prince de qui l'alliance avec l'heritiere de Bourgogne ne fût pas moins suspecte au Roy que l'avoit été celle du Duc de Guienne; & il l'avoit trouvé en la personne du jeune Nicolas d'Anjou fils unique du fameux Duc de Calabre, dont on a si souvent parlé dans le Tome précédent. Nicolas d'Anjou devoit heriter seul de toute la branche royale dont il portoit le nom, & d'ailleurs il étoit plus redoutable à Louis que le Duc de Guienne ne l'avoit été. Car outre qu'il pos-

se doit actuellement les Duchez de Lorraine & de Bar, qui confinoient d'un côté au Comté de Bourgogne, & qui donnoient de l'autre l'entrée dans la Champagne, il étoit encore heritier présomptif des Comtez du Maine & de Provence, du Duché d'Anjou, & du droit sur les Couronnes de Naples & de Sicile qu'il seroit assuré de recouvrer avec les forces & les richesses des Pays-Bas. Mais si Louis étoit trop sensible aux maux de l'avenir, il étoit en recompense assez éclairé pour connoître ce défaut dans toute son étendue. Il étoit presque toujours en garde contre luy-même, pour s'empêcher d'être surpris par là; & quiconque l'entreprendroit, devoit s'attendre aux effets les plus dangereux de sa haine. Ainsi le Connétable jouïoit un tres-méchant personnage; & de fait le Roy résolut de le perdre aussi-tôt qu'il eut appris les particularitez que l'on vient de rapporter, telles que les Députez de Bourgogne en avoient informé les siens.

La conversation qui avoit donné lieu à cet éclaircissement avoit été longue, & également sincere des deux côtez; & si les Députez de Bourgogne n'avoient rien dissimulé de ce qu'ils sçavoient du Connétable au desavantage de Louis, les Députez de sa Majesté n'avoient à leur tour rien oublié de ce qu'il y avoit eu de fâcheux pour le Duc de Bourgogne dans la conduite du Connétable. Ils leur revelerent que ce premier Officier de la Couronne n'avoit ôté à leur Maître
les

les Villes de saint Quentin & d'Amiens, que pour le contraindre d'achever le mariage de sa fille avec le Duc de Guienne. Qu'il luy en avoit fait parler par la principale Noblesse des Pays-bas, & offrir * en ces cas de rendre ces deux Villes. Qu'il avoit persuadé les Bourguignons de laisser reduire leur Duc à de telles extremitez, qu'il ne luy fût plus possible de différer cette alliance, & que c'étoit par son conseil que le Duc de Bretagne avoit envoyé dans la dernière guerre cent Lances au Roy contre le Duc de Bourgogne. Qu'enfin le Connétable dans la dernière irruption qu'il avoit faite dans le Hainaut, avoit commandé qu'on mît le feu à un Château nommé Seure; & commencé par là les incendies, qui n'avoient point encore été en usage dans les derniers temps, non pas même durant les guerres civiles.

* Dans les informations contre le Connétable.

Le Duc de Bourgogne en fut d'autant plus irrité, qu'il avoit une jalousie de conserver les biens de ses Sujets, qui n'a jamais paru avec tant de délicatesse en aucun autre Prince que luy. Il n'étoit pas seulement prevenu de cette passion pour ses Vassaux, il l'étoit encore pour luy-même : & comme sa fille luy tenoit lieu de ce qu'il avoit de plus précieux, c'étoit seulement pour elle qu'il étoit avare. Il ne pouvoit se résoudre de la donner à qui que ce fût; & il y a de l'apparence que si elle ne luy eût survécu, elle n'auroit jamais été mariée. Il la promettoit à cinq ou six Princes en même temps; & il auroit été ravi que tous ceux de la Chrétienté qui étoient à marier l'eussent re-

cherchée , dans le dessein qu'il avoit d'en tirer des services considerables , ou de les empêcher au moins de se declarer contre luy. Il prevoyoit qu'il n'en obligerait qu'un en la mariant , & qu'il s'attireroit sur les bras tous les autres en leur ôtant l'esperance de devenir ses gendres. Ainsi la contrainte dont le Connétable avoit voulu user à son égard , luy avoit déplu au delà de tout ce que l'on peut s'imaginer ; & s'il en avoit caché le ressentiment , ce n'avoit été que parce qu'il ne l'auroit pû faire éclater avec bienfaisance.

L'alliance du Duc de Guienne avec l'heritiere de Bourgogne étoit la plus convenable de toutes : mais lors que l'on avoit mis sur les rangs le Duc de Lorraine plus éloigné de la Couronne que le Duc de Guienne , & d'ailleurs trop jeune pour cette heritiere , le Duc de Bourgogne avoit reconnu que le Connétable pretendoit luy faire la loy. Il s'en étoit plaint en public : ses Courtisans le sçavoient ; & comme ils étoient presque tous ennemis du Connétable , ils n'avoient pas peu contribué à rendre irreconciliable pour luy la haine de leur Maître.

Ce n'étoit pas néanmoins assez que le Roy & le Duc voulussent en toute maniere perdre le Connétable. Il falloit de plus qu'ils s'unissent pour en venir à bout , & qu'ils conjurassent sa ruine. Ce Prince étoit devenu si considerable , que l'une des deux Puissances les plus redou-

tables de l'Europe ne suffisoit pas pour l'opprimer sans le consentement , & mêmes sans l'assistance de l'autre. Il étoit ainsi nécessaire que le Duc de Bourgogne priât le Roy de luy aider à punir le Connétable , & que le Roy fit au Duc la même requeste. Le Duc étoit si fier qu'il auroit mieux aimé laisser vivre le Connétable , que de se refoudre à cette demarche. Mais le Roy ne se piquoit ni d'honneur ni de bienfaisance en matiere d'intrigue secreete , & ne regardoit que l'utilité qu'il en pouvoit tirer. Il fit le premier pas pour se vanger , quoy qu'il ne fût pas le plus offensé : Il sollicita le Duc de Bourgogne : Les Commissaires de France negocièrent cette affaire à Bruxelles tant que l'année de la Treve dura ; & toutes leurs négociations n'aboutirent pourtant qu'à une Conference extraordinaire , qui fut tenuë à Bovines près de Namur. Ce fut là que l'on mit la vie du Connétable en compromis entre quatre personnes de confiance, deux François , & deux Flamans. Le Roy nomma le Seigneur de Curton, & Jean Heberge qui fut depuis Evêque d'Evreux. Le Duc jetta les yeux sur son Chancelier Hugonnet , & sur le Seigneur d'Imbercourt. Les Députés François n'avoient rien de particulier contre le Connétable : mais le Chancelier de Bourgogne étoit le meilleur amy d'Imbercourt , & Imbercourt étoit le plus grand ennemy du Connétable. On n'a pas sçu précisé-

ment la première cause de cette aversion ; & tout ce que l'on en peut dire , est que l'antipathie que le Connétable & Imbercourt avoient l'un pour l'autre étoit reciproque : qu'elle étoit ancienne : qu'elle étoit publique ; & qu'elle étoit depuis peu passée jusqu'à l'excez du côté d'Imbercourt, par le mal-entendu qui fuit.

La dernière Trêve entre les François & les Bourguignons avoit été négociée dans la Ville de Roye en Picardie ; & le hazard avoit voulu que le Connétable s'y trouvât en qualité de principal Député du Roy , & Imbercourt en qualité de principal Député du Duc de Bourgogne. Ainsi l'un & l'autre avoient porté la parole chacun pour son parti ; & comme il est rare que l'on néglige de vanger ses querelles particulières dans les occasions publiques qui s'en présentent , l'un & l'autre s'étoient échauffez dans les moindres contestations * survenues entre eux , lorsqu'il s'étoit agy de défendre les intérêts de leurs Maîtres. Le Connétable plus violent de son naturel qu'Imbercourt , s'étoit moins ménagé que luy dans un si beau champ ; & soit qu'il se sentît trop poussé par le même Imbercourt, ou qu'il crût avoir besoin d'une action d'éclat pour faire cesser le bruit qui commençoit à courir qu'il étoit plus Bourguignon que François , il s'étoit emporté jusqu'à donner un démenti à Imbercourt. Cette injure n'étoit pas alors moins sensible à un Gentil-

* Dans la
Conférence
de Roye.

homme qu'elle l'est maintenant. Cependant elle fut dissimulée ; & Imbercourt plus tranquille en apparence qu'il ne l'étoit dans l'ame , répartit qu'il ne prenoit pas la meilleure part à l'injure qu'il venoit de recevoir ; & qu'elle ne le regardoit pas tant que le Duc de Bourgogne son Maître , dont il avoit l'honneur de représenter la personne. Il ne s'en étoit pas parlé davantage dans l'Assemblée de Roye : mais il y a lieu de croire que le Duc de Bourgogne y fit depuis réflexion lorsqu'il choisit Imbercourt pour la Conférence de Bovines , & qu'Imbercourt s'en souvint lorsqu'il accepta cette commission. Et de fait les Deputés y furent bientôt d'accord , & convinrent que le Connétable seroit déclaré criminel en France & dans les Pays-bas : Que le Roy & le Duc de Bourgogne agiroient de concert pour le prendre : Que le premier des deux qui s'en feroit , le feroit mourir dans les huit jours suivans ; & que le Duc de Bourgogne auroit la meilleure partie de sa dépouille , qui consistoit dans les Places de Saint Quentin , de Ham & de Bohain ; dans tout l'or , l'argent , les pierreries & les meubles qui s'y trouveroient , & dans la confiscation de tous les biens du coupable scituez dans les Pays-bas. Mais le Connétable avoit trop d'amis ; non seulement dans les Cours de France & de Flandre , mais encore dans l'Assemblée de Bovines , pour ignorer ce qui s'y tramoit à son prejudice.

Il avoit jugé dans cette étrange conjoncture, qu'il luy seroit plus aisé de ramener le Roy que le Duc de Bourgogne; soit qu'il se fondât sur le genie inflexible du Duc, ou qu'il crût avoir moins offensé le Roy. Il fit remontrer à sa Majesté, que la conference de Bovines étoit le piège le plus delicat qui luy eût été jamais rendu en matiere de politique; & que c'étoit là le dernier effort du conseil du Duc de Bourgogne, qui n'ayant pu corrompre le Connétable, tâchoit de le porter par desespoir à abandonner le Roy. Que dans le même temps que le Duc de Bourgogne feignoit de negocier avec la France, il le sollicitoit sous main, & il offroit de prendre sa protection contre elle, pourvu qu'il remît Saint Quentin au pouvoir du Duc de Bourgogne. Il n'est pas possible de déterminer si ce que disoit le Connétable étoit tout-à-fait vray, mais il est constant qu'il l'étoit au moins en partie : car le Duc de Bourgogne étoit possédé d'un desir si violent de recouvrer Saint Quentin, que quelque traité qu'il eût fait avec les François, il auroit été toujours prêt de le rompre en cas que le Connétable offrît de le satisfaire en ce point.

Le Roy en étoit absolument persuadé; & cette prévention de sa Majesté luy aidant à croire le reste de ce que le Connétable disoit, elle écrivit à ses Deputés de Bovines de ne rien conclure contre luy, & de prolonger seulement la trêve pour six mois ou pour une année. Mais le Courier dépêché là-

dessus trouva que les Deputez avoient été si diligens , que la ruïne du Connétable avoit été arrêtée & signée dez le soir précédent. L'embarras où les mit l'ordre qu'ils recevoient du Roy , contraire à celuy qu'il leur avoit donné de sa propre bouche , fut d'autant plus grand , qu'ils connoissoient mieux le genie de sa Majesté , incapable de se contenter d'une excuse pour legitime qu'elle fût, & même de l'avoüer pour bonne, lorsque l'affaire qu'il s'agissoit d'excuser s'étoit passée contre son gré. Comme ils étoient amis des Députez de Bourgogne , autant que les intérêts opposez de leurs Maîtres le pouvoient permettre, ils leur communiquèrent leur peine ; & les Députez de Bourgogne qui les vouloient servir, leur rendirent leur signature , & reprirent là leur. Il y a lieu de juger qu'ils avertirent auparavant le Duc de Bourgogne, que le Roy s'étoit repenti de la signature de ses Députez ; & que ce Duc agréa qu'on la leur rendit, sur ce qu'il esperoit toujours que le Connétable luy restituerait Saint Quentin. Il est encore à croire que le Duc de Bourgogne qui ne connoissoit pas moins à fond l'esprit du Roy , que le Roy connoissoit le sien, prévint qu'il seroit inutile de retenir la signature dont il étoit question , parce que sa Majesté ne manqueroit pas d'expediens pour se dispenser d'exécuter le Traité si elle le vouloit , & qu'il commanda là-dessus à ses Députez de le rendre.

Quoy qu'il en soit les espions du Connétable

l'avertirent à point nommé de toutes les particularitez que l'on vient de décrire; & luy donnerent par conséquent lieu de juger qu'il ne pouvoit plus être neutre entre le Roy & le Duc, & qu'il falloit de nécessité se declarer pour l'un ou pour l'autre. La sureté étoit plus grande à prendre le party du Duc : mais le Connétable y seroit demeuré oisif, parce que l'on ne l'auroit plus employé : au lieu que le Roy se servoit plus volontiers de ses ennemis réconciliez, que de ses anciens amis. Ce ne fut pourtant pas là ce qui le toucha le plus; & sa conduite ne fit que trop voir, que les grands Personnages ne sont pas plus exempts que les hommes ordinaires d'agir par caprice dans leurs plus importantes résolutions.

Celuy du Connétable étoit de se rendre, & de demeurer autant qu'il le pourroit également considérable aux deux partis; & il ne l'étoit alors à le bien prendre, que par la Ville de S. Quentin. S'il l'eût renduë, le Roy & le Duc n'auroient plus fait cas de luy. Cependant le Duc la demandoit absolument, & ne vouloit s'accommoder qu'à cette condition. Le Roy moins intéressé ou plus adroit, ne s'obstinoit pas si fortement à la ravoir; & d'ailleurs la crainte qu'il n'assiégeât le Connétable dans Saint. Quentin aussi-tôt qu'il le verroit abandonné par le Duc de Bourgogne, n'étoit pas si pressante. Car il étoit alors presque assuré que ce Duc violeroit toutes sortes de sermens pour accourir à son secours, plutôt que de souffrir qu'une

qu'une telle Place vint au pouvoir du Roy.

Ainsi le parti de sa Majesté paroissant plus plausible que celui du Duc de Bourgogne, dans l'opinion dont le Connétable étoit prevenu, il le préféra. Mais ce ne fut point en ce choix que consista sa dernière & sa principale faute, puisqu'il en commit immédiatement après une plus étrange. Il luy étoit permis de se défier du Protecteur qu'il prendroit avant que de le choisir, mais il ne le luy étoit plus après l'avoir choisi; & il ne restoit pour luy que de mériter par une sincère & entière confiance, la protection qu'il auroit une fois acceptée. Il ne falloit que du bon sens pour croire que ce Protecteur quel qu'il fût, s'estimeroit plus offensé du soupçon que le Connétable luy témoigneroit à contre-tems, qu'obligé de la confiance que le même Connétable auroit eue en sa probité: mais ce premier Officier de la Couronne étoit né si déshant, qu'il ne pouvoit s'empêcher de le paroître à la première occasion qui s'en presentoit.

Le Roy luy fit dire qu'il étoit nécessaire qu'ils eussent ensemble une conférence, où ils prissent des mesures pour résister en commun au Duc de Bourgogne, & il n'en falut pas davantage pour inspirer au Connétable la pensée que l'intention de sa Majesté étoit de l'arrêter. Il consentit à une entrevue: mais ce fut avec les mêmes précautions qu'il auroit pu prendre à l'égard de ses plus dangereux ennemis, puisqu'il

voulut qu'elle se fit sur une rivière entre les villes de Noyon, & de la Fere.

Le Roy qui ne perdit jamais d'occasion d'exécuter ses desseins pour s'être arrêté à des formalitez inutiles au fond de ses affaires, prit au mot le Connétable, & luy laissa le soin d'ajuster le lieu comme il luy plairoit. On y avoit dressé un pont, qu'une forte barriere traversoit par le milieu. Le Connétable parut d'un côté la cuirasse endossée sous sa casaque, suivi de trois cent Gentils-hommes payez aux dépens du Roy; & Louïs arriva peu de temps apres à l'autre côté avec six cent hommes d'armes, commandez par le Seigneur de Dammartin grand Maître de France. Les actions insolentes sont celles dont on prévoit le moins les conséquences, parce que ce qu'elles ont de plus indecent ne frappe d'ordinaire l'imagination qu'au moment qu'elles se commettent. Le Connétable n'avoit pensé qu'à sa sûreté, en proposant les conditions de l'entrevüe : mais la présence de sa Majesté luy désilla les yeux, & luy fit reconnoître sa faute. La honte qu'il en eut le porta à la reparer sur le champ, autant qu'il luy étoit possible. Il la rejetta sur la crainte qu'il disoit avoir eüe de Dammartin son irreconciliable ennemi. Il fit ouvrir la barriere : Il passa du côté du Roy : Il convint avec sa Majesté de tous les points qu'elle luy proposa : Il l'accompagna jusqu'à Noyon, & elle luy permit de retourner le lendemain à Saint Quentin.

Le Duc de Bourgogne n'avoit pu traverser, ny la negociation, ny l'entrevuë dont on vient de parler; parce qu'il étoit occupé à recueillir une succession de plus grande importance, que n'étoit la dépouille du Connétable. Le Duc de Gueldres avoit un fils unique qui s'appelloit Adolphe, brave comme l'avoient été sans exception tous ceux de sa Maison, mais brutal s'il en fut jamais. Il étoit d'une humeur si farouche que l'éducation qui luy avoit été donnée n'ayant pu l'apriver, on avoit eu recours au dernier remede qui consistoit à luy faire épouser la Princesse la plus douce, la plus civile, la plus enjouée, & la plus agreable de son siècle. C'étoit Marie de Bourbon Princesse du Sang Royal de France, qui avoit été nourrie dans la Cour de Bourgogne la plus galante qui fût alors dans l'Europe. Sa mere sœur de Philippe le Bon s'étoit retirée auprez de luy apres son veuvage, & l'y avoit menée. Plusieurs Princes l'avoient recherchée: mais comme dans le quatorzième siècle Blanche de Bourbon avoit été femme de Pierre le Cruel Roy de Castille le pire des maris, dans le quinzième Marie de Bourbon étoit destinée pour épouser le plus dénaturé des hommes. En vain elle tâcha de luy plaire; & tout ce qu'elle obtint de luy par ses caresses, fut de n'en être pas maltraitée.

Adolphe ne trouvant rien à reprendre en elle, s'en prit au Duc de Gueldres son propre pere. Il l'accusa de vivre trop long-temps, & de luy retenir un heritage qu'il devoit avoir laissé vacant. Il luy

* Emmius dās
l'Histoire de
Gueldres.

corrompit presque tous ses sujets ; & lorsqu'il sentit sa brigade assez forte pour le dépouiller impunément , il entra dans sa chambre sur le point que le bon Vieillard s'alloit mettre au lit. Il l'en tira par force : * Il le contraignit de faire cinq grandes lieues d'Alemagne à pied sans chausses , au milieu de l'hyver par un temps extraordinairement froid : Il le mit au fonds d'une tour , où il n'y avoit point d'autre lumiere que celle qui venoit par une tres-petite lucarne , & il l'y tint six mois entiers.

Le Duc de Gueldres avoit épousé en secondes noces la sœur du Duc de Cleves son voisin ; & cette vertueuse Princesse qui aimoit beaucoup son mary , quoy qu'il eût prez de cinquante ans plus qu'elle , & qu'elle n'en eût point d'enfans , n'oublia rien de ce qui servoit à le délivrer. Le Prince de Gueldres l'avoit laissée en liberté , parce qu'il ne l'avoit pas assez estimée pour l'arrêter : cependant ce fut elle qui traversa le plus son dessein. Elle se retira chez son frere : Elle l'attendrit par ses larmes : Elle luy fit comprendre que l'interêt ne l'obligeoit pas moins que la raison à tirer des fers le Duc de Gueldres son beau-frere , & elle rompit enfin l'ancienne liaison * qu'il y avoit eu jusques-là entre les Peuples de Gueldres & de Cleves. La guerre s'alluma entre eux avec une violence , qui donna lieu de craindre au Saint Siège , qu'elle ne troublât le repos de la Chrétienté ; & à l'Alemagne , que cet embrasement ne passât de la superficie au centre de l'Empire.

* Elle étoit
fondée sur
leur intérêt
cômun d'em-
pêcher que
les Ducs de
Bourgogne
ne les oppri-
massent.

Le Pape & l'Empereur commanderent aux deux Ducs de poser les armes; & leurs ordres ayant été négligés dans le tumulte de la guerre, ils s'adresserent au Duc de Bourgogne. Ce Prince ne pensa pas d'abord à ses intérêts; & s'attacha seulement à la gloire qu'il y auroit pour luy de paroître plus puissant que l'Empereur, sur deux Ducs qui relevoient de l'Empire. Il écrivit au Prince de Gueldres de le venir trouver, & de luy amener son pere. Le Prince reçut la lettre du Duc de Bourgogne avec tout le chagrin imaginable, mais il n'étoit pas en état de se dispenser d'obéir. Le Duc de Bourgogne qui n'avoit signé avec Louis Onze qu'une suspension d'armes pour un an, n'avoit pas congédié ses Troupes. Elles pouvoient entrer dans la Gueldre; & s'en saisir en peu de jours avec d'autant moins de difficulté, que ce Pays avoit déjà beaucoup de peine à se garantir de l'armée de Cleves.

Ainsi ne s'agissant que de mettre en liberté le vieux Duc de Gueldres, & non pas de luy restituer son Etat, le Prince de Gueldres le délivra, & se presenta avec luy à la Cour de Bourgogne. Ils y débâtirent leurs droits, mais la partie n'étoit pas égale. La justice étoit pour le pere, & la faveur pour le fils. Le Prince de Gueldres n'étoit pas aimable: mais le Duc de Bourgogne avoit beaucoup de tendresse pour la Princesse de Gueldres sa cousine germaine, & n'eut pas volontiers souffert qu'elle eût encore une fois été reduite

C iij



à la vie privée. Il se porta par cette considération à contribuer du sien , pour la reconciliation du pere & du fils. Il offrit au Duc de Gueldres de luy donner pendant sa vie le gouvernement des deux Bourgognes ; & à dire le vray c'étoit là l'établissement le plus commode qu'il auroit pu desirer dans un pays plus doux sans comparaison , & plus abondant que le sien.

Le Duc de Gueldres touché de cette generosité , consentit plus volontiers aux autres propositions que luy fit ensuite le Duc de Bourgogne, toutes rigoureuses qu'elles étoient. Il demeura d'accord de renoncer en faveur de son fils à la propriété de tout le Duché de Gueldres , excepté la petite ville de Grave & son Territoire , jusqu'à la concurrence de trois mille florins de revenu ; & de ne se réserver que la qualité de Duc , & une pension viagere de trois autres mille florins. Il y avoit apparence que le Prince de Gueldres prendroit au mort son Pere ; puisque d'un côté il se délivreroit de la presence du Duc de Gueldres , capable de solliciter de temps en temps ses anciens Sujets à la révolte ; & d'un autre côté pour une petite Place qui n'étoit d'aucune considération , & pour six mille florins , il obtiendrait la Paix , & conserveroit la possession du Duché de Gueldres. Cependant la rage prévalut à la raison, & l'aveuglement à l'intérêt. Le Prince de Gueldres ne voulut rien relâcher de ce qu'il avoit usurpé ; & protesta au Duc de Bourgogne

qu'il aimeroit mieux jeter son Pere dans un puis la tête devant , & s'y jeter ensuite dans la même posture, que d'accepter l'accommodement qui luy étoit offert. Que son Pere avoit été quarante-quatre ans maître de la Gueldre , & qu'il vouloit l'être à son tour. Qu'il ne pouvoit luy donner qu'une pension viagere de trois mille florins, encore entendoit-il que ce fût à condition qu'il ne revinst jamais dans le Pays. Le Duc de Gueldres plus irrité d'un discours si ridicule, que des injures qu'il avoit reçues de son fils , l'appella en duel , & jetta son gant * en forme de gage : mais les assistans empêcherent son fils de le ramasser.

* C'étoit alors la forme d'appeller en duel.

Il étoit permis au Prince de Gueldres de s'en retourner en toute seureté, puisqu'il étoit venu sur la foy publique : mais c'est un effet particulier des crimes les plus énormes , que d'inspirer de la terreur pour les objets les moins capables d'en donner. Le Prince de Gueldres apprehenda d'être arrêté ; & il se travestit afin de passer plus secretement par un chemin , pendant que son train iroit par l'autre. Il arriva de cette sorte jusqu'auprez de Namur , où il prétendoit passer la Meuse , & il la traversa en effet. Mais un florin qu'il donna au batelier , c'est-à-dire quarante fois plus qu'il ne falloit , sans demander son reste , l'ayant fait regarder attentivement, il fut reconnu. Son déguisement le rendit suspect : On le conduisit à Namur ; & on l'enferma dans le Château de cette Place , jusqu'à ce que le Duc de Bourgogne

eût écrit ce qu'il desiroit que l'on en fit. Le Duc de Bourgogne regarda pour lors la querelle entre le Duc & le Prince de Gueldres du côté qu'elle sembloit favoriser la jonction de leur Etat aux Pays-bas, & il manda que le Prince de Gueldres fût resserré. Il rétablit le Duc de Gueldres dans son Duché: Il le combla d'honneurs & de caresses; & il ménagea avec tant d'adresse cet esprit aigri, qu'il luy persuada * de l'instituer son heritier, apres qu'il luy eut fait déshériter le Prince de Gueldres à cause de son horrible ingratitude.

* Dans la réunion du Duché de Gueldres aux Pays-bas. Elle est dans les Archives de la Gouvernance de l'Isle.

Le Prince de Gueldres demeura dans le Château de Namur durant la vie du Duc de Bourgogne, & la Princesse Marie de Bourbon sa femme mourut durant sa prison. Il se trouva donc veuf lorsque ce Duc fut tué; & cette conjoncture l'auroit élevé à la fortune la plus haute dont il étoit capable, si la Justice divine eût pu souffrir un si méchant homme plus long-temps sur la terre.

Les Gantois n'ayant plus de Maître, s'imaginèrent que si le Prince de Gueldres n'étoit le parti le plus avantageux pour l'heritiere de Bourgogne, il étoit au moins le plus convenable; puisque la Gueldre demeureroit par là unie avec la Flandre, sans que personne eût droit ou prétexte de s'en plaindre. Ils l'allerent trouver là dessus: Ils luy promirent leur Souveraine: Ils le mirent en liberté; & le menerent à Tournay, où les noces eussent apparemment été faites, si le

le Prince de Gueldres n'eût manqué à son propre bonheur , en se faisant tuer peu de jours auparavant , dans une occasion où il ne sembloit pas qu'il y eût aucun danger pour luy.

Mais sans anticiper les matieres , il suffit de remarquer icy que la dépouille du Prince de Gueldres , qui suivit immédiatement sa prison , acheva de perdre le Duc de Bourgogne , en ce qu'elle luy inspira le dessein de s'agrandir du côté de l'Alemagne. Il n'y avoit plus rien à faire pour luy en France ; & il venoit de gagner plus en un jour & sans peine dans l'Empire , que ny luy ny ses trois Predecesseurs n'avoient fait durant cent ans dans leurs guerres contre les Roys de France.

L'Empereur Frederic Trois étoit le moins propre des hommes pour exercer les fonctions de la dignité dont il se trouvoit revêtu , & il est étonnant qu'il la garda plus de cinquante ans sans aucune contestation. Il n'avoit ny esprit ny courage ; & ce qui faisoit peut-être que l'on supportoit en luy ses manquemens , c'est qu'il en étoit le premier persuadé. Il dissimuloit les injures , & enduroit les reproches qu'on luy faisoit. Il ne se mêloit de rien de considerable , & remettoit à la décision des Diettes de l'Empire toutes les affaires importantes. Son unique application étoit à l'avarice ; non pas veritablement à celle qui tend à s'enrichir du bien d'autrui , mais à celle qui se contente d'épargner le sien

par des voyes que la bienfiance n'approuve pas. La marque la plus signalée qu'il en donna , fut à l'égard de Philippe le Bon , Pere du Duc de Bourgogne.

On a déjà remarqué que ce Prince avoit été le plus illustre de son siècle ; & l'on s'étoit réservé d'ajouter icy que le plus grand honneur qu'il reçut jamais , fut que la Cour de Rome pour reconnoître les obligations qu'elle luy avoit de l'avoir protégée dans des temps très-difficiles , & d'avoir donné un azile aux Souverains Pontifs , s'étoit proposée de luy procurer la dignité royale. Elle s'adressa à l'Empereur Frederic Trois, qui n'étoit pas moins obligé qu'elle à Philippe le Bon , puisqu'il luy avoit sauvé la vie en faisant lever le siège de la Ville de Lintz en Autriche, où ses propres Sujets l'avoient assiégé.

Comme ce bienfait étoit rejalli sur tout le corps de l'Empire maltraité en la personne de l'Empereur, les Alemans n'en furent point ingrats; & lorsqu'on leur proposa en pleine Diette de rétablir l'ancien Royaume de Bourgogne en faveur du Duc Philippe le Bon, ils y consentirent sans peine. Il ne s'agissoit plus que de l'exécution & de la ceremonie, & la Ville de Ratibonne fut choisie pour l'une & pour l'autre. Le Duc de Bourgogne ajouta beaucoup à sa magnificence ordinaire dans une conjoncture où il étoit question de recevoir une Couronne , & ce fut-là ce qui rendit son voyage inutile,

Il partit de Bruxelles avec un train superbe ; & tous les Princes del'Empire sur les Terres desquels il passa pour aller trouver l'Empereur , se piquerent de le régaler à l'envi l'un de l'autre. La bienveillance vouloit que sa Majesté Imperiale rencherît sur eux , mais toutes les considerations humaines n'étoient pas capables de le disposer à une telle dépense. L'expédient qu'elle inventa pour s'en garentir , fut de supposer une maladie ; & d'envoyer dire au Duc de Bourgogne qu'elle le prioit de remettre la partie à six mois de-là , & qu'il recevroit alors d'elle toute sorte de satisfaction.

Le Duc prit cette excuse pour un refus , & s'en retourna avec une résolution inébranlable de ne plus penser à la Royauté. * Mais son Fils moins ferme ou plus ambitieux que luy , ne profita pas de son exemple. Il se proposa de porter une Couronne à quelque prix que ce fût ; & comme le Saint Siège , & les Princes d'Allemagne n'avoient pas pour luy les mêmes égards qu'ils avoient eus pour son Pere , il y suppléa par le plus fort de ses attraits , qui étoit sa fille. Il la proposa à l'Empereur , pour le Prince Maximilien son fils unique ; & pour montrer que c'étoit tout de bon , quoyque ce ne le fût pas , il demanda une entrevüe pour conclure le mariage. Il prévint encore l'écueil où son Pere avoit échoué , en se chargeant des frais de l'entrevüe , & il attira de cette sorte l'Empereur & les plus

* Meyer dans
l'Histoire de
ce Duc.

considérables Princes de l'Empire dans la Ville de Treves. Il les y alla trouver à dessein d'obtenir d'eux tout ce qu'il pourroit , en leur faisant espérer sa fille sans la donner en effet.

Mais l'Empereur se trouva par malheur dans une résolution tout-à-fait opposée à celle-là. Il étoit défiant , comme le sont ordinairement les esprits foibles ; & il sçavoit que le Duc de Bourgogne leurroit tout le monde de ce qu'il ne pretendoit accorder à personne. Il supposoit que s'il eût eu à choisir un gendre , ç'auroit été le frere de Louïs Onze ; & il n'y avoit plus lieu de revoquer en doute la politique de ce Duc, puisqu'il venoit de se moquer de Frederic d'Arragon fils puîné du Roy de Naples, apres l'avoir demandé pour son gendre , & envoyé pour cela sur les côtes de la Pouille une flotte commandée par le Bâtard de Bourgogne.

L'intention de l'Empereur étoit donc de promettre tout à son tour , afin d'obtenir l'heritiere de Bourgogne pour son fils unique : mais de ne commencer à executer ce qu'il auroit promis, que lorsque le mariage de cette heritiere avec son fils auroit été consommé. Ainsi l'on ne se fut pas plutôt mis à parler d'affaires dans l'assemblée de Treves, que le Duc de Bourgogne proposa ou pour mieux dire renouvela ses prétentions à la Couronne. On répondit qu'elle luy seroit donnée pour présent de noccs , & il ré-

pliqua que l'exécution n'en étoit plus si facile qu'elle l'avoit été ; parce que ceux qui possédoient des Provinces qui avoient autrefois été de l'ancienne Monarchie de Bourgogne , s'y opposeroient infailliblement , & sur tout le Roy Louïs Onze qui étoit en guerre avec le Duc de Bourgogne. Au lieu que tous ces Princes , & principalement le Roy Charles Sept Prédecesseur de Louïs , avoient eu une considération pour Philippe le Bon , qui les auroit empêché de s'opposer à son élévation sur le Trône. La conclusion du Duc de Bourgogne fut, qu'il valoit mieux présentement ériger en Royaume les Provinces des Pays-bas sous le nom de la Gaule Belgique ; & l'Empereur en demeura d'accord , espérant de se garantir par-là des reproches qu'on luy feroit d'avoir disposé de la Souveraineté de la Flandre & des autres Etats qui ne luy appartenoient pas , par cette clause qu'il inséreroit dans l'érection, *sans préjudice de ceux qui y avoient intérêt.*

Le Duc de Bourgogne animé par la condescendance dont on usoit à son égard , insista que pour arondir sa Couronne, & pour la rendre plus auguste , l'Empire renonçât en sa faveur à la mouvence directe de l'Archevêché de Bezançon, & des Evêchez de Mets, de Thoul, & de Verdun ; & l'Empereur y consentit pour ce qui le touchoit, sur l'opinion que la résistance des peuples & le refus du corps Germanique de ratifier

un article si préjudiciable à l'Empire, en éluderoit l'effet. Enfin le Duc de Bourgogne prétendit d'être créé Lieutenant & Vicaire General de l'Empire par toute la basse Allemagne, & l'on travailla à en expedier les patentes. Le Duc de Bourgogne qui n'avoit alors plus rien à proposer, accorda sa fille au Prince Maximilien, & le Contrat en fut signé. Les Princes d'Allemagne qui étoient à la suite de l'Empereur, desirerent que l'hommage fût rendu à l'Empire tant pour le Duché de Gueldres que pour les autres Terres des Pays-bas qui relevoient du corps Germanique; & le Duc s'en acquita à sa mode, c'est-à-dire d'une maniere qui ne pouvoit être plus magnifique, puisque l'on ne sçavoit ce que l'on devoit plus admirer de la politesse ou de la profusion dans le festin qu'il fit à la Cour Imperiale.

Le jour fut pris pour la ceremonie du Mariage & du Couronnement; & le Duc fit faire la couronne, le sceptre, les ornemens Royaux, & le reste de l'appareil. La grande Eglise de Trèves fut parée: On y éleva un superbe trône: Les sièges y furent dressez dans l'ordre qu'ils devoient être remplis; & le Duc de Bourgogne se voyoit déjà à la veille d'être Roy, lorsque le desir de différer un mariage qu'il n'avoit jamais sincerement voulu conclure, ou la persuasion que sa fille étoit un bijou qui ne pouvoit être acheté trop cher, luy fit demander une qua-

trième grace plus importante * sans comparaison que les trois précédentes. Il dit que l'Empereur étoit trop vieux, & le Prince Maximilien son fils trop jeune pour luy succéder. Il prétendit sur ces deux principes être déclaré Roy des Romains, afin que la Couronne Imperiale passât sur sa tête avant que d'aller sur celle de son gendre.

* Dans les causes de cette rupture.

Ce discours ouvrit les yeux à l'Empereur, & le convainquit que l'on agissoit de mauvaise foy à son égard. Le Duc de Bourgogne n'étoit encore âgé que de quarante deux ans; & surpassoit en santé & en vigueur de temperament le Duc Philippe le Bon son Pere, qui en avoit vécu soixante dix-sept. Il y avoit apparence qu'il vivroit pour le moins autant que luy; & il y en avoit encore que la Duchesse sa seconde femme sœur du Roy d'Angleterre, Princesse toujours infirme & si foible qu'elle n'avoit pu porter d'enfans à terme, ne dureroit pas long-temps. Le Duc de Bourgogne n'auroit pas alors manqué de passer à de troisièmes noces: Les enfans mâles qui en fussent sortis auroient privé de sa succession leur sœur du premier lit, & par conséquent le Prince Maximilien son mary; & le Duc de Bourgogne n'auroit pensé qu'à faire passer la Couronne Imperiale sur leur tête, au lieu de se souvenir qu'il n'en étoit que le dépositaire, & qu'il ne l'avoit reçue qu'à condition de la laisser à son gendre. Ainsi la Maison d'Autriche bien loin

de profiter de la plus riche succession de la Chrétienté, & de faire par là une espèce de contre-poids à la Maison de France, retourneroit à son premier état ; & se seroit elle-même privée de l'Empire, pour le transporter dans la Maison de France.

Ce raisonnement dont les esprits foibles n'étoient pas moins capables que les forts, rebuta l'Empereur de sorte qu'il assembla les Alemans aussi-tôt que le Duc de Bourgogne l'eut quitté, & leur déclara que ce Prince abusoit de leur facilité, en prétendant que la Couronne Imperiale fût le prix dont on acheteroit sa fille. Les Alemans irrités opinèrent que pour le punir il falloit non seulement ne le pas couronner, mais encore le surprendre en partant sans luy dire adieu. L'Empereur y consentit ; & comme il n'y avoit pas de temps à perdre, tous les Alemans qui l'avoient accompagné dans Treves s'allerent préparer pour en sortir avec luy le lendemain au point du jour. Le pretexte qu'ils prirent pour un départ si précipité, fut la sedition qui survint à propos dans la Ville de Cologne sur le Rhin, assez proche de celle de Treves ; & capable d'allumer la guerre par tout l'Empire, si elle n'étoit promptement apaisée.

Le second Electorat Ecclesiastique d'Alemagne attaché à l'Archevêché de Cologne étoit venu à vaquer, & le Chapitre selon sa coutume s'étoit assemblé pour le remplir. Il luy étoit arrivé

arrivé ce qui n'est que trop ordinaire en de semblables rencontres où les brigues sont à peu prez égales , puisqu'il y avoit eu une double élection. Une partie des Chanoines avoit donné son suffrage au Prince Rupert de Baviere cadet de la branche Palatine , & l'autre partie avoit choisi le Prince Herman de Turinge frere puîné du Langrave de Hesse. L'on en vint aux mains, & les deux partis témoignerent une ardeur égale à maintenir par la force ce qu'ils avoient fait. Les Magistrats de Cologne dépêcherent un Courrier, qui en porta la nouvelle à l'Empereur ; & sa Majesté y accourut avec d'autant plus de hâte, qu'elle ne cherchoit plus qu'à se délivrer des importunités du Duc de Bourgogne. Mais elle trouva que la sedition avoit déjà degeneré en une guerre toute formée ; & que comme la bourgeoisie de Cologne s'étoit déclarée pour le Prince de Hesse en attendant que le Langrave son frere l'appuyât , l'Electeur Palatin qui étoit aux écoutes pour apprendre le succès de l'élection, avoit pris les armes pour deffendre le droit du Prince Rupert.

La conduite de l'Empereur en de semblables rencontres avoit toujours été d'examiner autant qu'il pouvoit la force & la foiblesse des deux partis, & de favoriser ensuite celui qui paroissoit devoir l'emporter sur l'autre. Il n'y manqua pas lorsqu'il fut entré dans Cologne ; & comme il tenoit les Majestés de Baviere & de Turinge presque aussi puis-

santes l'une que l'autre, il crut que la bourgeoisie de Cologne feroit pencher la balance pour la Maison de Turinge contre celle de Baviere, & il se déclara pour le Prince Herman.

Le Duc de Bourgogne ne fut pas d'abord informé de toutes ces particularitez ; & quand il l'auroit été, le chagrin & le dépit de se voir abandonné, & moqué par ceux qui le devoient couronner, l'eussent empêché d'y faire toute la réflexion qu'elles méritoient. Il ne pensa d'abord qu'à se vanger de l'Empereur, & il ne se détermina dans ce moment qu'à prendre le party du Prince Rupert : mais depuis son projet devint toujours plus ambitieux, à proportion que sa colere diminua. Il se proposa de former une puissante Monarchie entre celles de France & d'Allemagne ; & le plan * qu'il en dressa comprenoit tous les pays qui s'étendent entre le Rhin, la Mer Oceanne, la riviere de Somme, & celles de la Saone & de la Seine. Il tenoit déjà par engagement de Sigismond d'Autriche frere de l'Empereur, le Comté de Ferette vers l'une des extremités du Rhin, & la Holande vers l'autre. La conquête des Pays qui servoient de milieu entre ces deux Comtez, paroissoit facile à une armée de Bourguignons, qui s'en aprocheroit sous pretexte d'assister le Prince Rupert à prendre possession de l'Electorat de Cologne ; parce que ce Prince luy donneroit infailliblement la commission d'assiéger Bone, Nuitz, & les autres

* Dans le projet de ce Duc.

Places scituées sur le Rhin au dessous & au dessus de Cologne. Aprez qu'elles auroient été prises, le Duc de Bourgogne les auroit retenues jusqu'à ce qu'il eût été remboursé des frais de la guerre; & il auroit fait monter ces frais si haut, que le Prince Rupert n'eût jamais été en état de les payer. Cependant les garnisons Bourguignonnes de ces Places auroient tellement resserré Cologne, qu'elle se fust renduë sans siège, & le Duc de Bourgogne n'auroit eu plus rien à faire vers le Rhin. Il possédoit déjà les rivières de la Seine & de la Saone par le moyen des deux Bourgognes, & des Comtez d'Auxerre, de Macon, & de Bax; & il auroit tourné ses armes du côté de la Somme, & pris facilement les villes d'Amiens & de Saint Quentin avec l'assistance des Anglois, toujours prêts de porter la guerre en France au premier signe qu'il leur en feroit.

Si les Anglois n'eussent pas réussi, le Duc de Bourgogne avoit un autre expedient pour recouvrer ces Villes, qui étoit celui d'abandonner le Connétable de France au Roy Louis Onze. Il ne restoit dans le milieu du plan que l'on vient de dresser, que la Lorraine possédée par le Duc René d'Anjou jeune Prince & sans apuy, qui n'avoit aucune autre Place capable de défense que la Ville de Nancy. Il y falloit à la verité mettre un siège regulier: mais le Duc de Bourgogne étoit presque assuré de la prendre, parce qu'elle ne pouvoit être secouruë. Ainsi la Monarchie prétenduë de ce Duc

auroit été formée; & de plus ce Prince y auroit trouvé la qualité de Roy, sans avoir besoin de l'Empereur ny de l'Empire.

Le vieux René d'Anjou Roy des deux Siciles & de Jerusalem, avoit eu le malheur de voir mourir son fils & son petit fils sans laisser de postérité. Le Duc de Lorraine fils de sa fille étoit son heritier naturel: mais il n'y avoit pas d'apparence qu'il le fût par Testament, à cause que Ferry de Lorraine Comte de Vaudemont pere de ce Prince avoit fait prisonnier le même Roy René, & l'avoit contraint de luy donner sa fille en mariage. Il étoit encore moins vray-semblable que le Roy Loüis Onze fils de la sœur de René, recueillît cette succession: car outre que René se plaignoit de ce que sa Majesté ne luy avoit pas fourni assez de Troupes pour recouvrer les Royaumes de Naples & de Sicile, tout le monde sçavoit qu'elle ne le menageoit pas autant qu'il auroit été nécessaire pour obtenir de luy qu'il la préférât à ses autres parens. Il ne restoit donc que le Duc de Bourgogne; qui se mettant plus en peine de ce que la Maison d'Anjou possédoit encore que des Couronnes qu'elle avoit perduës, & qu'elle prétendoit recouvrer, gagna les domestiques du Roy René; & entra par-là si avant dans ses bonnes grâces, que ce vieux Prince luy promit de l'adopter.

Le plan de la Monarchie Belgique ainsi dressé, n'avoit besoin que d'une armée capable de l'exécuter; & le Duc de Bourgogne en mit une sur

pied si puissante, qu'il ne s'en étoit point vu d'approchante dans l'Europe depuis celle des Princes Confederez sous le pretexte du bien public. Elle étoit composée de presque tous ses Sujets agguerris, accourus volontairement sous ses Enseignes, de mille Lances italiennes, de trois mille Archers Anglois les meilleurs de cette Nation, & d'un grand nombre de Canons.

Mais la trêve d'un an que le Duc de Bourgogne avoit concluë avec la France étoit sur le point d'expirer, & c'étoit-là le seul obstacle qu'il prévoyoit capable de suspendre l'exécution de son dessein. Il vouloit bien la prolonger, mais il ne le vouloit que pour six mois; parce que d'un côté il croyoit avoir dans ce temps-là établi le Prince Rupert en possession de l'Electorat de Cologne, & de l'autre il avoit pris des mesures avec Edoüard Quatre Roy d'Angleterre pour attaquer au bout de six mois Louïs Onze, & pour le dépouiller à communs frais. Mais cet traité n'avoit pas été si secret, que Louïs qui entretenoit de secrets Pensionnaires dans les Conseils de Bruxelles & de Londres, n'en eût été informé; & lorsque le Duc de Bourgogne envoya vers luy des Députez pour negocier une si courte prolongation, le Conseil de France fut d'avis de la rejeter absolument: de porter la guerre dans l'Artois: d'y tenir occupée une partie des forces du Duc de Bourgogne; & d'empêcher ainsi l'autre partie d'opprimer le Prince Herman de Hesse, en attendant que ses

Parens & ses Alliez fussent en état de le secourir.

Mais le Roy vit plus clair dans cette conjoncture que ses Ministres ensemble, & fut d'un avis contraire au leur. Il les informa de toutes les particularitez du projet du Duc de Bourgogne que l'on vient de représenter ; & il ajouta que bien loin de le traverser par une diversion, il étoit de l'intérêt de la France de luy témoigner qu'elle recevoit avec joye la proposition de prolonger la trêve ; parce que l'Alemagne étoit un écueil où l'on ne devoit pas douter qu'il n'échoiât, pourvu que l'on ne l'en détournât pas. Que les affaires embarrassées accabloient plutôt son genie, qu'elles ne l'exerçoient ; & qu'il étoit plus propre à les mettre dans une extrême confusion, qu'à les démêler. Que celle de l'Archevêché de Cologne étoit de cette nature ; & que les plus grands ennemis du Duc de Bourgogne ne luy en pouvoient souhaiter de plus ruineuse , puisqu'ils le connoissoient d'humeur à perdre ce qu'il possédoit justement pour entreprendre des conquêtes illegitimes ; & d'une obstination si prodigieuse, qu'elle ressembloit à celle des torrens, plus capables d'entraîner leurs digues, que leurs digues ne sont capables de les arrêter. Ainsi la suspension d'armes fut continuée pour six mois ; & le Roy se contenta d'encourager par des Agens secrets le Prince Herman à une vigoureuse défense, en luy promettant du secours.

Le Duc de Bourgogne mena son armée devant Nuits, & trouva cette Ville mieux pourvue qu'il ne s'étoit imaginé. Le Langrave de Hesse frere aîné du Prince Herman s'y étoit enfermé avec les plus braves de ses Sujets & de ses Amis au nombre de dix-huit cens chevaux, & d'autant de Fantassins que les murailles en avoient pu contenir. La bourgeoisie en étoit presque entièrement sortie. Les magasins s'y trouvoient si pleins de toutes sortes de munitions, que l'on n'y retrancha rien de l'ordinaire des soldats pendant un an que dura le siège, & la police y fut si exactement observée, qu'il n'y survint aucune dangereuse querelle. Les Assiégés aprirent dès les premiers jours par les vigoureuses sorties de la garnison de Nuits, qu'il seroit impossible de la forcer; & se réduisirent à la prendre par famine, sur le peu d'apparence qu'il y avoit que les Assiégés eussent des vivres pour plus de trois ou quatre mois. Le siège fut ainsi changé en blocus; & le Duc de Bourgogne qui s'étoit proposé de ménager par là ses troupes, trouva dans la suite qu'elles étoient presque aussi delabrées que si elles eussent attaqué la Ville. Car outre que les Assiégés par de fréquentes sorties les tenoient continuellement à l'erte, ceux de Cologne les empêchoient de recevoir d'autres munitions de guerre & de bouche que celles qui leur arrivoient du Duché de Gueldres par convois.

Le Roy d'Angleterre avoit cependant tenu parole au Duc de Bourgogne; & mis sur pied une

armée plus puissante, qu'aucun de ses Predecesseurs n'en avoit conduit en France. Toute la principale Noblesse du pays s'y étoit enrollée, outre quinze cens lances, quinze mille Archers à cheval, & de l'infanterie à proportion. Il y avoit encore trois mille Anglois destinez pour aller renforcer l'armée, que le Duc de Bretagne devoit envoyer en même temps dans l'Anjou & dans le Maine, & c'étoit par là que la Monarchie françoise avoit le plus à craindre. Car la Maison d'Anjou à qui ces deux Provinces appartenoient, étoit si mécontente de Louïs Onze pour les raisons que l'on a déjà représentées, que si elle ne se fût déclarée pour le Duc de Bretagne, elle luy auroit au moins donné passage, & eût facilité sa jonction devant Paris avec le Roy d'Angleterre & le Duc de Bourgogne.

Il faut avoüer de bonne foy que la Monarchie françoise n'a jamais couru plus de risque qu'en cette occasion; & si les trois armées dont on vient de parler l'eussent attaquée en même temps, il auroit été besoin pour la sauver d'un événement plus extraordinaire que n'avoit été celui de la Pucelle d'Orleans. Mais l'heure de sa révolution n'étoit pas venuë; & Dieu permit que le même Duc de Bourgogne qui avoit formé l'orage qu'elle ne pouvoit éviter, fut pourtant le seul qui le rendit inutile lorsqu'il étoit prêt de fondre sur elle. Ce Duc avoit plus de vingt fois pressé le Roy d'Angleterre son beau-frere d'entreprendre
contre

contre la France, & n'en avoit jusques-là rien obtenu. Le Roy d'Angleterre s'en étoit excusé, sur la crainte que durant son absence la Maison de Lancastre ne renouvelât la guerre civile : mais la vérité étoit que ce Prince voluptueux ne se vouloit pas éloigner des divertissemens qu'il trouvoit en Angleterre.

Cet obstacle qui avoit été si long-temps insurmontable, venoit de cesser ; soit que le Roy d'Angleterre se fût lassé de sa propre mollesse, ou que l'infidélité de ses Maîtresses l'eût rebuté. Il avoit sollicité à son tour le Duc de Bourgogne d'entrer en France ; & s'étoit préparé pour descendre à Calais, après que ce Duc luy avoit promis de tout quitter pour le venir joindre aussi-tôt qu'il seroit prest. Mais lorsque sa Majesté Angloise fut en état de s'embarquer, & qu'elle envoya dire au Duc de Bourgogne qu'il levât le blocus de Nuietz, ce Duc crut que sa reputation seroit perdue s'il se retireroit de devant cette Place sans l'avoir prise ; & fit si bien par argent & par offices, qu'il obligea le Roy d'Angleterre à différer jusqu'à l'année suivante de venir à Calais.

Louïs ne comprit dans toute son étendue le danger que la France couroit, que par deux lettres, qu'il acheta soixante marcs d'argent d'un Secrétaire d'Edoüard Quatre Roy d'Angleterre. Un des Ministres du Duc de Bretagne les avoit écrites ; l'une à Edoüard, & l'autre à Hastings grand Chambellan d'Angleterre. La substance de ces

* Dans les lettres du Seigneur d'Urfé.

deux lettres étoit que les Bretons feroient plus en un mois par les intelligences qu'ils avoient en France, que les Anglois & les Bourguignons avec toutes leurs forces ne feroient en six. * Le sens de ces paroles étoit que la plupart des François, & sur tout les grands Seigneurs, étoient mécontents; & qu'ils courroient à l'envi sous les Enseignes du Duc de Bretagne, aussi-tôt qu'ils les verroient. Louïs en demeura si persuadé, qu'il resolut d'enfermer dans les Villes ce qu'il avoit de gens de guerre, & d'abandonner la campagne. Il agit ensuite selon son genie, qui étoit d'acheter les gens qu'il craignoit aussi cher qu'ils vouloient se vendre; & il attira Urfé à la Cour de France, en luy donnant la Charge de grand Ecuyer. Mais la meilleure précaution de sa Majesté fut d'engager le Duc de Bourgogne en de nouvelles affaires, par les moyens que l'on va décrire.

Il y avoit déjà sept mois que la Ville de Nuirz étoit assiégée, lorsque celle de Cologne & les amis du Prince Herman assemblerent seize mille Fantassins, qui camperent vis-à-vis de l'armée du Duc de Bourgogne, le Rhin entre deux; & coulerent à fond presque tous les bâtimens, qui luy portoient des vivres par eau du Duché de Gueldres. L'Empereur parut peu de temps après à une demie lieuë de cette armée avec un prodigieux nombre de soldats; à cause qu'il n'y avoit ny Prince, ny Etat d'Alemagne, qui n'en eût levé autant qu'il avoit eu d'argent ou de credit; & le seul Evê-

que de Munster y avoit mené quatorze cent Cavaliers, six mille hommes de pied tous vêtus de verd, & douze cent chariots. L'Empereur qui ne s'étoit jamais vu dans une telle affaire, ne se tint point en sûreté, quoy qu'il eût au moins six fois autant de Troupes qu'il y en avoit dans le camp du Duc de Bourgogne. Il envoya à la Cour de France un Docteur le plus célébré qu'il y eût alors dans tout le Septentrion ; nommé par quelques Auteurs Husebute, & par d'autres Husevare.

L'instruction que sa Majesté Imperiale donna à Husebute, qui fut depuis Cardinal à sa recommandation, consistoit en deux articles. L'un étoit de demander que la France se déclarât contre le Duc de Bourgogne, & qu'elle envoyât au moins vingt mille hommes pour ayder à faire lever le siège de Nuits. L'autre de menacer Louïs au cas qu'il y manquât, que les Alemans s'accorderoient avec les Bourguignons.

Louïs promit les vingt mille hommes, mais il n'avoit garde de les donner ; à cause qu'il se feroit par-là mis hors d'état de faire la paix, ou de prolonger au moins la trêve avec le Duc de Bourgogne : à quoy sa Majesté butoit principalement depuis qu'elle avoit lu les lettres d'Urfé, & qu'elle avoit appris les preparatifs des Anglois. Elle renvoya donc Husebute avec un présent de quatre cent écus ; & le fit accompagner par Tiercelin de la Brosse, à qui elle donna pour amuser l'Empereur un pouvoir secret de partager

avec luy la dépouille du Duc de Bourgogne. L'Empereur qui ne craignoit rien tant que de s'attizer de nouvelles affaires , & qui n'étoit armé que pour empêcher les Etrangers de se mêler de celles de l'Empire , éluda la proposition de la Brosse par un Apologue * inventé , pour montrer qu'il ne falloit pas partager la peau de l'ours avant que de l'avoir en sa puissance.

* Cet Apologue est fort au long dans Comines.

Le Roy jugea par l'Apologue de l'Empereur, que les Alemans se retireroient aussi-tôt qu'ils auroient secouru Nuitz ; & comme il y auroit alors à craindre que le Duc de Bourgogne ne ramenât ses Troupes en France pour les joindre à celles d'Angleterre & de Bretagne, sa Majesté afin de le tenir continuellement en haleine, luy suscita trois nouveaux ennemis. Le premier fut le Duc de Lorraine jeune Prince, qui étoit alors mal instruit de ses véritables intérêts ; mais qui depuis les connut & les suivit exactement , aprez que l'expérience eut raffiné son raisonnement. On a déjà vu la véritable cause qui luy avoit ôté les bonnes grâces du Roy de Sicile son ayeul maternel , & l'on ajoute icy qu'il n'avoit pas lieu d'en esperer la succession. Il étoit persuadé du bruit qui couroit que le Duc de Bourgogne la recueilliroid , & sur ce faux principe il ne pouvoit s'empêcher de luy porter envie. Il voyoit de plus que le Roy Louïs Onze parent le plus proche aprez luy du Roy de Sicile , ne seroit pas moins déshérité que luy , & ce fut là la source de la premiere intelligence

formée entre ces deux Princes. Le Roy l'augmenta par cet artifice jusqu'au point de faire entrer le Duc de Lorraine à main armée dans le Duché de Luxembourg sans aucun traité de Ligue conclu avec la France, contre un Ennemy si formidable.

Un domestique du Seigneur de Craon montra à ce Duc le plan de la Monarchie prétendue du Duc de Bourgogne, & luy fit observer que la Lorraine y étoit comprise. Il ajouta que l'unique moyen d'éviter ce mal, étoit de le prévenir par une prompte irruption dans les Pays-bas; & que si les Lorrains avoient le courage d'entreprendre sur le Luxembourg, on renforceroit secrètement leurs Troupes de la plûpart de celles que la France licencieroit exprez dans la Champagne. Le Duc de Lorraine accepta cet offre: Se mit en campagne: Envoya défier le Duc de Bourgogne devant Nultz: Ravagea ses Terres: Prit la place de Pierreforte, qui n'étoit qu'à deux lieues de Nancy Capitale de Lorraine, & la rasa jusqu'aux fondemens.

Le second Ennemy fut Sigismond d'Autriche frere de l'Empereur, que la France acheta d'autant plus cher, qu'il fournissoit un pretexte plus plausible pour affoiblir les Bourguignons du côté du Rhin. Ce Prince avoit engagé au Duc de Bourgogne le Comté de Ferrette pour cent mille florins, & il y avoit peu d'apparence qu'il le dégageroit pour deux raisons. L'une qu'il n'a-

voit point d'enfans. L'autre que par une prodigieuse antipathie qui se trouvoit alors entre les deux Chefs de la Maison d'Autriche, il étoit l'homme le plus prodigue; & par conséquent le plus grand dissipateur de son siècle, commel'Empereur son frere étoit le plus menager. Cependant le Traité d'engagement portoit en termes exprez que si Sigismond d'Autriche ne rachetoit entierelement le Comté de Ferrette, il demeureroit en propre à la Maison de Bourgogne.

Cette clause avoit paru si considerable au Duc de Bourgogne, qu'il avoit estimé le Traité d'engagement où elle étoit comprise, plus avantageux que n'auroit été une acquisition pure & simple. Car outre que d'un côté il n'étoit pas sujet comme elle à la lésion de plus de la moitié du juste prix, on étoit assuré de l'autre que l'Empereur qui seul avoit intérêt dans l'affaire, aimoit trop son argent pour l'employer à dégager le Comté de Ferrette: vu principalement que ce Comté n'auroit pas plutôt été retiré des mains du Duc de Bourgogne, que Sigismond d'Autriche qui ne vivoit pas en bonne intelligence avec sa Majesté Imperiale, l'auroit engagé à quelque autre. Mais on avoit fait par mégarde dans l'acte d'engagement une omission, dont Louïs Onze sçut tirer un grand avantage.

Les anciennes constitutions de l'Empire avoient ordonné qu'aucun Prince ne pût aliéner * un Fief du corps Germanique sans le consente-

* Dans le contrat d'engagement, il est

ment de l'Empereur ; & le Duc de Bourgogne avoit négligé d'obtenir ce consentement , qui luy eût infailliblement été donné pour de l'argent. On le fit remarquer à Sigismond ; & on l'attira d'autant plus aisément dans la Ligue que l'on formoit contre le Duc de Bourgogne , que l'on ne luy demandoit que son nom pour le rétablir dans le Comté de Ferrette.

dans les Archives de l'Isle.

Les Suisses & les Villes Imperiales sur le Rhin, furent le troisième ennemi que Louïs Onze suscita au Duc de Bourgogne. Il y avoit long-temps que sa Majesté pensoit à se servir des Cantons * ; & elle ne le pouvoit durant qu'ils seroient en guerre contre les villes de Bâle, de Strasbourg, & quelques autres Imperiales leurs alliées. Elle se mêla de les accommoder, & elle en vint à bout. Pour mieux entendre cette intrigue qui tira les Suisses d'un des Pays les plus steriles de l'Europe, où la nature les avoit confinez pour les agguerrir aux dépens des autres Nations ; & pour les mettre dans un état si florissant, qu'ils se vanterent depuis mil cinq cent dix jusqu'en mil cinq cent quinze de donner la loy au reste de la Chrétienté, il faut présupposer que les Suisses n'étoient autrefois ny tout-à-fait libres, ny tout-à-fait sujets. Ils relevoient à la vérité de l'Empire qui leur envoyoit de temps en temps des Avoüez, ou pour mieux dire des Prefets Souverains pour juger les causes criminelles, & pour exiger de legeres redevances au nom des

* Il n'y en avoit alors que huit.

Empereurs : mais à cela prez les Suiffes vivoient dans une entiere indépendance. Ils faisoient eux-mêmes leurs loix : Ils créoiēt leurs Magistrats : Il n'y avoit point d'appel de leurs Sentences civiles ; & personne ne trouvoit à redire qu'ils déclaraſſent la guerre , ou qu'ils concluſſent la paix ou la trêve de leur propre autorité. Ils demeurèrent en cet état juſqu'à ce que les differends entre les Papes & les Empereurs donnerent lieu à ceux qui ſe trouvoient les plus puiffans dans la Suiſſe, d'en uſurper la Souveraineté, ſous pretexte de ſecourir le party de la Cour de Rome ou de l'Imperiale, pour lequel ils s'étoient déclarez.

La Nobleſſe de Suiſſe dont les Maisons étoient ſi anciennes que l'on ignoroit l'origine de la plupart d'entre elles, ſe propoſa de ſuivre l'exemple qu'elle voyoit reüſſir dans l'Italie & dans l'Alemagne , & voulut aſſujettir ſes Compatriotes. Elle commença d'executer ce deſſein en s'appropriant les droits de l'Empire qu'elle trouvoit à ſa bien-ſeance , & le continua en donnant chaque jour atteinte aux privileges du Peuple. Mais il n'eſt rien de plus generalement vray, ny de plus difficile à concevoir tout enſemble , que cette maxime , que moins les hommes ſont à leur aïſe , plus il y a de peine à les dompter. Les Payſans Suiſſes qui paroïſſoient entierement occupez aux ſoins du labourage & de leurs troupeaux, n'eurent pas plutôt aperçu qu'on en vouloit à leur liberté , qu'ils travaillèrent

rent à la conserver avec autant d'adresse que s'ils eussent eu tout le raffinement d'esprit que l'on attribue aux Florentins. Ils prévirent que s'ils s'ingéroient de résister à la Noblesse, ils seroient infailliblement accablez ; parce que les Gentils-hommes du voisinage qui s'étoient érigés en petits Souverains viendroient à son secours, quand ce ne seroit que pour recevoir d'elle la pareille, supposé que ceux qu'ils venoient de dompter se revoltassent.

Il falloit donc jeter les yeux sur un Chef de guerre qui possédât les deux qualitez dont les Suisses avoient besoin ; c'est-à-dire qu'il eût assez de valeur pour inspirer de la crainte à la Noblesse, & assez de credit pour engager dans ses intérêts autant de soldats étrangers qu'elle en pourroit enroller sous ses Enseignes, & par bonheur ou par hazard cet homme se trouva pour lors dans le Pays. Rodolphe Comte de Hazbourg avoit été domestique d'Ottocare Roy de Boheme, & Souverain des deux Autriches. Il avoit accompagné ce Prince dans toutes ses expéditions de guerre contre les Roys de Hongrie, & il y avoit acquis beaucoup de reputation. La trêve que l'on venoit de conclure entre la Hongrie & la Boheme luy avoit excité le desir de revoir sa Maison, & il demeuroit alors dans le Château qu'il possédoit sur le lac de Lucerne.

Les Agens secrets des Suisses l'y allerent trouver, & luy demanderent sa protection. Il l'accorda

par la seule raison qu'il s'ennuyoit de demeurer oisif, & il reduisit en peu de temps la Noblesse à se contenter de ce qu'elle avoit été avant la discord des Papes avec les Empereurs. Mais la protection ne dura pas assez pour le besoin qu'en avoient les Suisses. Il fut élu Empereur; & la guerre qu'il eut immédiatement apres contre Ottocare, l'attacha de sorte dans l'Autriche & dans la Bohême, qu'il ne put vaquer à d'autres affaires. La Noblesse de Suisse ne perdit pas une occasion aussi favorable que celle-là pour reprendre son dessein. Elle assembla toutes les forces de ses amis, & se mit en campagne.

Les Suisses abandonnez à eux-mêmes ne perdirent pas courage. Ils se défendirent avec tant de vigueur, que les amis de la Noblesse qui ne l'avoient secondée que parce qu'elle leur avoit fait accroire que ses Ennemis seroient vaincus en trois ou quatre jours, se voyant fort éloignez de leur compte retournerent dans leur Pays. Cette désertion donna gain de cause aux Suisses, qui usèrent d'une moderation dont il y a peu d'exemples. Ils pouvoient exterminer la Noblesse; ou du moins la dépouiller de ses biens, qui leur auroient servi pour supporter les Charges de l'Etat: cependant ils se contenterent de luy ôter ses Privileges, & de l'exclure tout-à-fait des Magistratures. Ils la laisserent à cela prez vivre entre eux; & présupposèrent qu'elle s'avilitoit d'elle-même dans la suite du temps, quand

elle seroit privée de toutes les fonctions publiques. L'événement a justifié qu'ils avoient en cela bien pris leurs mesures ; & l'Empereur Rodolphe étant devenu paisible , les remit dans l'état qu'il les avoit laissez. Il ne les obligea point à rétablir la Noblesse dans ses Privileges , & il ne fit aucune mention d'elle dans le mandement qu'il leur envoya. Il ne parla pas non plus de la pension qu'ils luy donnoient en qualité de leur Avoüé ; & pour empêcher qu'ils ne le crussent capable d'attenter à leur liberté , il déclara que ce seroit désormais l'Empire , & non pas les Empereurs , qui leur donneroit des Gouverneurs.

Adolphe de Nassau successeur de Rodolphe l'imita dans sa moderation , mais Albert d'Autriche fils de Rodolphe n'en usa pas de mêmes. Il avoit de l'ambition au de-là de ce que les Princes d'Allemagne en étoient alors capables ; & il commençoit déjà à former le dessein que ses Descendans ont depuis executé , de rendre l'Empire comme hereditaire dans la Maison d'Autriche. Il luy faisoit qu'Adolphe de Nassau eût été élu Empereur à son exclusion ; & il s'estimoit trop puissant pour souffrir , & mêmes pour dissimuler cette injure. Son Pere luy avoit laissé les Duchez d'Autriche & de Suabe , & l'avoit ainsi mis en état de s'aggrandir par ses propres forces. Il sçavoit que ceux qui avoient possédé l'Autriche avant Rodolphe , n'avoient obéi aux Empereurs qu'autant qu'il leur avoit plu , & s'étoient soulevez

contre eux à toutes les occasions qui s'en étoient offertes. Il étoit encore informé que les Ducs de Suabe s'étoient élevez sur le Trône des deux Siciles, & il n'étoit pas moins prévenu qu'eux de sa bonne fortune.

Ainsi aprez qu'il eut supplanté Adolfe de Nassau, sa premiere entreprise fut d'assujettir les Suisses, afin de se servir de leur Pays & de leurs personnes pour transporter la guerre dans l'Italie avec plus de succez que n'avoient fait les Empereurs précédens. Mais ce n'étoit point alors la coûtume d'usurper les Etats voisins sans en avoir au moins des causes apparentes, & Albert d'Autriche en manquoit à l'égard des Suisses. Ils avoient toujourns rendu exactement à l'Empire ce qu'ils luy devoient; & ils n'avoient rien à démêler ny avec l'Autriche ny avec la Suabe. Il falut donc qu'Albert d'Autriche cherchât des pretextes * pour executer son dessein; & le plus plausible qu'il trouva, fut d'acheter les Terres que les Monasteres, les Chapitres, & les autres Eglises possédoient aux environs de la Suisse, & de la tenir comme investie par cet artifice.

* Josias Simler vers le commencement de la République des Suisses.

Les Communautéz Ecclesiastiques qui étoient assez hardies pour luy vendre leurs Terres, quoy qu'elles n'en eussent pas le pouvoir, recevoient de luy de l'argent comptant; & il ne s'embarassoit pas beaucoup de ce qui en pouvoit arriver, parce qu'il présupposoit que luy & ses descendans seroient assez puissans en quelque temps

que ce fût, pour obliger de gré ou de force ces Communautés d'exécuter les conventions qu'elles auroient faites avec luy. S'il se trouvoit des Chapitres ou des Monasteres qui fissent scut-pule d'aliéner leurs biens, il ufoit d'un autre expédient pour s'en rendre le maître. Il faisoit solliciter avec tant d'adresse les Chanoines & les Moines, qu'ils le nommoient pour leur Avoué ou Administrateur perpetuel; & dez qu'il l'avoit obtenu, il envoyoit sur leurs Terres des gens, qui sous couleur de prendre soin que les revenus des Chapitres & des Monasteres fussent payez avec plus d'exactitude, empêchoient le commerce des Suisses qui se devoit faire en passant sur les mêmes Terres.

Il reduisit par-là ces Peuples tout farouches qu'ils étoient à de telles extremitez, qu'ils furent contraints de luy demander des Gouverneurs & des Capitaines, non plus en qualité d'Empereur, mais comme Duc de Suabe. C'étoit là la premiere démarche qu'il souhaitoit d'eux, & il leur envoya des gens bien instruits de ses intentions; qui sous couleur de mettre la Suisse en plus grande assurance qu'elle n'avoit été jusques là, y bâtirent des Forts. Cette nouveauté tout odieuse qu'elle étoit, n'auroit pas néanmoins eu de fâcheuses suites si les Gouverneurs en eussent demeuré là: mais ils prétendirent ensuite que pour accoutûmer peu à peu les Suisses à la sujétion, il faloit donner tous les jours quelque atteinte à

leurs Privileges. On n'osa pas à la verité faire sur eux des impositions : mais à cela prez on voulut qu'ils demandassent la permission d'executer la plûpart des choses qui dépendoient auparavant de leur volonté.

L'on raconte à ce sujet qu'un de ces Gouverneurs ayant sçu qu'il y avoit dans le Canton de Suiz un Archer si adroit qu'il ne manquoit jamais de donner au but, le fit venir, & luy commanda d'abbatre d'un seul coup de flèche une pomme sur la tête de son propre fils. L'Archer s'excusa d'abord, mais il luy falut obeïr; & il fut si heureux, qu'il perça la pomme sans toucher à son fils. Le Gouverneur en s'en rejoüissant avec luy, s'apperçut qu'il avoit mis deux flèches dans son carquois, au lieu de la seule qui luy avoit été ordonnée, & luy en demanda la cause. L'Archer plus choqué de la necessité où il avoit été réduit, que ravi du bonheur qu'il avoit eu, repartit hardiment qu'il l'avoit fait pour tuer le Gouverneur de la seconde flèche, s'il eût blessé son fils de la premiere. Il s'enfuit en achevant ces mots; & ses Compatriotes dans les maisons desquels il se refugia le cachèrent si bien, qu'il ne fut pas possible au Gouverneur de le trouver.

Il ne discontinua pas pour cela, non plus que les autres Gouverneurs, de maltraiter les Suisses : mais ce que la bonne politique défend avec plus de soin, est de reduire au désespoir les vaillans hommes qui n'ont rien, ou peu de chose à perdre.

Les Suiffes dont toutes les richesses confiftoient dans leur beftail , s'ennuyèrent bientôt de l'efclavage dont ils étoient menacez ; & trente deux d'entre eux dont étoient Chefs Stouffaker , Walter Furf , & Arnould de Melchtal , commencèrent une fedition qui devint generale en moins d'un mois. Ceux des Gouverneurs qui ne fe fauverent pas affez promptement dans le Duché de Suabe furent maffacrez , & l'on rafa jufqu'aux fondemens les Forts qu'ils avoient conftruits.

La Maifon d'Autriche fe confola d'autant moins de cette perte , qu'elle apprehendoit que les Alemans ne l'en méprisaffent affez pour ne vouloir plus l'élever à l'Empire. Les Gentils-hommes Suiffes qui s'étoient fauvez du maffacre , la follicitoient à tous momens de les rétablir dans leur Pays ; & d'ailleurs comme elle ne tenoit l'Autriche & la Suabe que par droit de conquête , elle prévoyoit que les Peuples de ces deux Cercles fe revolteroient infailliblement contre elle , s'ils apprenoient que les Suiffes l'euffent fait fans en avoir été punis. Ainfi elle dépensa tout l'argent qu'elle avoit : Elle en emprunta autant qu'elle en put trouver fur fon credit , & fur celui de fes amis : Elle fit battre le tambour dans tous les Cercles de l'Empire : Elle leva huit mille Fantaffins agguerris & deux mille chevaux , & mit à leur tête Leopold fils d'Albert.

Les Suiffes avertis de l'orage qui les alloit accabler , fe prévalurent du feul party qu'il y avoit

à prendre pour eux dans une si fâcheuse conjoncture. Ils mirent les armes à la main de tous leurs Compatriotes capables de les porter : Ils les divisèrent en autant de Troupes , qu'il y avoit de défilez pour entrer dans la Suisse : Ils obligèrent chaque Troupe à garder le sien ; & ils ne firent point de corps de réserve , parce qu'ils étoient persuadés que si Leopold pénétrait dans le centre de leur Pays par quelque endroit que ce fût , les soldats qu'ils auroient retenus ne les empêcheroient pas de succomber.

Leopold avant que de s'engager dans son entreprise , s'étoit fait instruire par les Gentils-hommes réfugiés dans la Suabe de l'état des Défilez de la Suisse , & on l'avoit assuré que celui de Morgart étoit le plus facile à forcer. Il y conduisit son armée après avoir feint d'en attaquer quelques autres les plus éloignés de celui-là , pour disposer ceux qui le gardoient à les secourir. Ils n'étoient que quatre cent hommes en tout , & l'on trouve encore des relations de ce temps-là qui n'en mettent que trois cent. Leopold les attaqua dans toutes les règles que l'art de la guerre prescrit en de semblables tentatives. On ne sçait ny le jour ny le mois , mais les Historiens conviennent que ce fut en mil trois cent quinze.

Les Suisses ne s'épouventèrent ny du nombre , ny de la valeur de leurs ennemis ; & les repoussèrent avec autant de fermeté , & avec plus de
de

de bonheur que les trois cens Lacedemoniens n'en avoient eu au passage des Termopiles. Leopold perdit une partie de ses gens de guerre dans le défilé de Morgart, à cause qu'il s'obstina un jour entier à vouloir l'emporter; & lorsque les Suisses crurent avoir suffisamment rebuté leur ennemi par tant de mauvais succez qu'il avoit eus, & tant de pertes qu'il avoit faites, ils furent assez hardis pour l'attaquer en pleine campagne. Leur dessein étoit temeraire, & pourtant il ne laissa pas de réussir. Ils trouverent les Autrichiens si las & dans un tel desordre, qu'ils les rompirent en un demy quart d'heure de combat. Ils n'en tuerent que ceux qui les attendoient de pied ferme, parce qu'ils étoient trop fatiguez pour se mettre aux trousses des Fuyards. Cependant les Autrichiens se dissipèrent si generalement, qu'il n'auroit plus été possible de les rassembler quand on eût voulu. Leopold n'en ramassa que vingt-cinq ou trente avec lesquels il se sauva; & la Maison d'Autriche n'ayant plus de soldats, ny de quoy lever une nouvelle armée, fut contrainte par une pure impuissance de laisser les Suisses en paix.

Il n'y avoit alors que trois Cantons, qui étoient ceux d'Uris, de Sultz, & d'Undervvald, & tout le monde étoit persuadé qu'il n'y avoit point dans l'Europe de nation plus grossière que celle-là. Cependant elle profita de son avantage avec autant de jugement, que si elle eût été la plus

rafinée. Elle ne s'amusa point à poursuivre la victoire qu'elle venoit de remporter , quoy qu'il luy fût aisé de conquérir , ou du moins de ravager les Etats que la Maison d'Autriche tenoit dans la Suabe. Elle prévint sagement que les Alemans ne souffriroient jamais qu'elle s'établît dans un de leurs Cercles , & qu'ils l'en chasseroient plus viste qu'elle n'y seroit entrée. Elle s'arrêta dans son Pays : Elle ne s'occupa les années suivantes qu'à se mettre en pleine liberté, & elle prit pour y parvenir trois admirables expédiens.

L'Empire s'étoit jusques-là conservé le droit d'y envoyer des Gouverneurs & des Magistrats , & elle abolit entierement ces Gouverneurs. Pour les Magistrats , elle ordonna qu'il n'y en autoit plus d'étrangers , & qu'on choisiroit tour à tour les plus prudens du Pays pour administrer la Justice. Ceux de la Maison d'Autriche l'avoient assujétie , en s'accommodant des Avoüeries des Chapitres & des Monasteres ; & lorsqu'elle leur restitua ces Avoüeries , elle déclara que s'il leur arrivoit à l'avenir de s'en défaire pour quelque cause ou sous quelque pretexte que ce fût , elle les en priveroit sans leur laisser aucune espérance d'y rentrer. Enfin elle divisa la Noblesse du Pays en deux parties fort inégales. Ceux qui n'étoient point sortis du Pays pour renforcer les Troupes de Leopold d'Autriche , soit qu'ils n'eussent pas eu le moyen , ou qu'ils se fussent con-

tentez du Gouvernement populaire , conserverent leurs biens , à condition de renoncer aux Charges de la République ; & les biens des autres qui se trouvoient beaucoup plus riches , & en plus grand nombre , furent reservez pour fournir aux dépenses publiques.

Toutes les ordonnances * que l'on vient d'abreger , se firent en mil trois cent vingt-deux ; & en mil trois cent trente neuf la ville de Lucerne demeurée jusques-là sous la domination de la Maison d'Autriche , secoüa le joug. Elle s'unir aux Suisses à deux conditions. L'une qu'elle feroit un quatrième de leurs Cantons. L'autre que comme elle accepteroit leurs loix , elle jouïroit aussi de leurs Privileges. Ce qui l'obligea le plus à ce changement , fut que la Maison d'Autriche prétendoit avoir encore plus de droit sur la ville de Lucerne que sur les trois Cantons ; & que par consequent il étoit à craindre qu'elle n'y voulût établir sa Place d'armes , toutes les fois qu'il luy prendroit envie de les recouvrer : ce qui la reduiroit à l'extrême indigence. Elle avoit autrefois appartenu à un College de Chanoines , fondé aussi-bien que celui de Zurich par Guichard frere de Rupert General des armées du grand Clovis , & ce Chapitre dans la suite du temps avoit été joint à l'Abbaye de Murmar. Albert d'Autriche avoit pressé cette Abbaye de luy vendre les biens de ce Chapitre & la ville de Lucerne , & elle y avoit consenti.

* Dans les premiers Réglemens des Suisses. Ils sont entre les Manuscrits de Mr. de Bethune.

Deux Abbayes, l'une d'hommes, & l'autre de filles, avoient possédé durant plusieurs siècles presque toute la ville de Zuric, & son Territoire qui étoit d'aussi grande étendue qu'il l'est présentement; & néanmoins cette Ville étoit demeurée Imperiale, par un secret de politique que les Historiens Alemans n'ont point assez développé. Mais il est constant que les Peuples supportent avec plus d'impatience la domination des Ecclesiastiques que celle des Seculiers. Ce n'est point icy le lieu d'en examiner la cause; & l'on doit seulement remarquer que ceux de Zuric trouverent durant les guerres des Empereurs avec les Papes l'occasion de ne plus dépendre des Monasteres, qui avoient accoutumé de leur donner des Loix & des Magistrats; & d'exiger d'eux des redevances à proportion de leur besoin, & qu'ils ne la laissèrent point échaper.

Les deux Abbayes dont ils dépendoient avoient cru devoir demeurer attachées au Saint Siège, & s'étoient par consequent rangées du côté des Guelphes. Il ne falut que cela pour obliger ceux de Zuric à se déclarer Gibelins; & comme ils furent si heureux que le parti de l'Empereur prévalut alors à celui du Pape, ils se mirent dans une liberté que leurs Superieurs n'eurent plus la force de leur ôter. Il restoit pourtant la dépendance à l'égard de l'Empire; & ils s'en exempterent en mil trois cent cinquante un, dans une rencontre qui sembloit devoir l'affermir.

Le principaux Bourgeois de cette Ville entreprirent de l'assujettir à la Maison d'Autriche; & formerent dans cette vuë une conspiration, qui n'auroit pas manqué de réussir si elle n'eût été découverte deux ou trois jours avant celui qui avoit été pris pour l'exécuter. On ne sçait par quelle aventure elle vint à la connoissance des Magistrats & des autres Bourgeois qui n'étoient point du complot. Mais il est certain que ceux-cy se contenterent de prendre les armes pour en détourner l'effet; & de bannir pour toujours de leur Ville toutes les personnes de l'un & l'autre sexe, qui furent convaincuës en justice d'en être complices. Mais cette moderation augmenta le desordre au lieu de l'appaiser.

Les Bourgeois bannis se retirerent dans le Duché de Suabe; & presserent la Maison d'Autriche de les rétablir dans leur Patrie, dont ils avoient été chassés à sa consideration. La Maison d'Autriche se mit en devoir de le faire; & leva une si puissante armée sous les ordres du plus expérimenté de ses Officiers de guerre qui se nommoit Conradin, que ceux de Zurich incapables de luy résister, eurent recours à l'unique moyen qui leur restoit de sauver leurs biens & leurs vies. Ils prièrent les Suisses de les recevoir dans leur union; & ils furent si favorablement écoutés, que l'on ne se prévalut point à leur égard de la nécessité qui les y contraignoit. Car non seulement on les accepta pour cinquième Canton :

mais de plus comme leur Territoire égaioit presque en étenduë les autres quatre, & les surpassoit de beaucoup en richesses & en fertilité, on convint qu'ils auroient le premier rang dans les Diettes & dans les Ambassades vers les Princes étrangers.

La Maison d'Autriche ne laissa pas de poursuivre son dessein ; & d'envoyer dans le Territoire de Zuric des Troupes qui en furent repoussées avec tant de désavantage, que les préparatifs qu'elle avoit faits pour le siège de cette Ville furent inutiles. Son armée n'en put approcher que de deux lieues ; & ses Ennemis que leur accroissement rendoit plus hardis, osèrent à leur tour entreprendre sur elle. La vallée & le bourg de Glaris étoient tout-à-fait à leur bienséance ; & pouvoient en cas de succès fournir des vivres aux Troupes de la Maison d'Autriche, & leur servir de retraite en cas de disgrâce.

Les Suisses y entrèrent immédiatement apres avoir défendu Zuric ; & les conquirent si aisément, qu'il ne leur en coûta que cinq ou six soldats. Ils tinrent les deux ou trois années suivantes les habitans de Glaris en qualité de Sujets ; mais à la quatrième ils eurent la condescendance pour eux d'en faire leurs Compagnons, & de les associer à leur Ligue en qualité de sixième Canton. Le Pays de Zug ne leur étoit pas moins commode que celui de Glaris ; & pouvoit même leur apporter plus de préjudice à cause de sa

scituation, s'il eût demeuré plus long-temps à la Maison d'Autriche. Il se trouvoit justement entre le Canton de Suisse & celui de Glaris ; & il dépendroit absolument des Troupes qui s'en fasseroient, d'empêcher toute sorte de communication entre l'un & l'autre. Les Suisses s'en apperçurent ; & résolurent de s'en emparer au premier avis qu'ils eurent , que la Maison d'Autriche y envoyoit une nouvelle armée pour se le conserver. Ils en firent solliciter les principaux Habitans de se joindre à eux ; & il n'en falut pas davantage pour exciter dans le pays de Tug une revolte , qui ne cessa que par la mort ou l'exil des personnes demeurées fidèles à la Maison d'Autriche. Les Suisses observerent exactement ce qu'ils avoient promis ; & Tug passa pour septième Canton , quoy qu'il ne fût comparable ny à Zurich, ny à Glaris.

Les affaires de la Suisse en étoient là, lorsque Louis Onze pour susciter au Duc de Bourgogne un Ennemy plus formidable qu'il ne pensoit , rechercha leur alliance. Les Historiens ne s'accordent point sur le principal motif qu'il en eut , & le plus vray-semblable est que le Maréchal * de Bourgogne avoit levé six à sept cent Suisses durant la guerre du Bien Public ; & qu'encore qu'ils ne fussent arrivez devant Paris qu'après que la paix eut été signée , on les trouva si bien-faits que le reste de l'Infanterie Françoisse ne paroissoit presque rien auprès d'eux.

* Il étoit de la Maison de Hoberg.

Quoy qu'il en soit la difficulté de cette alliance ne consistoit pas à la faire accepter par les Suisses ; puisqu'ils n'étoient que trop convaincus que le plus grand honneur qui leur pouvoit arriver , étoit que le Roy de France voulût bien traiter avec eux. Et de fait ils déclarerent au premier Ministre que Louïs leur envoya, qu'ils n'auroient point osé prétendre à son amitié, si luy même ne la leur eût offerte. Cette difficulté se reduisoit toute entiere, à mettre les sept Cantons en état de traverser directement les desseins du Duc de Bourgogne ; & il s'y rencontroit deux si grands obstacles, qu'aucun autre Prince que Louïs ne les auroit surmontez. Le premier étoit qu'il y avoit guerre entre les Suisses & Sigismond d'Autriche Langrave d'Alsace, & que Sigismond y avoit eue du pire. Il en imputoit la faute à l'Empereur Frederic Trois son frere aîné, qui l'avoit laissé manquer d'argent, quoy qu'il n'eût point d'enfans, & que Maximilien fils unique de sa Majesté Imperiale dût heriter de luy aussi-bien que d'elle.

Il étoit arrivé de là que les Suisses avoient enlevé à Sigismond les villes de Rapersvil, de Dieffenhovv, de Fravvensfeld, & la contrée de Turgovv ; & ils étoient si fortement prévenus de l'opinion qu'ils acheveroit en peu de temps de le dépouiller, qu'ils ne se fussent pas accommoder avec luy quand il leur auroit voulu ceder les trois quarts de ses Etats. Sigismond

do

de son côté avoit pour les Suisses une averfion qui paroiffoit irreconciliable. Il les regardoit comme des Sujets rebeles de fa Maifon, qui l'avoient empêchée de fe rendre la plus puiffante de l'Europe; & de faire de leur Pays une Place d'armes, à la faveur de laquelle elle auroit étendu auffi-loin qu'elle auroit voulu fes conquêtes dans l'Alemagne & dans l'Italie. Le Second obftacle étoit le differend furvenu entre les Suiffes, & les trois Villes Imperiales de Bâle, de Strafbourg, & de Colmar. On en ignore la veritable caufe; & tout ce que l'on en fçait, eft que ces Villes empêchoient alors l'entiere ruïne de Sigifmond d'Autriche. Il n'étoit donc pas vray-femblable qu'il s'accordât fans elles; & Louïs en fut fi convaincu, qu'il fe chargea de negocier en même temps ces deux importantes affaires.

Il eft furprenant que l'on ne fçache rien de ce qui s'y pafla, & les Hiftoriens ne font pas excufables de n'en avoir fait aucune mention. Les artifices de Louïs pour terminer ce differend furent peut-être fi fubriles, que ceux à l'égard defquels il en ufoit ne s'en aperçurent pas; ou s'ils les découvrirent, il exigea peut-être d'eux qu'ils les tinflent fecrets, & ils eurent la complaifance de luy obeïr en ce point. Mais il eft certain qu'il vint à bout de ces deux affaires de fon temps qui paroiffoient le moins faisables; & qu'il reconcilia fi parfaitement les Suiffes avec Sigifmond, & avec les

trois villes Imperiales , qu'il n'y eut plus de méfintelligence entre eux.

* Dans le premier volume des Traitez entre la France & les Suisses , inféré dans le recueil de Mr. de Lomenie.

Sa Majesté conclut ensuite avec les Suisses en mil quatre cent soixante quinze une alliance, dont ils luy laisserent le soin de dresser les articles ; * & les signerent tels qu'on les leur presenta de sa part, sans y rien ajouter, diminuer, ny changer. Les trois principaux de ces articles consistoient en ce que l'alliance dont il s'agissoit ne dureroit que dix ans, à moins que les Parties ne jugeassent à propos de la prolonger. Que Louïs donneroit à chacun des sept Cantons six mil écus de pension par an ; & que moyennant cela, les Suisses luy fourniroient pour une certaine somme autant de gens de guerre qu'il en auroit besoin : bien entendu qu'il ne les pourroit employer contre les Etats avec lesquels les Suisses avoient contracté de précédentes alliances, & qu'il ne les occuperoit point aux sièges des Villes ny des Fortereses.

Après la ratification de ce Traité, Louïs proposa aux Suisses de rétablir Sigismond d'Autriche dans le Comté de Ferrette. Il y alloit de leur intérêt de n'avoir pas un voisin si formidable vers le Rhin, qu'étoit le Duc de Bourgogne. Cependant ils demanderent que pour les dédommager de leurs frais, Sigismond leur accordât pour toujours un droit de passer forts ou foibles quand il leur plairoit dans quatre Villes du Comté de Ferrette, après qu'ils l'auroient re-

couvert. Cette sujétion étoit dure , & Sigismond eut de la peine à s'y refoudre. Il promit néanmoins de s'en rapporter à Louïs Onze , & sa Majesté le reduisit par son adresse ordinaire à ceder aux Suisses le passage qu'ils demandoient.

Le recouvrement du Comté de Ferrette ne coûta que le travail d'une nuit. Les Suisses y entrèrent lorsqu'on les y attendoit le moins ; & dans une conjoncture si heureuse pour eux , que le Duc de Bourgogne n'y avoit laissé sous le Gouverneur Aggambas que huit cent hommes qu'ils prirent tous prisonniers. Les soldats Bourguignons furent renvoyez sans rançon : mais Aggambas fut convaincu de concussion , & conduit à Bâle où il eut la tête tranchée. Les Suisses descendirent de-là dans le Comté de Bourgogne, où ils forcèrent les villes de Blamont & d'Hericour : défirent les milices du Pays , & le ravagerent. La suspension d'armes entre Louïs & le Duc de Bourgogne expira en même temps ; & sa Majesté qui tenoit prêtes deux puissantes armées, l'une sous la conduite du Duc de Bourbon , & l'autre sous les ordres du Bâtard de même nom *, fit entrer la première en Bourgogne où elle défit en baraille rangée auprez de Gray le Comte de Roussi Gouverneur de Bourgogne fils du Comte de Saint Pol Connétable de France, & le fit prisonnier. La seconde prit les Villes de Tronquoy , de Mondidier , de Roye , & de Corbye ; & s'étant avan-

* Il se nommoit Louïs, & avoit épousé une fille naturelle du Roy.

cée jusqu'aux portes d'Arras , dressa une embuche à la Garnison de cette Ville. Le Bâtard de Bourbon détacha quinze ou vingt Cavaliers pour l'y attirer , & il réussit dans sa tentative. Quinze cent chevaux commandez par le Gouverneur de cette Ville Jacques de Luxembourg frere du Connétable de France , sortirent d'Arras , & leur impetuosité les porta trop loin. Un corps détaché de l'armée Françoisse les amusa par de legeres escarmouches , jusqu'à ce que toute la Cavalerie du bâtard de Bourbon les ayant enveloppez , les contraignit de se rendre prisonniers de guerre.

Ces deux pertes étoient d'autant plus sensibles au Connétable , qu'elles furent immédiatement aprez suivies de celle de sa femme. On a déjà remarqué que cette Princesse étoit sœur de la Reine , mais ce n'étoit pas là ce qui la rendoit plus chere à son mary. Elle avoit encore à la Cour de France des intrigues , qui avoient jusques-là déconcerté tous les efforts des Ennemis du Connétable ; & les plus éclairez dans les affaires d'Etat étoient prévenus de la pensée , que tant qu'elle eût vécu elle auroit empêché que l'on en vinst contre luy aux dernieres extremitez.

Le Connétable abbatu par trois pertes si considerables survenuës l'une sur l'autre , demoura dans Saint Quentin jusqu'à ce que le Roy luy envoya ses ordres * pour aller mettre le siège devant la ville d'Avennes au Comté de Hainaut.

* Dans les lettres du Roy au Connétable.

Cette entreprise étoit dans les régles, & il y avoit assez de Troupes aux environs de Saint Quentin pour l'exécuter. Le Connétable les prit, & les mena devant Avennes : mais il les en ramena peu de jours après, & dit pour son excuse qu'il avoit trouvé dans son camp deux hommes subornez pour l'assassiner. Il en donna tant d'indices, que l'on ne douta presque point à la Cour que l'un des deux Assassins ne luy eût revelé le secret ; & il n'en falut pas davantage pour achever de convaincre le Connétable, qu'il ne se pouvoit sauver qu'en se jettant absolument entre les bras du Duc de Bourgogne. Il se mit trois fois de suite en devoir de luy restituer Saint Quentin, & il en fut autant de fois détourné par la bizarrerie de son esprit. Ce Duc attendoit avec impatience la défection du Connétable, à cause qu'elle auroit contribué au rétablissement de ses affaires en la maniere la plus avantageuse qu'il eût pu desirer.

Les Anglois avoient jusques-là différé à la priere de passer la mer, & ne vouloient plus retarder. Le jour étoit pris pour leur embarquement ; & il n'y avoit pas lieu de douter que s'ils apprennent en débarquant à Calais que le Duc de Bourgogne fût encore au siège de Nuits, ils s'en retourneroient dans leur Isle au premier vent favorable, où ils traiteroient par dépit avec la France sans la participation de ce Duc. Ils avoient eu la précaution de l'en avertir, & de le convaincre en

même temps de la nécessité qu'il y avoit pour luy de quitter tout pour les venir joindre. Cependant les raisons qu'il avoit de demeurer devant Nuitz , étoient à peu prez aussi pressantes que celles d'en lever le siège; & ce n'étoit pas tout-à-fait en vain qu'il s'imaginoit que la fortune n'avoit jusques-là différé de le favoriser, qu'afin de le rendre le plus heureux Prince de son siècle. Il s'étoit si bien retranché devant Nuitz, que l'Empereur & les Princes d'Alemagne aprez avoir reconnu son camp, n'avoient pas cru le pouvoir forcer; & demeuroident oisifs dans le leur, en attendant que les seize mille hommes du Prince Herman de Hesse eussent ôté les vivres aux Assiégés, ce qui leur avoit été jusques-là impossible. Car encore qu'ils eussent coulé à fond un tres grand nombre de Vaisseaux chargez de vivres, la Holande & la Gueldre en avoient toujourns fourni de nouveaux; & si les Assiégés n'avoient pas eu les choses superflues, ils n'avoient pas manqué de celles qui leur étoient nécessaires. Ainsi les provisions des Assiégés qui n'avoient été faites que pour un an étant consumées, ils auroient été contraints peu de jours après de se rendre à discretion; & toutes les forces de l'Empire tant en general qu'en particulier, & tous les Chefs du corps Germanique, ne seroient venus devant Nuits que pour assister à sa prise, & pour honorer de leur presence le triomphe du Duc de Bourgogne.

Cependant la crainte de perdre l'alliance des Anglois, l'emporta dans l'esprit du Duc de Bourgogne sur la certitude d'une victoire prochaine la plus accomplie qui fut jamais , & ce Prince ne chercha plus qu'un pretexte pour lever le siège de Nuitz. Alexandre Evêque de Forli que le Pape Sixte Quatre avoit envoyé pour negocier la paix entre les Alemans & luy, proposa un expedient qui fut accepté. Il consistoit à remettre à l'arbitrage de sa Sainteté le differend des Princes Herman & Rupert pour l'Archevêché de Cologne ; & à livrer presentement au Legat la place de Nuitz , que ce Prelat garderoit jusqu'à la décision du proces.

Le Duc de Bourgogne envoya son armée en Lorraine pour s'y rafraîchir ; & courut avec quelques Cavaliers à Calais , où il vit aborder le Roy d'Angleterre. L'accueil fut extraordinairement froid des deux côtez , parce que les Anglois s'étoient attendus que toute la Cour de Bourgogne viendrait les recevoir. On leur avoit de plus fait esperer que trois mois avant leur descente, une armée Flamande ravageroit la Picardie à dessein d'empêcher les François de ravitailler les Places qu'ils y tenoient ; & que le Duc de Bourgogne en personne avec une autre armée où il y auroit au moins deux mille cinq cent lances , outre la Cavalerie legere & l'Infanterie à proportion, se joindroit devant Calais à celle des Anglois. Cependant il ne paroissoit que vingt ou trente Bour-

* Dans la relation de l'entrevuë.

guignons, encore n'étoient-ils qu'en équipage de Couriers. Le Duc de Bourgogne, quoy que la faute fût de son côté, ne put souffrir qu'on luy fit mauvais visage sans en témoigner du dépit. Mais comme le Roy d'Angleterre s'étoit trop avancé pour s'en retourner mécontent du Duc de Bourgogne qui l'avoit appelé, sans avoir lieu de le perdre de reputation., ce Duc mit en usage la dissimulation qui luy étoit si nécessaire dans cette premiere entrevuë, quoy que ses emportemens l'eussent rendu jusques là incapable. Il se fit * une extrême violence, dans la seule vuë de paroître content des Anglois. Il les conduisit à Bologne & à Peronne; & n'oublia rien de ce qui servoit pour effacer de leur memoire, qu'il leur avoit manqué de parole. Mais il ne se contraignit pas de memes à l'égard de Louïs Onze; soit que l'aversion qu'il avoit pour luy eût passé dans un tel excez, qu'il ne luy étoit plus possible de la déguiser; ou que luy imputant la levée du siège de Nuits, il crût qu'une telle injure ne pouvoit être suffisamment réparée que par l'entiere ruine de la France.

Les Serviteurs du Duc de Guienne avoient aprez l'empoisonnement de leur Maître pris divers partis, suivant qu'ils avoient été touchés par le ressentiment de sa perte, ou par la consideration de leurs propres interêts. L'un d'entre eux qui se nommoit Icier passa dans les Pays-bas, où il s'addonna à la marchandise; & comme ses principales

principales correspondances étoient à Paris. Il y acheta une maison , & entretint un Faâteur. Celui dont il se servoit en cette qualité en l'année mil quatre cent soixante quatorze s'appelloit Jean Hardit , & sembloit être né pour quelque chose de plus élevé que le commerce. Son genie s'étendoit au de-là de sa profession : Il avoit de l'habileté pour les grandes affaires : Il negligeoit les petits gains , & aimoit en faire de grands par de mauvaises voyes. Il y a de l'apparence que les inclinations de son maître étoient à peu près semblables , puisque le Duc de Bourgogne jeta les yeux sur Iciér pour servir d'instrument à un parricide, dont la seule idée inspire de l'horreur. Il rappella dans la memoire d'Iciér l'empoisonnement du Duc de Guienne : Il luy fit observer que le détestable Abbé de Saint Jean Dangelî, n'auroit osé le commettre sans le consentement ou du moins sans la participation du Roy : Il luy persuada que la mort de son ancien Maître ne seroit assez vengée que par l'empoisonnement de sa Majesté, & il luy offrit cinquante mille écus pour la recompense de cet abominable crime.

Iciér n'aquiesça pas d'abord aux sollicitations du Duc de Bourgogne , mais enfin il ceda aux importunités de ce Prince. Il écrivit à son Faâteur de le venir trouver dans les Pays-bas , & l'ébloüit en luy promettant un tiers des cinquante mille écus. Il luy representa la facilité qu'il auroit après avoir commis le parricide , à

se sauver dans les Terres du Duc de Bourgogne, & le renvoya résolu de l'entreprendre. Le Facteur ne le pouvoit par luy-même : mais il connoissoit un vieux Officier de cuisine du Roy, qui sembloit d'autant plus propre à l'attentat dont il s'agissoit, qu'il étoit pauvre ; & que non seulement il n'avoit reçu aucun bienfait de Louïs, mais de plus il y avoit peu d'apparence qu'il en reçût à l'avenir. Sa Majesté étoit alors chargée d'une effroyable dépense ; & d'ailleurs elle avoit accoutumé de ne donner qu'à ceux de ses Domestiques dont elle se défoit, ou dont elle attendoit de signalez services. Mais il est sans exemple dans la Monarchie Françoisé qu'aucun Officier principal ou subalterne de la cuisine du Roy ait été corrompu, quoy que la plupart des personnes qui y ont été employées fussent de bas lieu.

Celui à qui le Facteur s'adressa, se nommoit Colinet. Il n'étoit pas tout-à-fait au dessus de l'intérêt, mais il avoit assez d'honnêteté pour ne se laisser tenter que par un gain légitime. Il ne témoigna, ny l'horreur, ny les autres violens mouvemens dont il fut saisi au moment qu'on le sollicitoit d'empoisonner le Roy, de crainte d'éfaroucher le Facteur : mais il ne le satisfit point aussi par une promesse positive, de peur de se perdre luy-même. Il se contenta de le laisser dans le doute ; & le Facteur crut avoir assez gagné pour la première fois, de n'avoir point été

rebuté avec indignation. Il se prepara pour revenir une autre fois à la charge. Mais Colinet assez informé de l'humeur défiante du Roy ; & persuadé qu'il n'y auroit point de grace pour luy auprez de sa Majesté s'il étoit coupable, ou s'il se rendoit délateur sans avoir de quoy prouver dans les formes ce qu'il avanceroit, prit deux mesures. L'une d'avertir le Roy de ce qui se passoit. L'autre d'observer exactement les ordres que sa Majesté luy donna, pour les réponses qu'il feroit au Facteur ; & pour la maniere dont il l'obligeroit à s'expliquer assez haut, pour être entendu par des Témoins qui luy seroient immédiatement aprez confrontez.

Ainsi le Facteur eut une seconde conference avec Colinet. Il luy exposa le projet du parricide dans toute son étendue : Il en nomma l'Auteur * & les Complices ; & fournit de cette sorte luy-même, plus qu'il ne falloit pour sa propre condamnation. Il fut arrêté à la sortie du lieu où il avoit conféré avec Colinet. On le mit entre les mains de la Justice, & son procez luy fut fait. Il se tut d'abord, mais il ne garda le silence que jusqu'à la confrontation. Il avoua tout à la presence de Colinet ; & il découvrit des faits * cachez que le respect du aux Souverains, lors mêmes qu'ils s'en rendent indignes, empêchent de rapporter icy. Il fut tiré à quatre chevaux : On porta sa tête par Paris au bout d'une lance, & on la laissa ensuite au gibet de Montfaucon. On exposa les

* Le Duc de Bourgogne.

* Dans le procez de Hardit.

quatre quartiers de son corps en autant d'extrémités du Royaume avec des Inscriptions diffamantes, dans lesquelles l'Auteur & les Complices du crime n'étoient pas plus épargnez que la mémoire de celuy qui le devoit exécuter. On rasa la maison où il avoit demeuré, & son délateur Colinet fut ennobli.

Les Ecrivains Flamans se sont inutilement ingerez de déguiser un fait si execrable ; puisqu'il est fondé sur la plus grande des certitudes humaines, qui est un procesz instruit dans toutes les formes : outre qu'il ne paroît point que le Duc de Bourgogne se soit jamais mis en devoir de se justifier d'un si grand crime, quoy qu'il ne fût alors occupé qu'à fournir à l'armée Angloise des rafraîchissemens aux environs de Peronne. Il étoit entré dans cette Ville avec le Roy Edoüard Quatre son beau-frere, lorsque le Seigneur de Creville y vint complimenter l'un & l'autre de la part du Connétable. Il leur dit au nom de ce premier Officier de la Couronne de France, qu'il les avoit mieux servis en ne recevant pas dans Saint Quentin leurs Troupes venuës par trois diverses fois pour y entrer, que s'il les y eût introduites ; parce qu'en se défaisissant de cette Place, il se feroit déclaré à contre temps ; & les intelligences qu'il avoit en France, eussent trop tôt éclaté. Que cet inconvenient venoit de cesser par l'arrivée de l'armée Angloise, & qu'il offroit par conséquent de faire tout ce que l'on desireroit

de luy. Creville presenta ensuite au Duc de Bourgogne en particulier un paquet du Connétable, où il y avoit trois papiers enfermez. Le premier étoit une Lettre à ce Duc; à qui le Connétable essayoit de persuader qu'on le laissât dans son apparente neutralité, sur ce qu'il nuirait plus à Louis Onze en cet état qu'en tout autre. Il ajoutoit néanmoins que si le Duc de Bourgogne jugeoit le contraire plus avantageux à son party, il ne feroit aucune difficulté de s'y soumettre. Le second étoit une lettre du même Connétable au Roy d'Angleterre, toute remplie de civilité, excepté qu'elle contenoit une entière créance pour le Duc de Bourgogne; & qu'elle prioit sa Majesté d'ajouter autant de foy à tout ce que le Duc de Bourgogne luy diroit ou luy promettrait pour le Connétable, que si le Connétable l'avoit dit ou promis de sa propre bouche. Enfin le troisième étoit un engagement par écrit de la propre main du Connétable, & scellé de son Sceau, à servir pour & contre tous sans aucune exception ou réserve, le Roy d'Angleterre, les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, & leurs Confederez.

Mais il n'est rien de si dangereux en matiere de negociations d'extrême importance, que de les confier à une personne indépendante qui a trop d'intérêt qu'elles réussissent, parce qu'il arrive presque toujours que cette personne excède son pouvoir. Celuy que le Connétable avoit envoyé au Duc de Bourgogne, étoit à la verité general

pour le fond de l'affaire qui regardoit la restitution de Saint Quentin : mais il ne l'étoit, ny pour le temps, ny pour les autres circonstances de cette restitution, qui restoit à ajuster avec le Connétable avant que l'on se présentât devant Saint Quentin pour en recevoir les clefs. Cependant le Duc de Bourgogne s'imagina que dans la conjoncture dont il s'agissoit, qui promettoit le plus, promettoit aussi le moins; & que puisque le Connétable ne s'étoit disposé à s'engager par écrit qu'après que les François n'avoient point réussi dans leur tentative pour le faire assassiner lorsqu'il assiégeoit Avennes, il executeroit de bonne foy le contenu de cet écrit à quelque heure qu'on l'en sollicitât. Cette conséquence étoit vray-semblable; & le Duc de Bourgogne la jugea tellement infaillible, qu'il offrit au Roy d'Angleterre de l'introduire incessamment dans Saint Quentin, s'il y vouloit mener ses Troupes.

Le Roy d'Angleterre le prit au mot, dans la joye qu'il eut de s'emparer si promptement d'une Place, d'où il luy auroit été facile de piller la Campagne jusqu'à Paris. Il monta à cheval, & fit en diligence avec le Duc de Bourgogne le chemin qu'il y a de Peronne à Saint Quentin. Mais soit que le Connétable n'eût pas été plus sincere dans sa dernière dépêche à ce Duc que dans les précédentes; ou qu'il se piquât de ce que l'on sembloit se défier de luy en le pressant trop

promptement d'exécuter sa promesse, on tira le canon de Saint Quentin sur les premiers soldats Anglois qui s'avancèrent jusqu'à sa portée, & la Garnison de la Place sortit sur eux. Il n'y en eut néanmoins que quatre ou cinq de tuez, parce qu'il survint une grosse pluye qui termina le combat. Elle fut si longue, qu'elle contraignit les Anglois d'aller chercher du couvert aux lieux d'où ils venoient, & si embarrassante qu'une partie de leurs chariots demeurèrent embourbez. Le dépit de ne pas trouver leurs habits qui étoient dessus au moment qu'ils avoient besoin d'en changer, augmenta leur chagrin d'avoir été trompez pour s'être fiez au Duc de Bourgogne. Ils le voulurent rendre responsable de l'infidélité du Connétable, & peu s'en falut qu'ils ne l'accusassent d'en être complice. Ils ne reçurent en bonne part ny excuses, ny satisfaction; & leur défiance s'augmenta, lorsque le Duc de Bourgogne se mit en devoir de leur représenter que le Connétable ne devoit être condamné qu'après avoir été ouï. Le Roy Edouïard entra dans leurs sentimens contre son Beau-frere, & se rebuta à la premiere difficulté qu'il avoit trouvée de-ça la mer.

Le Duc de Bourgogne rêvant à son ordinaire sur ce qui venoit d'arriver, le prit par l'endroit qui luy étoit favorable. Il supposa que le Connétable n'avoit manqué de parole par aucune espérance qu'il eût de se rajuster avec Louis Onze, puisque le siège d'Avennes avoit achevé de le

convaincre du contraire ; & il conclut de-là que le même Connétable avoit agi par un reste d'inclination pour sa patrie, qui l'avoit empêché de livrer Saint Quentin qui étoit la clef du Royaume de France, aux Anglois ses plus anciens & ses plus dangereux ennemis : au lieu qu'il n'en auroit point fait de difficulté, si le Duc de Bourgogne se fût présenté devant cette importante Place avec une armée capable de la conserver.

Il n'est point de préventions plus inévitables que celles qui flatent les desirs : Car outre que l'ame n'est presque jamais en garde de ce côté-là, c'est elle qui travaille alors le plus à se surprendre elle-même. La ville de Saint Quentin étoit une tentation si insurmontable pour le Duc de Bourgogne, que la seule espérance de recouvrer cette Place toute fausse qu'elle étoit, luy fit commettre une faute irréparable en se privant du fruit qu'il étoit prêt de recueillir des neuf années de négociation qu'il avoit employées pour rappeler les Anglois en France.

Il alla dez le lendemain au point du jour pour voir le Roy d'Angleterre. Il luy dit, qu'il parloit pour la Lorraine. Il promit d'en ramener ses Troupes avec une extrême diligence, & s'en retourna aussi peu accompagné qu'il étoit venu. Il ne salut que cette fausse démarche, pour persuader les Anglois que le dessein du Duc de Bourgogne étoit de les abandonner, Leur Roy se l'imagina comme eux, & Louis Onze en fut informé
par

par ses Espions. Edoüard Quatre avant que de sortir de son Isle , luy avoit envoyé déclarer la guerre par un Herault nommé la Jartiere. Loüis qui pensoit à s'assurer d'un Anglois pour traiter separément avec Edoüard quand il en trouveroit l'occasion, caressa fort le Herault : L'entretint en particulier : Luy donna trois cent écus d'or , & le chargea d'autres presens. Le Herault par reconnaissance, ou peut-être encore par un excès de sincerité, découvrit à Loüis que le Roy d'Angleterre son maître n'avoit pas passé la mer de son mouvement , mais à la sollicitation des Ducs de Bourgogne & de Bretagne , & du Connétable de France. Loüis répondit que la saison étoit déjà si avancée, qu'elle ne donnoit plus lieu à de grandes entreprises. Que l'armée des Bourguignons avoit été tellement affoiblie par une année entiere de siège devant Nuits, qu'elle n'étoit plus en état d'agir. Que le Connétable n'étoit pas assez puissant pour attirer à la France une nouvelle guerre ; & que cependant il ne se déclaroit , ny pour les François , ny pour les Anglois , ny pour les Bourguignons , ny pour les Bretons. Qu'il favorisoit tantôt les uns , tantôt les autres ; & qu'il n'avoit point d'autre dessein , que de les tous épuiser en s'enrichissant à leurs dépens.

Le Herault échauffé par la bonne chere qui luy avoit été faite, & animé par les presens qu'il avoit reçus , repartit à sa Majesté qu'il ne tiendrait pas à luy que la paix ne se fit entre l'Angleterre &

la France : mais il ajouta que le temps d'en faire la proposition n'étoit point encore venu, & qu'il falloit attendre que la flotte Angloise eût achevé de débarquer à Calais les troupes dont elle étoit chargée. Que les Anglois étoient trop fiers pour s'accommoder immédiatement apres leur arrivée à Calais : mais que pour peu de jours qu'ils demeurassent dans le Comté de Guines, ils s'adouciroient; & qu'alors si sa Majesté jugeoit à propos de leur envoyer un Herault pour traiter, elle luy donnât un ordre exprès de ne pas s'adresser d'abord au Roy d'Angleterre, mais aux Seigneurs de Harvard & de Strinlay; qui pour être Favoris de sa Majesté Angloise, ne laissoient pas d'avoir une secrette inclination pour la France. Le Herault n'avoit rien dit qui ne fût veritable. Cependant Louïs qui ne s'y fioit que de bonne sorte, & qui ne vouloit pas s'exposer à recevoir un affront en cas que le Herault l'eût trompé, n'eut pas plutôt appris que les Anglois étoient presque également irritez contre le Duc de Bourgogne, à cause de son prompt départ qui passoit dans leur idée pour une lâche désertion; & contre le Connétable parce qu'il avoit refusé de les recevoir dans Saint Quentin, que sa Majesté envoya dans le camp d'Edouïard un valet vêtu, ou pour mieux dire déguisé en Herault. Elle avoit remarqué qu'il avoit beaucoup de vivacité d'esprit, & se donna la peine de l'instruire en secret.

Le Herault travesti s'adressa aux deux Favoris

Havard & Strinlay, qui le présenterent au Roy d'Angleterre. On ne luy avoit rien donné par écrit ; & ce fut seulement de memoire qu'il recita que Louis Onze n'avoit depuis son avènement à la Couronne oublié rien de ce qui servoit à établir une paix solide & perpetuelle entre les deux Monarchies de France & d'Angleterre, sans avoir pu jusques-là en venir à bout. Qu'il ne se relâchoit point encore d'une tentative si chrétienne. Qu'il n'avoit point offensé le Roy Edoüard Quatre ; & que s'il avoit prêté autrefois de l'argent au Comte de Warvic, ce n'avoit été que pour empêcher de perir ce Milord ; d'autant plus affectonné à la France, qu'il avoit une extrême aversion pour le Duc de Bourgogne. Que ce Duc n'avoit appelé les Anglois en France que pour obtenir de Louis une paix plus avantageuse, & que le Duc de Bretagne & le Connétable n'étoient pas mieux disposez que luy à l'égard des Anglois. Qu'Edoüard en protegeant les mauvais François, inviteroit le Roy très-Chrétien à proteger à son tour les Anglois rebelles de la faction de Lancastre ; & qu'alors l'Angleterre ne seroit pas moins embarrassée, que l'étoit présentement la France. Que sa Majesté Angloise avoit déjà beaucoup dépensé, & que cependant aucun de ses Alliez n'étoit en état de la rembourser. Qu'elle étoit assez éclairée pour juger des suites de la guerre où elle s'étoit engagée, par le mauvais état où elle avoit trouvé

en débarquant à Calais ceux qui l'avoient obligée à passer la mer. Que les Ducs de Bourgogne & de Bretagne luy avoient d'abord manqué de parole , après l'avoir si long-temps & si fortement sollicitée de venir en France, & qu'elle ne devoit pas esperer qu'ils luy fussent à l'avenir plus fideles. Que si ces considerations luy paroissent raisonnables, elle trouveroit Louïs disposé à faire la moitié des avances pour l'accommodement , & à convenir du lieu où les Plenipotentiaires des deux Nations s'assembleroient.

Le Conseil d'Angleterre jugea qu'il n'y avoit rien que de raisonnable dans les propositions du Herault; & fut d'avis d'en renvoyer un qui portât au Roy de France un sauf-conduit en bonne forme, & en rapportât un semblable du Roy de France au Roy d'Angleterre. Le bâtard de Bourbon Amiral de France & Heberge Evêque d'Evreux furent deputez du côté de Louïs, & Harvard Chalangier, & Morton du côté d'Edouïard. On choisit pour les Conferences la ville d'Amiens comme la plus proche du Camp des Anglois; & leurs Deputez demanderent d'abord la Couronne de France, ou du moins la Guienne & la Normandie. Ceux de Louïs les reduisirent neanmoins dans la suite à se contenter de soixante douze mille écus pour les frais de la guerre, à condition que le Dauphin de France épouserait une fille du Roy d'Angleterre qui n'avoit que trois ans; & que durant les neuf années qui s'écouleront jusqu'à la con-

sommation de ce mariage, la Princesse auroit pour dûaire anticipé tout le revenu de la Guienne, si le Roy tres-Chrétien n'aimoit mieux luy faire payer dans la tour de Londres cinquante mille écus par chaque année. Qu'au jour de ce mariage les Epoux seroient mis en possession de la Guienne; & qu'il y auroit entre les deux Couronnes pour neufans une alliance, dans laquelle les Ducs de Bretagne & de Bourgogne, & tels autres François qu'il plairoit à l'Angleterre de nommer avant la conclusion du Traité, seroient compris.

Les Anglois ajoûterent que le Roy leur Maître pour montrer avec quelle sincérité il prétendoit entrer dans l'alliance, & par conséquent dans les interêts des François, reveleroit au Roy tres-Chrétien ceux qui le trahissoient, & luy en mettroit en main des preuves indubitables. C'étoit là toucher Louis par l'endroit le plus sensible; & il ne s'en expliqua que trop, lorsque ceux de son Conseil luy représenterent que le dernier offre des Anglois faisoit voir qu'ils le trompoient, & qu'ils ne feignoient de se relâcher que pour le mieux surprendre. Car il répondit que les Anglois agissoient de bonne foy; & que si on ne les en croyoit, il s'en falloit rapporter à la saison trop avancée, au manquement des Villes deçà la mer qui leur fournissent des quartiers d'hyver, à leur juste défiance du Duc de Bourgogne & du Connétable, & à l'humeur voluptueuse du Roy

d'Angleterre. Loüis ajouta qu'il étoit resolu de renvoyer l'armée Angloise de-là la mer à quelque prix que ce fût , puisqu'il ne tenoit qu'à de l'argent ; & comme il n'en avoit pas assez de comptant au lieu où il se trouvoit pour la somme dont il étoit convenu avec le Roy d'Angleterre , & pour les gratifications qu'il prétendoit faire aux Courtisans de ce Prince, il en emprunta des siens.

Le Connétable surpris d'un si prompt accommodement ; & desespérant de le rompre du côté des Anglois , à cause qu'ils étoient trop irrités de l'injure qu'il leur avoit fait recevoir devant Saint Quentin , pratiqua pour en empêcher la ratification , sa dernière ruse à l'égard de Loüis. Il luy envoya son Secrétaire Richer , & le même Seigneur de Creville dont on a déjà parlé. Le Roy qui ne jugeoit pas à propos d'entendre ces deux Députés s'ils n'avoient rien de bon à luy dire , voulut que Bouchage & Comines les entretinssent auparavant ; & quand il eut sçu qu'ils avoient à parler à sa Majesté contre le Duc de Bourgogne il en tira l'avantage que l'on va rapporter. Il n'y avoit pas long-temps que ce Duc avoit envoyé à la Cour de France le Seigneur de Contay ennemy du Connétable. Le Roy fit cacher Contay dans son cabinet derriere un paravent , & manda Creville & Richer pour leur donner audience. Creville qui portoit la parole, dit à sa Majesté qu'il revenoit des Pays bas où le Connétable l'avoit en-

voyé pour détacher le Duc de Bourgogne de l'alliance des Anglois ; & qu'il y avoit si bien reüssy, que non seulement il les avoit broüillez ensemble, mais encore il s'en étoit peu fallu qu'il n'eût porté ce Prince irrité contre eux à joindre ses Troupes avec celles de France, afin de tailler en pieces l'armée d'Angleterre. Creville pour faire ajouter plus de foy à ce qu'il disoit, contrefit admirablement le Duc de Bourgogne dans ses emportemens. Il frappa souvent la terre, tantôt d'un pied, tantôt de l'autre : Il jura par saint Georges : Il appella le Roy d'Angleterre Blanc-borgne ; & il soutint qu'il n'étoit point de la Maison Royale d'Yorc, & qu'il étoit sorti de l'adultere de sa mere avec un simple soldat Anglois. Louïs pour obliger Creville à repeter * tout ce qu'il venoit de dire, & mêmes à le repeter plus haut, l'en pria de bonne grace, sous pretexte qu'il commençoit à devenir sourd : mais ce n'étoit qu'afin que Contay l'entendît mieux ; ou que s'il avoit été distrait la premiere fois, il y fit plus de reflexion la seconde. Creville ne se fit pas beaucoup prier pour repeter ce qu'il venoit de dire ; & ajouta que si sa Majesté n'étoit pas d'avis de joindre ses forces à celles du Duc de Bourgogne pour exterminer les Anglois, le Connétable luy conseilloit de faire une treve avec eux ; & se chargeoit de la negocier & de la conclure, pourvu qu'elle leur voulût accorder pour hiverner la moindre des Villes scituées sur la frontiere de

* Dans le royaume
cit de cette
audiance.

son Royaume, comme pouvoit être celle d'Eu, ou celle de Saint Vallery.

Il n'est point aisé d'en faire accroire aux Maîtres les plus habiles en l'art de dissimuler. Louïs sçavoit que les Anglois consentoient à s'en retourner sans qu'on leur accordât en France un pied de terre. Il ne pouvoit douter que le Connétable ne demandât une Place pour leur servir de quartier d'hyver, dans l'une de ces trois vuës. La premiere pour se faire de fête. La seconde pour se racommoder avec le Roy Edoüard Quatre; & la derniere pour se rendre plus necessaire, en embarrassant de nouveau la France par le logement qu'elle accorderoit à ses anciens Ennemis durant les six mois du quartier d'hyver prochain. Ces motifs qui n'étoient que trop vray-semblables, mirent Louïs en si mauvaise humeur, que tout ce qu'il put obtenir sur soy fut de ne point éclater; & de congédier doucement Creville, en luy disant pour toute réponse, qu'il enverroient bientôt un Gentilhomme au Connétable qui luy porteroit les ordres de sa Majesté.

On ne sçait pas si le Connétable avant que de dépêcher Creville à la Cour de France, avoit agi par la voye de quelque Ministre secret en celle d'Angleterre pour rompre l'accommodement entre les François & les Anglois. Mais il est constant que le Roy d'Angleterre ne voulut plus depuis entendre parler de la paix, mais seulement d'une treve de neuf ans selon quelques Auteurs,

Auteurs , ou de sept selon d'autres. Il prétendit encore que la France accordât pour cette trêve les mêmes articles dont elle étoit convenüe pour la paix , & Louïs par un raffinement d'esprit qui ne sçauroit être assez admiré, prévint qu'il tireroit à peu prez les mêmes avantages de l'une que de l'autre. Il se contenta de la trêve qui fut signée ; & le jour fut pris au vingtième d'Aoust mil quatre cent soixante onze pour une entrevüe entre les deux Roys, qui la ratifieroient en même temps.

Le Duc de Bourgogne en reçut la nouvelle dans la ville de Luxembourg ; & comme on ne se fait presque jamais assez de justice pour s'imputer de bonne foy les fautes des autres quand on en est la cause, il crut que le Roy d'Angleterre son beau-frere le maltraitoit assez pour avoir lieu de luy en aller faire des reproches de vive voix. Il partit à ce dessein , & parut devant sa Majesté Angloise au moment qu'il étoit le moins attendu. Le Roy d'Angleterre devina ce qui le menoit , & ne laissa pas néanmoins de luy en demander le sujet. Le Duc repliqua que c'étoit pour luy parler , & le Roy d'Angleterre s'enquit de luy s'il vouloit que ce fût en particulier. Le Duc au lieu de repartir directement, demanda à son tour au Roy d'Angleterre s'il n'étoit pas vray qu'il fût d'accord avec le Roy de France. Le Roy d'Angleterre avoua qu'il avoit conclu une trêve avec Louïs Onze, mais il ajoûta qu'il ne tiendrait qu'au Duc de Bourgogne d'y

être compris. Ce Duc au lieu de le remercier, repartit fierement qu'il ne l'avoit pas tant appelé en France pour aucun besoin qu'il eût de son assistance, que pour luy faire recouvrer ce que ses Prédécesseurs y avoient perdu ; & que pour le convaincre de cette verité, il renonçoit à la faculté qu'il luy avoit laissée d'entrer dans l'accommodement des Anglois ; & ne vouloit traiter avec la France ny paix ny trêve jusqu'à ce qu'ils eussent repassé la mer, & que le temps fût expiré qu'ils avoient pris pour comprendre leurs Alliez dans l'accommodement. Le Duc de Bourgogne en achevant ces paroles s'en retourna avec la même précipitation qu'il étoit venu, & laissa ceux qui l'avoient entendu dans des sentimens tout-à-fait contraires à son égard.

Le Roy d'Angleterre & la plupart de ses Courtisans qui étoient déjà tourmentez de la maladie de s'en retourner, prirent pour une insulte ce que le Duc venoit de dire & de faire. Les autres qui étoient ennemis irreconciliables de la France ; & fâchez que leur Roy perdit l'occasion de s'y rétablir, publièrent qu'il n'y avoit rien de plus heroïque que le procédé du Duc de Bourgogne : mais ils se trouverent en plus petit nombre que les pacifiques, & furent ainsi contraints de céder au plus grand.

L'armée Angloise s'approcha pour l'entrevue des deux Roys jusqu'à une demie lieue d'Amiens ; & cette importante Ville fut durant trois jours

exposée à leur bonne foy , ou abandonnée. à leur discretion. Ils y entrerent en armes & par Troupes jusqu'au nombre de dix mille en un jour , & lorsque l'on s'ingera d'en représenter les conséquences à Louïs, il le trouva si mauvais qu'il s'en mit en colere. Son dessein * étoit de se vanger en toute maniere du Connétable : De ranger à leur devoir les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, & de menager jusques-là avec une application extraordinaire l'amitié des Anglois. Ainsi il avoit fait dresser devant la porte qui regardoit leur camp deux tables toujours chargées de viandes, qui excitoient à boire. On y voyoit assis des hommes de qualité dans la posture que l'on représente les bons Buveurs , qui invitoient à boire à la santé du Roy tres-Chrétien les Anglois à mesure qu'ils approchoient ; & qui les envoyoient ensuite dans les Hôtelleries de la Ville, où ils étoient magnifiquement traitez sans qu'il leur en coûtât rien. Ils s'y enyvrent presque tous : Les ruës & les chemins jusqu'à leur camp étoient jonchez de gens qui cuvoient leur vin ; & si on les eût attaquez en cet état, il ne s'en seroit sauvé aucun.

* Dans les motifs de la paix de Pequigny.

Mais cette maniere d'agir étoit si contraire aux inclinations de Louïs, que le Connétable en conclut que la violence que sa Majesté se faisoit , étoit pour le perdre. Il tâcha de la prévenir en envoyant au Roy d'Angleterre un Gentilhomme de confiance, pour luy remontrer que le Roy de

France ne tendoit qu'à renvoyer les Anglois de-là la mer ; & qu'il ne les auroit pas plutôt vus rembarquer, qu'il oublieroit les promesses qu'il leur avoit faites. Qu'il n'y avoit point d'autre voye pour contraindre ce Prince d'être fidele, que de luy arracher les Villes d'Eu & de Saint Valery, où l'Armée Angloise pourroit hyverner au moins durant deux mois, & que dans ce temps-là le Connétable la mettroit plus au large.

Si le Roy d'Angleterre répliquoit qu'il n'avoit point d'argent, ce Gentilhomme avoit charge de luy offrir cinquante mille écus ; & cette somme étoit plus grande qu'il ne falloit pour la subsistance des Troupes Angloises, en attendant qu'elles fussent en état de s'entretenir aux dépens de la France. Le Roy d'Angleterre répartit dédaigneusement que c'étoit l'infidélité du Connétable qui l'avoit réduit à s'accommoder avec la France, & que cette affaire étoit trop avancée pour la rompre avec bien-seance. Il partit en achevant ces mots pour son entrevue avec le Roy de France, qui se fit le trente d'Aoust mil quatre cent soixante-quinze sur le Pont de Pequigny, avec toutes les précautions accoutumées en de semblables occasions. La Treve y fut jurée solennellement, & les deux Rois eurent une conférence particuliere. Celuy de France comme le plus adroit des deux prétendit en tirer de l'avantage, & la maniere dont il s'y prit ne pouvoit être plus raffinée.

Les Lettres d'Urfé qu'il avoit achetées du Secrétaire du Roy d'Angleterre, luy avoient appris que ce n'étoit pas tant les Anglois & les Bourguignons qu'il avoit à craindre que le Duc de Bretagne : d'où il avoit conclu que le plus pressant de ses intérêts étoit de mettre ce Duc hors d'état de luy nuire. L'occasion en étoit favorable; parce que les Bourguignons qui ne l'auroient pas souffert, étoient occupez à la Guerre contre les Lorrains & contre les Suisses; & la seule précaution qu'il avoit à garder pour opprimer impunément le Duc de Bretagne, étoit de sonder si sa conservation seroit assez chere aux Anglois pour les obliger à repasser encore une fois la mer. Si Louïs s'en fût enquis d'abord & directement, il auroit renouvelé la défiance du Roy d'Angleterre; & si sa Majesté Tres-Chrétienne le vouloit faire sans rien hazarder, il falloit que ce fût immédiatement après avoir proposé au Roy d'Angleterre une question, dont il ne pût soupçonner qu'il y avoit du mystere à s'en éclaircir. Ainsi Louïs en s'entretenant avec le Roy d'Angleterre, prit occasion de luy demander ce qu'il y auroit à faire, en cas que le Duc de Bourgogne ne voulût pas être compris dans leur Traité. Sa Majesté Angloise répondit qu'elle l'en sommeroit encore une fois; & que s'il refusoit de le faire, elle ne se mêleroit plus à l'avenir des différends qu'il pourroit avoir avec la France. Louis ravi de cet éclaircissement, s'ima-

gina qu'il en recevoit un semblable sur le sujet du Duc de Bretagne ; & s'enquit en second lieu comment il en faudroit user si ce Duc qui étoit frere d'armes du Duc de Bourgogne , & qui avoit toujours vécu avec luy dans une tres étroite liaison , ne jugeoit pas à propos d'entrer dans un accommodement qui luy fût désagréable. Mais le Roy d'Angleterre repartit d'un ton qui faisoit assez voir que la dernière proposition de Loüis luy avoit déplu. Que le Duc de Bretagne étoit son ancien Allié, & ne luy avoit jamais manqué de parole comme avoit fait le Duc de Bourgogne ; & que par conséquent toutes les fois que la Bretagne seroit attaquée, sa Majesté Angloise iroit en personne la secourir contre qui que ce fût.

Loüis qui s'étoit attiré une déclaration si generale, qu'il y étoit luy-même compris , changea de discours ; non pas tant pour ne plus rien entendre de choquant, que de peur d'achever de mettre le Roy d'Angleterre en méchante humeur. Mais sa Majesté Tres Chrétienne ne se désistoit pas si facilement de ce qu'elle avoit le plus à cœur. Elle supposa que le Roy d'Angleterre avoit été honteux de luy promettre de vive voix de consentir à une lâcheté : mais que si elle l'en sollicitoit par une personne interpolée , & qu'elle luy offrît beaucoup d'argent comptant , elle pourroit l'ébranler. Elle luy envoya sur ce principe Bastarnay * Gentilhomme de créance & d'intrigue, qui luy parla avec plus de sincérité que sa Majesté

* Dans la négociation de Bastarnay.

Angloise n'en attendoit d'un Envoyé de France. Il luy dit que le Roy son Maître avoit un si violent desir de châtier le Duc de Bretagne, qu'il acheteroit à quelque prix que ce fût la liberté de se satisfaire.

Le Roy d'Angleterre étoit naturellement enclin à la prodigalité. Il n'aimoit pas moins l'argent que s'il eût été avare, quoy qu'il ne l'aimât que pour le dépenser. Il ne pouvoit ny le garder quand il en avoit, ny s'en passer quand il n'en avoit pas; & c'étoit luy susciter une tentation presque insurmontable, que de luy en presenter, soit qu'il en eût, ou qu'il n'en eût pas. Mais le Duc de Bretagne avoit dans ses Etats un garand infailible de la protection du Roy d'Angleterre. Le hazard, ou quelque autre cause qu'il n'est point icy nécessaire d'examiner, luy avoit mis en main Henry Comte de Richemont chef de la Maison de Lancastre. Il n'avoit qu'à le renvoyer en Angleterre pour y rallumer la guerre civile; & pour donner à la Maison d'York qui y regnoit alors, plus d'exercice qu'il ne luy en falloit.

Ainsi le Roy d'Angleterre avoit à menager le Duc de Bretagne, s'il prétendoit regner paisiblement; & ce fut là l'écueil, où la negociation de Bastarnay échoua. Sa proposition fut rebutée; & on luy fit entendre que les Anglois reviendroient en France plus forts qu'ils n'en partoient, si le Duc de Bretagne les en prioit. Il ne se parla donc plus d'une affaire si delicate; & Louis ne

penſa qu'à repaſer une faute, qu'il avoit commiſe pour trop parler. Il s'étoit entretenu avec le Roy d'Angleterre des ſingularitez de Paris ; & comme il connoiſſoit l'attachement de ce Prince pour les Dames, il luy avoit exagéré la beauté des Pariſiennes. Le Roy d'Angleterre avoit témoigné de la curioſité pour les voir ; & il étoit échappé à Louïs de luy repartir, qu'il ne tiendrait qu'à ſa Majeſté Angloiſe de juger par ſes propres yeux ſi elles l'emportoient ſur celles de Londres. On en étoit demeuré là, parce que le Roy d'Angleterre avoit parlé d'autre choſe : mais lorsqu'il avoit fait à ſes Courtiſans le raport de la converſation qu'il avoit eue avec Louïs, il n'avoit pas oublié de leur dire que ſa Majeſté tres-Chrétienne l'avoit invité d'aller à Paris, & qu'il s'en étoit peu ſalu qu'il ne l'eût priſe au mot. Ses Favoris qui ne deſiroient pas moins que luy de voir Paris, luy en augmentèrent la curioſité ; & le reduiſſirent enfin à leur promettre, que ſi le Roy de France luy en parloit encore une fois, il y conſentiroit.

Cette parole n'eut pas plûtôt été donnée, que Havard le plus conſidérable d'entre eux alla trouver Louïs. Il étoit l'heure du ſouper, & ſa Majeſté ſe mettoit à table. Elle le fit aſſeoir auprez d'elle ; & il prit ſon temps pour luy dire tout-bas, qu'elle auroit bientôt contentement ſi elle ſouhaitoit de mener le Roy d'Angleterre ſon Maître, non ſeulement dans Amiens, mais encore juſques
dans

dans Paris. Louïs reconnut à ce moment qu'il avoit trop parlé à l'entrevuë de Pequigny. Il prévint sagement que la situation, la grandeur, les richesses, & sur tout les delices de Paris, auroient des charmes inévitables pour la Cour d'Angleterre. Que les villes d'Amiens, de Soissons, & de Beauvais, par où elle passeroit, luy sembleroient beaucoup mieux bâties que celles d'Oxford, d'York, & de Cambrige, & la Picardie plus agreable & plus fertile qu'aucune des Provinces d'Angleterre. Que cet attrait seroit plus que suffisant, non seulement pour la retenir en France plus long-temps qu'il ne faudroit lorsqu'elle y seroit une fois entrée, mais encore pour l'exciter à y revenir. Il s'agissoit donc de rompre civilement la partie, en la remettant à une autre fois; & Louïs qui s'étoit fait une habitude de dissimuler, repartit à Havard que ce luy seroit beaucoup d'honneur de recevoir la Cour d'Angleterre dans Paris; & changea si promptement de discours, que ce Favory n'eut pas le temps de repartir. Il voulut pourtant aprez le souper reparler du voyage de la Cour d'Angleterre à Paris: mais Louïs luy fit entendre que le Duc de Bourgogne s'étoit enparé de toute la Lorraine, excepté Nancy. Que sa Majesté Tres-Christienne étoit contrainte de s'avancer avec la meilleure partie de ses forces sur la frontiere de Champagne, pour défendre le Duché de Bar qui relevoit de sa Monarchie, & que la Cour de France étoit au désef-

poir de ne pouvoir rendre chez elle à celle d'Angleterre les honneurs qu'elle mettoit. Havard comprit assez le sens de cette défaite : mais les pressens qu'on luy fit le radoucirent, & le porterent à faire recevoir pour bonne à la Cour d'Angleterre l'excuse de celle de France.

Le lendemain dernier jour d'Août le Connétable renvoya vers Louïs un Gentilhomme de confiance nommé Rapine, & sa Majesté commanda aux Seigneurs du Lude & de Comines d'entendre ce que Rapine avoit à dire. Il proposa de la part du Connétable la facilité de défaire les Anglois ; fondée sur une prétendue promesse du Duc de Bourgogne, de joindre ses forces à celles de France, pour l'exécuter avec plus de sûreté. Havard étoit alors avec Louïs, & Contay y arriva en même temps de la part du Duc de Bourgogne. Sa Majesté dicta en présence de l'un & de l'autre une réponse par écrit au Connétable, dont le sens étoit, qu'elle avoit juré avec le Roy d'Angleterre une trêve qu'il n'y avoit pas d'apparence de violer si-tôt. Qu'elle luy en diroit les raisons à leur première vuë ; & que cependant elle luy donnoit avis qu'elle avoit un extrême besoin d'une tête comme la sienne, pour démêler la multitude des grandes affaires dont elle étoit alors accablée. L'équivoque étoit si fine, que Havard & Contay ne l'aperçurent qu'après que sa Majesté leur eut expliqué en confidence, que le besoin qu'elle avoit de la tête du Conné-

table , étoit pour la faire couper ; & que le cou de ce Prince étoit le nœud qu'il falloit trancher , pour démêler les querelles qu'il avoit formées durant dix ans entre les François & les Bourguignons. Cette réponse fut communiquée & donnée ouverte à Rapine , qui la trouva tres avantageuse pour le Connétable son maître ; & Havard & Contay étant retournez , le premier auprez du Roy d'Angleterre , & le second vers le Duc de Bourgogne ; & leur ayant rapporté ce qu'ils avoient entendu , les confirmerent dans la resolution d'agir de concert pour la ruine du même Connétable.

Le Roy d'Angleterre fournit pour travailler à son procez , les lettres qu'il luy avoit écrites ; & le Duc * de Bourbon en envoya d'autres , qui contenoient un avis salutaire que le Connétable luy donnoit de s'accommoder promptement avec le Roy d'Angleterre & avec le Duc de Bourgogne , s'il vouloit sauver ses biens , parce que les Anglois & les Bourguignons alloient infailliblement conquerir la France. Il y en avoit là plus qu'il ne falloit pour convaincre de trahison , & pour condamner à la mort un Prince , qui pour être sorti de la Maison Imperiale de Luxembourg , ne laissoit pas d'avoir le malheur d'être né Sujet , & le Connétable après le départ des Anglois n'eut plus que trois partis à prendre. Le premier étoit d'acheter des Terres en Allemagne où ses Ancêtres avoient si long-temps regné , &

* Dans les lettres de ce Duc.

de s'y retirer. Le second de s'enfermer dans le Château de Ham, muni de toutes les choses nécessaires pour soutenir un tres-long siège, & le troisième de se jetter entre les bras du Duc de Bourgogne. Le premier de ces expédiens étoit le meilleur en toute maniere; & il n'y avoit aucune apparence de le rejeter, à moins que d'avoir perdu le bon sens.

Le Connétable quoique habitué en France, étoit reconnu pour Prince d'Alemagne. Il n'y avoit point de Maison Souveraine dans l'Empire, qui ne luy fût parente ou alliée. Les Villes libres l'y eussent reçu avec d'autant plus de joye, qu'elles étoient redevables à ses ayeuls de la plupart de leurs privileges. Il y auroit joüi de la liberté Germanique à couvert des attaques de ses ennemis, & se seroit réservé pour une meilleure conjoncture. Le second party n'étoit pas à la verité si certain, mais il y avoit néanmoins beaucoup plus d'apparence d'un bon succès que d'un mauvais. Le Connétable avoit fortifié son Chasteau de Ham autant qu'il pouvoit l'être dans l'ignorance des fortifications où l'on étoit alors. Il l'avoit muni de toutes les choses nécessaires pour un long siege; & cette Place étant petite, pouvoit être gardée par les seules personnes engagées à suivre la fortune du Connétable. Au lieu qu'en demeurant dans Saint Quentin, il luy auroit fallu retenir des gens, qui dépendant du Roy de France ou du Duc de Bourgo-

gne, eussent pu cabaler pour un de ces deux Princes. D'un autre côté il se seroit écoulé beaucoup de temps, avant que les ennemis du Connétable eussent pris entre eux les mesures nécessaires pour l'assiéger dans Ham à communes armes & à moitié de frais ; & quand il ne leur auroit fallu que peu de jours, la saison étoit deormais si avancée, qu'ils eussent été contraints de continuer le siège durant tout l'hiver. Leurs troupes se seroient en ce cas ruinées ; & quand les maladies & les autres incommoditez ne les eussent pas obligées à la retraite, elles s'y fussent portées d'elles-mêmes, par la jalousie ou par la défiance que la diversité de leurs intérêts auroit excité entre elles.

Enfin le troisième expédient n'étoit ny certain ny sans hazard. Cependant il pouvoit devenir aussi assuré que le premier, & beaucoup plus que le second ; pourveu que le Connétable prît une précaution, laquelle à dire le vray n'étoit pas sans difficulté, mais en récompense elle étoit infaillible. Il y avoit pour luy auprès du Duc de Bourgogne, quoi-qu'il fût extraordinairement irrité, un azile, supposé qu'il luy rendît Saint Quentin ; & tous les Traitez faits entre ce Duc & le Roy Louis Onze pour perdre le même Connétable, auroient en ce cas été inutiles. Il auroit par là sauvé sa personne, & les biens immenses qu'il avoit dans les Pays-bas ; & il n'auroit hazardé que pour peu de jours le revenu des

Terres qu'il possédoit en France , parce que le Roy & le Duc de Bourgogne étoient sur le point de convenir d'une paix ou d'une treve ; & si le Connétable eût rendu Saint Quentin , il n'auroit pas manqué d'être compris dans celle des deux qui auroit été conclue , & par conséquent d'obtenir main levée des saisies faites sur luy.

Il ne s'agissoit donc que de restituer Saint Quentin au Duc de Bourgogne à deux conditions. L'une d'être protégé contre qui ce fût , sans exception & sans réserve. L'autre d'être compris dans tous les accommodemens qui se feroient à l'avenir entre Louïs Onze & les Pays-bas. Mais lorsque Dieu ordonna des punitions publiques pour les crimes publics , il offusque de tant de tenebres l'entendement des méchans , qu'encore que leur lumière naturelle ne se soit point éteinte , elle ne leur est plus d'aucun usage. Ils voyent comme s'ils ne voyoient pas : Ils ne discernent plus leur intérêt d'avec leur dommage : Ils prennent l'un pour l'autre , & se jettent les yeux ouverts dans le précipice qui les attend.

Le Connétable étoit la principale cause des guerres arrivées depuis huit ou dix ans en France , & en Flandres. Il avoit animé le Roy Louïs Onze & le Duc de Bourgogne l'un contre l'autre. Il leur avoit toujours suscité de nouveaux différends , afin d'en être l'Arbitre. Il avoit fait dégénérer l'antipathie de leur temperament en une haine irréconciliable ; & comme il avoit par-là au-

gémenté ses richesses & sa puissance, il perdit aussi par-là non seulement tout le pouvoir & tout le bien qu'il avoit acquis, mais encore les belles Terres que ses Ancêtres luy avoit laissées.

Les deux Princes qu'il avoit divisez, s'accorderent pour partager sa dépouille, & s'en défirent par une mort honteuse. Il passoit pour le meilleur Officier de guerre, & pour le soldat le plus déterminé de son siècle. Personne n'avoit été jusques-là si prudent que luy à prévoir les dangers, ny si adroit à les éviter. Ses ennemis ne machinoient rien contre luy * qui ne luy fût aussi-tôt revelé; & il n'avoit à chercher, ny retrait pendant l'orage, ny moyens pour y subsister commodément jusqu'au retour du beau-temps. Cependant il choisit; & prit le pire de tous les partis, en s'allant mettre sans aucune condition entre les mains du Duc de Bourgogne. Il ne put se résoudre de luy rendre Saint Quentin, & ce fut par cet unique principe qu'il negligea de traiter auparavant avec luy. L'opinion trop avantageuse qu'il avoit de luy-même, luy donna lieu de s'imaginer que s'il ne dispo- soit plus du Duc à sa fantaisie, c'étoit à cause qu'il ne négocioit avec luy que par des personnes interpolées: mais que s'ils se rencontroient tête à tête, ce Duc seroit comme autrefois tellement persuadé de ses raisons, qu'il le prendroit en sa protection, sans retirer de luy Saint Quentin. Enfin le Connétable n'avoit point de

* Dans son in-
terrogatoire.

meilleur amy que le Seigneur d'Emeries Bailly du Hainaut , & Gouverneur particulier de la ville de Mons Capitale de ce Comté; & cette consideration acheva de le persuader d'aller en Flandres, dans la pensée que ce Seigneur luy procureroit une prompte audience du Duc de Bourgogne. Il fit demander un sauf conduit à ce Duc pour entrer dans ses Etats, & pour y demeurer en sûreté jusqu'à ce qu'il eût l'honneur de s'entretenir avec luy; & le Duc de Bourgogne l'accorda avec d'autant plus de joye, qu'il étoit ravi de voir la proye venir d'elle même se jeter dans ses filets. Ses Députez étoient demeurez d'accord avec ceux du Roy à l'assemblée de Vervins, que ces deux Princes agiroient de concert pour l'entiere ruine du Connétable. Que le premier des deux qui l'auroit en son pouvoir, seroit obligé dans les huit jours suivans de le faire mourir, ou de le livrer à l'autre. Que le Duc auroit de sa dépouille, Saint Quentin, Ham, Bohain, & tout ce qui se trouveroit luy appartenir, tant dans ces trois Places, que dans les Pays-bas; & que le Roy ne profiteroit, que de ce que le Connétable possédoit en France.

Cette convention ne pouvoit être plus avantageuse au Duc de Bourgogne; car encore que le Connétable eût en France la plus belle charge de l'Etat, & de plus grands appointemens qu'aucun autre; ses plus belles Terres étoient dans la Flandre & dans l'Artois, ses meubles dans Bohain, & son

refor

tréfor dans le Château de Ham. Ainsi le Roy ne partageoit avec le Duc de Bourgogne que le plaisir de la vangeance, & luy en laissoit tout le profit. Cependant le Duc de Bourgogne n'avoit ni conclu ni ratifié sincèrement le Traité de Vervins. Il n'avoit pu croire que le Roy pour la seule satisfaction de se défaire du Connétable, luy en abandonnât presque toute la dépouille; & il avoit mieux aimé s'imaginer que le dessein de sa Majesté n'étoit que de s'emparer de Saint Quentin par l'assistance des Bourguignons; & que quand elle l'auroit fait, non seulement elle ne se mettroit plus en peine de leur sacrifier le Connétable, mais encore elle le protégeroit contre eux. C'étoit sur cette fausse supposition que le Duc de Bourgogne avoit fondé une infidélité, qui ne sçauroit être excusée. Il avoit signé le Traité de Vervins sans aucune intention de l'exécuter: mais dans la seule vue que si le Connétable tomboit entre ses mains, il l'obligeroit à luy restituer Saint Quentin pour recouvrer sa liberté; & qu'ensuite il se donneroit bien de garde de livrer aux François l'homme le plus propre qu'il y eût au monde, pour allumer, & pour entretenir entre eux la guerre civile. Et de fait les premiers ordres que le Duc envoya à Emeries, lorsqu'il sçut que le Connétable s'étoit retiré à Mons, ne furent pas de l'arrêter, mais seulement de ne le pas laisser ennuyer.

Le Roy n'avoit pas meilleure opinion de la bonne foy du Duc de Bourgogne, que le Duc de Bourgogne avoit de la bonne foy du Roy; & le

premier avis de la retraite du Connétable dans le Haynaut n'embarassa pas moins sa Majesté, qu'elle l'auroit été s'il se fût déclaré contre elle. Il luy vint en pensée que ce Prince n'étoit pas allé trouver le Duc de Bourgogne, sans être résolu de luy restituer Saint Quentin; & que s'il n'en avoit le dessein, le Duc de Bourgogne l'y contraindrait. Qu'en l'un & l'autre de ces cas le Traité de Ver vins pour la ruine du Connétable seroit également rompu, & que ce Prince tourneroit contre sa Majesté les intelligences qu'il avoit dans toutes les Provinces du Royaume.

Il n'y avoit point d'autres voyes pour l'en empêcher, que de luy ôter Saint Quentin; car par la même raison qu'il étoit assuré d'obtenir du Duc de Bourgogne tout ce qu'il luy demanderoit moyennant qu'il luy rendît cette place, il étoit encore assuré de ne rien obtenir de luy s'il ne la rendoit pas. Louïs avoit depuis long-temps un party formé dans cette Ville: mais il s'en falloit beaucoup qu'il pût la disposer à se déclarer pour luy, si les Amis du Connétable qui y étoient au moins quatre contre un serviteur du Roy, travailloient de toutes leurs forces à la maintenir dans l'état qu'elle étoit. Mais une telle conquête valoit bien la peine que l'on éprouvât jusqu'à quel point la bonne fortune du Roy pouvoit aller; & il falloit bien que son aversion pour le Connétable eût passé dans le dernier excez, puisqu'elle le porta à faire, pour avoir Saint Quentin, ce qu'il n'avoit voulu, en-

reprandre, ni pour chasser les Anglois, ny pour dompter les Bourguignons, c'est-à-dire à hazarder sa personne & son Etat par le seul motif de surprendre Saint Quentin; & de le donner aux Bourguignons, apres qu'il auroit empêché le Connétable de s'en accommoder avec luy au préjudice de la France.

Sa Majesté se mit à la tête de sept ou huit cens Lances; & parut avec tant de secret & de diligence aux portes de Saint Quentin, que les amis & les ennemis qu'elle y avoit en furent également surpris. * Ses amis prirent courage, & se souleverent en sa faveur. Ses ennemis n'étoient pas encore revenus de la consternation où le prompt départ du Connétable les avoit jettez; & les plus expérimentez d'entre eux le prenoient pour un desespoir, & les autres pour une desertion. Ils n'étoient pas encore convenus du remede qu'ils y devoient apporter; lorsque les menaces du Roy d'un côté, & l'argent que sa Majesté leur offroit de l'autre, leur persuaderent qu'il n'y avoit point d'infidelité à trahir le Connétable, puisque le Connétable les avoit le premier abandonnez. Ils ouvrirent les portes au Roy; & sa Majesté s'étant ainsi saisie d'une Ville qui rompoit toutes les mesures que le Duc de Bourgogne & le Connétable pouvoient prendre contre elle, se contenta d'en tirer l'avantage que sa passion luy proposoit; au lieu de suivre les veritables interêts. Elle s'expliqua pour lors nettement au Duc de Bourgogne par un Gentilhomme

* Dans la Relation de cette surprise.

qu'elle luy envoyoit exprez : Elle l'avertit de la facilité qu'elle avoit trouvée à s'emparer de Saint Quentin : Elle luy ôta tout-à-fait l'espérance de recouvrer cette Place par le moyen du Connétable, afin qu'il ne s'amusât plus à l'écouter ; & elle luy déclara sincèrement qu'elle ne la luy rendroit, qu'au moment que le Connétable luy feroit rendu vif ou mort.

Le Duc de Bourgogne n'aprit la nouvelle de la révolution arrivée dans Saint Quentin, que par le Gentilhomme qui venoit de luy faire de la part du Roy les propositions dont on a parlé. Il en fut d'autant plus fâché, qu'il avoit fait son compte de ravoir cette Place aussi facilement qu'il l'avoit perdue, quand il avoit vu le Connétable se réfugier dans ses Etats ; & que d'ailleurs il auroit incomparablement mieux aimé la retirer des mains du Connétable, que de celles du Roy. Mais comme ce Duc y vouloit rentrer en toute maniere, & qu'il ne le pouvoit plus que par une lâche infidélité, il la commit dans toute son étendue par les degrez qui suivent.

Il résolut à la vérité de faire arrêter le Connétable : mais il ne résolut, ni de s'en défaire, ni de le donner au Roy dans huit jours comme il l'avoit promis. Cette action luy parut alors trop noire, & il s'imagina par l'aversion qu'il avoit encore pour les crimes qui n'étoient pas absolument nécessaires, qu'il acheveroit dans peu de jours la conquête de la Lorraine en prenant Nancy capitale de

ce Duché, & qu'il meneroit immédiatement apres ses troupes victorieuses devant Saint Quentin. Que le Connétable qui n'avoit plus rien à ménager du côté du Roy., prendroit sincerement le party des Bourguignons pour recouper sa liberté. Qu'il fourniroit à leur armée pour le siège de Saint Quentin les vivres dont il avoit fait de prodigieux magazins dans Ham & dans Bohaim. Qu'il leur ouvreroit ses tresors, sur l'esperance de demeurer propriétaire des belles Terres en Flandres, qui luy seroient engagées avec droit de les retenir, en cas qu'elles ne fussent pas retirées dans le terme préfix; & que ce premier Officier de la Monarchie françoise y exciteroit en même temps une revolte générale par les intelligences qu'il entretenoit avec la principale Noblesse de chaque Province.

Fin du sixième Livre.



ARGUMENT

DU

SEPTIEME LIVRE.

LE Duc de Bourgogne pressé par Bouchage de livrer le Connétable, promet de le faire le lendemain du jour qu'il croyoit entrer dans Nancy, & n'a pourtant pas dessein de tenir parole. Mais il est trahi par Campobache, qui offre à Louis de le mettre vif entre ses mains, ou de le tuer. Louis a horreur de cette perfidie, & en informe le Duc de Bourgogne. Mais ce Prince persuadé qu'il y avoit du mystère là dessous; non seulement ne se défie pas de Campobache, mais augmente de plus la confiance qu'il avoit en luy. Campobache l'empêche de prendre Nancy dans le temps qu'il s'étoit promis; & il dépêche un Courier à Peronne pour défendre de livrer le Connétable, mais le Courier arrive trois heures trop tard. Le Connétable est décollé. Le Duc de Bourgogne refuse de s'accommoder avec la France. Il forme le nouveau projet d'une Monarchie semblable à celle de Lothaire Premier, qui s'étendit depuis le Royaume de Naples jusqu'au Comté de Frise, & tint le milieu entre la France & l'Alemagne. Il promet sa fille au Duc de Savoye. Il engage dans ses intérêts le Duc de Milan; & profite de

ARGUMENT DU VII. LIVRE.

dépôt de René d'Anjou contre Loüis, pour le disposer à luy, ceder la Provence, & ses droits sur Naples. Mais il s'engage mal à propos contre les Suisses. Il assiege Granfon, & le prend par capitulation. Mais il ne l'exécute pas; & la cruauté dont il use, porte les Alemans à donner du secours aux Suisses. Il attaque ceux-cy mal à propos dans un défilé, & son armée est défaite. Il apprehende que Loüis ne profite de son malheur, & envoie vers luy Contay en posture de suppliant: mais Loüis au lieu de rompre la Treuve, la confirme. Le Duc de Milan qui venoit de traiter avec le Duc de Bourgogne s'en repent, & cherche l'alliance de Loüis, qui reçoit plus favorablement ses Ambassadeurs, qu'ils ne s'attendoient de l'être. Le Duc de Bourgogne craint de ne pas obtenir la succession de René d'Anjou; & veut s'en emparer par force. Loüis le découvre, & en informe René, qui par la sage conduite de Cossa, réunit ses Etats à la France. La Duchesse de Savoye sœur de Loüis quitte le party de Bourgogne. Elle & son frere tâchent de se duper, & demeurent à deux de jeu dans leurs intrigues. Les Flamands refusent d'assister le Duc de Bourgogne, qui ne laisse pas de lever sans eux une armée de cinquante mille hommes. Il assiege Morat, & Loüis donne aux Suisses le Duc de Lorraine pour leur General. Ils attaquent le camp du Duc de Bourgogne, qui ne commet aucune faute en se défendant, & perd toutefois une seconde Bataille. Il fait enlever la Duchesse de Savoye, de crainte qu'elle ne se reconciliât avec Loüis: mais sa Majesté la tire de ses mains par adresse, & rend generalement à cette Princeesse ses enfans & leurs Places. Le Duc de Bourgogne perd Nancy, & y remet

ARGUMENT DU VII. LIVRE.

le siege. Campobache le trahit, & luy fait perdre une troisième Bataille. Il y est tué; & sa mort qui dans toutes les apparences devoit être avantageuse à Loüis, luy devient desavantageuse.



HISTOIRE



HISTOIRE DE LOUIS ONZE.

LIVRE SEPTIÈME.

*Où l'on voit les dernières causes de la ruine du Duc de Bourgogne,
& ce qui est arrivé de plus remarquable en France
durant le reste de l'année 1475. & l'année 1476.*



Les raisons que l'on vient de représenter empêcherent Charles Duc de Bourgogne de donner une réponse décisive à Bouchage, qui l'étoit allé sommer de la part du Roy Louis Onze d'exécuter le Traité de Vervins; dont le principal article obligeoit le premier de ces deux Princes qui auroit en sa puissance le Connétable de Saint Pol, à le faire mourir dans huit jours, ou à le mettre entre les mains

P

de l'autre. Un refus absolu auroit été trop rude à digérer ; & l'expedient que le Duc de Bourgogne inventa , fut de répartir à Bouchage qu'il executeroit le Traité ; & d'ordonner que le Connétable seroit incessamment transféré de Mons , où il avoit été arrêté , à Peronne , afin que le Roy crût que l'on étoit resolu de le rendre maître du Connétable , puisqu'on le menoit sur la frontiere de France.

* Dans la négociation de Bouchage.

Ce Duc s'imaginoit que Bouchage s'en retourneroit aussi-tôt à la Cour de France , & le laisseroit en liberté d'agir à sa mode. Mais Bouchage pour le détromper, luy montra l'ordre * qu'il avoit de ne partir de la Cour de Bourgogne qu'après que le Duc auroit entièrement executé la convention de Vervins , ou qu'il se seroit nettement expliqué de ne pas vouloir l'accomplir.

Le Roy & le Duc se connoissoient si parfaitement, qu'il étoit impossible à l'un des deux de faire une démarche tant soit peu irreguliere à l'égard de l'autre, sans que celuy-cy la découvrit aussi-tôt. Sa Majesté ne fut pas plutôt avertie que les huit jours s'étoient écoulés sans que le Connétable eût été condamné ou livré , qu'elle supposa qu'il falloit quelque chose de plus fort que les Traitez & les sermens du Duc pour l'obliger à tenir parole. Elle écrivit à Bouchage de presser en toutes manieres l'execution du Traité ; & elle fit en même temps avancer les troupes qu'elle tenoit en Champagne, si prez de Nancy , que rien ne pouvoit l'empêcher de jeter quand il luy plairoit du secours ou des rafraîchissemens

dans cette Place. Le Duc de Bourgogne pressentit à son tour l'intention de Louïs ; & pour ne luy pas ceder en finesse, il s'avisa de rendre inutile la marche des Troupes Françoises par une contre-ruse. Il prit des mesures qui luy sembloient si justes, que Nancy à son compte ne pouvoit éviter de se rendre le vingt de Novembre mil quatre cent soixante quinze, & il promit à Bouchage de mettre le Connétable entre les mains du Roy le lendemain vingt-unième du même mois. Il en expédia l'ordre devant Bouchage, & il dépêcha le Courier qui le portoit au Chancelier Hugonnet & au Seigneur d'Imbercourt. Mais son dessein n'étoit pas si sincere qu'il le paroissoit : car il prétendoit revoquer cet ordre aussi-tôt qu'il se verroit dans Nancy, & suspendre cependant l'action des Troupes Françoises. Et de fait il seroit arrivé à ces deux fins, si Dieu qui le vouloit punir à l'occasion du Connétable, comme il vouloit punir le Connétable par son ministère, n'eût permis qu'il survint deux obstacles que la prudence du Duc n'avoit pas prévus.

Pour entendre le premier, il faut remarquer que les Prédecesseurs du Duc de Bourgogne avoient accoutumé de vivre avec leurs Sujets plutôt en bons peres de famille qu'en maîtres jaloux de ne rien relâcher de leurs droits. Ils n'entreprenoient rien de considerable sans la participation de leur principale Noblesse : Ils la consultoient dans les occasions de la paix & de la guerre ; & s'ils ne s'assujétissoient pas toujours à suivre ses sentimens, ils avoient au moins

cette déference pour elle , de ne pas executer ce qu'elle avoit universellement desapprouvé.

Charles dernier Duc de Bourgogne n'avoit point eu d'égard à cette coutume ; soit que son humeur fût plus réservée que n'avoit été celle de ses Ancêtres , ou qu'il fût persuadé que quelque temperament que l'on apportât à la familiarité des Grands avec leurs Sujets, elle diminuoit au moins le respect que ceux-cy devoient avoir pour eux , si elle ne l'ôtoit tout-à-fait. Il s'étoit proposé d'imiter en cette seule circonstance le plus grand de ses Ennemis le Roy Louis Onze , qui luy déplaisoit en toute autre chose. Il se vantoit comme luy , que son cheval portoit tout son conseil : Il prenoit plaisir à suivre des avis contraires à ceux que l'on s'ingeroit de luy donner , & il affectoit de la bizarrerie dans sa conduite , par le seul motif d'en faire perdre la piste à ceux qui s'appliquoient à deviner ce qu'il avoit dans l'ame. Mais les Flamans , les autres Vassaux , & les Sujets de la Maison de Bourgogne , n'aimoient pas tant en matiere de liberté le solide que les apparences. Ils faisoient avec joye tout ce que leur Prince exigeoit d'eux , pourvu qu'il ne parût pas qu'il l'exigeât à titre de redevance. Ils le servoient mieux sans comparaison lorsqu'il leur representoit simplement ce qu'il y avoit à executer , que lorsqu'il y ajoutoit le commandement ; & l'affection sincere qu'ils avoient pour luy, suppléoit à la crainte que les autres Peuples avoient de leurs Maîtres. Et de fait lorsque le Duc de Bourgogne commença de ne se plus familiariser, les Seigneurs de ses Etats prirent cette

retenuë pour une défiance qu'il avoit d'eux, & pour un dessein formé de les mépriser. Ces deux opinions toutes fausses qu'elles étoient, eurent le même effet que si elles eussent été bien fondées; puisqu'elles aliénèrent tellement toutes les personnes de qualité qui se trouvoient dans ses Provinces, sans en excepter celles qui luy étoient les plus proches de Sang, qu'elles renoncèrent à leur patrie dans la seule vuë de changer de Maître.

Le Prince d'Orange de qui la richesse passoit en proverbe*, se retira le premier; & son exemple fut suivi par le Duc de Nevers cousin issu de germain du Duc de Bourgogne, & seul Prince légitime qui restoit de sa branche, & par Baudouin de Bourgogne frere naturel de ce Duc. Louis ne manquoit pas d'offrir à ces mécontents des partis si avantageux, qu'il les attiroit infailliblement à son service, parce qu'il n'y avoit rien de si certain que ce qu'il promettoit en de telles occasions. Le Duc de Bourgogne quoyque extraordinairement surpris par des abandonnemens si considérables, ne remedia pourtant pas aux suites qu'ils pouvoient avoir. Il ne changea ny d'humeur ny de methode; & comme il s'imagina que les Etrangers auroient moins de repugnance à luy obeïr aveuglément que ses propres Sujets, il en reçut à sa Cour & mêmes dans sa confidence, au lieu de ceux qui étoient passez à la Cour & dans la confidence du Roy. Les deux principaux Italiens qui s'établirent alors dans les Pays-bas, furent Galiot & Campobache. Ils étoient tous deux du Royaume de Naples, & tous deux de noble & d'ancienne Maison: mais le premier

* Riche Châlon.

des deux n'avoit que les vertus de son Pays, comme le second n'en avoit que les vices.

Galiot avoit mieux aimé se bannir de Naples, que d'y vivre sous la domination du Roy Ferdinand d'Arragon, dont il n'avoit pu supporter les quatre imperfections, qui étoient celles d'Ennemi, de Bâtard, d'Etranger, de Défiant, & d'irreconciliable. Il avoit choisi pour retraite la Cour de Bourgogne, parce qu'elle luy avoit semblé la plus commode qu'il y eût dans l'Europe, & il y passa le reste de ses jours en Cavalier sans reproche. Campobache au contraire n'étoit sorti du Royaume de Naples, qu'à cause qu'il y avoit été contraint par le sort des armes. Il étoit fils d'un vieux Officier de guerre; qui pour avoir servi la faction d'Arragon, en avoit eu pour recompense le Comté de Campobache scitué dans les montagnes de la Pouille : mais le fils avoit dédaigné de conserver ce Fief par les mêmes voyes que son pere l'avoit acquis. L'inconstance l'avoit tourmenté à contretemps; & il s'étoit imaginé qu'en servant la faction d'Arragon il n'en deviendrait pas plus riche, à cause qu'elle imputerait les services qu'il luy rendrait à la reconnoissance du don qu'elle avoit fait à son pere. Au lieu qu'en servant la faction d'Anjou, la recompense en seroit d'autant plus grande; qu'oultre qu'il n'en auroit rien reçu, il auroit hazardé pour elle un Comté. Il s'étoit engagé sur ce principe dans un party malheureux; & il avoit perdu ce qu'il avoit de bien solide, en courant apres un bien imaginaire,

La faction d'Anjou avoit succombé, & Campobache en avoit mené les restes en Provence pour s'y réfugier. Il y avoit passé trente ou quarante ans, dans l'esperance que le Roy René, que Jean Duc de Calabre fils, & Nicolas Duc de Lorraine petit-fils de ce Prince, le rétabliroient dans son Comté en recouvrant le Royaume de Naples, & il s'étoit trompé dans sa conjecture. Il avoit vieilli dans cette attente : mais il luy étoit resté assez de vigueur pour chercher d'autres Maîtres, & pour les servir dans la profession des Armes. Il s'étoit donné au Duc de Bourgogne, & il avoit reçu de luy quarante mille écus, pour aller en Italie lever quatre cens lances. Ceux qui n'ont pu croire qu'il eût formé la trahison que l'on va rapporter sans y avoir été disposé par une injure insupportable à un homme de sa qualité, ou qui l'ont prétendu excuser, ont écrit que s'étant un jour opposé aux sentimens du Duc, il en avoit reçu un soufflet.

Quoy qu'il en soit Campobache en passant par Lyon pour aller en Italie, rencontra un homme de sa connoissance, & Italien comme luy. Il étoit Medecin de profession : Il se nommoit Simon : Il avoit tiré son surnom de la ville de Pavie où il étoit né, & il se méloit de toute autre chose que de son métier. Il servoit au Roy d'Émissaire, pour observer les mouvemens de la Duchesse Tutrice de Savoye, que l'on soupçonnoit trop attachée au Duc de Bourgogne, & sa qualité d'Espion étoit cachée sous celle d'Agent de Louis Onze à la Cour de Milan. Campobache qui ne le connoissoit que par ce dernier caractère,

ne laissa pas de prendre en peu d'heures assez de confiance en luy ; pour luy dire que si le Roy luy vouloit donner vingt mille écus d'argent comptant, un Comté en France de même valeur que celui qu'il avoit perdu en Italie, & les mêmes appointemens qu'il tiroit du Duc de Bourgogne pour l'entretien de quatre cens lances, il prendroit ce Duc prisonnier ; & le mettroit entre les mains de sa Majesté, ou le tueroit.

L'offre de Campobache n'étoit ni si difficile ni si dangereux que l'on auroit pu croire ; parce qu'il avoit observé que le Duc de Bourgogne faisoit toutes les nuits la ronde de son camp souvent seul, & toujours mal accompagné. Que s'il changeoit de méthode, Campobache promettoit en second lieu de se tourner avec ses quatre cens lances Italiennes contre luy à la première Bataille qu'il donneroit, & de la luy faire ainsi perdre avec la vie. Simon de Pavie se chargea d'en parler au Roy : mais il différa si longtemps de faire sçavoir à Campobache la réponse de sa Majesté, que Campobache persuadé qu'on l'avoit négligé s'adressa à du Pray Envoyé de Louis à Genes. Du Pray ne fut pas plus diligent qu'avoit été Simon de Pavie, & Campobache leva cependant ses quatre cens lances. Il les conduisit dans les Pays-bas, & on luy donna pour quartier d'hiver le Comté de Marle.

Il dépêcha de là vers le Roy une personne affidée, pour renouveler directement les propositions que Simon de Pavie & du Pray avoient faites. Mais le Roy qui jusques-là s'étoit défié que ce qu'en faisoit Campobache

pobache n'étoit que pour le sonder, & pour avoir ensuite occasion de le décrier, voyant que c'étoit tout de bon, eut horreur de la perfidie de cet Etranger, quoy qu'elle tendît à luy procurer la plus grande des satisfactions qu'il étoit capable de recevoir. Sa Majesté se piqua d'imiter l'ancienne vertu Romaine dans les deux conjonctures les plus délicates & les plus difficiles; qui étoient celles de Camille, qui avoit renvoyé aux Falisques leur Maître d'Ecole fouëté par la jeunesse de leur Ville, qu'il avoit voulu livrer; & celle de Fabrice, qui avoit averti le Roy Pyrrhus que son Medecin offroit de l'empoisonner. Louis fit informer le Duc de Bourgogne de tout ce que Campobache machinoit contre luy: mais il ne fût pas si heureux que l'avoient été Camille & Fabrice, & le Duc de Bourgogne ne profita pas de l'avis de sa Majesté. Il étoit persuadé qu'elle le haïssoit encore plus qu'il ne la haïssoit & comme il ne se jugeoit pas assez charitable pour luy donner gratuitement un avis de telle importance, il crut, ou que le billet qu'elle venoit de luy faire écrire étoit faux, ou que l'avantage qu'elle en vouloit tirer étoit sans comparaison plus grand que le bon office qu'elle luy rendoit.

Il chercha long-temps quel pouvoit être cet avantage; & n'en trouvant point, il revint à sa première pensée, que ce qu'il y avoit dans le billet étoit faux. Il s'y confirma par l'opinion qu'il eut ensuite, que le dessein du Roy en feignant de luy vouloir sauver la vie étoit de luy rendre un mauvais office, en tâchant de le mettre mal avec le meilleur Chef de guerre qu'il eût, après

que sa Majesté luy avoit débauché les principaux de la Noblesse ; & non seulement il ne crut pas luy en avoir obligation , mais il en aima davantage Campobache , & si fia plus qu'auparavant. Campobache plus aise de l'aveuglement de ce Prince que touché de sa franchise , s'adressa pour le perdre au Duc de Lorraine , aprez avoir été rebuté par le Roy de France. Le Duc de Lorraine qui étoit alors en guerre avec le Duc de Bourgogne , accepta l'offre : mais il ne convint pas si-tôt des conditions , parce qu'il étoit épuisé d'argent , & qu'il n'entendoit donner qu'à bonnes enseignes la somme qu'on luy demandoit. Le marché n'étoit pas encore conclu entre luy & Campobache , lorsque le jour où le Connétable devoit être mis entre les mains des François approcha. Campobache qui avoit sous le Duc de Bourgogne la principale direction du Siege de Nancy , ne vouloit pas que cette Ville fût prise jusqu'à ce que son Traité eût été conclu , parce qu'il desespéroit de trouver ailleurs une occasion aussi favorable pour l'exécuter. Il prolongea donc la reddition de la Place ; & le Duc Bourgogne prevoyant qu'il n'y entreroit pas le jour qu'il s'étoit promis , dépêcha à Peronne un Courrier , qui portoit une revocation précise de l'ordre donné pour livrer le Connétable. Mais ce Courrier arriva trop tard , & ce fut là le second obstacle * qui traversa le dessein qu'avoit le Duc de Bourgogne de sauver ce premier Officier de la Couronne de France.

* Dans les plaines des Gantois contre Hugonnet.

On a déjà remarqué que le Duc de Bourgogne

l'avoit donné en garde à deux de ses Ennemis capitaux, le Chancelier Hugonnet, & le Seigneur d'Imbercourt, & que ces deux Favoris le devoient mettre au jour préfix entre les mains des François. Le desir que l'un & l'autre avoient d'exécuter leur commission, leur faisoit compter les momens qui s'écouloient cependant; & comme ils avoient été extraordinairement fâchez de ce que leur Maître ne l'avoit, ni puni de mort, ni rendu aux François le huitième jour apres sa prise, quoy qu'il s'y fût engagé par le Traité de Vervins, ils craignoient que son inconstance ne le reprît; & qu'il ne tint pas mieux parole la seconde fois, qu'il l'avoit tenu la premiere. Ainsi le point du jour préfix n'eut pas plutôt commencé à paroître, qu'ils mirent le Connétable entre les mains de Louis Bâtard de Bourbon Amiral de France, qui n'avoit pas manqué de se trouver avec de la cavalerie aux portes de Peronne pour le recevoir.

La précaution d'Imbercourt & de Hugonnet ne fut pas inutile, puisque le Courrier qui leur portoit le contre-ordre arriva trois heures apres. Mais l'on verra dans la suite de cette Histoire, que Dieu qui ne permet pas mêmes aux particuliers de vanger leurs propres querelles dans les occasions où il s'agit d'obéir à leurs Maîtres, fit naître la conjoncture d'une sédition, où Imbercourt & Hugonnet furent déchirez par le peuple d'une maniere qui ne pouvoit être plus étrange. Le Connétable fut conduit à Paris, où il perdit la vie à l'âge de soixante-trois ans sur un échafaut le dix de Decembre mil quatre cens soixante quinze.

aprez que le procez luy avoit été fait en trois semaines par des Conseillers du Parlement de Paris, auquel presidoit le Chancelier de France.

On blâma ses Juges de s'être trop hâtez ; & l'on ne prit pas garde que les Ministres du Duc de Bourgogne en livrant le Connétable , avoient mis entre les mains de ceux qui l'avoient receu , toutes les Lettres qu'il avoit écrites à ce Duc & à ses Officiers contre Louïs , & qu'ainsi ses Juges avoient dix fois plus de preuves qu'il n'en falloit pour le condamner. On soupçonna avec plus de fondement ; que comme sa Majesté changeoit souvent de Favoris , & qu'elle les disgracioit pour la moindre faute qu'ils eussent commise , ceux qui étoient alors en credit auprez d'elle , & qui s'attendoient à profiter de la dépouille du coupable , presserent son exécution avec d'autant plus d'importunité à l'égard des Juges , qu'ils apprehendoient qu'elle ne leur échapât pour peu que l'on différât le supplice du criminel. Mais ses principales Terres étoient dans les Etats du Duc de Bourgogne ; & Louïs ne donna que le Comté de Ligny en Barrois , & le Comté de Brienne. Georges de la Trimouille Seigneur de Craon, eut le premier ; & Charles d'Amboise Seigneur de Chaumont, obtint le second.

Le Connétable ne fut point regretté, parce que tout le monde avoit horreur de la perfidie qu'il avoit continuée dix ans entiers. Mais il seroit difficile de trouver dans les Histoires des derniers siècles un exemple plus remarquable que celui-cy, d'une détestable vie couronnée par une fin apparemment heureuse. Deç que

le Connétable eut été mis entre les mains de l'Amiral de France , il fut touché de Dieu si puissamment, qu'il ne pensa plus qu'à demander la grace d'un véritable repentir. Il ne voulut voir que des gens de pitié : Il répandit de continuelles larmes , tant qu'il fut en prison : Il détourna ses Amis de solliciter que son exécution ne fût pas publique : Il ne s'amusa point à chicanner sa vie, quoy qu'il le pût aisément, & qu'il en eût un grand nombre de moyens. Enfin s'il est permis en matiere de Religion de juger par les apparences, il mourut en sincere penitent.

Louis eut une extrême joye de sa mort: mais à dire le vray la reputation de sa Majesté en receut une considerable flétrissure. On trouva à redire , tant on est accoustumé de ne rien pardonner aux Grands , qu'un Roy de France n'eût pas cru pouvoir par ses seules forces punir un de ses Sujets , & qu'il eût eu recours pour en venir à bout à son capital ennemy. Mais tous les gens de bien eurent principalement horreur de l'action du Duc de Bourgogne, qui avoit été assez lâche pour livrer un Prince que le malheur avoit réduit à se jeter entre ses bras ; & pour fournir à celuy des hommes qu'il baïssoit le plus, le moyen de se vanger , dans la seule vuë d'en partager avec luy la dépouille. Et de fait l'on remarqua que depuis cette fausse démarche du Duc de Bourgogne, il n'en fit plus aucune qui ne le conduisit directement au precipice. Il perdit le jugement, le courage, les forces, & la protection divine. Ses Amis l'abandonnerent dans toutes les disgraces qui luy survinrent ; & ses

Domestiques le vendirent pour de l'argent à ses ennemis, dans le même lieu où il étoit convenu avec Louis de luy remettre le Connétable, à condition que sa Majesté le laisseroit profiter du trésor que ce premier Officier de la Couronne avoit amassé dans le Château de Ham. Tout le monde étoit persuadé qu'il y avoit des millions en argent monnoyé. Cependant il ne s'y trouva que soixante mille écus; & l'on fut confirmé par cette nouvelle expérience, dans le sentiment que ceux qui forment de grands desseins, quelque ménagers qu'ils soient d'ailleurs; dépensent toujours d'un côté beaucoup plus qu'ils n'épargnent de l'autre.

Le Duc de Bourgogne se consola de tout ce que l'on vient de dire, par le recouvrement de Saint Quentin que le Roy luy rendit de bonne foy: par la possession de Ham & de Bohaim, où il entra sans que la France s'y opposât; & par le trésor qu'il trouva dans Ham & dont il profita seul. Mais il se contenta de prolonger la suspension d'armes avec Louis, & il ne put se résoudre de la changer en une Paix solide. Il pretendoit absolument que la France renoncât à la souveraineté qu'elle avoit sur ses Etats, & il étoit persuadé que sa qualité de Feudataire mettroit le plus grand obstacle à son agrandissement. La disgrâce qu'il avoit reçue devant Nuis luy avoit relevé le courage au lieu de l'humilier, parce qu'il ne l'avoit regardée que par l'endroit par où elle avoit dequoy flater sa vanité. Il y avoit vu toute l'Allemagne, tant en general qu'en particulier, armée con-

tre lui sans l'ôser attaquer, & il n'en avoit pas falu davantage pour luy faire accroire qu'il étoit invincible. L'expérience des guerres passées luy avoit appris qu'il n'étoit pas encore assez fort pour conquérir la France & l'Alemagne : mais la commodité de la Lorraine qu'il avoit presque entierement conquise, luy avoit suggeré un dessein à peu prez aussi vaste, & pourtant plus facile à executer que le precedent.

Il avoit lû dans l'Histoire que l'Empereur Loüis le Debonnaire en partageant ses Etats entre ses trois fils, avoit donné à ses deux cadets Loüis le Germanique & Charles le Chauve, l'Alemagne & la France qui en étoient comme les deux extrémités; & à Lothaire qui étoit l'aîné, le milieu qui consistoit dans l'Italie, dans les Pays-bas, & dans les Provinces qui leur étoient voisines. L'avantage de cette portion, étoit que celui à qui elle appartenoit, pouvoit quand il luy plairoit entreprendre sur les deux autres, sans que les deux autres pussent concerter aucune entreprise sur luy; & ce fut principalement dans cette vuë, que le Duc de Bourgogne forma le projet de renouveler en sa personne la Monarchie de Lothaire.

Les moyens qu'il jugea propres pour l'acheminement de son dessein, furent en premier lieu d'engager dans ses intérêts la Maison de Savoye par l'artifice qui luy étoit le plus ordinaire, c'est-à-dire en promettant sa fille. Le Duc de Savoye étoit encore enfant, & vivoit sous la Tutelle * de sa mere. C'étoit Joland de France sœur du Roy Loüis Onze, Princesse belle, spirituelle, entreprenante, &

* Dans l'Histoire de Savoye.

vertueuse : mais sujete au défaut de presque toutes les filles de France , qui au sortir de leur pays ont perdu l'inclination qu'elles avoient pour luy. On ne sçait si elle n'avoit pas été contente de l'échange fait en sa personne , lorsqu'on l'avoit donnée en mariage à Amedée Neuvième du nom , & troisième Duc de Savoye , pour avoir Charlotte sœur du même Amedée en qualité de femme de Loüis Onze ; ou si l'amour qu'elle avoit pour son fils , avoit éteint dans son ame toutes les autres tendresses : mais il est certain que le Duc de Bourgogne ne l'eut pas plutôt leurrée de son alliance , qu'elle ne se contenta pas de le favoriser au prejudice de son propre frere. Elle entra de plus dans le projet chimerique que l'on vient de représenter ; & elle contribua autant qu'elle put à l'exécuter , en levant cinq mille Soldats entre les Sujets les plus agguerris & les plus robustes de son fils , & en les joignant à l'armée du Duc de Bourgogne.

Ce Prince auroit ainsi formé une suite continuë d'Etats d'une prodigieuse étendue , puisqu'elle auroit été depuis l'extremité dela Frise jusques au Duché de Milan , & ce Duché étoit le second objet de l'ambition du Duc de Bourgogne. Celuy qui le possédoit alors , n'en avoit aucun autre titre que celui de l'usurpation de son pere , & c'en étoit assez pour le dépouïller à qui-conque en auroit les moyens. Il se nommoit Galeas Sforce , & il étoit fils du fameux Bâtard François Sforce ; qui de General qu'il avoit été des Venitiens dans le Duché de Milan , s'en étoit emparé. Il avoit pu acheter
l'investiture

l'investiture de son Duché, parce que l'Empereur avoit offert de la luy vendre : mais il avoit cru qu'il seroit honteux à sa memoire d'assurer sa succession à son fils par une telle voye. Et de fait Galeas n'avoit pas laissé de s'y maintenir : mais pour avouer la verité, ç'avoit plutôt été par la reputation de son Pere & parce que personne n'avoit encore osé l'attaquer que par sa propre valeur, car il étoit d'ailleurs le Souverain de la Chrétienté qui donnoit le plus de prise sur luy. Il exerçoit ouvertement la tyrannie dans une domination nouvelle, & son impudicité étoit la plus scandaleuse que l'on eût vuë depuis que l'Italie étoit partagée en plusieurs Souverainetez. Les Dames de qualité & les plus vertueuses étoient celles qui le touchoient davantage ; & pour en abuser avec plus de facilité, il leur faisoit accroire, & l'on avoit établi pour principe de Morale * à la Cour de Milan, qu'une Dame pour s'être abandonnée à son Souverain, n'en étoit pas moins honnête.

Les Milanois accoutumés à la domination modérée de François Sforce, regardoient son fils Galeas comme un monstre qu'il falloit exterminer en toute maniere ; & la conspiration dans laquelle il fut depuis massacré, étoit déjà presque formée. S'il n'avoit assez de lumieres pour la découvrir, il en avoit assez pour s'en douter ; & comme le seul bruit de l'alliance de l'heritiere de Bourgogne avec le Duc de Savoye luy avoit donné lieu de craindre qu'elle n'eût été conclue pour le punir de ce

Tome II.

R

* Dans les Eloges de Paul Jove.

Nullam faminam contubernio Principis infamari.

qu'il avoit autrefois conduit quatre cent lances au secours de Louïs Onze durant la guerre du Bien Public, il crut devoir aller au devant* de cet orage prétendu pour le conjurer. Il envoya au Duc de Bourgogne un de ses principaux Ministres qui luy demanda son amitié, & luy offrit pour l'obtenir tout ce qu'il souhaiteroit. Le Duc de Bourgogne qui haïssoit déjà le Duc de Milan par le motif que l'on vient de rapporter, le méprisa par la lâcheté qu'il luy voyoit commettre. Il l'épuisa d'argent par les grandes sommes qu'il emprunta de luy, & de troupes par les quinze mille Soldats qu'il leva sur ses Terres; & il le reduisit en tel état, que l'armée de Bourgogne n'avoit qu'à mettre le pied dans le Duché de Milan pour le conquérir.

Le Royaume de Naples étoit entré en troisième lieu dans le projet du Duc de Bourgogne. On a déjà remarqué que la faction d'Anjou en avoit été chassée; & qu'il luy restoit d'autant moins d'esperance de s'y rétablir, qu'elle n'avoit plus de Chef. Il n'étoit demeuré au vieux René d'Anjou Roy Titulaire des deux Siciles que le Duc de Lorraine fils de sa fille; & ce Prince qui venoit d'être dépouillé, n'étoit pas en état de mener à Naples les forces nécessaires pour recouvrer un si beau Royaume. Le Roy Louïs Onze* étoit à la vérité fils de la sœur du même René: mais sa Majesté par des mouvemens dont le ressort étoit inconnu, au lieu de ménager son oncle, sembloit au contraire n'avoir rien oublié de ce qu'il falloit pour

* Dans l'Eloge de Cossa.

l'exciter à disposer de sa succession en faveur d'un parent plus éloigné qu'elle. Car non seulement elle n'avoit jamais voulu luy fournir des troupes suffisantes pour recouvrer le Royaume de Naples ; mais encore elle s'étoit depuis peu emparée des Châteaux d'Angers & de Bar , où le Roy René avoit garnison ; de crainte qu'il ne luy prît envie pour se vanger , de les remettre aux Ennemis de la Monarchie Françoisé.

René plus irrité de cette dernière injure que des refus précédens , étoit sur le point de chercher un héritier étranger , lorsqu'il en fut détourné par l'adresse sage & heureuse de Jean Cossa son principal confident & grand Senechal de Provence. René découvrit son dessein à Cossa après l'avoir entretenu de ses déplaisirs ; & Cossa ne jugea pas à propos de l'en dissuader si-tôt ; soit qu'il ne crût pas y réussir , ou qu'il jugeât que le ressentiment de son Maître ressembloit à ces torrens , qui font du ravage à proportion des obstacles qu'on leur oppose. Il ne se contenta pas d'approuver en apparence que la France fût frustrée de la Provence & du droit aux Couronnes des deux Siciles ; & sa complaisance alla jusqu'à conseiller à René de jeter les yeux sur le Duc de Bourgogne , afin de mieux punir l'ingratitude prétendue de Louis Onze son neveu.

René reçut avec joye une proposition qui flatoit son dépit , mais Cossa n'étoit pas si mal intentionné pour la France qu'il le paroissoit. Il con-

noissoit Louïs extraordinairement sensible du côté de l'interêt , lorsqu'il n'étoit pas prevenu par une haine inveterée ; & comme sa Majesté n'étoit pas encore en cet état à l'égard du Roy de Sicile , le but de Cossa étoit de la ramener , en luy montrant de plus prez le tort qu'elle se faisoit ; & en ajoutant à la menace que le Roy de Sicile s'étoit jusques-là contenté de faire , une feinte de l'exécuter. Ainsi Cossa negocia avec le Duc de Bourgogne les clauses de la donation de la Provence & des autres droits de la Maison d'Anjou ; & ce Duc se voyant sollicité d'accepter un bien qu'il n'eût osé pretendre , ne douta plus de posséder bien-tôt la Monarchie de Lothaire.

Il fut confirmé dans sa pensée , parce que le Roy de Naples étant informé de l'intention du Roy René son compétiteur , se tint pour perdu ; & envoya le Prince Frederic son fils à la Cour de Bourgogne , sous pretexte d'en rechercher l'heritiere , mais en effet pour sonder s'il n'y auroit point de remede à la ruine dont le Roy son Pere étoit menacé. Il ne restoit pour achever le projet du Duc de Bourgogne , que de joindre en quatrième & dernier lieu le Royaume de Naples au Duché de Milan , en conquerant les Etats entre deux qui étoient de trois sortes , comme ils le sont encore aujourd'huy. La premiere étoit l'Etat Ecclesiastique. La seconde étoit composée de divers petits Souverains , qui s'étoient établis à l'occasion des longues guerres entre le saint Siege & les Empereurs ; & la der-

niere étoit les Republiques qui avoient eu le bonheur de conserver une liberté entiere, ou qui avoient trouvé des conjonctures favorables pour la recouvrer par la voye des armes, ou pour l'acheter à prix d'argent.

Le Duc de Bourgogne pretendoit à la verité ne pas toucher à l'Etat Ecclesiastique à qui la Religion servoit de rempart : mais il supposoit aussi que l'approche de ses Troupes suffiroit pour assujettir les petits Souverains, comme la seule montre de ses richesses attireroit les Republiques à se mettre à l'envi sous sa domination. Ce fut dans cette vuë qu'il prit soin de rendre ses Troupes les plus belles & les mieux équipées qu'il put : Qu'il pourvut son armée d'un si grand nombre d'artillerie qu'il y en a qui le font monter jusques à cinq cent pieces grosses ou petites : Qu'il mit sur des chariots toute la vaisselle d'or & d'argent, & tous les rares emmeublemens de la Maison de Bourgogne ; & qu'il n'oublia, ni les trois escarboucles d'une prodigieuse grosseur que l'on appelloit les trois freres, ni le diamant le plus grand & le plus beau de l'Europe, ni deux autres escarboucles qui ne cedoient en rien au diamant, ni une multitude de pierreries que l'on faisoit monter à la valeur de deux millions.

Mais il s'en falloit beaucoup que son armée fût aussi bonne qu'elle étoit belle. Une partie de ses vieux Soldats étoient demeurez devant Nuis ou devant Nancy ; & presque toute l'autre partie ir-

* Dans l'Histoire, de Meyer.

ritée * de ce qu'il sembloit préférer les Etrangers à ses Sujets , avoit renoncé à la guerre , & s'étoit retirée chacun dans sa maison. Le Duc de Bourgogne ne laissa pas néanmoins d'entrer dans la Suisse, par où il pretendoit pénétrer dans le Duché de Milan. Le sujet qu'il en avoit étoit plausible , puisque c'étoient les Suisses qui l'avoient chassé du Comté de Ferrette : cependant il prit un si léger prétexte , qu'il approchoit de ridicule.

Un Marchand Suisse faisoit passer par le pays de Vaux une charrette chargée de peaux de mouton. On ne sçait s'il refusa de payer le peage ordinaire , ou si on luy en demanda un extraordinaire : mais il est certain que ses peaux furent arrêtees , & qu'il s'en plaignit. Les Suisses demandèrent réparation & dédommagement aux Seigneurs des lieux , qui étoient Jacques Comte de Romont Prince de la Maison de Savoye , & le Seigneur de Chateau-Guyon frere du Prince d'Orange ; & sur le refus de l'un & de l'autre entrèrent en armes dans les Baillages de Vaux , où ils s'emparèrent de quelques Châteaux. Ils les garderent pour nantissement ; & comme ils ne poussèrent pas plus loin leurs actes d'hostilité , il n'étoit pas bien difficile d'accommoder l'affaire.

Les Suisses proposoient des conditions si avantageuses au Duc de Bourgogne , qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on les rebutât. Ils offroient de demander en posture de Supplians la paix & l'allian-

de ce Duc ; & de renoncer à toutes les autres alliances étrangères , sans en excepter celle des François : De donner toute la satisfaction à Romont & à Château-Guyon que le Duc jugeroit raisonnable : De fournir six mille hommes agguerris au même Duc pour la plus petite solde que l'on donnât alors à de simples fantassins ; & comme leurs Députés apperçurent que toutes leurs avances ne suffisoient pas pour fléchir le Duc , ils ajouterent par un aveu d'autant plus pressant qu'il étoit moins recherché , que tout leur pays ne valoit pas l'or dont les éperons & les mords de bride de la Cavalerie des Bourguignons étoient enrichis. Mais les considérations humaines les plus fortes ne suffirent pas pour arrêter ceux qui courent à leur dernier malheur.

Le Duc de Bourgogne congedia dédaigneusement les Députés des Suisses , sans s'être expliqué avec eux autrement que par des menaces. Son armée entra dans leur pays : prit Lausanne ; & mit le douze de Février mil quatre cent soixante seize le siege devant Granson petite Ville du Comté de Romont , où il y avoit garnison Suisse. L'artillerie des Assiegeans réduisit en peu de jours la Ville en poudre ; & la garnison n'y trouvant plus de couvert , se refugia dans le Château. Elle s'y défendit jusqu'à l'extrémité , & demanda ensuite une capitulation honorable qui luy fut accordée. Mais le Duc la viola dans tous ses articles , quoy qu'il l'eût luy-même signée. Il retint les assiegez :

Il en fit pendre un tiers : L'autre fut noyé par ses ordres dans un Lac voisin , & le dernier fut mis aux fers.

Les Villes Imperiales de deçà le Rhin informées de cette cruauté , résolurent de rétablir le Duc de Lorraine , & envoyèrent aux Suisses un secours considerable dont ils n'eurent pas besoin. Ce peuple grossier qui ne connoissoit pas encore ses forces , s'étoit tumultuairement assemblé au premier bruit du siege de Granfon. Il n'y avoit pas plus de cinq mille combatans , à cause que le reste gardoit alors les Troupeaux , qui étoient l'unique richesse du pays ; & n'avoit pu si promptement trouver des gens à mettre en sa place. Ceux qui commandoient cette petite armée ne sont pas connus : mais il est à croire qu'ils avoient de l'expérience , puisqu'ils arrêterent leurs Soldats entre les montagnes ; & les empêcherent de descendre dans la plaine , où ils eussent infailliblement été foulés aux pieds de la Cavalerie de Bourgogne.

Tout le plat pays demeuroid par-là abandonné ; & le Duc de Bourgogne pouvoit faire subsister commodément son armée , en attendant qu'une saison plus douce rendît plus accessibles les rochers qui servoient de rempart à ses Ennemis. Mais il s'imagina que sa reputation recevroit quelque flétrissure , s'il ne tâchoit de forcer la nature. Il avoit luy-même compté dans son armée * cinquante mille Soldats ; & il luy sembla que puisqu'ils étoient dix contre un , leur nombre devoit suppléer

* Dans la Relation de la Bataille.

suppléer à l'avantage du lieu où les Ennemis étoient campez.

Il s'obstina à les y combattre, quoy que son Conseil de guerre luy remontrât que les Suisses ne s'étoient avancez jusques-là que dans l'esperance de secourir Granfon ; & qu'ils seroient fort embarassez de leur contenance , lorsqu'ils apprendroient que cette Place avoit été prise. Qu'ils n'avoient point apporté de vivres avec eux ; & que non seulement il n'y en avoit point dans le poste qu'ils occupoient , mais qu'il n'étoit pas mêmes possible d'y en conduire par charrois & par bêtes de somme. Que les Ennemis seroient ainsi contrainsts de retourner dans leurs maisons en abandonnant l'accez de leurs montagnes , ce qui rendroit facile la conquête de leur Pays ; ou de descendre dans la plaine , où l'armée de Bourgogne étoit assurée de les battre. Car si elle prenoit la resolution d'aller au devant d'eux , elle les tailleroit en pieces au premier choc , avec d'autant moins de peine qu'ils n'avoient point de Cavalerie ; & si elle aimoit mieux les attendre dans ses retranchemens , il leur seroit d'autant moins possible de l'y forcer , qu'elle y étoit à couvert d'un côté par le lac Lemman , & des autres côtez par des fosses à fond de cuve.

Le Duc de Bourgogne ne manquoit ni d'esprit ni d'experience. Il ne pouvoit douter de la verité de ce qu'on luy disoit. Il étoit d'ailleurs persuadé de la fidelité de ceux qui parloient , & de leur

zele à son service ; mais il étoit tombé à l'égard de ses Ennemis dans le deffaut le plus ordinaire, & néanmoins le plus préjudiciable aux grands Capitaines. Il méprisoit trop les Suisses , quoy qu'il sçût que quatre cent d'entre eux avoient cent ans auparavant défait à la Maison d'Autriche une armée de dix mille hommes ; & il étoit prevenu de la pensée , qu'il luy seroit honteux de se servir de tous ses avantages contre eux. Ainsi par un caprice qui n'excita pas moins d'étonnement qu'il attira de larmes , le Duc de Bourgogne courut à son malheur de sang froid , & sans que la passion eût offusqué tant soit peu les lumieres de sa raison. Il tira de son camp toutes ses troupes , & il en fit trois corps. Il commanda le dixième Mars mil quatre cent soixante seize , à son avant-garde, de forcer l'entrée des montagnes : Il la suivit de prez avec le corps de Bataille , & l'arriere-garde marcha dans une distance proportionnée.

Les Suisses ne furent pas tellement surpris de voir que l'on venoit les attaquer dans leur fort , qu'ils ne prissent au même moment toutes les mesures nécessaires pour en profiter. Ils disposerent leurs Arquebusiers & leurs Arbalétriers dans les irregularitez des rochers ; où d'un côté ils avoient presque tout le corps à couvert , & de l'autre ils pouvoient tirer assurément de haut en bas , & ils diviserent en deux gros leurs autres Soldats. L'un attendit de pied ferme les Ennemis dans l'enfoncement du chemin , avec cette precaution qu'il

avoit laissé devant luy un espace suffisant pour contenir presque toute l'avant-garde de Bourgogne qu'il pretendoit laisser entrer. L'autre occupoit à droit & à gauche la premiere avenue de la montagne, à dessein de fermer le passage lorsqu'il y auroit assez de Bourguignons entrez, & de les attaquer par derriere.

L'exécution fut conforme à ce projet, & une partie de l'avant-garde de Bourgogne entra dans les montagnes plus aisément qu'elle ne pensoit. Les premiers Soldats dont elle étoit composée coururent avec precipitation contre le gros des Suisses qui les attendoit * de pied ferme, parce qu'ils ne voyoient point d'autres Ennemis. La foule de ceux qui les suivoient fut si grande, que le vuide laissé par les Suisses à dessein, fut en un instant rempli. On donna pour lors le signal; & les Suisses disposés à droit & à gauche sur l'avenue, s'en saisirent. Ils repousserent le reste de l'avant-garde de Bourgogne, autant de fois qu'il se presenta pour la recouvrer. Ceux de la même avant-garde qui se trouverent ainsi coupez, furent dignes de compassion. Ils ne pouvoient, ni avancer à cause du gros des Suisses qui leur presentoit les pointes des piques, ni reculer à cause de l'autre gros qui venoit de les enfermer par derriere.

Ils étoient si pressez qu'ils n'avoient pas mêmes la liberté de se remuer : bien loin d'avoir l'espace necessaire pour agir avec toute leur vigueur, ou avec toute leur adresse contre l'Ennemy, & une

* Dans la Relation de la Bataille.

situation si incommode donnoit lieu à deux grands inconveniens. Le premier qu'ils ne pouvoient se secourir l'un l'autre , & le second qu'aucune balle ou fleche des Suisses ne tomboit en vain. Les Bourguignons se sentoient percer sans voir d'où venoit le coup ; & quand ils l'eussent vu , les armes dont ils étoient chargez les empêchoient d'y grimper. Ils mouroient sans se vanger , aussi bien que sans se deffendre ; & leurs cris pitoyables ne servoient qu'à augmenter à l'Ennemy le courage , qu'ils ôtoient aux leurs. Ils ne laisserent pas néanmoins de redoubler à diverses fois leurs efforts pour se faire voye , tantôt par devant , tantôt par derriere. Mais ils furent toujours repoussez ; & les Arquebusiers ne discontinuant pas de les tirer , non plus que les Arbalétriers , tout ce qui étoit passé de Bourguignons entre les montagnes y fut tué , sans qu'il s'en sauvât un seul , les Suisses n'étant pas en assez grand nombre pour faire des Prisonniers.

Le reste de l'Avant-garde de Bourgogne intimidé par cet accident se mit à fuir , & se renversa sur le corps de Bataille. Les Suisses profiterent de ce desordre ; & s'étant unis en un seul gros , se mirent à ses trousses. Ils n'eurent pas besoin de combattre pour achever de remporter la victoire , parce que la terreur panique fit en cette occasion tout ce que l'on eût pû attendre de leur valeur. Les Soldats de l'Avant-garde de Bourgogne qui n'étoient point entrez dans le défilé , tomberent si brusquement sur leur corps de Bataille qu'ils le

renverserent ; & ce mal ne fut pas le seul ni le plus grand qu'ils luy firent , puisqu'ils luy communiquerent leur crainte , & qu'ils la porterent en le perçant jusqu'à l'arriere-garde.

Le Duc de Bourgogne mit inutilement en usage tout ce que l'intrepidité & l'experience auroient pu suggerer aux plus grands Capitaines dans une telle conjoncture. Il alla au devant des fuyards : Il leur parla : Il les menaça : Il les frapa ; mais tout ce que l'on gagne à se mêler à contre-temps d'arrêter les Torrens , c'est d'être emporté par eux. Toute l'armée du Duc de Bourgogne se dissipa d'elle-même ; & ce Prince apres avoir évité une infinité de dangers tant du côté des siens que du côté des Ennemis , se sauva le dernier. Il ne perdit que sept Cavaliers , parce qu'il n'y en eut pas davantage qui firent leur devoir : mais toute son infanterie, tous ses canons, tout son bagage , tout son argent, & toutes ses pierreries , demurerent en proye aux Vainqueurs.

Il y a des Relations de bonne main qui racontent d'une autre maniere la Bataille de Granfon ; & l'on croit être obligé de la rapporter icy , afin de mettre le Public en liberté de juger laquelle des deux est la meilleure. Le Camp du Duc de Bourgogne selon elles , étoit si avantageusement retranché entre le lac de Neufchâtel , son Artillerie, & son charroy , qu'il n'étoit pas possible de le forcer à combattre malgré luy ; & dans deux ou trois jours au plus tard l'entrée de la Suisse luy au-

auroit été ouverte , à cause que ceux qui la gardoient n'avoient pas de vivres pour y demeurer plus long-temps. Tous les Officiers generaux étoient d'avis que l'on profitât de cet avantage : mais le Duc crut qu'il y auroit du deshonneur pour luy de laisser tout faire à la famine. Il alla chercher ses Ennemis au défilé qu'ils occupoient ; & fit auparavant avancer cent Archers , pour garder un passage capable de faciliter sa retraite en cas de besoin. Mais les Suisses aprez avoir vu l'armée de Bourgogne enfermée entre ce passage & le poste qu'ils tenoient , furent presque assurés de la battre avec peu de perte.

Ils délogerent les cent Archers du lieu dont ils s'étoient saisis , avant qu'ils eussent eu le loisir de s'y fortifier ; & descendirent ensuite de leurs montagnes avec tant de hâte , qu'ils surprirent l'Avant-garde du Duc de Bourgogne , qui ne pensoit pas les avoir si-tôt sur les bras. Elle marchoit avec tant de négligence , que les premiers rangs étoient trop éloignez des derniers pour en être soutenus ; & ce fut pour remedier à ce deffaut qu'au moment qu'ils apperçurent l'Ennemy , ils tournerent visage pour les rejoindre. Mais en de semblables rencontres la moindre démarche qui n'a point été prévue , cause infailliblement la perte des batailles. Ceux des derniers rangs voyans venir leurs Compagnons avec plus de precipitation qu'il n'en falloit pour une marche de gens de guerre , s'imaginèrent qu'ils fuïoient , & fuirent eux-mêmes. Ce desordre pas-

fa de rang en rang de l'Avant-garde au corps de Baraille , & du corps de Bataille à l'Arriere-garde , & l'armée de Bourgogne rentra toute effrayée dans son Camp. Les simples Soldats des Suisses n'étoient presque point experimentez , mais ils étoient conduits par des Officiers qui avoient appris la guerre dans l'Alemagne ; & ce furent ces Officiers qui les menerent aux trousses des Fuyards avec toute la diligence qui leur fut possible , sans perdre leurs rangs. Ils entrèrent avec eux dans le Camp du Duc de Bourgogne ; & s'en saisirent d'abord , parce que personne ne s'arrêta pour leur résister.

La cavalerie de Bourgogne n'avoit perdu que sept hommes , & les Suisses ne s'aviserent pas de la poursuivre : mais l'infanterie abandonnée à leur discrétion , ne reçut quartier d'eux qu'après qu'ils se furent lassés de tuer. Le Duc de Bourgogne se sauva des derniers à Joigné , Place éloignée de six lieues de Granson. On observa qu'il tournoit tête de temps en temps ; & qu'il regardoit le lieu du Combat avec des yeux étincelans de colere , & mouillez de larmes. Il se consola pourtant au bout de six semaines , sur ce que la Bataille qu'il venoit de perdre n'étoit à proprement parler qu'une déroute. Que sa cavalerie n'y avoit point combattu : Que son infanterie ne s'étoit défendue que par nécessité , & que les Victorieux n'avoient pas poursuivi les Vaincus hors de leur Camp.

Quoy qu'il en soit le Duc de Bourgogne ne fut pas si sensible aux pertes dont on vient de parler , toutes irreparables qu'elles étoient, qu'il le fut à celle de l'honneur ; & comme il n'y avoit pas d'homme si vain que luy , il n'y en avoit point aussi qui supportât avec tant d'impatience d'avoir été vaincu dans une conjoncture si pleine de honte pour luy. Il avoit plus d'une fois mis la Monarchie Françoisé au danger prochain de sa ruine. Il venoit d'opposer ses forces devant Nuis à celles de toute l'Allemagne ; & de les arrêter durant prez de six mois devant les siennes , avec une espee d'égalité qui ne pouvoit assez être admirée. Il les avoit plus fatiguées qu'elles ne l'avoient fatigué ; & ils les avoit renvoyées dans leurs Cercles à des conditions, qui sembloient plutôt leur donner la Loy que la recevoir d'elles. Cependant il fut vaincu par un petit nombre de gens inconnus , qui étoient jusques-là demeurez dans leurs montagnes , & qui n'avoient la reputation ni d'être vaillans ni d'être adroits.

Ils étoient si grossiers qu'ils couperent le plus riche pavillon qu'il y eût au monde en autant de pieces qu'il y avoit de figures , dans l'opinion qu'ils les vendroient plus en détail qu'en gros. Ils prirent pour vaisselle d'étain la vaisselle d'argent , & ils en donnerent les plats pour deux sols la piece. Le Suisse qui pilla le gros diamant du Duc de Bourgogne s'y connoissoit si peu , qu'aprez l'avoir considéré il le remit dans son étuy , & le
jetta

jetta sous un chariot. Il revint pourtant le prendre : mais ce ne fut que pour le vendre un florin du Rhin à un Prêtre, qui le revendit trois francs. Mais le plus grand prejudice que le Duc de Bourgogne reçut à Grançon, fut qu'il y perdit la santé du corps & la tranquillité de l'esprit.

Pour mieux comprendre ce qui suit, il faut icy représenter que ce Prince étoit d'un temperament si vigoureux, qu'encore qu'il agit toujours & qu'il travaillât beaucoup plus qu'aucun autre ne fit jamais, il n'avoit pas encore été malade jusqu'à la quarante-quatrième année de son âge qu'il couroit alors. Cependant il s'échauffa si fort en parlant à des fuyards qui ne l'écoutoient point, qu'il luy fut long-temps impossible de se rafraîchir. Tous les secrets de la medecine y furent inutilement employez ; & il falut qu'il s'abstint de boire du vin, & qu'à cela prez il laissât la maladie prendre son cours. Elle ne cessa que pour faire place à une incommodité ; qui pour être directement contraire à la précédente, n'en étoit pas moins affligeante. Un excez de bile noire succeda à l'excez de bile jaune, & le Duc de Bourgogne eut autant de froid qu'il avoit senti de chaud. Le meilleur vin ne fut pas capable de le réchauffer ; & il y fallut employer jusqu'à la Theriaque au dedans, & à l'esprit de vin au dehors.

Un passage si violent & sans milieu d'une extremité à l'autre, ne se fit pas sans que les organes du corps qui servoient aux fonctions de l'esprit n'en fussent beaucoup alterez. Le chagrin

entretint la mauvaise humeur du Duc de Bourgogne, & sa mauvaise humeur degenera en melancolie hypocondriaque. Il ne donna plus aucun ordre qui fût dans les regles, & tout alla par emportement dans sa conduite. Ses secondes resolutions furent directement contraires aux premieres; & le Duc de Bourgogne ne fut depuis constant, que dans celle de se vanger des Suisses.

Louïs Onze qui l'avoit observé avec une attention jalouse, se tenoit dans Lyon à deux fins. L'une d'être aussi prez de luy qu'il le pouvoit, sans luy donner de soupçon. L'autre de prendre de plus prompts mesures sur le succez d'une guerre, dont le contrecoup bon ou mauvais ne manqueroit pas de porter sur la France. Ce que sa Majesté avoit principalement à craindre, étoit que les Suisses ne fussent conquis, ou du moins contrains de se mettre sous la protection du Duc de Bourgogne. Car en ce cas l'égalité des forces entre ce Duc & le Roy eût été ôtée; & la balance qui jusques-là avoit été dans l'équilibre, auroit panché du côté du premier, à la ruine inévitable du second. Sa Majesté envoyoit souvent des Agens secrets aux Cantons, & aux Villes sur le Rhin entrées dans leur alliance, mais avec peu de fruit; parce que les uns & les autres pretendoient que le Roy se déclarât ouvertement contre le Duc de Bourgogne leur Ennemy commun, & rompît la Treve qu'il avoit prolongée avec luy. A quoy sa Majesté étoit d'autant moins disposée, que connoissant le

Duc de Bourgogne jusqu'au fond de l'ame, elle ne doutoit pas qu'au premier mouvement qu'elle feroit contre luy, il ne laissât en paix les Suisses & les Alemans pour tourner ses armes contre elle.

La deroute de Granfon n'avoit ni ôté ni diminué cette crainte; parce que l'armée de Bourgogne qui n'étoit que dissipée pouvoit se rassembler, & les cinq mille Suisses qui l'avoient batuë y eussent tenu lieu des Soldats qu'elle avoit perdus entre les montagnes. Ainsi le Roy n'auroit pas été moins embarrassé apres la Bataille de Granfon, qu'il l'avoit été devant; si le Duc n'eût sans y penser contribué à le determiner, en envoyant son fidelle Contay à Lyon.

L'ambassade de Contay n'étoit plus conforme à l'humeur de celuy de la part de qui elle venoit. Elle étoit ajustée à sa fortune; & Contay * au lieu de tonner & de menacer de la part de son Maître, se mit en posture de suppliant. Il descendit aux tres-humbles prieres: Il ne dissimula pas la peur qu'avoit le Duc de Bourgogne, que la France ne voulût tirer avantage du malheur qui luy étoit arrivé; & il representa au Roy les divers motifs de generosité, qui devoient le porter à ne pas rompre la Treve. Il excusa le Duc de Bourgogne, de ce qu'il n'avoit point accepté l'entrevuë que Louïs luy avoit offerte à Auxerre. Il promit en son nom, qu'il s'y trouveroit précisément au jour qu'il plairoit à sa Majesté de marquer; & il ajouta pour comble de civilité, que si la Ville d'Au-

* Dans cette
Negotiation,

xerre n'étoit pas commode au Roy , le Duc l'iroit trouver en quelque autre endroit de ses Etats où il voudroit aller.

Louïs n'avoit garde, ni de rompre la Treve pour les raisons que l'on vient de représenter, ni de détourner par une entrevuë le Duc de Bourgogne du précipice où il s'alloit jeter. Ainsi sa Majesté fit le même accueil à Contay, qu'il avoit accoustumé de recevoir d'elle au fort des prosperitez de son Maître ; & elle le renvoya avec toutes les assurances qu'il demandoit, que la suspension d'armes seroit religieusement observée. Elle remit l'entrevuë au temps que le Duc se seroit débarrassé des Suisses, & elle témoigna de n'avoir alors de pensée que pour le repos.

Elle répondit avec aussi peu d'émotion aux Ambassadeurs de Galeas Sforce Duc de Milan, qui vinrent à Lyon immédiatement apres que Contay en fut parti. Il n'y avoit que vingt-un jours que leur Maître avoit conclu avec le Duc de Bourgogne une Ligue offensive & deffensive envers & contre tous, sans en excepter la France ; & il s'en repentoit déjà par un pur motif d'inconstance, ou parce que la Bataille de Granson luy avoit donné lieu d'apprehender que le malheur de son Confederé ne rejallât sur luy. Il avoit d'autant plus irrité le Roy, qu'il avoit publiquement & sans sujet renoncé à son amitié, apres avoir été le meilleur & le plus zélé de ses Amis. Il avoit sans en être sollicité, conduit à sa Majesté un secours de

quatre cent Lances durant la guerre du Bien Public ; & pour s'unir avec elle par le plus étroit de tous les liens , il avoit épousé une sœur de la Reine de France.

Cependant soit qu'il crût que Loüis n'avoit jamais été si proche de sa ruine , ou qu'il ne le jugeât plus capable de le protéger , il s'étoit adressé au Duc de Bourgogne. Il luy avoit envoyé une Ambassade solennelle : Il avoit acheté l'amitié de ce Duc au prix qu'il l'avoit mise , puisqu'il s'étoit soumis à toutes les conditions qui luy avoient été imposées ; & l'affront qu'il venoit de faire à la France étoit si recent , que les Ambassadeurs que Sforce avoit envoyez au Duc de Bourgogne n'étoient pas encore retournez à Milan, lorsque ceux du même Sforce au Roy étoient arrivez à Lyon. Loüis étoit en état de s'en vanger hautement ; & le Duc de Bourgogne bien loin de l'en empêcher , le trouvoit réduit à le prier de le laisser en paix. Le pretexte ne manquoit pas à sa Majesté, puisque le Duc d'Orleans avoit déjà quatorze ans passéz.

Il étoit de si belle esperance , que le Roy luy destinoit sa fille ; & toutes les considerations d'Etat & d'honnêteté obligeoient sa Majesté de luy aider à recouvrer le Duché de Milan , que le pere de Sforce avoit usurpé sur son Ayeule. La France avoit plus de Troupes qu'il n'en faloit pour une telle expedition ; & il n'y avoit apparemment pas d'autre expedient pour détourner l'orage , que celui de le conjurer à force de soumissions. Le Duc

de Milan s'y resolut : mais avec si peu d'esperance de réussir, qu'il n'osa commettre à des personnes de qualité une négociation si delicate. Il apprehenda qu'elles ne fussent pas assez bien reçues à la Cour de France , & il se voulut réserver le pouvoir de defavouer en ce cas celuy qui auroit agi en son nom.

Il jetta les yeux sur un homme inconnu , simple Bourgeois de Milan ; qui ne s'étoit pas distingué du menu peuple par son esprit , quoy qu'il en eût beaucoup ; & qui retourna si absolument apres l'action dont on va parler dans l'obscurité où il étoit né , que l'on n'a pas sçu quel il étoit. On ne luy donna point d'autre instruction * que de vive voix , & sa Lettre de creance fut conçue en des termes extraordinairement generaux. Il ne laissa pas neanmoins de s'acquiter assez bien de sa commission ; & de s'insinuer dans l'esprit du Roy par la voye la plus infaillible & la plus courte , qui étoit d'avouer ingenuement à sa Majesté que le Duc de Milan son Maître avoit fait une faute en politique de dangereuse consequence , & qu'il s'en repentoit. Il offrit ensuite de la part de ce Duc qu'il la repareroit , en renonçant à l'alliance du Duc de Bourgogne d'une maniere aussi publique qu'il l'avoit recherchée : Qu'il confirmeroit celle de France : Qu'il y ajouteroit de nouvelles conditions telles qu'il plairoit au Roy ; & qu'il payeroit à sa Majesté cent mille ducats comptans, en cas qu'elle voulût profiter du mauvais état des affaires de ce Duc.

* Dans la dernière négociation de Galeas.

Le Roy ne fût pas tant surpris de la conduite du Duc de Milan, que touché de la bassesse d'ame qui paroissoit en luy. Sa Majesté ne jugea neanmoins à propos ; ni de le rebuter entierement , afin de ne pas perdre l'occasion qui se presentoit d'ôter un Allié au Duc de Bourgogne ; ni de luy accorder aussi tout ce qu'il demandoit , de peur que cette impunité ne le disposât à offenser une autre fois un Roy si élevé au dessus de luy. Ainsi sa Majesté répondit au Milanois travesti en Ambassadeur , qu'elle n'avoit que faire de l'argent de son Maître , & qu'elle en avoit plus que luy. Mais que puisqu'il se repentoit de s'être détaché de son alliance , elle consentoit de la renouveler dans les propres termes qu'elle avoit été conquë , sans y rien ajoûter , diminuer , ni changer. Le Milanois trop heureux de l'accepter en cet état , parce qu'elle contenoit un article qui lioit les mains de sa Majesté pour le secours du Duc d'Orleans , ne partit de la Cour de France qu'aprez que le nouveau Traité eut été ratifié des deux côtez , & publié à Paris.

L'inconstance du Duc de Milan ne fut pourtant pas si sensible au Duc de Bourgogne , que l'esperance qu'il perdit par cette occasion de s'emparer de la Provence. Loüis s'étoit saisi des Châteaux d'Angers & de Bar , sans aucun autre droit que celui de la bienveillance , aprez que le Duc de Calabre fils unique de René d'Anjou Roy de Sicile , & le Duc Nicolas fils unique du Duc de Ca-

labre, étoient morts sans laisser de posterité. Le Roy de Sicile âgé de prez de quatre-vingts ans, avoit été si touché de ce que Louïs qui étoit son neveu, au lieu de le consoler de ce qu'il avoit perdu son fils & son petit fils, le traitoit d'Ennemy, qu'il avoit travaillé à le frustrer du reste de sa succession, & à la faire passer au Duc de Bourgogne.

Ce projet n'avoit pu demeurer si secret, que les Espions de sa Majesté à la Cour de Provence ne le découvrirent. Ils l'en avoient informée, & comme elle avoit accoustumé d'user d'une extreme diligence en de semblables rencontres, & de couvrir ses démarches de plus d'un pretexte, afin que si l'un devenoit inutile, l'autre ne le fût pas, elle feignit d'avoir voüé divers Pelerinages à des Saints, dont les Reliques se trouvoient dans les lieux par où elle devoit passer. Elle donna dans cette vue le rendez-vous à ses Troupes en Bourbonnois, & en Auvergne. Elle les assembla, & les mena vers la Provence. Elle avoit publié dez le commencement de cette marche, qu'elle alloit se saisir du Comté d'Avignon; & qu'il étoit de sa dignité de ne plus souffrir les attentats des Legats du Pape Sixte Quatre, qui formoient tous les jours de nouvelles entreprises contre les libertez de l'Eglise de France. Et de fait il étoit alors survenu une grande querelle entre Charles de Bourbon Archevêque de Lyon, & Julien Della-Rovéré Cardinal de saint Pierre-aux-liens, qui fut depuis Pape sous le nom de Jules Second.

Ce

Cedifferend estoit allé si loin, que le Roy avoit ordonné qu'il se tiendrait un Concile à Lyon suivant les Decrets des Conciles de Constance & de Bâle, qui commandoient que l'on en tint tous les cinq ans, & plusieurs Evêques de France étoient déjà arrivez dans Lyon. Mais comme l'intention de Louïs n'étoit que de cacher le veritable sujet de sa marche, il ne fut pas plutôt arrivé sur la frontiere de Provence qu'il renvoya les Evêques chacun dans son Diocèse; sous pretexte qu'il venoit de recevoir des assurances du Pape, que sa Sainteté luy donneroit satisfaction. Mais le Duc de Bourgogne ne pensoit pas moins que Louïs à la succession du Roy de Sicile.

On ne sçait si ce Duc avoit commencé à découvrir que Cossa le trompoit, ou s'il apprehendoit seulement que le vieux René d'Anjou Roy de Sicile ne changât de volonté à son égard. Mais il est constant qu'il avoit avant la bataille de Granfon envoyé Chateauguyon en Piémont pour y lever des Troupes, & pour les mener en Provence prendre possession de cet Etat. Chateauguyon étoit à peine arrivé à Vercell, Ville destinée pour son lieu d'assemblée, lorsque les nouvelles y vinrent de la bataille de Granfon.

Philippe Comte de Bresse cadet de la Maison de Savoye, & Allié des Suisses à cause qu'une partie de son appennage leur étoit voisine, prétendit avoir part à leur victoire; & crut que l'on se moqueroit de luy, s'il laissoit échaper la proye qui

étoit presque sous sa main. Il étoit informé du dessein de Chateauguyon, & de la somme qu'il avoit apportée, & il prit de si justes mesures, qu'il s'empara de tout cet argent. Chateauguyon eut de la peine à sauver sa personne : Ses domestiques furent arrêtez : On se saisit de ses papiers, & l'on y trouva le projet du Duc de Bourgogne sur la Provence. Le Comte de Bresse qui n'ignoroit pas le plaisir qu'il feroit à Louïs en luy envoyant cette piece, dépêcha un Gentilhomme qui la porta à sa Majesté.

Le Roy apres l'avoir examinée ; & reconnu l'utilité qu'il en pouvoit tirer, voulut qu'elle fût montrée au Roy de Sicile son Oncle. Ce vieux Prince n'eut pas plutôt jetté les yeux dessus, qu'il éprouva que rien ne donne tant d'indignation que de voir une personne resoluë d'arracher de force les biens qu'on luy vouloit faire volontairement. Il traita d'ingrat le Duc de Bourgogne. Il le jugea indigne de sa succession : Il s'applaudit à luy-même de ne s'être pas hâté de le déclarer son heritier ; & par une réflexion toute différente, il se plaignit aussi de n'avoir plus personne à qui donner les biens dont il pouvoit disposer.

Cossa ne perdit pas un moment si favorable sans représenter au Roy son Maître que le Duc de Bourgogne étoit le plus inflexible des hommes, & ne démordoit jamais de ce qu'il avoit une fois entrepris. Que puisqu'il étoit resolu d'avoir la Provence de gré ou de force, il y porteroit bientôt ses ar-

mes, quand mêmes il devroit s'accorder pour cela avec les autres Ennemis. Que le Roy de France le laisseroit faire, quand ce ne seroit que pour goûter le plaisir de voir porter à son Oncle la peine de l'avoir déshérité, * & qu'ainsi le Roy de Sicile seroit dépouillé avant que de mourir. Que pour éviter cet inconvenient, il valoit mieux s'accommoder avec le Roy de France; parce que l'on étoit certain d'un côté que ce Prince ne toucheroit point à la Provence durant la vie de son Oncle, & de l'autre la Provence n'auroit plus rien à craindre du Duc de Bourgogne.

* Dans la négociation de Cossa.

Plus le Roy de Sicile vieillissoit, plus il étoit susceptible des terreurs paniques. Celle que Cossa luy suggeroit le toucha si sensiblement, qu'il luy donna pouvoir de menager sa reconciliation avec le Roy son neveu. Cossa parvenu par tant de détours à la fin qu'il s'étoit proposée, écrivit à Louis qu'il n'y avoit plus de temps à perdre; & que s'il ne vouloit que la Provence luy échapât, il rendit promptement à son Oncle les châteaux de Bar & d'Angers. Louis répondit qu'il y consentoit; mais que pour témoigner qu'il ne le faisoit pas par force, il desiroit que ce fût dans une entrevue de leurs Majestez. Il ne fut pas difficile à Cossa de persuader le Roy de Sicile d'acheter un repos assuré pour le reste de sa vie, en allant à Lyon. Il y fut reçu avec des marques d'affection qui le charmerent; & ce fut là que Cossa prit la liberté d'expliquer devant les deux Roys sa conduite, telle qu'on vient de la

décrire. Il en reçut de l'un & de l'autre les récompenses qu'elle meritoit : Toutes les personnes desintéressées le louèrent d'avoir avec tant d'adresse servi son Maître: Louis avoua qu'il luy étoit redevable de l'esperance de réunir la Provence à sa Couronne ; & le Roy de Sicile plus content qu'il ne pouvoit dire , s'en retourna disposer ses Peuples à n'avoir plus aprez luy de Maître particulier.

Tout autre que ce Prince n'auroit pas aisément réussi dans une affaire si delicate : mais sa bonté naturelle , & sa longue familiarité avec ses Sujets , avoient acquis un tel ascendant sur l'humeur fiere & indocile des Provençaux , qu'ils n'étoient pas capables de luy rien refuser. Et de fait ils acquiescerent promptement à ce qu'il leur proposa , moyennant des conditions dont la principale fut : Que le Roy de France payeroit au Roy d'Angleterre cinquante mille écus pour la rançon de Marguerite d'Anjou fille du Roy de Sicile, prise en bataille avec le Roy Henry Six son mary , ce qui fut executé ; & Louis pour une plus grande sûreté de sa nouvelle acquisition , menagea depuis avec tant d'adresse l'esprit de cette Princesse ; qu'il tira d'elle non seulement la confirmation de ce que le Roy de Sicile son pere avoit fait en faveur de la France , mais encore une cession en bonne forme de tous les autres droits & de toutes les prétentions de la Maison d'Anjou. * Cet Acte est d'autant plus considerable , que Marguerite d'Anjou étoit l'unique personne vivante de sa Maison dont elle donnoit les biens & les droits ; &

* Il se trouve dans le recueil de Lomenie au dernier volume des Titres de Provence.

que le Successeur de Louis travailla durant tout son Règne, à se mettre en possession des biens compris dans ce Titre.

Il ne restoit plus d'autres Alliez du Duc de Bourgogne que le Roy de Naples, & la Duchesse de Savoye. Mais si l'un & l'autre ne l'osèrent abandonner aprez sa premiere disgrâce, ils prirent au moins des mesures pour n'être pas enveloppez dans la seconde, en cas qu'elle luy arrivât. Le Roy de Naples rappella le Prince Frederic son fils, qu'il avoit envoyé à la Cour de Bourgogne par les motifs que l'on a déjà representez; & la Duchesse de Savoye craignit de hazarder mal à propos les Etats de son fils, par trop de desir de luy procurer un tres-grand party.

On a vu combien elle avoit été attachée au Duc de Bourgogne; & il faut maintenant ajouter, que ce n'étoit pas par la seule esperance du mariage projectté entre la fille de ce Duc & le fils de cette Duchesse. Il y en avoit une autre raison secrecte plus forte sans comparaison, quoy qu'elle semblât être de moindre importance. Elle consistoit en ce que le Roy & la Duchesse pour être enfans d'un même Pere & d'une même Mere, n'en avoient jamais été mieux intentionnez l'un pour l'autre. Ce n'est pas qu'ils n'eussent l'esprit à peu prez tourné de même; & que l'on ne remarquât tant de ressemblance dans leur extérieur & dans leurs inclinations, que ceux qui les auroient vus sans les connoître d'ailleurs, ne les eussent facilement pris pour le Frere & la

* Dans la négociation de Montigni.

Sœur : mais c'est qu'une antipathie universelle avoit entièrement corrompu * ce que la nature avoit mis en eux pour former & pour entretenir l'union.

Ils avoient le même goût , & pourtant rien de ce que l'un faisoit ne plaisoit à l'autre. Ils évitoient réciproquement leur présence ; & chacun d'eux blâmoit dans l'autre non seulement ce qu'il y trouvoit à redire , mais encore ce qu'il auroit approuvé dans des personnes indifférentes. On ne sçait si ce fut la faute du Gouverneur & de la Gouvernante de leur enfance, qui ne s'opposèrent pas d'abord à cette alienation, ou si elle fut supérieure aux remèdes qu'on y voulut apporter : mais il est constant qu'elle dégénéra enfin en une haine, qui trouva dans la suite plus d'occasions qu'il n'en falloit pour se fomentér, & mêmes pour s'accroître. Le Roy étoit persuadé que la passion dominante de la Duchesse devoit être pour la Maison dont elle étoit sortie, c'est-à-dire pour l'agrandissement de la Monarchie Française ; & la Duchesse à proprement parler, n'aimoit que son fils. Elle auroit voulu, si elle l'eût pu, l'élever sur le Trône de la France au préjudice de tout ce qu'elle avoit de parens ; & c'étoit dans l'espérance qu'il y monteroit un jour , qu'elle s'étoit intriguée pour luy faire épouser l'héritière de Bourgogne. Elle ne doutoit pas que son Frere n'oublieroit rien de ce qu'il jugeroit capable de traverser cette alliance ; parce que le plus grand intérêt que la France avoit alors , é-

étoit d'empêcher que la Maison de Bourgogne qui égalait presque la puissance de ses Roys, ne l'accablât par la jonction de ses Etats avec ceux de la Maison de Savoye. Ainsi la haine d'un côté & l'utilité de l'autre avoient formé entre le frere & la sœur une inimitié qui paroissoit irreconciliable, lorsque l'un & l'autre montrèrent par un celebre exemple, que les passions aussi-bien que les vertus reçoivent entre elles la loy de la plus forte.

La bataille de Granfon ouvrit les yeux à la Duchesse de Savoye; & luy fit craindre de perdre les Etats de son fils, en pensant y ajouter les Pays-bas; Il n'en falut pas davantage pour soumettre dans son esprit la haine à la nécessité de ses affaires; ny pour l'obliger à dépêcher vers son Frere Montigni Gentilhomme de merite, en qualité d'Agent secret pour le rétablissement de l'ancienne intelligence entre la France & la Savoye. Mais comme le Duc de Bourgogne étoit trop puissant pour succomber par une seule bataille; & que de l'humeur qu'il étoit il n'y avoit aucune apparence qu'il se retirât sur sa perte, l'ordre verbal que Montigni reçut de la Duchesse de Savoye, fut de rien conclure jusqu'à ce que l'on eût vu le succez des nouvelles Troupes que levoit le Duc de Bourgogne. Cette commission étoit difficile à executer, puisqu'il s'agissoit d'amuser le Roy le plus habile de son temps; & Montigni ne l'accepta, que parce qu'il ne luy étoit pas libre de la refuser. Il y fit

tout ce qui se pouvoit, mais le Roy n'avoit qu'à se consulter luy-même; & qu'à voir ce qu'il feroit s'il étoit dans la place de la Duchesse, pour deviner ce que la Duchesse faisoit à son égard. Il ne rebuta pas Montigni; & ce fut là tout, car au reste il ne se laissa ny sonder ny amuser. Il attendit aussi-bien que sa sœur ce qui arriveroit du Duc de Bourgogne, & il apprit avec joye que ce Prince n'avoit pas réussi dans le secours extraordinaire d'argent qu'il avoit demandé aux Flamans.

Le Chancelier Hugonnet les avoit pressez d'accorder à leur Duc la sixième partie de leurs biens, & la sixième de leurs hommes capables de porter les armes; & les Flamans effarouchez par une proposition si peu attenduë, avoient répondu que la Providence divine les avoit soumis au Duc de Bourgogne; & que s'il étoit pris ou environné de ses Ennemis, ils luy offriroient non seulement une sixième partie, mais encore tous leurs corps & tous leurs biens, sans exception & sans réserve. * Mais que la charité qu'ils devoient avoir pour eux-mêmes & pour leurs familles, ne leur permettoit pas de prodiguer leurs facultez pour continuer une guerre en Pays éloigné dont le succès étoit fort incertain. Que leur Duc ne l'avoit entreprise que pour quelques peaux de mouton. Qu'elle luy seroit beaucoup plus ruineuse qu'aux Suisses. Que s'il la continuoit, bien loin d'y avoir à espérer, il y avoit tout à craindre pour luy. Que l'on venoit d'avoir à Granson des marques si certaines que Dieu ne l'approuvoit

* Dans le résultat de leur assemblée.

voit pas , qu'il n'étoit pas possible d'en douter. Qu'ils le conjuroient de ne plus s'exposer à l'inconstance de la fortune : De ne point irriter Dieu par un desir trop violent de se vanger ; & de ne pas attirer le dernier malheur sur luy & sur les siens , par une obstination à contre temps. Mais un Souverain n'est jamais moins disposé à suivre le conseil de ses Sujets , que lorsque l'avis qu'ils luy donnent est intéressé , & que d'ailleurs ils luy refusent en même temps ce qu'il leur demande.

Le Duc de Bourgogne prit la remontrance des Flamans pour une insulte qu'ils luy faisoient dans son adversité , & pour une désobéissance formelle. Il supposa qu'il n'y alloit pas moins de sa réputation de témoigner de la déference pour leur sentiment , que de ne se pas vanger des Suisses ; & par un secret admirable que les Historiens de son temps eussent beaucoup mieux fait d'approfondir lorsque la chose étoit possible , & peut-être facile , que de s'amuser à cent autres particularitez peu importantes , il assembla en moins de trois mois une armée aussi belle qu'avoit été la première , quoy qu'il ne luy eût resté ni argent , ni meubles , & qu'il n'eût engagé aucune de ses Terres. Il la conduisit en personne devant la petite ville de Morat Place assez proche de Berne , & dépendante du Comte de Romont.

Les Suisses s'en étoient emparez aprez la Bataille de Granfon , & l'avoient pourvuë de toutes les cho-

ses nécessaires pour soutenir un long siège. Elle fut investie le neuf de Juin mil quatre cent soixante seize , & pressée durant treize jours avec toute la violence imaginable. Les Suisses n'avoient rien oublié pour se mettre sur la défensive ; & tous les hommes d'entre eux propres à porter les armes , les avoient prises par l'esperance , ou pour mieux dire par l'avidité du gain immense que leurs compagnons avoient fait à la bataille de Grançon. Ils avoient ainsi assez d'Infanterie , mais la Cavalerie leur manquoit ; & le préjudice qu'ils en avoient reçu à Grançon où ce seul défaut les avoit empêché de poursuivre les fuyards , leur avoit appris à solliciter les Villes Imperiales leurs Alliées d'y pourvoir en toute maniere. Ces Villes interessées dans la querelle des Cantons par les motifs que l'on a déjà representez , avoient levé quatre mille Cavaliers agguerris , & les avoient envoyez aux Suisses. Il ne s'agissoit plus que de trouver un General , & c'étoit là la difficulté qui embarassoit le plus les Ennemis du Duc de Bourgogne. Les Suisses ne vouloient point de General Alemand , & les Alemans n'en vouloient point de Suisse. Les uns & les autres ne convenoient pas mieux sur le choix d'un Etranger ; & ce seul obstacle auroit arrêté le secours des Alliés dans Morat , si le Roy Louis Onze n'y eût pourvu.

Ce Prince qui ne perdoit aucune occasion indirecte de nuire au Duc de Bourgogne , avoit prévu

que René Second Duc de Lorraine étoit le Chef qu'il falloit aux Suiffes & aux Alemans assemblez; car outre qu'il étoit de si bonne Maison, que ny les uns ny les autres ne dédaigneroient pas de luy obeïr, il avoit trop d'intérêt dans l'affaire pour donner du soupçon qu'il voulût trahir ses Alliez.

Ce jeune Prince avoit été si different de ce qu'il étoit alors, qu'il n'y a jamais eu d'exemple d'un aussi grand changement qu'étoit celuy que l'expérience & la mauvaise fortune avoient faite en luy. Il avoit été le plus étourdi de ceux de son âge; & l'on avoit remarqué autant de fautes dans sa conduite, qu'il avoit fait de démarches. Il s'étoit intrigué mal à propos dans les affaires de Sigismond d'Autriche, des Villes Imperiales, de l'Electorat de Cologne, & des Suiffes, & il en avoit perdu ses Etats. Il n'esperoit presque plus de les recouvrer; & il avoit cherché un azile en France, où il possédoit quelques Terres qui avoient été données en dot à sa premiere femme. Le mépris que les Lorrains avoient pour luy, leur en avoit presque ôté le souvenir; & Louis qui l'avoit engagé par des ressorts indirects dans toutes ces mauvaises affaires, ne travailloit point à le rétablir. Sa Majesté croyoit mêmes ne le devoir pas faire en bonne politique; de crainte que si ce Duc se voyoit paisible, il ne pensât à recouvrer la succession de René d'Anjou son grand-pere maternel,

qu'il prétendoit que la France luy eût enlevée. Loüis ne luy payoit qu'une fort petite pension, encore ne la touchoit-il pas toujours à point nommé. Il vivoit en homme privé dans une de ses Terres en Champagne où il s'étoit retiré, lorsque Loüis luy fit inspirer le dessein de s'aller mettre à la tête de l'armée Confédérée contre les Bourguignons. Il s'en excusa d'abord sur le défaut d'une escorte suffisante pour le garantir de tomber entre les mains de ses Ennemis, en passant par des lieux qu'ils occupoient. Mais on luy donna un grand corps de Cavalerie François, qui le mena par toute la longueur de la Lorraine; & le rendit seurement dans l'Alsace, d'où il alla sans danger s'offrir aux Confederez. Les Alemans qui le regardoient comme un Prince de leur nation, le créèrent leur Chef; & les Suisses l'accepterent aussi pour le leur avec d'autant plus de joye, qu'ils le prenoient pour un Ange que Dieu leur avoit envoyé, lorsqu'ils faisoient reflexion sur le temps, & sur les autres circonstances de son arrivée.

L'armée des Confederez marcha sous sa conduite contre le Duc de Bourgogne, & parut à la vuë de Morat le dixième jour du siège. Elle trouva les Assiégeans qui l'attendoient de pied ferme, & elle employa trois jours entiers à reconnoître la situation de leur camp. Ils n'assiégeoient la Place que d'un côté, quoy qu'ils fussent en plus grand nombre qu'il ne falloit pour une entiere circon-

vallation; & ils étoient aussi avantageusement retranchez, que le lieu & le peu de lumieres que l'on avoit alors de l'art des fortifications le pouvoient permettre. * L'avant-garde de Bourgogne au nombre de huit mille hommes, occupoit l'espace qu'il y avoit entre la ville de Morat & le Lac, & l'émminence qui la couvroient. Le Duc de Bourgogne étoit sur l'émminence avec un corps de bataille, dont on ignore le nombre & la qualité des soldats; & l'arriere-garde où il y avoit plus à craindre, parce qu'elle étoit exposée à la premiere impetuosité des Suisses & des Alemans, étoit composée de trente mille hommes tant en Cavalerie qu'en Infanterie, & s'étendoit en pleine campagne depuis le bas de cette éminence jusqu'à de larges fosses qu'elle avoit creusées devant elle.

* Ces particularitez sont tirées de Champier, de Vassembourg & Rosieres.

Le Duc de Lorraine n'avoit que trente cinq mille hommes, qu'il rangea par l'avis de ses Officiers Generaux en un seul corps, afin de le rendre capable d'un plus grand effort. Il étoit composé des quatre mille Cavaliers des Villes Imperiales, & de l'Infanterie Suisse divisée en dix mille Arquebustiers, onze mille Piquiers, & dix mille Hallebardiers. Le Duc de Lorraine les mêla; & jeta la Cavalerie sur les ailes, afin de n'être pas enveloppé par les Bourguignons en cas qu'ils sortissent de leurs lignes. Cette précaution luy fut néanmoins inutile: car encore qu'il usât de plusieurs ruses pour attirer le Duc de Bourgogne en rase campa-

gne, elles ne servirent qu'à l'obliger de se mieux tenir sur ses gardes. Il se souvenoit d'avoir perdu la bataille de Granfon pour n'avoir pas profité de l'avantage du lieu, & il ne vouloit pas qu'on luy reprochat d'avoir deux fois échoüé contre un même écueil. Et de fait le Duc de Lorraine apres avoir tâté les Bourguignons en divers endroits par de frequentes escarmouches depuis le dix-neuf de Juin jusqu'au vingt-deux, les attaqua enfin en cet ordre. Il convint avec la garnison de Morat du signal qui luy seroit donné pour faire une sortie generale sur les huit mille hommes de l'Avant-garde ennemie, commandez ce jour là par Antoine frere naturel du Duc de Bourgogne, & il mena toute son armée contre l'arriere-garde du même Party. La garnison de Morat sortit à point nommé, & les Bourguignons furent en un moment attaquez par devant & par derriere avec toute la vigueur imaginable. Plusieurs heures se passerent sans que l'on emportât leurs retranchemens: mais enfin l'effort des Suisses fut si grand, qu'ils entrerent dans le quartier du Comte de Romont. Ils n'y furent pas plûtôt entrez, quoy qu'en petit nombre, par l'ouverture qu'ils s'étoient faite, que les Bourguignons au lieu de les tailler en pieces à mesure qu'ils passoient, furent encore une fois saisis d'une terreur panique. Leur avant-garde fut universellement défaite; & le Comte de Romont apres avoir inutilement tâché de la retenir & de

la rallier, se vit contraint pour éviter d'être étouffé dans la presse, de se retirer au corps de bataille. Il n'y fut pas long-temps en sûreté ; parce que la crainte qui l'y avoit précédé augmenta de sorte par sa présence, qu'elle y produisit le même effet qu'à l'avant-garde. Ils abandonnerent leur poste avec tant de précipitation, que le Duc de Bourgogne & le Comte de Romont furent réduits à les suivre, ou à se laisser prendre en demeurant sur l'éminence où ils se trouvoient.

Ils ne venoient que d'en partir, lorsque les Suisses y arriverent ; & ne trouvant personne, ils attaquèrent par derrière les huit mille hommes du Bâtard de Bourgogne, pendant que la garnison de Morat continuoit de les presser vigoureusement par devant. Le Bâtard de Bourgogne ne perdit ni le jugement, ni le courage ; & fut plus heureux à retenir les siens, que n'avoient été le Duc de Bourgogne & le Comte de Romont : mais sa valeur & celle qu'il sut inspirer aux Troupes qu'il commandoit, ne servit qu'à les faire succomber avec plus de gloire, puisqu'elles furent taillées en pieces. Les fuyards n'eurent pas le même succès qu'à Grançon, où leur agilité avoit laissé bien loin derrière les Suisses fatiguez & pesamment armez qui les poursuivoient : car la Cavalerie des villes Imperiales n'étant que sur les aîles de l'Armée des Confederez, s'en détacha facilement, & se mit aux trousses des Bourguignons.

Elle les poursuivit jusqu'à ce qu'elle se lassâ de tuer, & de faire des prisonniers ; & le nombre des morts qui furent trouvez des deux côtez sur le champ de bataille & aux environs, fut fort inégal. Il n'y étoit demeuré que cinquante Suisses ou Alemans ; & l'on y comprâ jusqu'à dix-huit mille Bourguignons selon quelques Historiens, ou vingt-deux selon d'autres.

Le Comte de Romont acheva de perdre son Etat apres cette bataille ; & le Duc de Bourgogne craignant pour son Comté de Bourgogne qui étoit le premier exposé à l'invasion des vainqueurs , s'y retira. Il n'y souffrit qu'une irruption legere de l'Evêque de Bâle, qui s'en retourna apres avoir pillé quelques villages ; & la victoire de Morat n'auroit point eu de suite plus fâcheuse que celle-là à l'égard du Duc de Bourgogne, s'il eût voulu demeurer sur sa perte. Le Duc de Lorraine fut celui des vainqueurs qui gagna le plus à la bataille de Morat, quoiqu'il n'y eût contribué que de sa personne. Les Alemans & les Suisses s'accorderent à luy donner la moitié du butin. Ils conclurent avec luy une Alliance pour dix ans ; & le rétablirent dans ses Etats, sans qu'il luy en coûtât rien.

* Dans la négociation de Riberol.

La negociation de Montigny avec Louïs Onze pour la Duchesse de Savoye * n'avoit pas été si secreete, quelque soin que l'on eût pris de part & d'autre de la cacher, que le Duc de Bourgogne n'en eût été informé ; & si le dépit qu'il en avoit conçu

conçu n'avoit pas encore éclaté , c'étoit parce que connoissant la Duchesse il avoit prévu que quelques mesures qu'elle eût prises avec les François , elle romproit avec eux pour retourner dans son Party s'il gagnoit la seconde bataille contre les Suisses. Mais se voyant battu à Morat , il ne douta plus que cette Princesse ne l'abandonnât ; & il crut le devoir d'autant moins souffrir , qu'il ne s'étoit embarrassé dans le labyrinthe où il se trouvoit , que pour vanger la querelle de la Maison de Savoye contre les Suisses.

Il n'y avoit pas d'autre moyen de prévenir l'inconstance de la Duchesse de Savoye , que de l'enlever. Cette action étoit audacieuse , violente , sans exemple dans les derniers siècles , & de tres-perilleuse consequence. Mais le Duc de Bourgogne étoit persuadé qu'il n'y avoit plus rien à ménager pour luy hors de ses Etats , & que tout luy étoit presque également contraire. Il envoya en Savoye des Cavaliers separés par de petites Troupes ; qui s'étant joints à point nommé , & presentés devant la ville de Chambery où étoit la Cour de Savoye , y entrèrent ; & se saisirent de la Duchesse , de son second fils , & de ses deux filles. Ils auroient aussi enlevé les deux autres fils , qui étoient le Duc , & le troisième , s'ils eussent eu plus de hardiesse ou de diligence. Mais ils donnerent le loisir à quelques domestiques de sauver ces deux jeunes Princes ; & de les conduire chez un de leurs Oncles paternels , qui étoit Evêque de Geneve. La Duchesse

se & ses trois autres enfans furent menez dans le Château de Rouvres au Duché de Bourgogne , où l'on tâcha de leur donner tous les divertissemens capables d'adoucir le ressentiment de la perte de leur liberté. On leur permit d'avoir les plus nécessaires de leurs domestiques ; & de les envoyer en divers lieux , sans que l'on se mît autrement en peine des commissions qu'ils leur donnoient.

Le Roy ne fut pas touché de l'injure faite à sa Sœur , parce qu'il supposoit qu'elle n'avoit que trop mérité la peine qu'elle souffroit : mais il le fut beaucoup du contre-coup qui en rejaillissoit sur luy , & plus encore de la crainte que le Duc de Bourgogne ne s'emparât des Etats de Savoye. L'occasion en étoit favorable ; & le Duc de Bourgogne n'avoit pour achever l'exécution de son projet , qu'à employer les Troupes qui luy étoient restées de la défaite de Morat , à se saisir des deux petits Princes de Savoye qui luy étoient échapez. L'Evêque de Geneve n'étoit pas assez fort pour les garder ; & les autres Princes de la Maison de Savoye étoient si divisez entre eux , qu'on les auroit opprimés l'un apres l'autre avant qu'ils se fussent reconciliez.

Ainsi Louïs comprit que pour garentir les Etats de Savoye , il falloit qu'il en eût le Duc entre ses mains. Mais il n'y avoit pas lieu d'user de la force ; & d'ailleurs sa Majesté ne vouloit donner aucun pretexte plausible au Duc de Bourgogne de

laisser en repos les Suisses, pour tourner les armes contre elle.

L'Evêque de Geneve étoit un Prince né pour le plaisir, & ennemy de toutes sortes d'affaires. Sa principale application étoit d'éviter les extraordinaires; & pour les ordinaires il s'en déchargeoit absolument sur un Commandeur de Rhodes, qu'il avoit auprez de luy pour cet unique sujet. Louis gagna ce Commandeur à force de presens & de promesses; & se servit ensuite de luy pour représenter à l'Evêque de Geneve, qu'il avoit bien fait de donner au Duc de Savoye un azile contre les Bourguignons: mais qu'en continuant ce charitable office, il s'alloit rendre malheureux pour toute sa vie. Que le Duc de Bourgogne le viendrait bientôt dépouiller: Luy enlever son neveu: En disposer à sa fantaisie; & l'enfermer luy-même dans une prison, comme il avoit fait sa Belle-sœur. Que l'unique moyen de prévenir ces inconveniens, étoit de mettre le jeune Duc de Savoye en dépôt entre les mains du Roy de France son oncle jusqu'à ce que le danger fût passé, ou que la Duchesse de Savoye eût été délivrée, & qu'en ce cas l'Evêque de Geneve étoit assuré d'obtenir tout ce qu'il desireroit par avance de sa Majesté. On n'a pas sçu combien ce Prelat reçut d'argent pour faire conduire sous bonne escorte le Duc de Savoye à Lyon, mais il est constant qu'il l'y envoya; & que pour se débarasser entierement, il y ajouta l'autre petit Prince, c'est-à-dire le troisième fils de la Duchesse.

Le Roy fit élever l'un & l'autre auprez de son Daupin ; & laissa le gouvernement de la Savoye à l'Evêque de Geneve, & celuy de Piémont au Comte de Bresse Princes de la Maison de Savoye. Sa Majesté prétendoit par-là témoigner que son intention étoit seulement de pourvoir aux personnes & aux biens de ses neveux ; & engager plus fortement leurs Oncles paternels à conserver les Etats de Savoye, en leur en abandonnant l'administration.

Cependant la Duchesse de Savoye en conçut de la jalousie. Elle apprehenda que ses Beaux-freres n'eussent de la peine à luy rendre la tutelle, si on les en mettoit en possession ; & sur cette défiance elle envoya promptement au Roy son frere , Riverol * Gentilhomme de Piémont son Maître-d'hôtel, pour conjurer sa Majesté de la tirer de prison. Le Roy répondit que la nature ne luy permettoit pas de manquer à la Duchesse dans un si pressant besoin, & renvoya le même Riverol pour concerter avec elle les moyens de la délivrer avec le moins de violence qu'il seroit possible.

* Dans la négociation de Riverol.

On permettoit à la Duchesse, à son second fils, & à ses deux filles, de se promener quand il leur plaisoit dans le parc de Rouvres ; & lorsqu'ils y étoient on se mettoit d'autant moins en peine de les observer, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on les en tirât sans le consentement de leurs Gardes, car c'étoit là le centre de la Bourgogne. L'on n'y pouvoit aller en grosses Troupes, sans être

découvert; & si l'on y alloit en petit nombre, on se mettroit au hazard de ne pas executer cette entreprise, ou de se voir ôter par les chemins les personnes que l'on auroit délivrées. On convint néanmoins aprez de longues reflexions sur toutes ces circonstances, que le Roy enverroient en Bourgogne un grand party de Cavalerie sous la conduite de Charles d'Amboise Seigneur de Chaumont homme de tête & de main, & sur tout parfaitement instruit des avenues de la Bourgogne. Que les Cavaliers iroient un à un, & par divers sentiers écartez, & se trouveroient au jour & à l'heure déterminée à l'endroit du parc de Rouvres le plus éloigné du Château. Que la Duchesse de Savoie s'y trouveroit aussi avec ses enfans, & ceux de ses domestiques qu'elle voudroit sauver avec elle. Qu'elle donneroit un certain signal; & qu'aussitôt Chaumont & les siens, feroient tomber un pan de la muraille du Parc, qui auroit été sapé. Qu'ils donneroient la main aux Personnes prisonnières: Qu'ils les mettroient à cheval, & les escorteroient jusqu'à ce qu'elles fussent en sûreté.

Rien ne traversa l'exécution d'un projet si hazardeux; & si le bruit que la muraille fit en tombant allarma ce qu'il y avoit de Bourguignons dans Rouvres, ce ne fut qu'à leur confusion. Ils n'arriverent dans le Parc, que pour être spectateurs de l'enlèvement; & ceux qui s'y voulurent opposer, furent battus. Chaumont usa de tant d'a-

dressé & de diligence , qu'il arriva sur les Terres de France avant que les Bourguignons luy eussent opposé un Escadron capable de l'arrêter.

Le Roy n'eut pas plutôt appris la liberté de sa Sœur, qu'il partit de Lyon pour aller à sa rencontre. Leur entrevue se fit à Tours ; & quoy que Loüis eût resolu de ne rien dire à la Duchesse qui la fâchât, il ne put s'empêcher de l'appeller Madame de Bourgogne en la salüant. La Duchesse de son côté auroit eu de la peine à ne pas repartir directement à cette piquante raillerie , si elle n'eût reconnu au visage & au ton de voix de son Frere, qu'il ne parloit pas tout de bon ; & ce fut sur cette présupposition qu'elle se contenta de luy répondre, qu'elle étoit bonne Françoisse, & prête d'obeïr aux commandemens de sa Majesté. L'accueil qu'elle reçut au reste ne pouvoit être meilleur dans le fond ; puisque le Roy ne se contenta pas de luy rendre ses enfans , ny de disposer le Comte de Bresse & l'Evêque de Geneve à consentir qu'elle reprît la Regence de Savoye, mais encore il la remit gratuitement en possession des Châteaux de Montmelian & de Chambery où étoit tout ce qu'elle avoit de précieux ; quoy que sa Majesté les eût achetez bien cher de ceux qui les gardoient , de crainte qu'ils ne les livrassent au Duc de Bourgogne. Cette haute generosité qui n'a pas été louée autant qu'elle le meritoit, fut accompagnée de deux mouvemens également bizarres de celui qui la faisoit, & de celle qui la recevoit.

Louïs en comblant pour ainsi dire sa Sœur de civilitez & de bienfaits, ne laissoit pas de desirer avec passion qu'elle s'en allât au plus vite ; & la Duchesse de Savoye sembloit être sur des épines à la Cour de France, & pressoit son départ avec une ardeur qui n'étoit pas imaginable. Ainsi l'un & l'autre aprez avoir passé sept ou huit jours au Plessis-les-tours ; & convenu de la maniere * dont ils vivoient ensemble à l'avenir qui fut mise par écrit, se separerent. Ils ne se revirent plus depuis, & neanmoins ils observerent tres-exactement la parole qu'ils s'étoient reciproquement donnée : comme s'ils eussent voulu montrer par un exemple éclatant, que l'amitié entre les Grands se conserve mieux de loin que de prez.

* Dans cette convention.

Le Duc de Bourgogne n'eut pas dissimulé comme il fit l'attentat de Chaumont, si une affaire plus pressée ne l'eût contraint de tourner ailleurs ce qui luy restoit de forces. Le Duc de Lorraine avoit employé le butin qu'il avoit fait devant Morat à lever des Troupes Alemandes, qu'il avoit conduites dans son Pays, pour tâcher de le recouvrer. Elles n'étoient pas en assez grand nombre pour former plusieurs sièges à la fois ; & d'ailleurs il y avoit apparence que si elles pouvoient reprendre la Ville de Nancy dont les Bourguignons n'avoient pas eu le loisir de reparer les murailles, le reste du Duché de Lorraine suivroit bientôt l'exemple de sa Ville Capitale. Ainsi le siège fut remis devant Nancy : mais les commencemens n'en furent pas si heu-

reux que le Duc de Lorraine s'étoit promis , parce qu'il y avoit dans la Place le Seigneur de Bure de Croy qui commandoit à douze cent braves soldats , dont il y avoit trois cent Anglois sous un Capitaine de même nation nommé Clopin par quelques Auteurs , & Cochin par les autres. La défense de Nancy ne fut pas moins vigoureuse que l'attaque , & les Assiégeans n'avancerent pas beaucoup leurs travaux en quarante jours de siège. Ils ne laissoient pas néanmoins de presser le Duc de Bourgogne qu'il vint les dégager : mais ce Prince étoit alors si possédé de la mélancolie dont on a déjà parlé , qu'il s'étoit remis sur Campobasso du soin de rétablir son armée , & de dégager Nancy. Il luy donnoit pour cela cent mille écus d'appointement , & il luy déferoit plus qu'à tous ses autres Officiers de guerre. Mais Campobasso au lieu de rendre la pareille à un Prince qui n'avoit plus d'égards que pour luy, l'en haït davantage , & chercha de nouvelles occasions de le perdre.

Il sollicita encore une fois Louis par l'entremise du Seigneur de Craon , qui commandoit un camp volant pour la France dans le Barrois ; & sa Majesté persistant à ne pas écouter ce traître , il promit au Duc de Lorraine d'empêcher le secours de Nancy. Il fit entendre au Duc de Bourgogne que les Assiégez n'étoient pas si pressés qu'ils le mandoient , & qu'il ne falloit pas si-tôt opposer à l'Ennemy une armée battuë deux fois de suite. Il amusa de sorte le Duc de Bourgogne par ces deux mauvaises

mauvaises raisons, qu'il étoit encore avec son armée à quatre lieues de Nancy, lorsque la Place se perdit par cet accident.

Le vaillant Cochin y fut tué d'un coup de canon ; & ses Anglois qui n'avoient de déference que pour luy, ne voulurent plus obeir à qui que ce fût, non pas mêmes au Seigneur de Bure leur Gouverneur. Ils se plaignirent que le Duc de Bourgogne les méprisoit, parce qu'ils avoient passé plus de six semaines sans apprendre de ses nouvelles, & leur mécontentement dégénéra en moins d'une heure en une sedition ouverte. Ils dresserent eux-mêmes les articles d'une capitulation avec le Duc de Lorraine, qui leur permettoit de sortir de Nancy, & d'en emporter tout ce qui leur appartenoit. Ils contraignirent Bure de la signer, apres avoir soulevé contre luy la meilleure partie de sa garnison ; * & l'on ne vit jamais dans une rencontre plus importante la necessité qu'il ya de mettre dans des Places menacées de siège des Gouverneurs, non seulement habiles, mais encore accreditéz.

* Dans la relation de ce siège.

Le Duc de Bourgogne arriva le lendemain devant Nancy & reconnut par experience, que s'il se fût hâté d'un jour il auroit infailliblement sauvé cette Ville ; parce que le Duc de Lorraine étoit si peu resolu d'attendre de pied ferme l'armée de Bourgogne durant que Nancy tenoit encore, qu'apres mêmes qu'il en fut le maître il n'osa demeurer, ny dedans, ny sous l'Artillerie de ses ramparts. Il se conten-

Tome II,

Z

ta d'y jeter des Troupes suffisantes pour la garder ; & comme il n'avoit ny vivres , ny argent pour en acheter , il se retira sans y en avoir mis, dez que les Avancoueurs de l'avant-garde ennemie parurent. Le Duc de Bourgogne en fut précisément informé, & délibéra s'il entreroit dans les retranchemens d'où le Duc de Lorraine venoit de sortir : S'il formeroit un second siège regulier devant Nancy , ou s'il se contenteroit de la bloquer.

Tous les Officiers de guerre , excepté Campobasso, furent de l'avis du blocus ; sur ce que la Place étant mal pourvue de vivres , on étoit assuré de la prendre pourveu que l'on empêchât qu'il n'y entrât aucuns , & par consequent sans rien hazarder. Car encore que les petites places d'Espinal & de Vaudemont eussent osé se soulever contre le Duc de Bourgogne , elles n'ouvrieroient pas au Duc de Lorraine un passage suffisant pour ravitailler Nancy ; & le Duc de Bourgogne étoit assuré de les réduire sans siège , & d'empêcher en attendant que rien n'entrât par-là dans Nancy , pendant qu'il demeureroit le maître du reste de la Lorraine comme il l'étoit. De plus l'armée de Bourgogne subsisteroit commodément au Pont-à-mousson & aux environs de Nancy : Elle y recevroit du Luxembourg & de la Franche-Comté toutes les provisions qui servoient à la nécessité , & à l'abondance : Elle s'y rétablirait des fatigues souffertes à Granfon & à Morat : Elle y recevroit les ren-

forts considerables des recruës qui se faisoient pour elle dans toutes les Provinces des Pays-bas: Elle reprendroit Nancy au fort de l'hyver en se rafraîchissant; & elle seroit ensuite au commencement du printemps en état d'être employée contre les Suisses, ou à quelque autre entreprise que formeroit le Duc de Bourgogne.

Cet expedient étoit non seulement le meilleur, mais encore l'unique qu'il y avoit à prendre dans l'état où se trouvoit alors les affaires du Duc de Bourgogne: mais il ne s'accordoit pas avec les desseins de Campobasso. Ce traître avoit pris avec le Duc de Lorraine les dernieres mesures pour la ruïne de son bien-faiteur & de son Maître. Il avoit eu avec Cifron Gentilhomme Provençal domestique du Duc de Lorraine diverses conferences, dont le resultat avoit été un engagement de tuer le Duc de Bourgogne, ou de procurer la prise de ce Prince, & l'entiere défaite de son armée.

Il n'y auroit eu moyen d'executer ny l'un ny l'autre de ces projets, si Nancy eût été seulement bloquée; parce que l'armée des Bourguignons ne se seroit point assemblée, & le Duc de Bourgogne ne se fût trouvé en aucun lieu où Campobasso eût été le plus fort. Il falloit donc un siège regulier devant Nancy, qui exposât l'armée du Duc de Bourgogne à être entierement défaite, & qui attirât ce Duc peu accompagné au quartier de Campobasso pour le visiter; & ce fut dans cette double vuë, que le perfide Campobasso s'obstina seul à soutenir contre

le sentiment commun, qu'il y alloit de la reputation du Duc de Bourgogne d'assiéger régulièrement Nancy ; quand ce ne seroit que pour montrer que deux batailles perduës de suite ne l'avoient pas tellement affoibli qu'il n'osât tenir la campagne , & pour empêcher ses Ennemis de se vanter de la luy avoir fait quitter.

Le Duc de Bourgogne pour être chagrin, n'en étoit pas moins presomptueux ; & c'étoit bien autant par vanité que par vengeance qu'il faisoit la guerre en Lorraine. Campobasso le toucha directement par un endroit si sensible, & le détermina par cet ascendant inévitable à suivre son avis. Ce n'est pas que le Duc de Bourgogne fût assez aveugle, pour ne pas voir que l'avis qu'il rejettoit étoit le meilleur & le plus salutaire : mais c'est qu'il crut rétablir sa gloire au point où elle avoit été avant ses deux pertes, s'il emportoit Nancy par un siège regulier à la vuë des Alemans & des Suisses. Ainsi l'armée de Bourgogne entra dans les retranchemens des Lorrains ; & Nancy fut tellement pressée, que le Duc de Lorraine en attendant le renfort que ses Alliez luy preparoient fut contraint de hazarder un grand convoy, sur l'assurance que Campobasso luy donna de le laisser passer aux Assiégés. Le convoy passa à la verité : mais ce ne fut pas sans que Cifron qui le conduisoit , fût pris. * Campobasso ne le vit pas plutôt arrêté, qu'il eut peur d'être reconnu pour ce qu'il étoit. Il chercha les expédiens propres à cacher son double jeu ; & il n'en

* Dans le recit de cette aventure.

trouva point d'autre que de se défaire de Cifron, avant que Cifron eût le loisir de le découvrir. Il alla à la tente du Duc de Bourgogne ; & il luy remontra que la conjoncture étoit venuë de faire repentir ses Ennemis de la cruauté dont ils usoient à l'égard des Bourguignons , que le hazard ou la force des armes mettoient entre leurs mains , & que l'on venoit de prendre le conducteur du convoi entré dans Nancy. Que les loix militaires pratiquées en France depuis trois cent ans , sembloient avoir été inventées pour entretenir la guerre , & non pas pour la terminer ; puisqu'elles ne traitoient que de prisonniers de guerre rachetables pour une certaine somme d'argent ceux qui étoient pris , en s'ingérant d'entrer dans les Places assiégées aprez que le canon avoit commencé à tirer. Que la feinte humanité dont cette clemence étoit revêtue , dégénéreroit en une confiance de la part des foibles , qui leur inspiroit du mépris pour les plus puissans jusqu'à ce qu'ils en fussent entièrement accablez ; & que les diverses nations dont l'Italie & l'Espagne étoient peuplées l'entendoient beaucoup mieux , puisqu'elles punissoient de la corde ceux qui avoient le malheur de tomber entre les mains des Assiégeans dans les occasions semblables à celle dont il s'agissoit. Que le Duc de Bourgogne avoit pu traiter doucement les François , en considération de ce qu'il étoit Prince de la Maison Royale de France : mais que pour les Suisses , les Lorrains , & les Alemans , on ne les dompteroit

jamais que par la severité. Qu'encore que Cifron fût né François, il ne laissoit pas de meriter que l'on commençât par luy; puisque c'étoit un transfuge qui avoit mieux aimé se bannir de sa patrie, & se rendre Lorrain, que de la voir demeurer sous la domination de Louïs Onze.

Le Duc de Bourgogne ébloüi par le faux éclat de ces raisons, ordonna que l'on pendît Cifron; & Cifron plus surpris du genre de mort que de la mort même qu'on luy annonçoit en l'avertissant de penser à sa conscience, crut qu'il n'y avoit plus rien à ménager pour luy en Lorraine, & qu'il pourroit sauver sa vie en découvrant la conjuration de Campobasso. Il s'adressa à quelques domestiques du Duc de Bourgogne qui l'étoient venus consoler; & il leur dit que si on luy vouloit sauver la vie, il reveleroit un secret qui regardoit celle du Duc de Bourgogne. Les domestiques interessez pour leur Maître, firent surseoir l'exécution, & coururent à la tente du Duc de Bourgogne l'informer de ce que Cifron venoit de leur dire. Ils y trouverent Campobasso; qui n'avoit garde d'en sortir avant que Cifron eût été pendu, parce qu'il apprehendoit trop qu'il ne découvrit ce qu'il sçavoit. Ils firent leur rapport; & Campobasso qui seulentendoit ce qu'il y avoit de caché sous les termes generaux de Cifron qu'ils rapportoient, n'attendit pas pour parler qu'on luy demandât son avis. Il soutint qu'il ne falloit pas écouter un miserable, qui feignoit d'avoir un secret à reveler par le seul

motif d'allonger sa vie de quelques momens ; & que Nancy ne seroit jamais prise, si l'on n'intimidoit par l'exemple de Cifron ceux qui s'ingeroient d'y jetter du secours. Le Duc de Bourgogne tout convaincu qu'il étoit que Campobasso avoit raison, fit pourtant un peu de reflexion sur l'affaire dont il s'agissoit, & ne voulut pas aller aussi vite qu'on le pouffoit. Il ordonna à ses domestiques de retourner à Cifron ; & de luy dire qu'il leur revelât ce qu'il avoit de secret, ou qu'il se préparât à la mort.

Cifron craignit à son tour que s'il s'expliquoit par autrui sans ajoûter les circonstances qui rendoient la chose vray-semblable, & sans répondre aux objections que l'on ne manqueroit pas de luy faire, il ne passât pour imposteur, & ne fût envoyé au supplice sans que l'on daignât ny le voir ny l'entendre. Il repartit sur cette présupposition que son secret étoit de telle importance, qu'il ne pouvoit être confié qu'aux oreilles du Duc seulement : mais qu'en recompense il étoit aussi de telle nature, que ce Duc ne voudroit pas pour la meilleure de ses Provinces ne le pas sçavoir. Les domestiques retournerent à la tente de leur Maître : mais ils trouverent à la porte Campobasso, qui leur dit que le Duc avoit défendu que l'on n'y laissât entrer personne de deux ou trois heures, & qui envoya en leur presence ordre précis au bourreau d'exécuter Cifron sur le champ. *

Campobasso se garentit ainsi par un crime, du

* Dans les
causes de cette
mort.

suppliee qu'il n'auroit pas autrement évité, & travailla depuis sans embarras à executer sa perfidie. Il persuada au Duc de Lorraine de s'adresser à Louïs Onze, dont il pouvoit tirer une assistance plus certaine & plus presente que des Suisses & des Alemans; & Louïs prévenu de la pensée que la France ne demeureroit en paix qu'autant que le Duc de Bourgogne seroit occupé ailleurs, convint de secourir indirectement le Duc de Lorraine par les voyes suivantes.

Sa Majesté écrivit en premier lieu au Seigneur de Craon qui commandoit ses Troupes dans le Barrois, de les approcher de Nancy le plus prez qu'il seroit possible, sans mettre pourtant le pied sur les Terres de Lorraine que les Bourguignons occupoient: D'assembler un grand convoi: De le faire avancer; & de n'oublier aucune autre des démarches qui servoient à persuader les Assiégez, que l'on prétendoit en soulager les Assiégez, afin que le Duc de Bourgogne détachât une partie de ses forces pour observer celles de France. Sa Majesté licencia en second lieu diverses Troupes de Cavalerie, à dessein qu'elles prissent party avec le Duc de Lorraine. Elle fit entendre en troisiéme lieu à la Noblesse de Champagne & de Picardie, l'intérêt qu'elle avoit de ne pas laisser accroître les Bourguignons, qui ne l'incommodoient déjà que trop; & les Gentils-hommes de ces deux Provinces entendant à demi mot ce qu'on leur vouloit dire, obligèrent les plus jeunes d'entre eux à partir en secret,

secrer, & séparément de leurs maisons pour aller servir le Duc de Lorraine en qualité de Volontaires: mais les Suisses & les Alemans avoient épuisé pour ainsi dire leur liberalité à l'égard de ce Duc, en l'assistanr durant le siège qu'il avoit mis devant Nancy. Ils aimoient à la vérité ce Prince, mais ils s'aimoient encore mieux; & quelque aversion qu'ils eussent pour le Duc de Bourgogne, ils refuserent absolument de marcher pour luy faire lever le siège de Nancy, s'ils n'étoient payez.

Le Duc de Lorraine n'avoit point d'argent: mais Louis Onze prenoit trop de part dans son affaire pour l'abandonner au besoin. Sa Majesté luy fit toucher vingt-trois mille écus d'or; & cette somme suffit pour lever dix mille cinq cent Suisses, & cinq cent Alemans. Le Duc de Lorraine joignit ces Troupes à celles qu'il avoit déjà; & il marcha avec tant de diligence, qu'il prévint les Bourguignons en se saisissant du Pont de Saint Nicolas, avant qu'ils y eussent envoyé assez de gens de guerre pour le garder.

Campobasso avertit les Assiégez de son arrivée; & leur fit ainsi changer le dessein que le manquement de toutes choses leur avoit inspiré de se rendre à discretion, en celuy de se preparer à une sortie generale au premier signal qui leur en seroit donné. Les Bourguignons qu'ils avoient eux-mêmes informez de leur disposition, furent étonnez de leur changement, & commencerent à dire qu'il falloit qu'il y eût des traîtres entre eux. Le Duc de

Bourgogne plus embarrassé qu'à l'ordinaire nonobstant sa fierté, assembla un Conseil de guerre où tous les Officiers de son armée furent mandez. Ceux qui luy étoient demeurez fideles, soutinrent hardiment qu'il n'y avoit aucune apparence d'attendre l'Ennemi qui étoit deux fois pour le moins plus fort qu'eux en nombre, & qui de plus n'avoit point encore fatigué: au lieu que l'armée de Bourgogne n'avoit jamais été si lassée qu'elle étoit alors. Que les mêmes Ennemis l'avoient deux fois vaincûe, quoy qu'elle n'eût point encore pati, & que maintenant elle étoit presque ruinée par un hiver extraordinairement rigoureux. Que les chevaux de ses hommes d'armes étoient trop harassés pour attendre le choc de la Cavalerie Alemande; & qu'il falloit laisser passer le Duc de Lorraine, par le même trait de prudence qui conseilloit de céder pour quelques jours aux torrens. Que ce Prince n'ayant pas de quoy donner une seconde montre à ses soldats, ils se dissiperoient en peu de jours sans espérance d'être rassemblez; & que toutes les munitions de guerre & de bouche qu'ils avoient à jeter dans Nancy, ne suffisoient pas pour ravitailler la Place durant le reste de l'hyver. Que l'armée de Bourgogne n'avoit qu'à se retirer sous le canon du Pont-à-mousson; & qu'à s'y retrancher si elle vouloit non seulement vaincre, mais encore achever la guerre; puisqu'en montrant aux Alemans du Duc de Lorraine les quatre cent cinquante mille écus qu'elle avoit dans la ville de Luxembourg, elle

étoit assurée de les attirer sous ses Enseignes ; & les Siuſſes du même party s'en étant retournez dans leurs Cantons faute de ſolde , il n'y auroit qu'à rassiéger ou bloquer Nancy pour la prendre. Mais Campobasso suivi de quelques autres Capitaines qu'il avoit corrompus , éluda la force de toutes les raisons que l'on vient de rapporter par celle-cy , dont il fit une maxime de l'art de la guerre : Qu'un General d'armée n'avoit jamais évité de passer pour lâche, lorsqu'il avoit de peur de combattre levé le piquet de devant une Place presque prise, où l'Ennemy fort ou foible se presentoit pour entrer.

Le Duc de Bourgogne hazarda là-dessus une troisième Bataille ; & pour éviter l'inconvenient qui luy étoit arrivé à Morat , où les Assiégés sortis à propos avoient emporté ses Lignes , & battu son Arrière-garde pendant que son Avant-garde étoit aux mains avec les Confederez , il tira ses Troupes de ses retranchemens , & les conduisit au devant du secours jusqu'à la maladrie de Magni. Ce poste étoit avantageux , en ce qu'il y avoit un défilé par où il sembloit que les Ennemis fussent obligez à passer pour attaquer les Bourguignons ; & les autres mesures pour combattre étoient assez judicieusement prises , si Campobasso ne les eût déconcertées en ajoutant la désertion à la perfidie. Dez qu'il vit les Bourguignons en un lieu où ils ne pouvoient éviter d'être défaits en combattant , ou d'être tuez en fuyant , il se separa d'eux sous pretexte d'aller reconnoître le Duc de Lorraine ;

& il mena à ce Duc tous les hommes d'armes qu'il commandoit , excepté treize ou quatorze Cavaliers affidez , dont il laissa quelques-uns dans l'avant-garde du Duc de Bourgogne pour commencer à fuir aussi-tôt qu'elle seroit attaquée , & pour l'intimider par leur exemple ; & il mit les autres dans l'Escadron du Duc de Bourgogne pour avoir les yeux sur luy , & pour le tuer en fuyant.

Mais les Alemans & les Suisses se persuaderent que Dieu ne beniroit pas leurs armes , s'ils recevoient ce traître en leur compagnie. Ils déclarerent si positivement qu'ils ne combattoient point avec luy , que le Duc de Lorraine fut contraint de le renvoyer. Il est vray qu'il n'alla pas loin ; & qu'il s'arrêta à Condé , par où il prévoyoit que les Bourguignons fuïroient. Il en embarrassâ le chemin par des charettes , & par des arbres coupez : Il disposa ses gens sur les avenues , & il n'oublia rien de ce qui pouvoit luy procurer la meilleure part du butin. Son infame désertion reduisit l'armée de Bourgogne à quatre mille soldats seulement , dont il n'y avoit que douze cent qui fussent en état de combattre. Il est à croire que les Historiens qui conviennent de ce nombre , écrivent à la mode de leur temps , où l'on ne comptoit précisément ny les Archers ny les gens de pied dans les armées dont la plus grande force consistoit en Cavalerie : car autrement il y auroit eu de la folie dans le Duc de Bourgogne & dans ses gens , à s'exposer à une mort certaine dans une si grande inégalité. Le fidele Ga-

liot eut la conduite de l'avant-garde de ce Duc, & s'en acquita en homme d'honneur. Le Duc de Bourgogne se mit à la tête du corps de bataille, & donna l'arrière-garde à Lallain Gouverneur de Flandres. Mais les Bourguignons étoient sujets à deux étranges inconveniens ; dont le premier leur étoit commun avec les Ennemis, & le second les regardoit en particulier. La rigueur du froid étoit alors si grande, que les soldats de part & d'autre en étoient transis ; & le vent portoit la neige qui tomboit en abondance dans les yeux des Bourguignons ; & les ébloüissoit de sorte qu'ils ne voyoient assez ny pour adresser sûrement leurs coups, ny pour éviter ceux que les Lorrains leur porteroient.

Tous les Auteurs imprimez & manuscrits disent que le Duc de Lorraine n'avoit qu'une avant-garde & un corps de bataille : cependant il écrit luy-même, * qu'il avoit une arrière-garde, & qu'elle n'étoit que de huit cent Arquebusiers. Il avoit eu la précaution de mêler dans les trois corps les diverses nations qui combattoient pour luy, afin d'éviter entre elles la jalousie de la présséance ; & il s'étoit mis à la tête de l'avant-garde, monté sur le même cheval, & avec les mêmes armes & la même devise qui luy avoient servi à Morat. Il reconnut de ses propres yeux l'ordonnance des Bourguignons ; & les voyant à couvert de tous côtez par le défilé, par un ruisseau, par une forte haye, par des colines, & par un bois, il douta d'abord

* Sa relation est dans la Bibliothèque du Roy.

* Le Duc René en a fait une relation.

de ce qu'il avoit à faire. Mais il y avoit un chemin entre les colines du côté par où elles aboutissoient au bois. Les seuls Originaires du Pays en avoient connoissance, & ce furent eux qui le montrèrent au Duc de Lorraine. Ce Prince évita par-là d'essuyer l'Artillerie des Bourguignons disposée * devant leur avant-garde, & tomba lorsqu'ils s'y attendoient le moins du haut en bas sur le flanc gauche de leur corps de bataille. Leur Cavalerie où le Duc de Bourgogne combattoit en personne, le soutint vigoureusement : mais leur Infanterie lâcha le pied, & se refugia dans le bois où les Paysans firent main basse sur elle. Les hommes d'armes Bourguignons se défendirent jusqu'à l'extrémité, & furent tous tuez, ou prisonniers. L'avant garde & l'arrière-garde du même party voyant tailler en pieces leur corps de bataille où elles avoient mis leur principale confiance, n'écouterent plus leurs Chefs qui les exhortoient d'attendre le choc. Elles fuïrent de concert vers Condé sur la Moselle, où Campobasso les attendoit ; & elles y demanderent inutilement le quartier, qu'elles eussent obtenu sur le champ de bataille. Tout ce qui s'y presenta de vaincus fut arrêté, séparé, massacré, & dépouillé ; & il y en mourut un plus grand nombre, qu'il n'en demeura sur le champ de bataille.

Le Duc de Bourgogne eut la tête fendue jusqu'aux dens d'un coup de hache, au milieu d'un Escadron où il avoit pénétré ; & reçut ensuite tant d'autres coups, que l'on eut de la peine à le reconnoître.

tre. On le trouva le lendemain cinquième de Janvier mil quatre cent septante six à la maniere de compter d'alors, tout couvert de glace ; & les curieux observerent que ce n'étoit qu'à cent pas de la chambre où il avoit écrit , que l'on livrât aux François le Connétable de Saint Pol.

Les fauteurs de l'Astrologie judiciaire triomphent icy sur la foy de Philippe de Comines , qui raconte , que le fameux Angelo Carto avoit pris party avec le Duc de Bourgogne ; soit qu'il eût d'abord préféré ce Prince au Roy de France , ou qu'il eût seulement suivi l'exemple des autres Sçavans de son siècle, qui avoient accoustumé d'aller chercher leur fortune dans les Pays-bas, par la seule raison qu'ils l'y faisoient avec plus de facilité qu'ailleurs. Il demeura domestique de ce Duc, jusqu'à ce qu'ayant exactement dressé son horoscope, il prévint qu'il mourroit en combattant dans une bataille rangée. Il chercha dez lors l'occasion de le quitter avec le plus de bien-séance qu'il luy seroit possible, & l'ayant trouvée aprez la bataille de Morar, il s'en prévalut en homme d'esprit. Il fit par avance son Traité avec Louis Onze ; qui ne se contenta pas de l'honorer de sa confidence, mais de plus sa Majesté luy donna l'Archevêché de Vienne, & le retint pourtant à sa Cour. Il disoit la Messe devant elle dans l'Eglise de Saint Martin de Tours dans le temps que l'on combattoit à Nancy ; & lorsqu'il luy presenta la Patene à baiser, il luy dit : *Sire, Dieu vous donne la paix, & il ne tiendra défor-*

mais qu'à votre Majesté d'en profiter. Il ajoûta pour s'expliquer plus nettement ces mots de l'Evangile: *Consummatum est*, l'armée du Duc de Bourgogne vient presentement d'être défaite, & luy même d'être tué. Louïs écouta le discours de l'Archevêque avec un transport mêlé de surprise & de joye; & il y a de l'apparence que sa Majesté étoit déjà prévenue aussi-bien que Comines & la plûpart des autres Courtisans, que ce Prelat étoit un veritable Prophete, puisqu'elle vouïa dez lors de changer en argent le treillis de fer qui environnoit le Tombeau de Saint Martin.

Louïs qui pensoit avoir le plus gagné à la mort du Duc de Bourgogne, y perdit beaucoup plus sans comparaison qu'aucun autre; & il ne se verifia jamais mieux que ce que les grands esprits desirerent avec le plus de passion, n'est pas toujourns ce qui leur est propre. Il en étoit de mêmes à proportion entre sa Majesté & le Duc de Bourgogne, comme il en avoit autrefois été entre les Républiques de Rome & de Carthage. Il sembloit que leur vertu fût attachée à leur opposition reciproque; & que comme elle n'avoit paru qu'aux dépens d'autrui, il falloit qu'elle cessât au moment qu'elle manqueroit d'épreuve.

On a déjà vu qu'il s'étoit fait un changement si prodigieux en la personne du Duc de Bourgogne apres la bataille de Montlehery, qu'il étoit devenu du Prince le plus accompli de son temps, le moins supportable des hommes. Sa mine s'étoit bousie: Son ton de voix élevé: Sa parole abregée:
Son

Son geste contraint , & sa démarche déreglée. Il n'avoit plus eu que de violens desirs ; & il n'en avoit eu que pour les choses qu'il ne pouvoit , ny obtenir , ny executer. Il n'avoit plus donné de relâche à son corps ny à son esprit. Il s'étoit couché le dernier , & levé le premier de sa maison. Il avoit conçu de la défiance pour ses Sujets , quoy qu'ils luy fussent tres fideles , & il n'avoit pas voulu d'autre Secrétaire que luy-même. Il avoit seul expédié toutes les Ambassades , & examiné toutes les Requestes. Il avoit donné aux exercices militaires tout le temps qu'il n'employoit pas aux affaires d'Etat ; & il ne s'étoit pas réservé un moment pour la recreation , ny pour les autres divertissemens honnêtes. Il s'étoit attribué les heureux succez. Il n'avoit reconnu les tenir de Dieu , ny par ses discours , ny par ses actions. Il n'avoit déferé au sentiment de qui que ce fût. Rien n'avoit été capable de vaincre son obstination. Tout ce qui le choquoit avoit ressenti sa cruauté ; & il s'étoit contenté du droit , ou pour mieux dire du pretexte de bienfiance, pour usurper le bien d'autrui.

Le changement qui étoit arrivé en la personne du Duc de Bourgogne, ne fut pas moindre en celle de Louïs Onze aprez la mort de ce Duc, & l'on n'a pour en être persuadé, qu'à confronter ce que l'on a dit jusques icy de sa Majesté avec ce que l'on en va dire. Il est vray qu'il ne parut dans son extérieur ny dans son temperament aucune alteration : cependant la difference de ses actions fut telle, qu'à

les examiner de prez il ne sembloit pas qu'elles fussent du même homme. Ce qu'il y avoit eu en elle d'artificieux & de caché, resta : mais il ne resta que pour être mis en usage à contre temps. Son habileté s'évanoüit presque toute entiere, & son bel esprit dégénéra en une humeur sombre. Son intelligence qui pénétrait si avant dans l'avenir, demeura aveugle dans ses propres intérêts ; & ne cessa de les trahir qu'après avoir commis une faute irréparable, en manquant de réunir les Pays-bas à la Monarchie Françoisé.

Le Duc de Bourgogne n'avoit pas été tellement occupé à former le siège de Nancy, & à le continuer, qu'il n'eût employé quelques heures chaque jour à negotier avec Louïs ; soit qu'il eût une sincere intention de se reconcilier avec luy, ou qu'il crût devoir amuser les François tant qu'il seroit incertain du succez de son entreprise, Alphonse Cinq Roy de Portugal luy en avoit fourni l'occasion, & il la menagea avec assez d'adresse.

C'étoit la coûtume des Roys de Castille de se marier alternativement dans les Maisons Royales de Navarre & de Portugal lorsqu'ils suivoient exactement leurs veritables intérêts, & qu'ils ne se laissoient prévenir ny par l'amour ny par la haine. Henry Quatre Roy de Castille en avoit usé de mêmes, & s'étoit allié en premieres noces avec l'Infante de Navarre : mais cette Princesse ne luy donnant point d'enfans, il l'avoit repudiée pour se marier avec l'Infante de Portugal. Celle-cy avoit accouché

d'une fille : mais Isabelle de Castille sœur de Henry avoit prétendu que cette fille fût illegitime, & avoit excité là-dessus une guerre civile. Les deux Partis s'étoient d'abord trouvez presque égaux en forces : mais Isabelle pour accroître le sien s'étoit dans la fuite avisée d'épouser le Prince d'Arragon, à l'aide duquel elle avoit vaincu son Ennemie. La fille de Henry s'étoit réfugiée dans le Portugal auprès du Roy Alphonse Cinq, frere de sa mere. Alphonse ne se trouvant point assez fort pour rétablir sa niece dans la Castille, demanda du secours à Louis Onze ; & l'obtint avec d'autant plus de facilité, que la France étoit alors en guerre avec Jean Roy d'Arragon.

On a vu dans le second Livre de cette Histoire, que les Catalans s'étoient revoltez contre ce Prince ; & que les moyens luy manquant de les assujétir à cause que les Arragonois n'avoient rien voulu contribuer pour cela, il avoit été contraint de recourir à Louis, & de luy engager pour quatre cent mille écus d'or les Comtez de Roussillon & de Cerdagne ; à condition que si sa Majesté Tres-Chrétienne n'étoit remboursée de son principal & des intérêts dans un terme prefix, les deux Comtez demeureroient unis à la Monarchie Françoisé.

Louis avoit executé de sa part ce Traité avec une extrême exactitude ; & le Roy d'Arragon n'ayant point rendu les quatre cent mille écus dans le temps qu'il falloit, les deux Comtez étoient devenus François. Mais depuis le Roy d'Arragon avoit

trouvé le secret de ramener les Catalans à son obéissance par une autre voye que celle des armes , & avoit aussi-tôt pensé à recouvrer les deux Comtez. Il avoit excité la Bourgeoisie de Perpignan par les intelligences qu'il avoit conservées dans cette Ville, à se soulever contre les François ; & il avoit pris de si justes mesures pour y parvenir , que le Bâtard de Bourbon qui en étoit Gouverneur avoit été chassé, & forcé de se retirer dans le Château.

Louïs irrité de ce qu'un petit Roy comme celui d'Arragon, qui ne l'égalait ny en richesses ny en forces, eût osé commettre à son égard une infidélité de cette nature, avoit envoyé tant de Troupes dans le Roussillon , qu'elles avoient recouvré Perpignan aprez un long siège.

L'affaire des deux Comtez en étoit là , lorsque le Roy de Portugal traita la premiere fois avec Louïs , & obtint le renfort d'hommes & d'argent qu'il demandoit : mais il survint bientôt aprez un obstacle qui ne put être surmonté. Ferdinand fils unique du Roy d'Arragon épousa Isabelle de Castille, & eut par cette alliance les deux Monarchies que l'on vient de nommer. Il arriva de-là que si le même Ferdinand ne fut assez puissant pour ôter à Louïs les Comtez de Roussillon & de Cerdagne, il le fut au moins assez pour empêcher que les François ne fissent aucunes conquêtes sur luy dans la Catalogne ny dans la Biscaye. Ils ne laisserent pas néanmoins de s'avancer jusques devant Fontarabie, mais ils y furent battus ; & comme Louïs ne se

commettoit jamais deux fois dans une même guerre avec la fortune quand elle luy avoit tourné le dos la premiere fois , il abandonna tout-à-fait le dessein de s'aggrandir du côté de l'Espagne. Il ne fut pas malaisé à Ferdinand & à Isabelle de vaincre le Roy de Portugal qui leur étoit inferieur en toutes choses , aprez que la France eut cessé de faire diversion en sa faveur ; & lorsqu'il eut perdu toutes les Places que sa niece avoit conservées dans la Castille , il crut que sa presence engageroit Loüis à changer de resolution. Il alla par mer en France dans cette unique vuë ; & Loüis qui prenoit soin de bien traiter ceux qui le recherchoient , à proportion qu'il avoit moins d'envie d'accorder ce qu'ils venoient luy demander afin de diminuer d'autant le chagrin qu'il leur causeroit , reçut magnifiquement le Roy de Portugal. Il ordonna qu'on luy fit de superbes entrées dans les bonnes Villes de France par lesquelles il passeroit, & la bonne chere ne fut point épargnée : mais pour le secours contre Ferdinand & Isabelle , Loüis ne l'accorda ny ne le refusa. Il se contenta de le promettre , & de le différer sous divers pretextes.

Le Roy de Portugal qui n'avoit, ny le raffinement d'esprit , ny l'experience de Loüis , jugea qu'il luy parloit sincerement ; & que la seule difficulté qui le détournoit d'entrer dans la querelle des Espagnols , consistoit en ce que la treve qu'il avoit avec le Duc de Bourgogne devoit finir dans quelques mois , & qu'alors la France auroit besoin de

toutes les forces pour les opposer à celles de ce Duc. L'unique remède à cet inconvenient, étoit de changer cette treve en une paix solide ; & le Roy de Portugal crut y réussir, en se chargeant de negotier le mariage du Dauphin de France avec l'heritiere de Bourgogne. Il s'imagina que ceux qui l'avoient entrepris avant luy ne l'avoient pu conclure, parce qu'ils n'avoient point assez d'autorité, ou qu'ils ne trouvoient pas leur compte dans cette alliance : mais que luy qui étoit exempt de l'un & l'autre de ces défauts, seroit favorablement écouté des deux Partis. Il y travailla avec toute l'ardeur imaginable : Il fit plusieurs voyages de la Cour de France à celle de Bourgogne, & de la Cour de Bourgogne à celle de France ; & il n'étoit pas encore défabusé de l'opinion qu'il avoit conquë d'un heureux succez, lorsque sa negociation échoüa par la mort du Duc de Bourgogne. Le chagrin qu'il en eut, luy inspira une des plus bizarres pensées qui pouvoient tomber dans son imagination. Il sçavoit que Louis Onze ne pardonnoit pas volontiers, sur tout aux Grands qui l'avoient offensé ; & qu'il étoit cousin germain du Duc de Bourgogne, à cause que la sœur de son Pere étoit mere de ce Duc. Il s'imagina là-dessus que Louis croiroit qu'il avoit plus favorisé ce Duc que luy dans la negociation qu'il avoit entreprise ; & qu'il l'en puniroit avec d'autant plus de severité, qu'il le pouvoit faire impunément. Il se travestit pour sortir de la France, mais il fut reconnu ; &

Loüis bien loin de l'en maltraiter, eut pitié de sa terreur panique. Il luy donna des vaisseaux pour le porter en Portugal, & luy fournit un train digne de sa qualité.

Gaillard de Durfort Seigneur de Duras avoit jusques là suivi le party des Anglois avec une obstination que ses parens & ses amis n'avoient pu surmonter. Il ne s'aperçut de sa faute qu'immédiatement apres la mort du Duc de Bourgogne; parce qu'il comprit seulement alors que les Anglois ayant perdu le plus considerable de leurs Confederez de ça la mer, n'espereroient plus de recouvrer les Provinces qu'ils avoient possédées en France. Il fit pressentir Loüis s'il seroit d'humeur à luy pardonner, & à le rétablir dans ses Terres, & sa Majesté accorda l'un & l'autre de bonne grace.

On a vu qu'Antoine de Bourgogne frere naturel du Duc, l'avoit toujours servi avec beaucoup de zele & de fidelité; & qu'il avoit été fait prisonnier devant Nancy, à la tête de l'arriere-garde de Bourgogne qu'il commandoit. Il couroit risque de ne recouvrer jamais sa liberté; parce que le Duc de Lorraine qui l'avoit enfermé dans une tour du Château de Nancy, le craignoit trop pour l'élargir. Mais Loüis pensa d'abord à priver l'heritiere de Bourgogne d'un Oncle, dont il prévoyoit qu'elle auroit un extrême besoin. Il le demanda au Duc de Lorraine avec tant d'instance, que ce Prince ne l'osa refuser à sa Majesté. Elle le combla de tant de biens, qu'il n'eut point occasion de se repentir d'a-

voir changé de Maître. Il est vray que le Duc de Lorraine qui mena luy-même Antoine de Bourgogne à la Cour de France, n'y fut pas si bien reçu que son prisonnier. Mais ceux qui connoissoient parfaitement Loüis, ne s'en étonnerent pas beaucoup ; à cause qu'ils sçavoient que c'étoit sa coûtume de ne caresser les Princes étrangers, qu'à proportion du besoin qu'il croyoit avoir d'eux.

Il s'appliquoit alors principalement à gagner les Seigneurs des deux Bourgognes, à cause qu'il prévoyoit que leur Princesse n'auroit point de Sujets qui luy fussent plus dévouiez que ceux là ; & il commença par les Maisons de Neuchatel, de Vergi, de Vienne, & de Chalon. Il en engagea la plupart dans ses interêts ; & lorsqu'il se crut assez fort pour obtenir ce qu'il prétendoit à la pluralité des suffrages, il convoqua les Etats du Duché de Bourgogne pour la fin de Janvier mil quatre cent soixante-dix-sept. On y representa de sa part qu'il avoit trois titres à l'égard de Marie de Bourgogne, qui ne luy étoient communs avec aucun autre Prince de la Chrétienté. Le premier qu'il étoit Seigneur Suzerain de cette Princesse à cause du Duché de Bourgogne, des Comtez de Flandres, d'Artois, de Charolois, & de plusieurs autres Terres enfermées dans les Pays bas, qui relevoient de luy. Le second qu'il étoit son plus proche parent, & que par consequent il avoit plus d'interêt de prendre garde que ses biens ne passassent en des mains étrangères, & le dernier qu'il étoit son Parrain, Qu'il se fendoit là-dessus
pour

pour demander aux Etats que le Duché de Bourgogne luy fût remis, pour le garder à leur Princeſſe juſqu'à ce qu'elle eût achevé de recueillir la ſucceſſion de ſon Pere; & qu'il leur donnoit ſa parole Royale, qu'il le rendroit alors de bonne foy.

La plûpart des Etats y conſentirent; & Louïs fut ainſi mis en poſſeſſion de tout le Duché de Bourgogne, excepté quelques Villes dont les Députés luy avoient été contraires. Mais il ne réuſſit pas ſi bien à l'égard du Comté de Bourgogne, quoy qu'il eût pris d'auffi fines meſures pour s'en accommoder. Les Peuples de cette Province avoient une haine pour la domination Françoisé, qui n'eſt que trop exprimée par les termes ſatiriques qu'ils employèrent dans la Requête * qu'ils préſenterent peu de temps après à Marie de Bourgogne. Ils ne ſe contentèrent pas de rejeter abſolument les propositions de Louïs: mais de plus quelques Seigneurs de la Franche-Comté qui avoient des biens conſiderables dans le Duché aimèrent mieux les donner en partage à leurs cadets, que de les poſſéder eux mêmes à condition de relever de la France.

* Elle eſt dans
le Recueil de
Lomenie.

Fin du Septième Livre.



ARGUMENT

DU

HUITIEME LIVRE.

LOÛIS prend quelques Places de Picardie & d'Artois avec une facilité qui luy gâte l'esprit, en luy persuadant qu'il en sera de mêmes du reste des Pays-bas. Il forme là-dessus le dessin chimerique de dépouiller l'héritiere de Bourgogne sans la marier avec son fils, & il dissimule admirablement à l'égard des Ambassadeurs que cette Princesse luy envoie. Ces Ambassadeurs demandent que le Dauphin l'épouse dez à présent : bien entendu que le mariage ne se consommera que lorsque l'Epoux sera en état, & l'on élude leur proposition. Ils se reduisent à prétendre qu'on luy donne au moins pour mary le Comte d'Angoulême ; & Loüis ne pouvant plus dissimuler, les refuse tout net. Crevecœur luy livre la Cité d'Arras : mais Vergi empêche les François d'entrer dans la Ville. Crevecœur la livre pourtant, & Lude la conserve avec beaucoup de valeur. Les Gantois usurpent l'autorité de Marie de Bourgogne ; & Loüis s' imagine qu'en achevant de les mettre mal avec cette Princesse, il les attirera dans les intérêts de la France. Ils députent vers luy ; & sa Majesté communique à leurs Envoyez une lettre, que Marie de Bourgogne luy avoit écrite à la sollicitation de Hugonet & d'Imbercourt. Les Gantois en sont si touchez, qu'ils font mourir

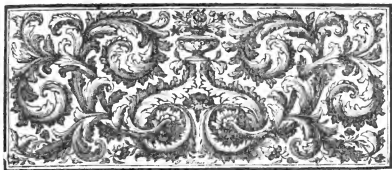
DU VIII. LIVRE.

ces deux Seigneurs malgré les prieres & les larmes de Marie de Bourgogne : mais ils ne deviennent pas François. Olivier le Daim ne réussit à persuader ny elle ny eux , mais en recompense il s'empare de Tournay. Les Gantois promettent à Adolphe de Gueldres que s'il peut recouvrer cette Ville , ils forceront Marie de Bourgogne de l'épouser. Il y va , & se fait tuer. Le Prince d'Orange ramene les deux Bourgognes sous la domination de Loüis. Saint-Omer demeure fidele ; & Loüis manque de recouvrer la Province de Hainaut par sa faute , & par celle de Lude. Sa Majesté se saisit de Cambray. Le Dauphin , le Prince de Cleves , & le Comte de Riviere , briguent pour épouser Marie de Bourgogne. Le Dauphin est rebuté par le meurtre de l'Evêque de Liege : le Prince de Cleves à cause que Marie le connoissoit trop , & le Comte de Riviere pour n'être pas Prince. Maximilien d'Autriche leur est preferé ; & Loüis ne se repent de sa faute , que lorsqu'il n'est plus temps de la reparer. Il propose au Roy d'Angleterre de luy aider à conquerir la Flandre & le Brabant , & ce Roy le refuse. Le chagrin qu'il en a , ne l'empêche pas de refuser une autre fois l'occasion qui se presentoit d'ajouter la Monarchie de Castille à celle de France. Henry Quatre laisse une fille. L'Infante Isabelle pour l'exclure de la Couronne , prétend qu'elle est illegitime , & épouse le Prince d'Arragon. Le Roy de Portugal oncle de cette fille ne la pouvant soutenir par ses seules forces , fait un voyage en France pour obliger Loüis à la donner pour femme au Dauphin. Loüis s'en excuse d'abord sur la guerre qu'il a avec le Duc de Bourgogne , & le Roy de Portugal travaille à reconcilier ces deux Princes. Mais le Duc de Bourgogne meurt ;

ARGUMENT DU VIII. LIVRE.

¶ *Louïs retient encore le Roy de Portugal plus d'une année, durant laquelle l'Infante de Castille est dé:uillée. Le chagrin qu'en a le Roy de Portugal, le réduit à se travestir pour faire un pelerinage en Jerusalem. Il est decouvert; ¶ Louïs le fait conduire en Portugal, où son fils luy rend sa Couronne.*





HISTOIRE

DE

LOUIS ONZE.

LIVRE HUITIÈME.

*Où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable sous son
Regne durant l'année mil quatre cent soixante dix-sept.*



LE Roy Louis Onze ne pensa d'abord en apprenant la triste fin de Charles le Guerrier dernier Duc de Bourgogne, qu'à s'emparer des Etats de ce Prince qui recevoient de la Couronne de France. Le pretexte en étoit plausible ; car encore que ce Duc ne fût pas mort

C ciiij

les armes à la main contre son Seigneur Suzerain , & que la trêve si souvent conclüe & prolongée depuis neuf ans entre les François & les Bourguignons ne fût point expirée, il étoit néanmoins constant en la maniere que les Jurisconsultes d'alors expliquoient le droit des gens, qu'une simple suspension d'armes ne purgeoit pas tout-à-fait le crime de felonie , mais en retardoit seulement la punition. Ainsi le Duc de Bourgogne n'ayant point réparé la faute qu'il avoit faite en se revoltant contre le Roy de France , les Fiefs qu'il tenoit de la Monarchie Françoisé avoient été des lors confisquez par les Loix des Lombards reçûs presque par toute l'Europe , & sur tout dans les Provinces dont il s'agissoit ; & Marie heritiere de Bourgogne sembloit n'avoir pas sujet de se plaindre , qu'on luy ôtât des biens qui n'avoient pas dû faire partie de la riche succession de son pere.. Sa Majesté ne chercha donc point d'autre motif que celuy-là, pour envoyer le Bâtard de Bourbon & Philippe de Comines avec de belles troupes en Picardie , à dessein de mettre sous sa main royale les Villes situées sur la Somme , & les Provinces de la Flandre & d'Artois.

Les articles de l'instruction qui leur fut donnée , ne regardoient que les prieres , les gratifications, les promesses, & les menaces dont ils useroient pour obliger les peuples à changer de maître sans attendre qu'on les y contraignît. Bourbon & Comines trouverent que Torcy Gentilhomme de merite, Pen-

fionnaire secret du Roy en Picardie , avoit déjà engagé dans les interêts de la France le Gouverneur d'Abbeville. On n'a pas sçû quelles furent les conditions de ce Traité, parce que le Roy prenoit un soin tout particulier de cacher cette sorte de conventions; & tout ce qu'il y a dans l'Histoire à ce propos, est que le Gouverneur d'Abbeville chassa quatre cent Lances Bourguignonnes qu'il y avoit dans la Place; & prit le parti du Roy, en changeant l'écharpe rouge qu'il portoit en une écharpe blanche.

La ville d'Arras qui fut sommée ensuite, ne se trouva pas de si facile composition. Le Duc de Bourgogne y avoit laissé Ravestein frere du Duc de Cleves, qui avoit épousé une de ses sœurs naturelles, & le Seigneur de Creve-cœur. L'un & l'autre avoient de l'honneur & de la sagesse; & comme ils ne sçavoient pas encore si les Pays-bas ne se réuniroient point avec la France par un mariage, ils ne vouloient rien innover jusqu'à la conclusion de cette prétendue alliance. Ils se contentèrent donc de répondre le plus civilement qu'il leur fut possible, que le Comté d'Artois étoit un Fief féminin porté par Marie de Flandres dans la Maison de Bourgogne. Que Marie de Bourgogne étoit seule heritiere de cette Maison; & que puisque la trêve conclusë entre ses Etats & la France duroit encore, il étoit de l'honnéteté & de la bienveillance de donner à une orpheline le loisir de pleurer en paix la mort de son père, qu'elle venoit de perdre

dans des circonstances tout-à-fait affligeantes.

Guillaume Bische Gouverneur de Saint Quentin, de Ham, de Bohaim & de Peronne, eut moins de prudence ou de fidélité que Ravestein & Creve-cœur. Il rendit ces quatre importantes Places; & le Roy qui jusques-là s'étoit proposé de faire le mariage de l'heritiere de Bourgogne avec le Daufin, quoy que la haine irreconciliable qu'il avoit eüe pour le pere de cette Princesse eût passé jusqu'à elle parce qu'il n'avoit pas cru qu'il fût possible de la dépouïller, commença malheureusement à s'imaginer qu'il s'étoit trompé. Il jugea par la facilité qu'il avoit eüe à gagner les Gouverneurs d'Abbeville, de S. Quentin, de Ham, de Bohaim, & de Peronne, que tous les autres Gouverneurs seroient dans la même disposition qu'eux; & sa Majesté ne previt pas qu'ils pourroient aussi-tôt imiter les deux Gouverneurs d'Arras que les Gouverneurs des cinq Places qui venoient de luy être rendus. Elle accourut à Peronne sur cette vaine confiance; & elle y reconnut bientôt par experience, que la consternation étoit encore plus grande en Flandres qu'il ne se l'étoit figurée. On y sçavoit si peu ce qu'il y avoit à faire, que toutes les personnes de qualité restées auprès de Marie de Bourgogne pour luy servir de conseil se firent députer vers le Roy de France, sans considerer que s'il les faisoit arrêter Marie de Bourgogne demeureroit privée de ses principaux défenseurs, Mais ils étoient tellement prevenus de l'esperance du mariage de leur Princesse avec le Daufin

fin

fin , qu'ils se hâtoient d'aller à la Cour de France pour avoir l'honneur de le negocier , & la recompense de l'avoir conclu.

Les Seigneurs d'Imbercourt, de Crevecœur, de la Vere, de Gruter, & le Chancelier Hugonnet, étoient de ce nombre ; & ce fut avec ces cinq Seigneurs que le Roy conféra plusieurs fois à part, dans la vuë que s'il pouvoit les détacher des intérêts de Marie de Bourgogne, il luy raviroit plus aisément les Etats que le Duc son pere luy avoit laissez. Mais il en trouva quatre inflexibles ; & ce qui l'étonna davantage, fut qu'entre ces quatre il y en avoit deux, sçavoir Hugonnet * & Imbercourt qui avoient presque tout leur bien sur la Somme, ou dans le Duché de Bourgogne, & qui ne pouvoient par consequent éviter de devenir Sujets Immediats de la Monarchie Françoisë. Leur fidelité fut tentée par toutes les voyes imaginables ; & ils persisterent toujours à vouloir que leur negociation commençât par le mariage de Marie de Bourgogne avec le Daupin, & à n'écouter aucune proposition pour avantageuse qu'elle fût à cette Princesse, jusqu'à ce que son contrat de mariage eût été signé.

* Dans la dernière negociation de Hugonnet.

Crevecœur fut le seul que Louis engagea dans ses intérêts ; & parce que l'affection de sa Majesté pour ce Seigneur fut plus constante que pour aucun autre de ses Generaux d'armée, il est important de remarquer icy qu'il étoit cadet de sa Maison. Qu'il s'appelloit Philippe ; & qu'il avoit pris le surnom de la Terre des Cordes ou de Querdes,

comme portent quelques Manuscrits , qui luy avoit été donnée en partage. Sa mere avoit été choisie pour nourrir Marie de Bourgogne ; & c'étoit de-là que Philippe le Bon & Charles le Guerrier avoient pris occasion de combler de bienfaits la Maison de Creveœur en general , & des-Cordes en particulier. Ils l'avoient établi Seneschal de Ponthieu, Capitaine de Courtray , de Boulogne , & de Hedin , & Gouverneur de Peronne , de Mondidier, de Roye , & des autres Places de Picardie que la France leur avoit abandonnées par la paix du Bien public.

Des-Cordes étoit demeuré fidele durant la vie de l'un & de l'autre , mais il devint inconstant apres la mort de Charles par un excez de prévoyance à l'égard de l'avenir. Il s'imagina que Louïs feroit le mariage du Daupin son fils unique avec l'heritiere de Bourgogne ; ou que s'il ne le faisoit , ce seroit à cause que sa Majesté avoit pris d'infaillibles mesures pour dépouiller cette Princesse sans l'introduire dans sa Maison. En l'un & l'autre de ces cas les Seigneurs Flamans qui auroient attendu à se déclarer pour la France qu'elle fût maîtresse des Pays-bas , auroient risqué de perdre leurs Terres ; & comme des-Cordes en avoit un grand nombre , & de tres belles scituées sur la riviere de Somme , il fut le premier à negotier son accommodement avec Louïs.

Ce Prince n'avoit jamais mieux dissimulé qu'il le faisoit alors , quoy que ce fût à son dommage. Il feignoit un empressement étrange que Marie de

Bourgogne fût sa bru ; & bien loin qu'il luy échappât aucun signe de l'aversion épouvantable qu'il avoit pour elle, il protestoit qu'il auroit désiré que sa propre vie fût abrégée d'autant d'années qu'il en falloit encore au Daufin pour être marié, pourvu qu'il plût à Dieu de les ajouter par anticipation à la vie de ce Prince. Toutes ses excuses consistoient en ce que son fils n'avoit pas encore neuf ans accomplis : Qu'il étoit extraordinairement petit pour son âge : Que sa complexion ne pouvoit être ny plus foible ny plus délicate qu'elle l'étoit alors : Que la grosseur démesurée de ses épaules gâtoit sa taille ; & qu'il n'y avoit rien de si dangereux à un homme incommodé en ces quatre manieres, qu'un mariage avancé.

Les Flamans repliquoient que les affaires de leur Princesse ne luy permettoient pas de différer son mariage : mais que quand il seroit accompli avec le Daufin, il y auroit assez de moyens pour en retarder l'usage, tant qu'il seroit nuisible à l'un des deux Epoux. Que Marie de Bourgogne s'étoit expliquée, qu'elle attendroit volontiers autant qu'on le jugeroit à propos : mais que ses Sujets avoient presentement besoin d'un Maître. Le Roy repliqua que les moyens dont ils parloient n'étoient point infallibles ; & que cependant la santé de son fils unique luy étoit si précieuse, qu'il ne pouvoit l'exposer à un danger aussi grand pour ce jeune Prince, qu'étoit un mariage présent avec une fille qui n'étoit que trop en état de le consommer.

Les Flamans essaierent inutilement de convaincre Louïs que sa terreur étoit vaine; & n'en pouvant venir à bout, ils luy firent une seconde proposition qui ne fut pas mieux reçue que la premiere. Ils luy déclarerent que Marie de Bourgogne étoit fille d'un pere & d'une mere de la Maison Royale de France; & qu'ayant ainsi l'honneur d'en sortir des deux côtez, elle ne pouvoit se refoudre de mêler son sang avec celui de quelque autre Maison. Que puisque sa Majesté ne jugeoit pas à propos de luy donner le Dauphin parce qu'il étoit trop jeune; & que le Duc d'Orleans premier Prince du Sang Royal n'étoit pas encore assez âgé, elle se contenteroit du second qui étoit Charles Comte d'Angoulême, Prince pauvre à la verité, mais de même âge qu'elle. Que les Flamans le demandoient instamment pour elle à sa Majesté; & qu'ils le recevroient comme un effet de la bonté de leur Seigneur Suzerain, qui leur accorderoit ce qu'ils avoient le plus à cœur en ne permettant pas qu'ils passassent sous une domination étrangere.

Le Roy fut tellement surpris de ce discours, quoy qu'il eût lieu de s'y attendre, qu'il quitta, ou pour mieux dire suspendit sa dissimulation. Il repartit brusquement qu'une experience de neuf ans ne luy avoit que trop appris le malheur que c'étoit pour luy, d'avoir pour voisin un Prince de son Sang maître des Provinces des Pays-bas. Que Dieu l'en ayant delivré, il n'avoit garde d'exposer sa vieillesse à des fatigues de corps &

d'esprit semblables à celles qui avoient plus d'une fois été sur le point de l'accabler dans un âge plus florissant ; & qu'enfin il luy étoit moins préjudiciable que Marie de Bourgogne épousât un Prince de quelque autre Maison Souveraine qu'elle choisît entre les Chrétiens que de celle de France, si elle & ses Sujets n'aimoient mieux attendre que le Dauphin fût en état de se marier.

Ces dernières paroles prononcées d'un ton plus ferme , & d'une manière plus intelligible que le Roy n'avoit accoutumé, acheverent de déconcerter les Flamans, & de les réduire à ne sçavoir que faire. Ils tenoient Louis pour le plus habile des hommes en matière de négociation ; & ils avoient souvent éprouvé que personne ne connoissoit mieux ses véritables intérêts, & ne les recherchoit avec plus de passion que luy. Ils tirèrent de ces deux principes autant de conséquences qui leur paroissoient évidentes. L'une que sa Majesté parloit au plus loin de sa pensée lorsqu'elle témoignoit de l'indifférence pour le mariage de leur Princesse dans quelque autre Maison que celle de France. L'autre que sa Majesté leur cachoit la véritable raison qui la faisoit agir, lorsqu'elle fondoit le délai du mariage de cette Princesse avec le Dauphin sur le bas-âge & sur la foiblesse de ce Prince, & qu'il falloit de nécessité absoluë qu'il y en eût une autre.

Ils chercherent long-temps cette mystérieuse raison ; & enfin pour leur malheur , ils crurent l'a-

voir trouvée. Ils s'imaginèrent que Louis exact en toutes choses , & sur tout en celles qui regardoient les droits de sa Couronne, se piquoit d'honneur de retirer par avance les Villes & les Provinces de la Maison de Bourgogne qu'il pretendoit devoir être réunies à la Monarchie Française en cas qu'il n'y eût plus de mâle dans cette Maison, comme le Duché de Bourgogne, les Comtez d'Artois, de Charolois, de Macon, d'Auxerre, & de Bar sur Seine, les Villes sur la rivière de Somme, & celles de l'Isle, de Douäy, & d'Orchies. Que sa Majesté ne vouloit pas que l'on parlât du mariage de son fils avec Marie de Bourgogne avant qu'elle eût mis sous sa main Royale tous les lieux dont on vient de faire le dénombrement ; afin que l'on ne pût un jour prétendre qu'ils eussent été rendus en considération des nœces de Marie de Bourgogne & du Dauphin, & non pas précisément à cause que c'étoit des Fiefs reversibles à la Couronne de France au défaut d'hoirs mâles.

Les Flamans crurent sur cette supposition imaginaire , qu'il n'y avoit rien de plus aisé que de terminer heureusement leur negociation ; parce que d'un côté ils ne voyoient pas que Marie de Bourgogne pût conserver aucune des choses dont il s'agissoit, excepté l'Artois, & les Villes de l'Isle, de Douäy, & d'Orchies; & d'un autre côté cette Princesse leur avoit ordonné en leur accordant un pouvoir sans limite, de n'épargner rien pour la faire Dauphine,

Ainsi des-Cordes & les autres Députez Flamans attendirent que sa Majesté s'expliquât plus nettement là-dessus, & sur ce qu'elle leur demandoit Arras par avance, ils luy déclarèrent qu'ils n'étoient maîtres, ny de cette Ville, ny des autres Places que sa Majesté prétendoit; parce qu'en'y ayant point de garnison, il en falloit auparavant disposer des Bourgeois à devenir François. Mais ils ajoutèrent qu'ils s'en retournoient auprez de Marie de Bourgogne: Qu'ils luy feroient établir un Conseil de personnes affectionnées à la France; & que ce qui seroit le premier arrêté dans ce Conseil, seroit la restitution des Terres qui devoient retourner à la Couronne de France. Ils allerent mêmes plus loin: car afin de mieux convaincre Louïs, qu'ils ne parloient pas sans en être bien avouëz, ils luy donnerent une Lettre écrite en partie de la main de Marie de Bourgogne, en partie de celle de Marie d'Angleterre sa belle-mere, & en partie de celle de Ravestein son beau-frere. Cette précaution avoit été observée, afin que le Roy y ajoutât plus de foy, quoy que la Lettre ne fût signée que de Marie de Bourgogne. Elle contenoit en substance que pour montrer avec quelle liaison cette Princesse vouloit vivre à l'avenir avec la France, elle ne composeroit son Conseil que de quatre personnes qu'elle connoissoit pour tres-affectionnées à cette Couronne, sçavoir la Duchesse de Bourgogne sa belle-mere, Ravestein son oncle, Hugonnet son Chancelier, & le Seigneur d'Imbercourt: mais les Flamans ne

ſçavoient pas le veritable motif qui les empêchoit d'obtenir de la Cour de France la ſatisfaction qu'ils deſiroient.

Louïs voyoit que la Maïſon de Bourgogne avoit perdu en trois Batailles toutes ſes forces, ſes richèſſes, & ſes alliances, qui luy avoient acquis tant de reputation par toute l'Europe. La Princeſſe qui en étoit heritiere ſe trouvoit orpheline, abandonnée de tout ſecours; & ſa Majeſté croyoit la dépouïller avec d'autant plus de facilité, qu'elle n'y prévoyoit aucune oppoſition de la part des Flamans. Et de fait elle n'avoit ny appuy ny conſeil: La plûpart de ſes ſerviteurs ne ſçavoient quel party prendre: Ses Sujets n'étoient pas encore revenus de la conſternation où la perte qu'ils avoient faite devant Nancy les avoit jettez, & il n'y avoit pas de ſuffiſantes garniſons dans ſes Villes. Ainſi Louïs eſperoit en peu de temps s'emparer ſur elle de tous les Etats qui étoient à ſa bien-ſéance, & de diſtribuer les autres à ceux qui luy auroient aidé à dépouïller leur Princeſſe.

La haine de Louïs pour le Duc de Bourgogne avoit été extrême & bizarre dans ſon extremité. Elle ne s'étoit point arrêtée à ſa Perſonne; & elle étoit paſſée à ſa fille, par la ſeule raiſon que ce Duc en étoit le Pere. Cette Fille, n'avoit jamais fait aucun mal à Louïs; & pourtant Louïs étoit ſi peu équitable à ſon égard, qu'il aimoit mieux que les Etats dont elle venoit d'heriter fuſſent poſſedez par des Etrangers que de ſe les aſſurer par une voye legitime,

légitime comme étoit celle du mariage. Il se flatoit de l'opinion que des Jurisconsultes intéressés lui avoient inspirée, qu'il avoit plus de droit qu'il ne luy en faisoit sur ces Etats. Il étoit persuadé en premier lieu que les treves suspendoient bien les mouvemens de la guerre, mais qu'elles n'en changeoient pas la cause; & que par conséquent le Duc de Bourgogne étant mort dans un temps qu'il n'y avoit qu'une suspension d'armes entre les François & luy, les François pouvoient profiter de son malheur par le droit des gens; & dépouiller son héritière avec autant de justice qu'ils auroient pu le dépouiller luy-même, s'il eût survécu à la bataille de Nancy. En second lieu la félonie de ce Duc qui avoit été presque continuelle depuis dix ans, avoit obligé le Procureur Général de Louis d'en demander justice au Parlement de Paris, qui avoit déclaré les Provinces que ce Prince retenoit de la Monarchie Française bien & deument confisquées, & il ne s'agissoit plus que d'exécuter cet Arrêt. En troisième lieu Louis devoit être considéré à l'égard de Marie de Bourgogne, non seulement comme son Souverain, mais encore comme son plus proche parent; & ces deux différentes qualitez qui luy donnoient droit de tutelle, vouloient avant toutes choses qu'on le mît ou qu'il se mît luy-même en pleine possession de tous les biens de sa Pupile. De plus le Duché de Bourgogne selon Louis étoit un Fief masculin, qui devoit retourner à la Couronne par le défaut des mâles; & comme sa Majesté ne pouvoit nier

que quelques-uns de ses Prédecesseurs ne l'eussent donné en Fief pour les femelles aussi-bien que pour les mâles, elle en convenoit à la verité. Mais elle ajoûtoit que ç'avoit été une tolerance; qui ne devoit pas mêmes être initée, bien loin de passer pour loy; & qu'aprez tout les Roys de France qui n'étoient qu'Usufruitiers de leur Monarchie, n'en avoient pu détacher aucune Province qu'à condition qu'elle y seroit un jour reunië, & que cependant elle ne passeroit dans aucune Maison étrangere.

Sa Majesté avoit tiré du Tresor de ses Chartes l'Actepar lequel saint Louis avoit donné l'Artois à Robert son frere; & elle prétendoit conclure de quelques termes qui y étoient inferez, que ce n'avoit été qu'un simple appennage. Elle soutenoit encore qu'Oton, que d'autres appellent Otelin, dernier Seigneur du Comté de Bourgogne en avoit fait présent à Philippe le Bel sous deux conditions. L'une que Philippe le Bel le laisseroit à Philippe le Long son second fils, & non pas à Louis Hutin son fils aîné. L'autre que si Philippe le Long mouroit sans enfans mâles, le Comté de Bourgogne demeureroit uni à la Monarchie Francoise. Ces deux conditions avoient été executées de bonne foy. Philippe le Long avoit succédé à son Pere préferablement à son frere aîné; & puisqu'il étoit mort sans enfans, le Comté de Bourgogne ne devoit plus être détaché de la Couronne que pour tenir lieu d'appennage à quelque Fils de France. Les Villes sur la Somme n'avoient été

alienées que pour un temps , & à faculté de rachapt; & si Louïs s'étoit luy même lié les mains en renonçant à cette faculté, il y avoit été contraint par la plus indispensable des loix , qui est celle de la nécessité. Que si sa Majesté avoit violé en ce point les maximes fondamentales de sa Monarchie, le dernier Duc de Bourgogne étoit bien plus coupable sans comparaison , puisqu'il avoit forcé son Seigneur Suzerain de les violer en l'investissant avec cent mille chevaux dans sa Ville Capitale. Enfin les Flamans s'étant revoltez contre le Roy Philippe le Bel avoient été vaincus ; & ce Prince avoit pû traiter la Flandre en Pays de conquête, c'est-à-dire lui ôter ses Comtes, & la reduire à dépendre immédiatement de sa Couronne. Mais il s'étoit contenté d'imposer une taxe sur les principales Villes de cette Povince; & ç'avoit été pour se décharger de cette taxe, que les Etats de Flandre assemblez à Gand avoient cédé au même Philippe le Bel par un transport irrevocable les villes de l'Isle, de Douai, d'Orchies, & de Bethune. Cette cession fut confirmée par trois Traitez entre sa Majesté & Robert Comte de Flandres, le premier en mil trois cent cinq, le second en mil trois cent douze, & le dernier en mil trois cent treize.

Le droit de Louïs sur la Province de Hainaut n'étoit pas si bien établi : mais l'adresse de Comines avoit admirablement suppléé à ce défaut, si sa Majesté eût sçu, ou voulu s'en prevaloir. Il connoissoit les Seigneurs de ce Pays ; & les avoit disposez à devenir François, à des conditions qu'il n'a pas jugé

à propos de rapporter dans ses Memoires. L'affaire étoit si avantageuse pour la France, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle manquât ; & Comines la tenoit si bien pour faite, qu'il avoit mené ces Seigneurs à la Cour de Louïs. Il seroit difficile de dire quel fut le principe du changement de sa Majesté à leur égard : mais il est constant que non seulement elle ne voulut point ratifier le Traité que Comines avoit conclu en son nom, mais encore elle reçut si mal les Seigneurs de Hainaut, qu'ils s'en retournerent dez le lendemain tout-à-fait mécontents. Louïs ne demeura pas longtemps sans s'appercevoir de la faute qu'il avoit commise, & se mit en devoir de la reparer. Il offrit aux Seigneurs de Hainaut des articles plus avantageux sans comparaison, que ceux que Comines avoit arrêté avec eux : mais le dépit fit à leur égard ce que la fidelité n'avoit pas été capable de faire. Ils persevererent sous la domination de Marie de Bourgogne, & Louis n'eut pas depuis de plus grands Ennemis qu'eux.

Les Flamans que le Roy n'avoit, ny tout-à-fait contentez, ny entierement rebutez, partirent tous de Peronne pour retourner à Gand où étoit Marie de Bourgogne, excepté des Cordes, qui s'en alla introduire le Seigneur du Lude avec une forte garnison dans la Cité d'Arras, & revint ensuite auprez du Roy. Lude avoit toutes les qualitez necessaires à un excellent Gouverneur de Place, excepté le désintéressement. * Il ne s'embarassoit de rien : Il prenoit son party sur le champ : Les plus grands dangers

* Dans la
Chronique
d'Artois.

n'étoient pas capables de l'intimider , & sa prévoyance alloit fort loin dans l'avenir. Il ne fut pas plutôt en possession de la Cité d'Arras , qu'il se mit à la fortifier. Mais il exigea sous ce prétexte vingt mille écus des Bourgeois de la Cité ; & ceux de la Ville accoutumés à ne rien payer que volontairement , apprehenderent d'être traitez de mêmes. Ils ne se contenterent pas de refuser d'ouvrir aux François la porte qui faisoit la communication entre la Ville & la Cité , mais de plus ils se mirent en défense contre eux. Ils envoyèrent des Deputés aux Villes de Douay & de l'Isle leurs Alliées particulières. Ils leur représenterent que les Bourgeois de la Cité d'Arras venoient d'être rançonnez : Qu'on en feroit autant à ceux de la Ville , s'ils n'étoient promptement secourus : Qu'ensuite les Villes de l'Isle & de Douay ne feroient pas mieux traitées , & que les François avoient sur elles les mêmes prétentions que sur Arras. On n'a pas sçu l'effet qu'eut cette remontrance sur les Bourgeois de l'Isle : mais il est constant qu'elle eut son effet sur ceux de Douay , puisqu'ils coururent à la Maison de Ville , & y manderent les Officiers de trois cent chevaux & de cinq cent hommes de pied , qui se trouvoient alors dans leur Ville en quartier de rafraîchissement.

Vergi qui commandoit ces Troupes s'étoit sauvé de la défaite de Nancy. Il n'avoit pas moins de prudence que de courage , & il n'attendit pas qu'on le priât de s'aller jeter dans la ville d'Arras. Il s'y

offrit d'abord & de bonne grace ; & il ajouta seulement qu'il ne se proposoit de partir qu'à l'entrée de la nuit , pour deux raisons. L'une que les François ne battoient jamais l'estrade durant les tenebres. L'autre qu'il seroit plus aisé à la brune qu'en plein jour d'éviter les corps de garde , qu'ils auroient apparemment disposez au tour de la ville d'Arras. Mais les personnes les mieux intentionnées qui n'entendent pas la guerre , ne sont presque jamais capables des conseils les plus salutaires en cette matiere. La Bourgeoisie de Doüay non seulement n'eut point d'égard à l'avis de Vergi , mais encore elle menaça de le chasser ; & mêmes de le tailler en pieces , s'il ne couroit à l'instant au secours de la ville d'Arras. Vergi contraint d'obeïr , se mit en chemin , & n'alla pas loin sans être arrêté.

Les intelligences que des-Cordes avoit conservées dans la ville d'Arras , avoient averti Lude qu'il prît garde à luy , & qu'il auroit en peu d'heures sur les bras les Troupes de Doüay. Lude avoit été contraint d'ouvrir sa Place en plusieurs endroits pour la fortifier : Il en avoit irrité les Habitans ; Il prévoyoit qu'ils se revolteroient à la presence de Vergi , & il ne doutoit point en ce cas d'être égorgé avec toute la garnison Françoisse. Il y avoit moins de risque pour luy & pour elle d'aller au devant des ennemis , parce que l'on n'auroit qu'eux à combattre ; & Lude en forma & en executa si promptement le dessein , que la Bourgeoisie de la cité d'Arras n'eut lors qu'elle s'en apperçût le loisir , ni d'en

avertir les Bourguignons, ni de se revolter.

Il rencontra Vergi à my-chemin : Il l'attaqua sans luy donner le temps de reconnoître les François : Il renversa d'abord sa Cavalerie ; & il le deffit si absolument que de tous ceux qui étoient sortis de Douay, il n'en resta pas un qui ne fût tué ou prisonnier. Vergi pour qui Louis Onze avoit beaucoup d'estime, fut excité par des personnes interposées à changer de party : mais il demeura si ferme, que sa Majesté qui prétendoit l'avoir en toute maniere, fut obligée à changer de methode. Elle eut recours aux mauvais traitemens, & l'on enferma par son ordre Vergi dans un cachot. On l'y tint une année entiere, sans permettre qu'il vît d'autres personnes que celles dont on étoit bien assuré ; & sur tout l'on employa pour le fléchir sa mere, qui n'avoit pas tant résisté que luy aux sollicitations de la Cour de France.

Cette Dame avoit cru au premier avis de la mort de Charles le Guerrier, que la Maison de Bourgogne étoit éteinte ; & comme elle avoit trop bonne opinion de Louis pour supposer qu'il perdit une occasion si favorable de réunir les Pays-bas à son Royaume, il n'avoit falu pour la rendre Française que luy persuader par une lettre écrite de la propre main de Louis ; qu'il l'estimoit assez pour l'en prier. Et de vray elle fit plus que l'on n'attendoit d'elle, puisqu'elle servit de mediatrice pour disposer son fils à quitter l'écharpe rouge. Elle sçut précisément de sa Majesté, ce qu'elle prétendoit dé-

penfer pour legagner, & enfuite elle eut de longues converfations avec luy. Elle luy representa qu'il n'y avoit aucun dans leConfeil ny à la Cour de Marie de Bourgogne, qui n'eût perdu l'efperance que cette Princeffe pût fe maintenir; & qu'un de fes Sujets pouvoit bien l'abandonner, puisqûe fes meilleurs amis & ferviteurs negotioient chacun en fon particulier des Traitez fecrets avec la France. Le cachot étoit devenu infupportable à Vergi, & ils s'étoit imaginé qu'il mourroit infailliblement pour peu qu'il y demeurât davantage. Sa mere avoit toujours eu beaucoup d'autorité fur fon efprit; & elle luy offroit une fois plus de biens en France, qu'il n'en laifferoit dans les Etats de Marie de Bourgogne, Louis étoit exact en cette forte de promeffes, & Comines & des-Cordes en rendoient témoignage, Ainfi Vergi fut gagné; & non feulement on luy fit fa condition plus avantageufe qu'il n'efperoit, mais de plus auffi-tôt que le Prince d'Orange eut rendu Louis maître du Comté de Bourgogne, fa Majesté rétablit le même Vergi dans la jouiffance des biens qu'il avoit perdus. Elle y ajoûta une pension de dix mille livres, & enfin elle l'honora de plufieurs belles Charges.

Lude retourna victorieux dans la Cité d'Arras; & le Roy y arriva le lendemain avec fon armée. Sa Majesté crut qu'il faloit intimider les Peuples des Pays-bas par un exemple de feverité, afin de leur ôter le courage de fe défendre obftinément, & de fe revolter à la legere. L'occafion qu'elle en eut, étoit

étoit d'autant plus belle , que les soldats pris avec Vergi n'étant pas encore avoués par Marie de Bourgogne, pouvoient n'être pas traitez en prisonniers de guerre. Ainsi l'on en pendit une partie ; & sa Majesté qui menoit un nombre prodigieux de canons , parce qu'elle prétendoit gagner beaucoup plus par la crainte qu'elle inspireroit que par la force dont elle useroit , les fit tous braquer contre les murailles de la ville d'Arras. Elle remua dans le même temps les intelligences * qu'y avoit des Cordes ; & ce Seigneur s'étant hazardé d'y entrer menagea les esprits avec tant d'adresse, qu'ils ouvrirent leurs portes aux François.

* Dans la relation de cette prise.

Louïs étoit résolu de raser cette Ville , & il en avoit un pretexte plausible. La Bourgeoisie en avoit conçu tant de haine pour les François, qu'encore qu'elle fût actuellement foudroyée par un grand nombre de gros canons , & qu'elle eût perdu l'espérance de se défendre & d'être secourue, elle s'étoit portée à une insolence qui n'étoit pas concevable. Elle avoit dressé des gibets dans les carrefours & dans les places publiques ; & elle y avoit attaché des Croix blanches, que les soldats François portoient alors pour se distinguer des Flamans qui en avoient de rouges. Mais des-Cordes pour moderer en quelque maniere l'injure qu'il avoit faite à Marie de Bourgogne en la quittant, sollicita Louïs avec tant d'instance, que sa Majesté ne put refuser la grace qu'il luy demandoit pour la plupart des coupables. On se contenta d'en pendre quelques-uns en la place

des Croix, qu'on les contraignoit auparavant de détacher; & de mettre dans Arras une garnison assez forte pour en retenir les Habitans dans le devoir, après qu'on les eut condamnés à payer soixante mille écus pour amende, ou par forme de prêt.

Le Roy ne trouva pas tant de résistance à Hedin, à Condé, au Quesnoy, & à Bohain, qu'il prit ensuite. Mais le brave Tannegui Gouverneur du Roussillon fut emporté d'un coup de canon devant la dernière de ces Places; & Louis voulut qu'on l'enterrât dans la même Eglise de Notre-Dame de Cléry, qu'il avoit choisie pour son tombeau. Les progrès de sa Majesté auroient apparemment été plus grands, si l'espérance de conquérir en gros ce que l'on auroit trop de peine à prendre en détail, n'eût fait abandonner l'infailible pour l'incertain.

La ville de Gand Capitale de la Province la plus considérable des Pays-bas qu'on nomme la Flandre, avoit autrefois eu presque les mêmes Privilèges dont jouissent présentement les Villes Impériales du corps Germanique. Elle les avoit conservés dans toute leur étendue, pendant que ses Maîtres n'avoient été que simples Comtes de la Flandre: mais elle avoit commencé à les perdre, aussi-tôt qu'elle étoit passée sous la domination de la Maison de Bourgogne. Philippe le Hardy avoit donné la première atteinte aux franchises de ceux de Gand: Jean-sans-peur avoit continué; & Philippe le Bon les avoit enfin abolies après une longue guerre, où ceux de Gand comme les plus foibles

avoient succombé. Ce n'est pas qu'ils n'eussent eu recours à la Monarchie Françoisé dont ils relevoient, & qu'ils ne se fussent plus d'une fois adrezés au Roy Charles Sept leur Seigneur Suzerain. Mais les guerres de ce Prince contre les Anglois; & le besoin qu'il avoit eu de l'amitié du Duc Philippe le Bon pour recouvrer son Royaume, l'avoient empêché d'écouter les plaintes de la Bourgeoisie de Gand. Elle étoit ainsi demeurée plus de trente ans dans l'oppression, parce que le Duc Philippe avoit long-temps vécu aprez l'avoir assujettie; & Charles le Guerrier son fils qui venoit d'être tué devant Nancy, n'avoit rien voulu relâcher de ce dont il avoit trouvé son Pere en possession.

Louis Onze n'avoit pas été plus favorable à ceux de Gand que Charles Sept; & c'étoit-là le sujet de leur haine pour la France, parce qu'ils avoient cru Louis plus en état de rétablir leurs franchises que Charles ne l'avoit été. Au lieu qu'ils avoient accoutumé de créer leurs Magistrats, & d'en régler le nombre, le dernier Duc de Bourgogne leur avoit donné vingt-six hommes affidez, qui sous pretexte de leur rendre justice, les tenoient dans le devoir. Ceux de Gand les avoient soufferts durant la vie de ce Prince: mais ils n'en eurent pas plutôt appris la mort, qu'ils travaillèrent à se rétablir dans la même liberté dont ils avoient jouï sous les Comtes de Flandres qui avoient précédé la dernière Maison de Bourgogne. Il ne leur manquoit qu'un pré-

texte plausible pour accomplir leur intention , & leurs vingt-six Magistrats le fournirent eux-mêmes sans y penser. Ils condamnerent & firent executer à mort un Criminel aprez les nouvelles certaines de la mort du Duc arrivées à Gand , & la Bourgeoisie de cette grande Ville prétendit que la commission des Magistrats avoit cessé par la mort de celui dont ils la tenoient. Que les vingt-six Juges n'avoient plus de caractère : Qu'ils avoient dû en attendre un nouveau ; & que ne l'ayant pas fait , ils meritoient d'endurer le supplice dont ils avoient puni le Criminel. Elle se mutina là-dessus : Elle prit les armes : Elle courut aux maisons des vingt-six , & les mit presque tous en pieces. Elle s'assura ensuite de la personne de Marie de Bourgogne , & elle s'empara du gouvernement des Pays-bas. Elle obligea les autres Provinces à envoyer à Gand des Députés des trois Etats , sous pretexte de partager avec elle l'administration des affaires publiques , mais en effet pour se servir seulement de leur nom : car dans le Conseil qu'elle donna à Marie de Bourgogne , il y avoit plus de personnes de la seule ville de Gand que de toutes les autres Provinces ensemble.

La premiere resolution qu'elle prit , fut de députer vers le Roy pour luy rendre , comme à son Seigneur Suzerain , raison de ce qu'elle venoit de faire : Pour le prier de suspendre l'action de ses armées : Pour convenir avec luy d'une treve assez longue , où toutes les affaires entre sa Majesté &

Marie de Bourgogne seroient terminées, & pour déclarer que cette Princesse se conduiroit à l'avenir par le conseil des trois Etats des Pays-bas.

Louïs au lieu d'être fâché de ce changement qui rompoit toutes les mesures qu'il avoit prises avec les précédens Députez de Marie de Bourgogne, en conçut une extrême joye; & se confirma tellement dans l'esperance de dépouiller cette Princesse, qu'il fut désormais impossible de l'en défabuser. René Second Duc de Lorraine avoit fait present à sa Majesté de toutes les personnes de qualité prises à la bataille de Nancy; & les deux Bâtards de Bourgogne Antoine & Baudouin, le Marquis de Rothelin, & le Comte de Nassau, étoient de ce nombre. Ces quatre passoient pour les meilleurs Officiers de guerre qu'eût Marie de Bourgogne, ceux qui leur eussent pu disputer la préférence étant demeurez sur le champ de bataille. Le Roy qui n'avoit pu engager directement dans ses interêts les quatre Prisonniers d'importance que l'on vient de nommer, * n'avoit pas laissé de leur donner la liberté: mais ç'avoit été à condition qu'ils n'agiroient ny directement ny indirectement contre luy. Il s'étoit contenté de promettre aux autres Officiers Bourguignons de les délivrer dans un an, & il esperoit d'avoir auparavant conquis tous les Pays-bas.

* Dans les Eloges de la Maison de Nassau.

Les Officiers Bourguignons échapez de la bataille, avoient été tuez ou pris avec Vergi en essayant d'entrer dans la Ville d'Arras; & Marie de Bourgogne restoit ainsi avec peu de soldats, & sans au-

F fiiij

cun Capitaine. Sa Majesté connoissoit encore le genie du peuple de Gand, le plus incapable des affaires publiques qui fut jamais, & le moins propre à executer une entreprise de longue haleine. Elle ne le jugeoit bon qu'à exciter des seditions, & qu'à les continuer aussi long-temps que duroit sa fureur. Elle étoit informée de l'aversion horrible qu'il avoit pour le Chancelier Hugonnet & pour le Seigneur d'Imbercourt, parce qu'il les soupçonnoit d'avoir empêché sous Charles le Guerrier le rétablissement de leurs privileges : mais elle étoit aussi persuadée du merite extraordinaire de ces deux grands personages. Elle avoit commencé de les craindre, apres avoir inutilement tâché de les gagner par toute sorte de voyes; & comme elle tenoit le peuple de Gand pour aussi inconstant que seditieux, elle prévoyoit que si par un pur caprice, ou faute d'autres Ministres, il venoit à se gouverner par les maximes de Hugonnet & d'Imbercourt, la France seroit frustrée de la conquête des Pays-bas. Cet inconvenient ne pouvoit être prévenu, qu'en suscitant à ceux de Gand une tentation violente de massacrer Hugonnet & Imbercourt; & l'occasion en étoit d'autant plus favorable, que ce Peuple n'avoit jamais manqué de se soulever apres la mort de ses Princes contre leurs principaux Ministres.

Ainsi le Roy répondit que Marie de Bourgogne n'avoit pastant de créance aux trois Etats des Pays-bas, qu'ils se l'imaginoient, & qu'elle n'étoit pas

resoluë de se gouverner par leur conseil. Qu'elle s'en étoit fait un composé seulement de quatre personnes ; qui ayant tous un intérêt notable à la continuation de la guerre, la feroient durer autant qu'ils pourroient. Les Députez des Etats repliquèrent que sa Majesté étoit en ce point tres mal informée ; & offrirent de l'en convaincre, en luy montrant leurs ordres écrits & signez de la main de Marie de Bourgogne. Le Roy repartit qu'il avoit en main le contraire, écrit & signé par cette Princesse, & montra la lettre que Hugonnet & Imbercourt luy avoient laissée. Les Députez l'examinèrent tous l'un aprez l'autre, & elle ne manqua pas de leur inspirer les mouvemens que le Roy prétendoit. Ils le conjurerent de la leur prêter ; & il y consentit avec d'autant plus de facilité , qu'il ne l'avoit montrée aux Députez que pour leur faire naître le desir de l'avoir , & qu'il auroit été bien fâché qu'ils ne la luy eussent pas demandée.

La negociation fut interrompuë par cet artifice ; & les Députez s'en retournerent à Gand avec une precipitation, qui passoit pour fuite dans l'opinion des personnes qu'ils rencontroient en chemin. Ils firent leur rapport en public devant Marie de Bourgogne, assistée de la Belle-mere , du Duc de Cleves, de Ravastein , des Evêques de Liege & de Terrouenne, de Hugonnet , & d'Imbercourt. La colere ne trouble pas tout-à-fait le jugement, lorsqu'elle est commandée par un desir de vangeance plus violent qu'elle, & d'ailleurs ému par la pre-

fence des objets. Les Députez ne s'emportèrent pas jusqu'à négliger ce qu'il falloit pour faire donner dans le panneau à Marie de Bourgogne. Ils raconterent que le Roy leur avoit soutenu que leur Princesse se gouverneroit par le conseil de peu de gens : mais ils ne parlerent d'abord , ny du nombre de ces gens , ny de la lettre qui leur avoit été confiée. Ils se contenterent de représenter qu'ils avoient dit à sa Majesté , que Marie de Bourgogne avoit pris la résolution de se gouverner par l'avis de ses Etats ; & qu'elle avoit cru ne pouvoir mieux commencer son administration , qu'en usant de leur ministère pour negocier , & pour conclure une paix solide entre la France & les Pays-bas. Qu'elle les avoit envoyez pour ce sujet vers le Roy ; & que si sa Majesté en doutoit , ils étoient prêts de luy montrer le pouvoir qu'ils en avoient en bonne forme.

* Dans le rapport de cette négociation.

* Que le Roy leur avoit répondu que leur arrivée en qualité de Plenipotentiaires le surprenoit d'autant plus , qu'il étoit assuré que leur Princesse ne vouloit pas se servir de leur conseil , mais seulement des avis de trois ou quatre personnes confidentes. Qu'ils avoient alors produit leur commission , & que sa Majesté avoit reparti qu'elle pouvoit justifier le contraire par écrit.

Ces dernières paroles suffisoient , pour donner à Marie de Bourgogne lieu de soupçonner que sa lettre avoit été montrée : cependant ou elle n'en eut pas la pensée , ou elle la rejetta comme chimérique. Elle sçavoit à la vérité que le Roy avoit
irreconciliablement

irreconciliablement haï le Duc son pere, mais elle ne croyoit pas que cette haine eût passé jusqu'à elle; & quand elle l'auroit cru, elle eût supposé que l'aversion de ce Prince auroit cédé à l'intérêt d'accroître de tant de Provinces la Monarchie Française; & aux avances d'une Princesse qui possédant tout ce qu'il falloit pour se faire rechercher avec empressement par tous les Monarques du monde, n'avoit pas laissé de rechercher elle-même par le seul motif de plaire au Roy, un enfant delicat, infirme, & bossu tel qu'étoit le Dauphin; & d'ajouter mêmes que si on ne jugeoit pas à propos de le luy donner, elle se soumettoit à épouser le Prince du Sang qui luy seroit destiné pour mary, sans examiner s'il luy seroit d'ailleurs agreable ou non.

Toutes ces raisons qui paroissoient invincibles à Marie de Bourgogne, la convinquirent si absolument que le Roy n'avoit eu garde de découvrir son secret en montrant sa lettre, qu'elle estima pouvoir impunément nier de l'avoir écrite. Elle déclara qu'elle ne sçavoit ce que le Roy avoit voulu dire, & qu'elle n'avoit point donné d'ordre contraire. Mais elle n'eut pas plutôt lâché ces mots, qu'on luy mit en main sa lettre. La surprise où elle se trouva, ne fut ny le seul ny le plus extraordinaire mouvement qu'elle ressentit alors. Elle rougit plus de depit que de honte, d'avoir été convaincue de mensonge dans une Assemblée si solennelle; & elle conçut en ce moment une haine implacable, non seulement contre le Roy, mais encore contre

tous les François. Elle connut évidemment que l'aversion de sa Majesté pour le Duc son pere avoit passé à elle ; & elle crut que pour être digne heritiere du Duc de Bourgogne, il faloit être aussi opposée à la France que son pere l'avoit été. Elle rompit l'assemblée dans ces sentimens , & elle alla prendre de funestes mesures pour se rendre malheureuse ; & pour enveloper dans une commune misere ses Sujets avec ceux du Roy , qui dans leur union n'eussent eu rien à craindre au dehors : au lieu qu'étant divisez, il y a plus de deux cent ans qu'ils se font presque toujours la guerre.

Ceux de Gand qui n'avoient montré la lettre que pour avoir occasion de se défaire de Hugonnet & d'Imbercourt qui y étoient nommez , les arrêterent , & leur donnerent des Juges. Mais il ne fut pas aisé de condamner dans les formes ces deux Ministres innocens, habiles, désinterezz, & reconnus pour tels, qui ne perdirent pas le jugement dans leur malheur ; & qui se seroient défendus par tous les détours que la chicane suggeroit pour sauver leur vie en l'allongeant , si on leur en eût donné le loisir. Le premier chef de leur accusation fut d'avoir autorisé des Cordes à rendre la Cité d'Arras aux François ; & ils y répondirent pertinemment en montrant un article du Traité conclu dans cette Ville entre le Roy Charles Sept & le Duc Philippe le Bon en mil quatre cent trente cinq , qui contenoit en termes exprez qu'elle seroit de bonne foy réunie à la Monarchie Françoisé en cas

que la Maison de Bourgogne tombât en quenouille. Le second Chef fut que dans un procez intenté par la ville de Gand contre un Bourgeois particulier, ils avoient pris de l'argent. Imbercourt & Hugonnet avoüerent le fait : mais ils prouverent authentiquement que l'argent leur avoit été offert sans qu'ils l'eussent demandé, & que le présent qu'ils avoient reçu ne les avoit pas empêché de juger le Criminel en toute rigueur & selon les Loix. Enfin le troisième & dernier Chef fut d'avoir donné quelquefois atteinte aux Privileges de Gand ; & ils repartirent qu'en premier lieu ils n'avoient rien fait en cet article, que par l'ordre exprez des deux derniers Ducs ; & en second lieu que la Bourgeoisie de Gand s'étant plus d'une fois revoltée contre ces deux Princes, * il paroïssoit par des actes authentiques qu'elle s'étoit volontairement soumise à cette peine, & que par conséquent elle n'avoit pas sujet de se plaindre d'avoir été frustrée d'un bien où elle avoit renoncé.

* Dans le procez de ces deux Seigneurs.

Les défenses des Accusés étoient si bien fondées, que leurs propres Accusateurs ne pouvoient y repliquer : mais les adversitez impreuës sont toujours accompagnées de cette fâcheuse circonstance, d'ôter aux meilleurs amis le courage de servir à proportion qu'elles augmentent aux Ennemis la volonté de nuire. Hugonnet & Imbercourt avoient cru n'avoir point d'amy plus intime que le Duc de Cleves. Leur liaison avec ce Prince s'étoit d'abord formée, & depuis entretenue par

toutes les voyes honnêtes qui sont en usage dans les societez civiles, & les Parties y avoient apporté une égale correspondance. Cependant il parut qu'elle n'étoit pas sincere du côté du Duc. Ce Prince prétendoit pour son fils au mariage de Marie de Bourgogne, & s'étoit imaginé que Hugonnet & Imbercourt le favoriseroient dans sa poursuite. Il avoit vu au contraire dans la lettre de cette Princesse, que leur dessein étoit qu'elle épousât le Dauphin; & il n'en falut pas davantage à son égard, pour rompre l'amitié qu'il avoit contractée avec eux: Pour les haïr autant qu'il les avoit aimez: Pour leur refuser son secours, & pour hâter autant qu'il put leur supplice.

Une autre cause produisit le même effet dans la personne du Comte de Roussi, qui sçavoit la part que Hugonnet & Imbercourt avoient eue dans la mort du Connétable de Saint Pol son pere. Il s'étoit fait une maxime de ne jamais pardonner une telle injure, & il s'en étoit assez ouvertement expliqué du vivant du Duc de Bourgogne. Et de fait il profita avec chaleur de l'occasion qui se presentoit: Il remua toutes les intrigues qu'il avoit dans Gand: Il intimida les gens de bien de sa connoissance, qui sans sa consideration se fussent déclarés pour les Accusés; & donna main forte aux méchans, en grossissant leur Troupe d'un assez grand nombre de ses vassaux qu'il avoit fait venir auprez de Gand.

Enfin Louïs de Bourbon Evêque de Liege qui

s'étoit trouvé auprez de Marie de Bourgogne sa niece lorsqu'elle avoit reçu la nouvelle de la mort du Duc son pere, luy avoit demandé par une Requête qu'elle remît aux Liegeois l'impôt de trente mille florins par an que le même Duc avoit toujours exigé d'eux depuis qu'il avoit détruit leur Ville. Marie de Bourgogne avoit renvoyé la Requête à Hugonnet & à Imbercourt, qui avoient jugé qu'on la presentoit à contre-temps, & conseillé la Princesse de differer de l'accorder jusqu'à ce qu'elle fût entierement établie. Cet avis étoit judicieux; parce que les Peuples des Pays-bas qui ne pouvoient croire que leur Duc fût mort, n'auroient infailliblement pas souffert que sa fille se fût ingerée de revoquer ce qu'il avoit arrêté. Mais peu de personnes se font justice en ce qu'elles desirerent avec ardeur. L'Evêque s'offensa du délai que l'on apportoit à le satisfaire, & s'en prit à ceux à qui on l'avoit renvoyé. Guillaume de la Mark étoit son principal confident, & un cousin paternel de la Mark présidoit au procez de Hugonnet & d'Imbercourt. L'Evêque le fit solliciter contre eux, & les trois brigues que l'on vient de rapporter jointes à l'animosité de ceux de Gand, firent condamner Hugonnet & Imbercourt à perdre la tête.

Il ne leur restoit que la voye d'appel au Parlement de Paris, où les causes de la Flandre étoient portées en dernier ressort; & ils y eurent recours avec une pleine confiance, que leur innocence y seroit reconnue; car encore que ce qui leur étoit ar-

rivé les eût convaincus que Louïs Onze les vouloit perdre, ils ne laissoient pas d'être persuadez que le Parlement leur rendroit justice. Mais leurs Ennemis qui le craignoient, cabalerent de sorte ; que non seulement les Juges de Gand n'eurent point d'égard à l'appel de Hugonnet & d'Imbercourt, mais encore ils ne leur donnerent que trois heures pour se disposer à la mort.

Marie de Bourgogne l'apprit avec un dépit, qui dégénéra presque en fureur : Car encore qu'elle n'ignorât pas l'inclination de Hugonnet & d'Imbercourt pour les intérêts de la France, elle presumoit que le danger où le Roy venoit de les exposer les changeroit entierement. Elle sçavoit avec quelle fidelité ils avoient servi son Ayeul & son Pere, Elle en esperoit autant ; & de plus la lettre qu'elle avoit écrite, les avoit reduits à l'état pitoyable où ils étoient. Tous ces motifs ensemble l'obligerent d'aller, ou pour mieux dire de courir à la Maison de Ville. Elle parut en Suppliante devant un Tribunal tout composé de ses propres Sujets. Elle y demanda pour ses deux principaux Ministres une grace qu'elle auroit dû accorder ; & elle eut le déplaisir d'être refusée, nonobstant qu'elle remontrât que Hugonnet & Imbercourt luy étoient absolument neccessaires pour la conservation de son patrimoine. Mais si les Dames manquent de hardiesse pour entreprendre les choses extraordinaires, elles en sont d'autant plus constantes à les executer lorsqu'elles les ont une fois entreprises. Non seule-

ment Marie de Bourgogne ne se rebuta point du refus injurieux en tant de manieres qu'elle venoit de recevoir , mais il sembla mêmes qu'elle en eût tiré un surcroît de courage. Elle se transporta sur la place où l'exécution devoit être faite : Elle la trouva pleine de peuple : Elle le harangua sans coëffure , les cheveux épars , les yeux baignez de larmes , & l'habit negligé comme il devoit l'être pour exciter à compassion. Elle n'avoit aucun auditeur qui ne s'empêchât autant qu'il pouvoit de l'entendre : cependant peu s'en falut que son éloquence ne l'emportât sur l'aversion , sur l'envie , sur la fureur , & sur la jalousie du gouvernement , dont ils étoient prévenus. Ceux qu'elle avoit émus furent sur le point de tourner leurs armes contre ceux qui demeuroient inflexibles : mais enfin le meilleur Party * ne se sentant pas assez fort pour donner la loy au pire , la reçut de luy. Hugonnet & Imbercourt passerent par la main du Bourreau ; & l'on crut que Dieu avoit permis qu'ils fussent punis dez cette vie de l'ordre que l'on disoit qu'ils s'étoient fait donner , de livrer le Connétable de Saint Pol aux François.

Marie de Bourgogne avoit cru que ceux de Gand se contenteroient d'avoir affermi l'autorité qu'ils avoient usurpée par le supplice de deux personnes si considérables. Mais elle reconnut incontinent aprez à ses dépens qu'elle s'abusoit : car on luy ôta sa Belle-mere & son oncle Ravestein , & on les mit en des lieux où ils ne pouvoient avoir

aucune communication avec elle. On changea tous ses domestiques, & l'on voulut que ce fût des Bourgeois de Gand. On proscrivit toutes les personnes que l'on sçavoit avoir été particulièrement attachées au Duc son pere, & l'on confisqua leurs biens. On s'assura autant que la bien-séance le pouvoit permettre de la personne de Marie de Bourgogne; & on l'observa de si prez, qu'elle n'auroit pu sortir de Gand quand elle l'eût voulu. Enfin on s'empara sous son nom de l'administration, non seulement de la Flandre, mais encore des autres Provinces; & pour donner à la posterité des marques dont elle ne pût douter que le pouvoir des Bourgeois de Gand avoit été sans limite, ils envoyèrent des ordres précis dans les deux Bourgognes, qu'elles eussent à se réunir immédiatement à la Monarchie Françoisse, & à recevoir les Officiers & les Garnisons qu'il plairoit à Louïs de leur envoyer,

Personne ne défera à des ordres si extravagans; & ceux qui en étoient les auteurs ne furent que trois ou quatre jours à s'en repentir. Ils firent reflexion au bout de ce temps que si les affaires changeoient, il y auroit lieu de les convaincre d'avoir trahi les interêts de leur Princesse, & procuré ceux de la France. Mais cette prévoyance n'eut pas en eux tout l'effet qu'elle auroit dû, puisqu'elle ne les porta pas à revoquer les ordres pour le démembrement des deux Bourgognes d'avec les Pays-bas. Ils eurent honte de le faire; & ils ne voulurent

pas que Marie de Bourgogne fût un jour assez puissante pour les punir de tant d'insolences qu'ils avoient déjà commises , & de celles qu'ils prétendoient encore commettre. Ils se contenterent donc de lever quinze mille hommes de pied & quelques Troupes de Cavalerie, pour empêcher les François de penser à d'autres conquêtes aprez qu'ils auroient recouvré l'Artois. Il falloit un Chef à cette nouvelle armée ; & ceux de Gand en choisirent un , également abominable à Dieu & aux hommes.

Ils sçavoient que Charles Duc de Bourgogne avoit confiné en prison perpetuelle dans le Château de Namur le miserable Adolf de Gueldres, qui avoit traité son propre pere avec la barbarie dont on a parlé dans le quatrième Livre, & ils envoyerent le délivrer. Ils le déclarerent leur General; & comme s'ils eussent eu le dessein de donner à leur Princesse la plus rude mortification qu'elle étoit capable de recevoir, ils luy destinerent cet Adolf pour mary, c'est-à-dire qu'ils la condamnerent à épouser celui des hommes pour qui elle avoit le plus d'horreur & de mépris. Elle étoit ainsi devenuë pour être trop riche heritiere , * la plus malheureuse Princesse de son temps ; lorsque le Roy contribua plus qu'aucun autre sans y penser à la garentir de cette Alliance qu'elle apprehendoit plus que la mort , & qui auroit empêché les Pays-bas de tomber sous la domination des Princes de la Maison d'Autriche.

Sa Majesté persuadée à contre-temps que Comines ne la servoit pas assez à son gré, jetta les yeux sur un

* Dans la v. 3
de Marie de
Bourgogne

autre Flamand pour une secrete negociation avec Marie de Bourgogne. C'étoit un Payſan sorti du Village d'Odenfort ſeitué prez de Gand. On ne ſçait pas comment il étoit devenu Barbier de Louïs; & il y a de l'apparence que ſa Majeſté naturellement déſiante, & qui ſe ſouvenoit de l'extrême danger que Galeas Viſconti Duc de Milan avoit couru par la perfidie d'un homme de cette profeſſion, changeoit ſouvent de Barbiers, afin de ne pas donner à ſes Ennemis le loisir de les corrompre. Quoy qu'il en ſoit celui-cy arrêta l'inconſtance de Louïs en ce point; & parvint en peu de temps à un tel degré de faveur, qu'il n'y avoit que le grand Prevôt Triſtan qui fût mieux que luy dans l'eſprit de ſa Majeſté. Elle changea deux fois ſon nom; & parce qu'il ſ'appelloit Olivier le Diable, elle l'appella premierement Olivier le Mauvais, & enſuite Olivier le Daim. Il reüſſiſſoit admirablement dans les converſations enjouiées; & c'étoit par-là qu'il ſ'étoit inſinué dans la confiance de ſon Maître, qui ne conſideroit les gens qu'à proportion du profit ou du plaſir qu'il en pouvoit tirer. Sa Majeſté ſ'imagina que puisqu'il étoit né ſi proche de Gand, il pourroit en un beſoin paſſer pour Gantois; & ſeroit plus agreable à la Bourgeoisie de cette Ville, qu'aucun autre ſur qui elle jettât les yeux; & ce fut dans cette unique vuë qu'elle le préféra à tous les Grands de la Cour, leſquels à cela prez ſe ſeroient beaucoup mieux acquitez de cet employ que luy. Le Roy ne luy donna rien de particulier par écrit, & ſa Majeſté aima mieux prendre la peine de

l'instruire de vive voix de tout ce qu'il avoit à faire.

Le sujet de sa commission fut d'obtenir s'il étoit possible une audience de la Princesse, sans qu'il y eût de témoins : de luy représenter le chagrin que donnoit au Roy la contrainte où elle étoit ; & de convenir avec elle des mesures qu'il y auroit à prendre, en cas qu'elle se laissât persuader de se jeter entre les bras des François pour se délivrer de la tyrannie de ceux de Gand. Le Daim crut se travestir suffisamment en prenant le nom & l'équipage du Comte de Melun, Chef d'une des plus illustres & des plus anciennes Maisons du Royaume. Mais il n'est presque jamais arrivé en de pareilles rencontres, que l'on ait trompé les yeux de tout un Peuple : au contraire il a presque toujours suffi qu'une seule personne dans un si grand nombre, reconnût la vérité pour désabuser les autres.

Le faux Comte de Melun n'étoit pas encore entré dans Gand, que l'on y sçavoit déjà qu'il étoit le vrai Olivier le Daim. Chacun en le voyant se le disoit à l'oreille ; & ses lettres de créance ne pouvoient plus éblouir personne, lorsqu'il les presenta au Conseil de la Princesse. Elles y furent pourtant assez bien reçues, soit qu'on y eût plus d'égard au caractère qu'à la personne de l'Envoyé ; ou que la curiosité de sçavoir ce qui l'amenoit, l'emportât sur le mépris que ses Compatriotes n'eussent pas manqué de luy témoigner en toute autre rencontre. Mais lorsque Marie de Bourgogne luy donna une audience publique en présence de tous ses Conseillers d'E-

rar, & qu'elle le pressa d'exposer devant tant de gens ce qu'il avoit à dire, il se mit inutilement en peine de remettre la partie à une autre fois. On ne se satisfit d'aucune de ses défaites; & on le réduisit enfin à déclarer qu'il avoit ordre de ne parler qu'à la Princesse, & de ne luy parler qu'en particulier..

Les Ministres repartirent que ce n'étoit point la coutume d'en user ainsi, & que la bien-séance ne permettoit pas qu'une fille seule s'entretint avec un homme seul. Mais Olivier s'obstina si fortement à ne vouloir rien relâcher de cet ordre bizarre qu'il disoit avoir sans le montrer, qu'il irrita toute l'Assemblée. Les Conseillers d'Etat les plus moderez furent d'avis de le renvoyer sans réponse, mais les plus emportez insisterent qu'on le jettât dans la rivière; & l'eussent obtenu, si Olivier n'eût évité par une prompte évasion le danger dont il étoit menacé. Il sortit adroitement de la sale où il étoit; & sa diligence fut si grande, qu'il étoit déjà hors de Gand monté sur un bon cheval avant que l'on eût achevé de refoudre s'il seroit noyé. Il se refugia dans Tournay, où il n'étoit pas moins en sûreté qu'à la Cour de France, & où il servit beaucoup mieux le Roy que l'on ne pensoit.

La ville de Tournay étoit des plus grandes, des mieux peuplées, des plus riches, & des mieux civilisées des Pays-bas. Sa situation entre le Hainaut & la Flandre, l'avoit rendu le centre * du commerce entre ces deux fertiles Provinces. Elle étoit des plus fortes; & d'ailleurs on avoit eu le

* Dans l'histoire de Tournay.

soin de la revêtir de doubles murailles, de tours, de boulevards, de ravelins & des autres fortifications qui étoient alors en usage. Les Bourgeois y vivoient comme en République: car encore que cette Ville fût de la Monarchie Françoisé, & qu'elle payât aux Rois Tres - Chrétiens six mille livres, & aux Ducs de Bourgogne le quart ou environ de cette somme tous les ans, & par forme de redevance, il est constant qu'elle étoit quitte de toute sujétion pour une somme si légère; & mêmes que le dernier Duc de Bourgogne quelques années avant sa mort, luy avoit gratuitement remis ce qu'elle avoit accoutumé de luy payer, & à ses Prédécesseurs. Elle se gouvernoit à sa mode en tout le reste: Elle observoit une exacte neutralité entre les François & les Bourguignons, quoy qu'elle eût acquis beaucoup plus de biens dans les États des derniers que dans ceux des premiers; & le gain qu'elle avoit fait avec l'une & l'autre de ces nations pendant leurs longues guerres étoit si grand, que tous ses Bourgeois vivoient avec autant de luxe que de repos. Le respect que l'on avoit eu jusques-là pour tout ce qui leur appartenoit, leur avoit inspiré de la négligence pour leur propre conservation. Il y avoit peu de gens à garder leurs portes, & ce n'étoit que des Bourgeois qui y alloient tour à tour. Ils prenoient cette fonction pour une corvée, & ils ne le faisoient que par manière d'aquit.

Olivier l'aperçut en entrant. Il remarqua durant son séjour dans Tournay que la négligence

y croissoit au lieu d'y diminuer; & il resolut d'en profiter, afin de se vanger des Gantois, en réparant le mauvais succez de sa negociation par un service d'extrême importance rendu à son Maître, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il gagna quarante Habitans de Tournay des plus pauvres à la verité, mais en recompense des plus hardis de la Ville; & il prit ses mesures pour s'emparer avec un nombre de gens si petit, de la porte par où l'on sortoit pour aller à Saint Quentin. Il écrivit ensuite à Mouy Gouverneur du même Saint Quentin, qu'il luy livreroit Tournay s'il luy envoyoit assez de gens pour le recevoir au jour & à l'heure qu'il luy marqua. Mouy en conféra avec le Roy, & conduisit luy-même par ordre de sa Majesté les Troupes qu'Olivier demandoit. Elles se presenterent à la porte à point nommé; & donnerent le signal à Olivier, qui força vaillamment le corps de garde, & l'ouvrit. Les bons Bourgeois voulurent se mettre en défense: mais ils furent bien-tôt contrains de poser les armes, & mêmes d'obeïr à Mouy qui leur commanda de les porter à l'Hôtel de Ville; parce que la canaille au lieu de les seconder, se déclara pour les François. Il se passa néanmoins peu de jours sans qu'elle eût occasion de s'en repentir, parce qu'elle souffrit la premiere les incommoditez de la guerre.

Mouy apres s'être assuré de Tournay, porta le fer & le feu jusqu'aux environs de Gand; & la Bourgeoisie de cette Ville pour l'obliger à s'en re-

tourner, envoya Adolf de Gueldres faire le même dégât dans le Tournaisis. Elle luy promit à son retour, qu'elle contraindrait Marie de Bourgogne de l'épouser si elle ne s'y dispoſoit de bon gré, & il partit avec cette assurance. Il ne se contenta pas d'obliger Mouy à se renfermer dans Tournay, mais il s'avança de plus à son tour dans le Tournaisis. Il le ravagea : Il le désola, & brûla même un faux-bourg de la ville de Tournay : mais ces petits avantages furent la dernière cause de sa ruine, Dieu s'étant lassé de souffrir ce monstre sur la terre. Les Troupes de Gand étoient nouvelles, & par conséquent sans discipline. Mouy à qui elles avoient à faire étoit un Chef expérimenté ; qui les voulant tailler en pièces sans rien hasarder, feignit de les craindre. Il se renferma avec tout ce qu'il avoit de François dans Tournay, & il abandonna le Tournaisis à la discrétion des Flamans. Sa ruse réussit ; en ce que les Troupes d'Adolf persuadées que leur seule présence intimideroit les François, n'obéirent plus à leur General. Elles se chargerent de butin ; & commencerent leur retraite dans une confusion, qui donna le courage à Mouy de faire sur elles une sortie générale. L'Arrière-garde qu'il attaqua, tourna visage ; parce que Adolf qui s'y étoit rangé la piqua d'honneur, en luy montrant le petit nombre des François. Mais pour se vouloir trop signaler, il fut tué * des premiers ; & les siens ne l'eurent pas plutôt vu tomber mort, qu'ils perdirent la résolution de combattre, qu'il

* Dans la relation de sa mort.

leur avoit inspirée. Ils prirent tous la fuite, & les François aprez s'être lassés de tuer des gens qui leur tournoient le dos, firent autant de prisonniers qu'ils voulurent.

Marie de Bourgogne eut plus de joye de cette victoire, que les François qui l'avoient remportée; & le plaisir de se voir délivrée d'un homme destiné pour la rendre misérable, fit qu'elle fut peu touchée de la nouvelle qu'elle reçut en même temps de la perte des deux Bourgognes. On a déjà remarqué que le Roy qui voyoit courir le Duc de Bourgogne à son malheur, tenoit dans le Barrois & dans la Champagne de belles Troupes pour profiter de sa dépouille quand il seroit vaincu. Elles étoient commandées par George de la Trimouille Seigneur de Craon, mais il y eut bientôt occasion de leur donner un autre General. Jean de Chalon troisiéme du nom Prince d'Orange étoit le plus considerable des Bourguignons en toute maniere. Il avoit de l'esprit, de la conduite, du credit, & de la vigueur: Il possédoit de belles Terres dans tous les cantons du Pays: Il s'y étoit attiré l'inclination de la Noblesse: Les Peuples avoient en luy une entiere confiance; & par un charme, ou un bonheur singulier, il n'y agissoit pas moins au gré des gens de robe, que des gens d'épée; & rien ne luy manquoit pour être tout-à-fait de service, que la constance: mais ce n'étoit pas là la vertu que le Roy recherchoit le plus en ceux qu'il prétendoit gagner. Il luy suffisoit qu'ils eussent de
l'esprit,

l'esprit & de l'activité ; & il se proposoit au reste de leur donner des compagnons , & des surveillans qui fixassent pour ainsi dire leur legereté , ou qui l'empêchassent au moins de luy nuire. Il y avoit sept ou huit ans que le Prince d'Orange s'étoit déclaré pour sa Majesté contre le Duc de Bourgogne son Seigneur Immédiat , par jalousie de ce que le Seigneur de Neuf chatel luy avoit été préféré dans le commandement des armées. Il s'étoit pourtant rajusté depuis avec ce Duc , & il luy avoit rendu de grands services : mais un second mécontentement avoit aliéné sans esperance de retour , cet homme naturellement trop sensible aux moindres injures. Ses Oncles paternels luy avoient intenté un procez , sur ce qu'ils prétendoient n'avoir pas été suffisamment partagez pour ce qui regardoit les biens de la Maison de Châlon dans la Franche-Comté.

L'affaire avoit été portée devant le Duc de Bourgogne , qui l'avoit jugée en faveur des Seigneurs de Châteauguion ses oncles paternels , persuadé que le droit étoit de leur côté : car il n'y avoit rien qui l'empêchât en de semblables cas de rendre justice. Cependant le Prince d'Orange s'étoit imaginé qu'on luy avoit fait tort , & que le Duc avoit favorisé les cadets de la Maison de Châlon à dessein d'en affoiblir l'aîné. Il avoit résolu de s'en vanger : mais n'en ayant pas trouvé l'occasion du vivant du Duc , il la prit peu de temps après sa mort. Il offrit au Roy de le rendre sans violence maître des deux Bourgognes ; pourvu que sa Majesté s'enga-

geât par un Traité en bonne forme de luy rendre les Terres adjudgées à ses Oncles , & qu'elle y en ajoutât plusieurs autres qu'il luy nomma ; & le Roy qui n'examinait pas trop ce qu'il promettoit en des conjonctures si délicates , prit au mot le Prince d'Orange. Sa Majesté luy donna le Commandement de toutes les Troupes Françoises disposées sur les frontieres du Duché de Bourgogne , & commanda à Craon de luy obeïr. Toute la précaution qu'elle prit , fut d'envoyer au même Craon des ordres secrets d'avoir pour le Prince d'Orange toutes les déferences exterieures capables d'adoucir cet esprit également fier & indocile , & de l'empêcher de s'emporter : mais au reste de demeurer toujours dans le fond maître des Troupes de sa Majesté ; & d'observer de si prez le Prince d'Orange , qu'il ne pût détruire ce qu'il auroit fait à l'avantage de la France.

Le Prince d'Orange observa de bonne foy , & plus heureusement que l'on eût cru , son Traité avec la France. Il alla peu accompagné à Dijon ville Capitale du Duché de Bourgogne ; & il y harangua la Bourgeoisie avec tant de succez , qu'il luy persuada d'ouvrir ses portes aux François. Ensuite il se transporta successivement dans les plus importantes Places des deux Bourgognes. Sa presence y eut le même effet , * & elles furent réunies à la Monarchie Françoisie sans aucun effort. Mais le Roy ne fut pas si bien servi dans le projet qu'il avoit formé , de se saisir de Saint Omer , & de la

* Dans la vie de Jean Trois de Châlon.

Province du Hainaut. Robinet d'Odenfort Gentilhomme d'auprez de Saint Omer , s'étoit vanté d'introduire les François dans cette Place: mais les Habitans témoignèrent qu'ils se vouloient défendre, & le Roy ne jugea pas qu'il fût à propos de les assiéger. La Noblesse du Hainaut marchanda pour se rendre François, & envoya à la Cour un Gentilhomme de son corps pour negocier cette affaire.

Le Roy au lieu d'expedier luy-même sur le champ ce Gentilhomme, comme il avoit accoutumé en de semblables occasions, le renvoya à Lude; d'autant moins capable de cette commission, qu'il cherchoit du profit en toutes choses. Le Gentilhomme demanda à Lude ce que l'on donneroit à la Noblesse du Hainaut, pour mettre une Province entiere à l'obeissance du Roy; & Lude au lieu de répondre directement, demanda à son tour ce que la même Noblesse luy donneroit pour le bonheur qu'il luy procureroit d'être François. Rien ne choque davantage les gens de bonne volonté, que lors qu'on leur donne occasion de se défier que l'on tourne en ridicule ce qu'ils avoient serieusement proposé. Le Gentilhomme fut d'autant plus surpris de la repartie de Lude, qu'il s'y étoit moins attendu. Il ne pouvoit comprendre qu'un Favori comme étoit ce Seigneur, ne voulût pas se mêler gratuitement d'acquiescer au Roy son Maître le Hainaut, & il aima mieux supposer que la France ne vouloit point du Hainaut par la voye

qu'il luy propoſoit. Il prit ce refus pour un mépris : Il rompit la conférence : Il s'en alla ſans dire adieu ; & il ſe hâta ſi fort de retourner vers la Nobleſſe du Hainaut , qu'il fut impoſſible de le ramener à ceux qui coururent apres luy par ordre du Roy , & luy offrirent de la part de ſa Maieſté beaucoup plus qu'il n'auroit d'abord deſiré pour être content. La Cour eut pourtant de quoy ſ'en conſoler en quelque maniere , par la priſe , ou pour mieux dire par la reddition volontaire d'une Place ; qui luy étoit toute ſeule , & avec le peu de territoire qu'elle avoit , de plus grande importance que ce qui luy manquoit de l'Artois , & que tout le Hainaut enſemble.

La Ville de Cambray étoit devenue Imperiale , de la même maniere que pluſieurs autres comprises dans le Pays que les Auteurs du moyen âge appellent Province Moſellane , c'eſt-à-dire que les Evêques y paſſoient pour Souverains temporels , & qu'ils y jouiſſoient en effet de la plûpart des Privileges de la Souveraineté ; & que néanmoins les Magiſtrats y partageoient avec ſes Prelats l'autorité , & ne dépendoient d'eux qu'en de certaines rencontres. La Bourgeoiſie de Cambray vivoit heureuſe dans ce temperament ; & rien n'auroit troublé ſon repos , ſi elle eût été convaincuë de ſon bonheur autant qu'elle devoit l'être. Mais plus une populace eſt grande , moins elle eſt capable de ſupporter ſa propre felicité. La familiarité de ceux de Cambray avec leur Evêque leur inſpira du mé-

pris pour luy. On s'accoutuma dans cette Ville à ne le plus respecter comme Maître, parce qu'on ne l'y voyoit pas en posture de se faire obéir ; & l'on se persuada que les Magistrats n'étoient pas assez éclairés pour commander, parce que l'on croyoit connoître le peu de lumière de chacun d'eux en particulier. En un mot la liberté déplut à ceux de Cambray par le seul motif qu'elle étoit trop vieille, & que l'on s'ennuyoit de la goûter ; & ils furent satis d'un dédain pour elle, qui ne sçauroit être mieux exprimé que par la comparaison des estomacs vigoureux, qui se lassent plus aisément des viandes les plus legeres. Les François se présenterent devant Cambray invitez par les Habitans * de cette Ville : On les y introduisit : Ils n'y firent aucun changement, & ils se contenterent d'en garder les murailles sans toucher aux Privilèges.

* Dans les révolutions de Cambray.

Ce mélange de bons & de fâcheux événemens arrivez tantôt aux François, tantôt aux Flamans, contribuerent presque également à former la conjoncture par où Dieu prétendoit élever la Maison d'Autriche à la grandeur où elle est maintenant ; puisqu'ils firent comprendre à Marie de Bourgogne que si elle avoit des Sujets rebelles, elle en avoit beaucoup plus qui luy demeureroient fideles, pourvu qu'elle épousât promptement un Prince capable de leur mener du secours. Ceux de Gand affoiblis par la défaite de leurs Troupes auprez de Tournay ; & rebutez par la mort imprevue d'Adolf de Gueldres qu'ils avoient destiné pour mary de leur Princesse,

ne se méloient plus de luy vouloir donner d'époux. Plusieurs autres prétendans à cette alliance, y avoient renoncé; soit qu'ils se fussent ennuyez de la rechercher trop long-temps, ou qu'ils eussent perdu l'esperance de parvenir à leur fin. Ainsi il ne restoit sur les rangs que quatre personnes, dont la premiere étoit le Dauphin de France; qui à la verité étoit trop jeune pour y penser, puisqu'il n'avoit pas encore huit ans accomplis. Mais les bons François qui ne pouvoient souffrir que les Pays-bas échappassent à leur Monarchie, n'avoient pas laissé de former par leur credit en faveur de ce jeune Prince une puissante brigue à la Cour de Flandres; quoy que le Roy son pere bien loin de l'appuyer, la traversât de toute sa force.

Le Chef de la brigue qui travailloit alors pour les veritables interêts de la France, étoit Louïs de Bourbon Evêque de Liege Oncle de Marie de Bourgogne. Ce Prince s'étoit proposé de la disposer à se tenir précisément sur la défensive contre les François; & à ne pas mettre en-épousant un Etranger, un obstacle insurmontable à la paix qu'il offroit de negocier, & qu'il promettoit de conclure entre les François & les Flamans. Marie de Bourgogne avoit beaucoup d'amitié pour son oncle; & comme elle haïssoit horriblement les autres François, il sembloit que l'inclination qu'elle avoit auparavant eue pour eux se fût resserrée, afin de n'avoir plus que luy pour objet. Elle ne vouloit pas néanmoins pour le satisfaire se contraindre jusqu'à

épouser le Daupin : mais aussi il y a de l'apparence qu'elle ne se seroit pas si-tôt résoluë de luy donner la mortification qu'elle sçavoit bien qu'il recevroit en la voyant prendre un autre mary , si les trois autres Intrigues contraires à la sienne ne luy eussent suscité pour le chasser de la Cour de Bourgogne, une querelle où il succomba. Il y a des Auteurs & des Memoires qui en accusent Louis Onze, sur des conjectures legeres à la verité, mais d'ailleurs vray-semblables; & tout ce que l'on en peut dire icy, est qu'il falloit que sa Majesté fût alors autant ennemie d'elle-même qu'elle pouvoit l'être, si elle procura la perte d'un Prince de son Sang, dans le temps qu'il travailloit à luy rendre le plus grand service qu'elle étoit capable de recevoir.

L'Evêque de Liege avoit été sujet à l'inconvenient des Souverains, qui prétendent mener une vie voluptueuse; puisqu'il avoit absolument laissé le soin de ses affaires tant politiques que domestiques à Guillaume de la Mark son Favori. La Mark étoit de taille de geant; & si robuste, que les hommes les plus vigoureux n'osoient luy prêter le colet. Sa grandeur & sa grosseur démesurées ne l'embarassoient point, parce qu'il étoit extraordinairement souple. Il réussissoit en toutes sortes d'exercices de la guerre; & pour achever de former son caractère, il suffit de dire qu'il sembloit que l'Empereur Maximin fût ressuscité en luy; puisqu'il en avoit non seulement toutes les bonnes qua-

litez , mais encore toutes les mauvaises. Il l'égaloit en brutalité ; & s'il ne le surmontoit en inconstance , en cruauté , & en perfidie , ce n'étoit pas qu'il n'y fût assez porté : mais c'étoit faute d'occasion.

Marie de Bourgogne qui tâchoit d'amuser l'Evêque de Liege, afin qu'il ne l'importunât pas tant de se marier en France , luy avoit fait present de quinze mille florins , & l'Evêque de Liege les avoit aussi-tôt donnez à la Mark. Cette somme étoit alors considerable ; & la Mark ne l'eut pas plutôt reçue , qu'il pensa à l'employer contre son bienfaiteur. Les Liégeois n'aimoient pas leur Evêque ; & l'on a déjà vu que c'étoit parce qu'il avoit été la cause , ou du moins le pretexte de la désolation de leur Ville. Ils n'avoient osé s'en vanger durant la vie du Duc de Bourgogne, de peur d'attirer encore une fois dans leur Pays les armes qui les avoient si maltraitez. Mais apres sa mort ils n'attendoient qu'un Chef pour recommencer leur revolte , lorsque la Mark s'offrit à eux , pourvu qu'ils s'engageassent à mettre * le puîné de ses enfans en la place de leur Prelat , apres qu'ils l'auroient ou tué ou chassé. Ils accepterent cette condition , & la Mark leva une puissante armée. Ceux qui connoissoient qu'il n'avoit pu le faire ny à ses dépens , ny de l'argent de Marie de Bourgogne , soupçonnerent que Louis Onze y avoit contribué.

* Dans la vie
de Louis de
Bourbon.

L'Evêque surpris de l'infidelité de la Mark ; & trop foible pour tenir la campagne, se renferma dans la Ville de Liege où il fut assiégé. Il écrivit à
ses

parens & à ses amis de le venir dégager, ce qu'ils auroient fait s'il leur en eût donné le loisir. Ils assemblèrent des Troupes avec une extrême diligence, & ils les avoient déjà conduites sur la frontière du Liège, lorsque la Mark qui ne doutoit pas qu'elles ne le forçassent de lever le siège, fit représenter à l'Evêque de Liège par des gens qu'il avoit laissez auprez de luy pour le trahir, & pour être ses Espions, que les murailles de Liège n'étoient pas encore rétablies; & que quand elles le seroient, la maçonnerie en étoit fraîche, & par conséquent incapable de résister long-temps à l'Artillerie des Assiégeans. Qu'ainsi l'unique moyen de conserver la Place, consistoit à faire sur eux une sortie generale qui ruinât leurs travaux, & reduisît l'infidèle la Mark à recommencer le siège.

L'Evêque de Liège avoit plus de courage que de jugement : Il étoit né pour être soldat; & il en aimoit d'autant plus la profession, qu'il l'avoit moins éprouvée. Il croyoit trop legerement, & Dieu le vouloit punir de sa vie scandaleuse. Il suivit le conseil qu'on luy donnoit; & sortit à la tête d'un grand nombre d'Habitans, qui luy promettoient de répandre pour luy jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il fit d'abord un assez grand effort : mais ensuite une partie de ceux qui le suivoient s'étant tournée contre luy, il fut enveloppé, & porté par terre. La Mark le tua de sa propre main : Le dépoüilla : Le porta jusqu'au bord de la Meuse, & le jeta dans cette rivière.

Tome II.

K k

Marie de Bourgogne fut ainsi délivrée de la faction qui la sollicitoit de se marier avec le Daupin, & elle se délivra elle-même du second Prince qui pretendoit à son alliance. C'étoit le fils aîné du Duc de Cleves, qui sembloit luy avoir été destiné pour mary dez qu'elle étoit née. Il n'avoit que deux ans plus qu'elle, & il avoit été élevé à la Cour de Bourgogne. Il s'étoit attaché dez l'enfance à la servir; & il devoit succéder à des Etats proches des Pays-bas, & tout à fait à leur bienfiance. Il n'y avoit point de party plus convenable à la Princesse que le sien auprès celuy du Daupin; & puis qu'il n'y avoit plus d'apparence pour les Flamans de s'aggrandir du côté de la Picardie, la politique vouloit qu'ils s'aggrandissent du côté de la Hollande: mais cette recherche fut traversée par deux obstacles également invincibles. Le premier étoit formé par ceux de Gand, prévenus de la pensée qu'il leur seroit nuisible que Marie de Bourgogne épousât un Prince qui eût des Etats auprès d'eux. Ils la tenoient en leur puissance; & ils apprehendoient qu'elle ne leur échappât, si le Duc de Cleves faisoit avancer jusqu'à leurs portes une armée Alemande, sous pretexte de la mener contre les François.

Le Duc de Cleves avoit mis sans y penser le second obstacle à la fortune de son fils, en procurant qu'il fût nourri auprès de Marie de Bourgogne: tant il est vray que les hommes s'aveuglent le plus souvent en ce qu'ils desirent avec trop de passion. Le Prince de Cleves avoit le corps assez bien

fait: mais son esprit étoit si mal tourné, que la bonne éducation qui luy avoit été donnée, n'avoit pas été capable de le redresser. Les défauts en étoient si visibles, qu'il ne falloit être qu'un moment avec luy pour les découvrir. Marie de Bourgogne les avoit observés avec cette curieuse pénétration que les filles ne manquent jamais d'avoir pour ceux qu'on leur veut donner en mariage, sans attendre qu'elles les aiment, & par conséquent il n'en étoit échappé aucun à sa connoissance. La longueur du temps n'avoit rien contribué à les luy faire paroître moindres, quoy qu'elle se fût accoutumée à les voir, & enfin elle étoit entrée à l'égard du Prince de Cleves dans la disposition la plus contraire à l'amour, qui est le mépris. Ny les assiduez que le Duc de Cleves luy rendoit pour son fils, ny le besoin qu'elle avoit de ses forces, & de son credit dans l'Empire, n'avoient pu luy inspirer un sentiment favorable pour le Prince de Cleves; & elle avoua qu'encore qu'elle eût eu assez de pouvoir sur elle pour se refoudre à devenir malheureuse en l'épousant si le Duc de Bourgogne son pere le luy eût présenté pour mary, elle n'étoit plus capable de se faire une telle violence apres qu'elle étoit devenuë maîtresse d'elle-même.

Le Duc de Cleves plus étonné que satisfait d'une explication si nette, ramena dans ses Etats le Prince son fils, & le Comte de Riviere parut en troisième lieu sur les rangs. Il étoit frere de la Reine d'Angleterre; & si bien fait, qu'il n'y avoit point d'yeux pour fins qu'ils fussent, que

son abord n'ébloüit. Le Roy Edoüard Quatre son beau-frere empêchoit à la verité qu'il ne fût le plus beau des hommes , mais il empêchoit à son tour que ce Roy ne fût sans pair. Il avoit de l'esprit & du merite ; & si Marie de Bourgogne avoit sujet d'esperer d'être heureuse en l'épousant , les Peuples des Pays-bas n'en avoient pas moins d'attendre un profond repos sous sa domination. La Reine sa sœur qui gouvernoit le Roy d'Angleterre son mary par ses charmes , & les Anglois par son adresse, offrit au Conseil de Marie de Bourgogne qu'en cas qu'elle donnât sa parole d'épouser le Comte de Riviere aprez que toutes les promesses suivantes seroient accomplies , l'Angleterre romproit sur le champ avec la France , & signeroit une Ligue offensive & défensive avec les Pays-bas. Que le Comte de Riviere passeroit la mer à la tête d'une puissante armée : Qu'il se joindroit aux Flamans : Qu'il les aideroit à recouvrer ce que le Roy Louis Onze leur avoit ôté dans la Picardie , dans l'Artois , & dans la Flandre ; & qu'il ne poseroit les armes qu'aprez que l'autorité de Marie seroit entierement retablie dans les deux Bourgognes.

Il n'y avoit pas lieu de douter que les Anglois ne tinssent parole ; & par consequent les Flamans ne hazardoient rien , en promettant leur Princesse sous une condition qui les remettroit dans leur premier état si elle étoit executée ; & qui ne leur apporteroit aucun préjudice , si elle ne l'étoit pas. La seule chose qui manquoit au Comte de Riviere , étoit

de n'être pas né de Maison Souveraine : cependant elle suffit pour luy donner l'exclusion. On a déjà remarqué que Marie de Bourgogne étoit des deux côtez sortie de l'auguste Maison de France. Elle sçavoit qu'il n'y avoit point d'alliance tout-à-fait convenable pour elle hors de cette Maison ; & quoy qu'elle fût resoluë de n'épouser aucun François , elle auroit été fâchée que Louis Onze eût eu lieu de luy reprocher, qu'elle se fût mésallée jusqu'au point de se donner un homme né & élevé dans la condition privée. Ainsi le Comte de Riviere fit place à l'heureux Maximilien d'Autriche, qui étoit le quatrième prétendant.

Ce Prince fils de l'Empereur Frederic Trois , & d'Eleonor Infante de Portugal , couroit la vingt-unième année de son âge. Il étoit bien fait de sa personne : Il avoit de l'esprit ; & comme la prodigalité & l'inconstance qui corrompirent depuis en luy tout ce qu'il avoit de bon , ne paroissent point encore faute d'objet , ou parce que l'on n'y avoit pas pris garde , il passoit pour n'avoir point d'autre défaut , sinon qu'il aimoit trop la chasse , & qu'il haïssoit les affaires qui ne luy laissoient pas tout le temps nécessaire à son divertissement. Mais bien loin qu'on le blamât alors de ces imperfections , on admiroit qu'il n'en eût pas de plus grandes , à cause que l'on sçavoit que personne n'avoit pris le soin de son éducation. Son pere le Prince le plus avare , & le plus paresseux de son temps , l'avoit abandonné à luy-même par le seul motif d'épargner la

dépense d'un Precepteur & d'un Gouverneur ; & quoy qu'il n'eût point d'autre fils que luy , il ne s'étoit pas mis autrement en peine de ce qu'il apprit , pourvu qu'il ne luy en coûtât rien. Ainsi Maximilien n'avoit à proprement parler, que les dispositions à la vertu que la nature luy avoit données ; & celle d'entre elles qui le distinguoit le plus des autres Princes Alemans , étoit la sobriété. Il la tenoit apparemment de son Pere & de sa Mere , dont le Pape Pie Second raconte que Frederic Trois ne buvoit que de l'eau rouge , & que l'Imperatrice Eleonor n'avoit point encore goûté de vin lorsqu'elle vint en Allemagne ; & que les Medecins l'ayant menacée de sterilité si elle n'en beuvoit à cause qu'elle passoit d'un climat extraordinairement chaud à un climat froid , l'Empereur luy fit dire que si elle l'aimoit * elle ne changeroit rien en son breuvage ; & qu'il aimoit mieux n'avoir point d'enfans , que d'en être redevable au vin.

* Dans son
Histoire de
Schemer.

On a déjà vu que l'entrevue entre cet Empereur & le dernier Duc de Bourgogne n'avoit pas réussi. Cependant le jeune Maximilien n'avoit pas laissé d'être dans la suite mieux traité, du moins en apparence, que ses rivaux ; car encore que ce Duc n'eût pas plus d'inclination à luy donner sa fille qu'aux autres , la nécessité de ses affaires l'avoit pourtant réduit à faire une avance dont Maximilien profita. Les Suisses & les Lorrains étoient puissans d'eux-mêmes ; & pour peu que l'Empereur les assistât , il étoit à craindre qu'ils n'étendissent leurs conquêtes.

tes dans la Franche-Comté. Le pretexte en étoit plausible; & le Duc de Bourgogne pour détourner ce coup, avoit obligé sa fille d'envoyer au Prince Maximilien une promesse de mariage écrite & signée de sa propre main avec un anneau, sous-espérance d'amuser l'Empereur son Pere par cette feinte démonstration; & dans le dessein de trouver facilement une excuse pour luy manquer de parole, apres que les Suisses & les Lorrains seroient domtez : mais Dieu ne permit pas que l'on abusât impunément de la credulité de l'Empereur. Les Alemans avertis que le Roy de France negligeoit pour son Dauphin l'héritiere de Bourgogne, exciterent Maximilien à se prévaloir de l'écrit & de l'anneau qu'il avoit; & Maximilien fit l'amour à la mode de son Pays, c'est-à-dire dans les formes les plus grossieres. Il envoya sommer la Princesse de Bourgogne de reconnoître sa promesse, & de l'accomplir; & il fut si heureux, que la Princesse luy répondit favorablement. Il leva de l'argent que Marie de Bourgogne luy fit tenir, huit cent chevaux; son Pere ne luy ayant pas voulu donner un florin pour leur solde, ny pour son équipage. Il les conduisit jusqu'à Cologne, où les Flamans l'allerent trouver, & luy porterent les choses dont il avoit le plus de besoin pour achever son voyage. Ils le menerent à Gand, où il fut reçu avec plus de joye qu'il n'avoit esperé. La Princesse l'épousa; & devint incontinent apres grosse d'un fils, qui fut depuis pere de l'Empereur Charles-Quint & de Ferdinand Premier.

La nouvelle que le Roy Louïs Onze reçut de ce mariage, leva l'espece d'enchantement où il avoit été depuis la mort du Duc de Bourgogne. Les yeux de sa Majesté furent alors déssillez. Elle reconnut sa faute dans toute son étendue ; & pour comble de déplaisir, elle se mit inutilement en peine d'en prévenir les fâcheuses suites. Elle connoissoit les Flamans pour pecunieux ; & elle ne doutoit point que s'ils mettoient la main à la bource pour recouvrer ce qui venoit d'être démembré des Pays-bas, ils ne tirassent d'Alemagne un nombre presque infini de gens de guerre qui inonderoient la France. Il falloit donc opposer une digue à ce torrent ; & le genie de Louis Onze étoit plus propre à trouver le remede aux maux aprez qu'ils étoient arrivez, qu'à les empêcher d'arriver. Sa Majesté crut que pour mettre son Royaume en sureté, il falloit établir les Anglois entre elle & Maximilien ; & l'aveuglement où cette idée la fit retomber, fut d'autant plus déplorable, qu'elle ne voyoit pas qu'en executant ce qu'elle prétendoit, elle rentreroit dans le labirinte d'où le Roy Charles Sept son Pere n'étoit sorti que par miracle. Elle forma le projet de rappeler en France Edoüard Quatre Roy d'Angleterre ; & pour luy proposer des attraitz propres à le tenter s'il étoit encore capable d'ambition, elle l'invita à la conquête de la Flandre & du Brabant. Elle luy en applanit toutes les difficultez ; & elle luy ôta non seulement les excuses qu'il auroit pu trouver, mais encore les pretextes pour couvrir sa paresse. Elle offrit de le
favoriser

favoriser à conquérir les deux Provinces que l'on vient de nommer ; & parce qu'il pouvoit repartir que la Flandre relevoit du Royaume de France ; * & que si les Anglois s'en rendoient les maîtres, la querelle se renouvelleroit qu'ils avoient eüe durant tant de siècles avec les François à l'occasion des hommages de la Normandie & de la Guienne, Louis proposa de céder au Roy d'Angleterre la Souveraineté de la Flandre en cas qu'il s'en faisît.

* Dans le projet de cette conquête.

Edouard pouvoit encore représenter qu'il n'avoit point d'argent ; & que les Anglois ne seroient pas si prompts à luy en fournir pour la guerre de Flandres, qu'ils l'étoient pour celle de France, & Louis offrit de luy donner par avance la solde de dix mille Archers pour quatre mois. Edouard pouvoit prétendre avoir besoin d'une puissante diversion, qu'il détournât ailleurs la meilleure partie des forces que les Brabançons & les Flamans leveroient pour leur défense, & Louis demeura d'accord de faire entrer dans le Hainaut une armée Françoisse dans le même temps que les Anglois mettroient le pied en Flandres. Edouard pouvoit dire que l'Artillerie luy manquoit ; & Louis promit d'en faire conduire à Calais sans qu'il luy en coûtât rien, autant de pièces qu'il en demanderoit, & de fournir leur attirail. Enfin la dernière objection d'Edouard pouvoit être, qu'il y avoit trop de Places fortes dans la Flandre & dans le Brabant, & qu'il falloit trop de temps pour les réduire ; & Louis y répondit en assurant qu'il iroit luy même en Brabant avec une autre

armée, durant que sa Majesté Angloise seroit occupée dans la Flandre : Qu'il y assiégeroit les quatre Villes les plus importantes du Pays : Qu'il n'en leveroit point le siège sans les avoir prises; & qu'à mesure qu'il les prendroit, il les donneroit aux Anglois.

Ces offres étoient si avantageuses, que le Roy d'Angleterre ne pouvoit raisonnablement desirer qu'elles le fussent davantage. Mais il avoit une telle aversion pour la guerre, quoy qu'il n'y eût pas mal réussi, qu'il ne l'avoit jamais déclarée de bon gré. Celle qui luy avoit acquis la Couronne, ne luy avoit coûté qu'une journée de travail; & de l'humeur qu'il étoit il y a de l'apparence qu'il n'auroit pas voulu être Roy, s'il luy eût falu essuyer une plus longue fatigue. Il s'imaginoit qu'il étoit né pour le plaisir, parce qu'il étoit né le plus beau des hommes; & comme il se trouvoit de temperament à le goûter, il le recherchoit en routes choses. Il luy étoit d'ailleurs arrivé ce qui n'est que trop ordinaire à ceux qui ne refusent rien à leurs sens; puisqu'il étoit devenu si gros & si gras, qu'il n'étoit plus capable des fonctions de la guerre. Ainsi la tentation qui luy étoit suggerée venant à contre-temps; & sa femme qui seule auroit pu l'exciter à la guerre, n'y ayant pas moins d'aversion que luy depuis que Marie de Bourgogne avoit dédaigné le Comte de Riviere son frere, les avances les plus considerables que Louïs Onze eussent jamais faites, ne furent point acceptées.

Le Roy d'Angleterre luy répondit d'une maniere décisive, qu'il y avoit dans la Flandre & dans le Brabant un tres-grand nombre de Villes qui fôûtiendroient toutes un siège regulier ; & qui se défendroient si long-temps, qu'il faudroit un siècle pour les reduire. Qu'il n'y en avoit pas une qui ne fût assez riche, pour acheter tout ce qui servoit à tenir longtems ; & que l'argent manqueroit plutôt à leurs Ennemis qu'à elles. Que leur principal commerce étoit avec les Anglois ; & que par consequent ceux-cy avoient autant d'averfion de rompre avec elles, qu'ils témoignoient de joye lorsqu'on leur proposoit de rompre avec les François. Que si neanmoins la France vouloit donner à l'Angleterre, Boulogne, Arras, ou quelque autre Place proche Calais, l'Angleterre se déclareroit contre les Pays-bas ; & fourniroit un nombre considerable d'Archers à Louis, pourvu que sa Majesté fit tenir à Londres les deniers necessaires pour les lever, & pour les entretenir.

Louïs qui n'étoit pas moins menager de ses conquêtes que de son patrimoine, ne put se résoudre de donner aux Anglois aucune des Places qu'il venoit de prendre sur Marie de Bourgogne ; & les Anglois jugerent par-là, qu'il n'avoit pas tant de desir qu'il en témoignoit de les établir dans la Flandre & dans le Brabant. Ils refuserent absolument d'entrer dans aucune liaison avec les François pour les Pays-bas ; & ils le refuserent d'une maniere, qui sembloit menacer Louis, que s'il

* Dans les négociations de France & d'Angleterre.

* s'obstinoit à vouloir dépouiller l'héritière de Bourgogne, ils armeroient pour la défendre. Louis craignoit à la vérité de leur donner prétexte de passer la mer: mais il apprehendoit encore plus de retomber dans les inconveniens où il s'étoit vu, lorsque la Maison de Bourgogne étoit trop puissante. L'expedient qu'il trouva pour éviter ces deux extrémités fut de ne rien rendre de ce qu'il avoit pris sur les Flamans, & de ne rien prendre de nouveau sur eux.

Il supposa que Maximilien d'Autriche voyant que les François s'étoient contentez de recouvrer les Fiefs masculins que la Maison de Bourgogne avoit tenus d'eux, chercheroit la paix afin de jouir en repos des autres Provinces que Marie de Bourgogne sa femme luy avoit apportées. Qu'il laisseroit volontiers à la France le peu de Places dont elle s'étoit emparée dans les Fiefs féminins de cette Princesse; parce qu'il y avoit quelque sorte de justice à dédommager Louis Onze petit fils de Charles Six des Places importantes scituées au centre de la Flandre, que le même Charles avoit trop légèrement cedées à Philippe le Hardy Tris-ayeul de Marie de Bourgogne. Qu'enfin les Anglois ne penseroient plus à passer la mer lorsque Maximilien seroit content, & qu'ainsi il n'y auroit plus personne qui favorisât leur descente en France. Mais la plus claire connoissance des fautes que l'on a commises, ne suffit pas pour en éviter de semblables; lorsque Dieu par des raisons inconcevables à tout autre

qu'à luy, ne veut point encore achever de déffiller les yeux des Princes qu'il avoit aveuglez.

Louïs Onze étoit autant fâché qu'il pouvoit l'être, d'avoir manqué de réunir les Pays-bas à sa Monarchie. Il étoit convaincu que la France n'auroit pas moins à souffrir de Maximilien aprez qu'il auroit herité de son Pere & de son Oncle, qu'elle avoit souffert des quatre derniers Ducs de Bourgogne. Il étoit persuadé que la Maison d'Autriche n'étoit déjà que trop puissante; & qu'il ne faloit pas que celle de France la laissât croître davantage, si elle ne vouloit l'avoir pour rivale. Cependant il agit contre toutes ses lumieres; & s'il ne contribua plus qu'aucun autre à élever la Maison d'Autriche au degré où elle est, il n'empêcha pas comme il le pouvoit aisément qu'elle ne prît dès lors ses mesures pour y monter un jour, & il frustra la Maison de France de la plupart des Royaumes d'Espagne qui luy étoient offerts. Il aima mieux les laisser ravir par une Usurpatrice de qui la fille les porta depuis au fils de Maximilien, que de les menager pour le sien; & le malheur de la France voulut que le Dauphin aprez avoir manqué d'épouser l'heritiere des Pays-bas, manquât encore d'épouser l'heritiere de Castille.

Il n'étoit sorti qu'une fille du mariage du Roy de Castille Henry Quatre avec l'Infante de Portugal. Mais cette fille étoit si belle, qu'il n'y avoit point dans l'Europe de Prince qui ne dût s'estimer heureux de la posséder, quand elle n'auroit point été heritiere de la plus puissante Monarchie d'Es-

gue. Il ne sembloit pas qu'une si riche succession luy pût être contestée, parce que la loy fondamentale du Royaume appelloit les femmes à la Couronne lorsqu'elles en étoient plus proches, à l'exclusion des mâles plus éloignés qu'elles. Cependant une autre fille par un exemple aussi scandaleux que nouveau, entreprit d'usurper la Castille,

* Dans la chronique de Dom Diego Hentiquez.

* & l'exécuta.

Le Roy de Castille avoit une sœur appelée Isabelle, âgée de trente-deux ans passés sans avoir été mariée. Sa beauté qui n'avoit été que médiocre, & commençoit à se passer, étoit tellement obscurcie par l'éclat de la Reine de Castille sa belle-sœur, & de l'Infante Jeanne sa niece, qu'elle n'osoit presque paroître à la Cour. On ne l'y voyoit qu'aux jours des cérémonies extraordinaires, & dans les autres conjonctures où elle jugeoit absolument nécessaire de tenir son rang. Elle demouroit le reste du temps à Segovie, où elle avoit appris en un an la Langue Latine; & fort promptement les autres sciences, autant qu'elle avoit pu s'en faire instruire sans choquer la bienséance de son sexe. Elle étoit tourmentée de l'ambition la plus fine qui fut jamais; puisqu'elle aspirait à devenir par quelque voye que ce fût Reine de Castille, dans la seule vue, comme elle disoit, de corriger tous les abus tant de Religion que d'Etat qui s'y étoient glissés, & de chasser d'Espagne les Mores. Elle étoit persuadée que Dieu la destinoit à ces deux grands projets; & que comme il ne les vouloit exécuter que par elle, il ne

luy étoit pas défendu d'usurper ce Royaume, qui la pouvoit mettre en état de suivre sa prétendue vocation. Mais il y avoit si peu de rapport entre les pensées de l'Infante Isabelle & les affaires de Castille, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'elle arrivât jamais à la fin qu'elle se proposoit : car elle étoit éloignée de la Couronne non seulement par sa niece, mais encore par l'Infant Alphonse son second frere ; qui n'ayant alors que seize ans , vivroit apparemment plus qu'elle. Cependant Dieu qui ne manque pas de moyens pour le succez des passions les plus criminelles des Grands, lorsque sa providence les veut employer pour châtier les Peuples, permit que l'Infante Isabelle accomplît par les voyes que l'on va décrire , ses injustes desfeins.

Le Roy de Castille étoit tombé dans l'inconvénient des Souverains, qui choisissent des Favoris de trop bonne Maison , & qui les élèvent trop haut ; puis qu'il les avoit rendus si puissans, qu'il ne luy étoit pas aisé de les ruïner quand il luy plairoit. Jean Pacheco, & Alphonse de Fonseca partageoient ses bonnes graces ; & les partageoient avec tant d'égalité, que les Courtisans les plus rafinez ne pouvoient juger lequel des deux avoit l'avantage sur l'autre. Pacheco avoit été fait Marquis de Villena, & Fonseca avoit obtenu l'Archevêché de Tolède. Comme ils ne pouvoient pas leur fortune par les mêmes voyes, ils ne s'entredonnoient point de jalousie ; & il y a de l'apparence qu'ils auroient vécu

long-temps avec toute la bonne intelligence possible dans de si délicates conjonctures , s'il ne fût venu à la traversé un troisième Favory qui les supplanta.

Bertrand de la Cueva Seigneur le mieux fait, & le Courtisan le plus adroit que l'Espagne eût jamais porté, s'étoit introduit à la Cour presque au sortir de l'enfance. On l'y avoit connu en peu de temps, à cause des avantages que donne la bonne mine quand elle est soutenue par un rare mérite, & il étoit devenu Page de Lance du Roy. Il avoit fait montre d'une force & d'une valeur prodigieuse à la mode de son temps, en soutenant seul, auprez de Madrid, un pas à l'honneur de sa Dame, contre tous les Chevaliers qui voudroient soutenir que leurs maîtresses la surpassoient, ou l'égalioient en beauté, & il en étoit sorti vainqueur. Il excelloit principalement en la vertu dont la pratique est la plus difficile à la Cour, puisqu'il avoit trouvé le secret d'être complaisant sans bassesse, & il avoit par-là gagné le cœur de toutes les personnes qui n'avoient pas d'intérêt de luy être ennemies.

Le Roy de Castille ne l'avoit d'abord élevé que par pure inclination : mais voyant depuis que presque tout le monde approuvoit les biens qu'il faisoit à ce Seigneur, il luy donna le Comté de Ledesma, & obligea le Marquis de Santillana de l'illustre Maison de Mendose à luy accorder sa fille en mariage. Il nomma Alphonse de la Cueva son
frère

frere à l'Evêché de Palence , & il ne se gouverna plus que par ses conseils. Pacheco & Fonseca n'avoient rien oublié de ce qui servoit à traverser la Cueva dans le commencement & dans le progrès de sa fortune : mais ils y avoient inutilement travaillé ; soit qu'ils luy fussent beaucoup inférieurs , pour les qualitez du corps & de l'esprit , ou que le Roy de Castille se fut obstiné à garder la Cueva parce qu'on vouloit le luy ôter ; & la maniere d'agir de ce Prince constant en cette seule chose donnant lieu de penser que la Cueva seroit Favory tant que Henry Quatre regneroit en Castille , inspira à Pacheco & à Fonseca l'exécrable dessein de détrôner leur Maître ; afin que s'ils n'avoient plus l'avantage d'être Favoris , ils n'eussent plus aussi le dépit * de voir en leur place celui qui les en avoit chassés.

* Dans la relation de ce complot.

Ils formerent un puissant party dans l'Etat : Les deux tiers de la Noblesse de Castille y entrèrent : Les Gouverneurs de Provinces & des meilleures Places furent corrompus ; & l'on n'eut plus besoin que d'un pretexte plausible pour obliger les peuples à passer sans murmure sous un autre Maître.

Alfonse frere puîné du Roy de Castille & de l'Infante Isabelle n'avoit que quinze ans : mais il n'étoit pas sans ambition dans un âge si tendre , & il possédoit d'ailleurs toutes les bonnes & les mauvaises qualitez nécessaires à un Chef de faction. Les moins credules en furent convaincus dez le commencement de sa conduite : car encore qu'il

desirât plus de commander les Rebelles que les Rebelles ne desiroient qu'il les commandât, il voulut pourtant qu'ils luy fissent une espee de violence pour accepter leur Generalat, & il parut d'abord dans leur camp plutôt en prisonnier qu'en Maître. Il protestoit de temps en temps de n'agir que pour s'insinuer dans l'esprit des Rebelles, en feignant de les seconder; & pour les empêcher de se porter à la derniere extremité, en prenant un Chef hors de la Maison Royale. Cependant il avoit en un an de guerre civile reduit le Roy son frere à rechercher une paix honteuse avec les Rebelles, lorsqu'il mourut de peste.

Les rebelles ne le regreterent pas long-temps, parce que l'Infante Isabelle sa sœur s'offrit de se mettre à leur tête. Ils l'accepterent avec joye; & ce qui va suivre leur fit connoître, qu'ils n'avoient rien perdu en changeant de Chef. Il étoit à craindre que la revolte ne s'affoiblît en continuant, puisque le mécontentement des deux Favoris qui l'avoient commencée, ne fournissoit pas aux Rebeles un pretexte assez plausible pour demeurer irreconciliables avec leur Roy. Si la legereté qui ne leur étoit que trop ordinaire ne les ramenoit point à leur devoir, ils pouvoient y revenir par principe de conscience; & pour décrediter entierement le Roy de Castille dans l'esprit de ses Sujets, il faloit leur persuader non seulement qu'il n'y avoit pas d'injustice à luy faire la guerre, mais encore qu'il y en avoit à ne la luy pas faire, & ce fut là le degré par où l'Infante

Isabelle s'éleva sur le Trône. Elle publia par un manifeste que le Roy son frere étoit né impuissant; & que l'Infante Jeanne qui passoit pour sa fille, ne l'étoit pas en effet. Qu'elle étoit sortie de l'infame commerce de la Reine de Castille avec Bertrand de la Cueva, & que la chose s'étoit passée du consentement du Roy de Castille; qui pour exclure de la Couronne son frere & sa sœur, avoit prostitué sa propre femme à son Favori.

Ce manifeste n'eut pas d'abord tout le succès qu'en attendoit l'Infante Isabelle : car outre que le Roy & la Reine le contredirent solennellement par la voye des sermens les plus execrables qui étoient alors en usage, l'Infante Jeanne n'étant encore qu'à l'âge de deux mois avoit été reconnuë pour heritiere présomptive de leurs Royaumes par les Etats de Castille assemblez extraordinairement sur ce sujet; & le Clergé, la Noblesse, & les Peuples, luy avoient prêté serment en cette qualité. Ceux des Rebeles qui se piquoient de tenir parole voyant que l'on prétendoit qu'ils agissent contre l'hommage qu'ils avoient fait, se réunirent avec leur Roy; & le nombre en fut si grand, que l'Infante Isabelle craignant de succomber, eut recours à la Reine d'Arragon sa bonne amie. Cette Reine étoit sœur du Connétable de Castille, & le Roy d'Arragon l'avoit épousée en secondes nœces pour sa beauté. Elle s'étoit emparée de l'esprit de ce Prince, jusqu'à luy mettre les armes à la main contre le seul fils * qui luy étoit resté de ses premières nœces. Elle avoit

* Dans la vie de Charles de Viane.

entretenu cette guerre domestique durant l'enfance du Prince Ferdinand son fils ; & ensuite elle avoit fait empoisonner le fils du premier lit de son mary , afin que Ferdinand regnât. L'Infante Isabelle avoit deux fois l'âge de ce Prince ; & néanmoins elle offrit à sa mere de l'épouser , pourvu que les Arragonnois se déclarassent pour elle.

La Reine d'Arragon qui avoit commis les plus grands crimes pour acquérir à son fils le petit Royaume d'Arragon , ne fit point de scrupule de les continuer pour élever ce fils sur le Trône de Castille , plus grand & plus considérable en toute maniere que celui d'Arragon. Le Prince Ferdinand alla déguisé trouver l'Infante Isabelle ; qui l'épousa sans dispense , quoy qu'ils fussent proches parens. Elle n'en tira pas d'abord tout le secours qu'elle esperoit , parce que le Roy d'Arragon fit scrupule d'intervenir dans les troubles de Castille , & son refus fut peut-être la cause qui contraignit Ferdinand & Isabelle de recourir à d'autres voyes. Ils gagnèrent André de Camberra grand Maître de l'Ordre de Callatrava , qui moyenna une entrevue du Roy de Castille avec eux dans la Ville de Segovie. La conversation parut honnête , & même affectueuse de part & d'autre : mais au sortir du festin qui la suivit , le Roy fut attaqué d'un flux de sang , & de frequens vomissemens dont il mourut à quelques mois de-là. Il confirma pourtant au Prieur de Saint Jérôme de Madrid qui le confessa , & l'assista à la mort ,

que l'Infante Jeanne étoit véritablement sa fille ; & qu'il n'avoit, ny pensé, ny consenti à la prostitution de la Reine. Il persista à soutenir que quiconque disoit le contraire, étoit calomniateur. Il fit ensuite de sa dernière confession un Testament en bonne forme ; & il y déclara, & institua de nouveau en tant que besoin seroit, la même Infante héritière de ses États.

Ferdinand & Isabelle ne laissèrent pas de se déclarer Roys de Castille au préjudice de cet acte ; & gagnèrent tant de Castillans à force de presens & de promesses, que le Roy de Portugal oncle maternel de l'Infante Jeanne craignant qu'elle ne succombât, mena luy-même à son secours comme l'on a vu dans le Livre précédent une puissante armée. Ce Prince avoit toutes les qualitez nécessaires pour un grand Monarque, & pour un grand Capitaine, excepté le bonheur. La délicatesse de sa conscience ne luy ayant pas permis de faire la guerre aux Chrétiens, il l'avoit portée en Affrique contre les Infideles ; & il y avoit donné beaucoup de marques de prudence, & de valeur. Cependant il n'avoit remporté aucun avantage sur eux, & il avoit été contraint de s'en retourner comme il étoit venu. Il sembla par son entrée dans la Castille qu'il y réussiroit mieux ; parce qu'il défit d'abord les Rebeles en un combat aux environs de Zamora, & qu'il prit sur eux les Villes de Toro & de Burgos. Mais le Roy d'Arragon étant mort dans cette conjoncture, Ferdinand & Isabelle firent passer tant de Troupes de ce Royaume dans

M m iij

ccluy de Castille , que le Roy de Portugal previt qu'il luy seroit bien difficile de maintenir long-temps sa niece , sans appeller en Espagne les Etrangers, Les François y étoient déjà entrez par l'acquisition des Comtez de Roussillon & de Cerdagne ; & le Roy de Portugal persuadé qu'ils cherehoient à se vanger de la perfidie des Arragonnois qui avoient essayé de leur ôter ces deux Comtez aprez les leur avoir vendus , sollicita le Roy Louïs Onze d'assister l'Infante Jeanne.

Louïs qui ne vouloit pas rompre directement avec les Arragonnois , parce qu'il avoit en teste un autre Ennemy , & qui néanmoins vouloit profiter de l'occasion de leur faire sentir que l'on n'offensoit pas impunément un Roy de France , permit à Amanieu d'Albret de lever sous les Enseignes de l'Infante Jeanne des Troupes qui firent une grande diversion dans la Province de Guypuscoa ; & qui y auroient infailliblement attiré la moitié des forces de Ferdinand & d'Isabelle , si le Roy de Portugal leur en eût donné le loisir. Mais ce Prince fut défait en bataille rangée auprez de Toro ; & d'Albret ne se sentant pas assez fort pour attendre de pied ferme les Vainqueurs qui venoient fondre sur luy , se retira promptement dans la Guienne. Le Roy de Portugal qui s'étoit à peine sauvé de la bataille , travailla inutilement à rétablir son armée. Les Portuguais luy refuserent également des soldats & de l'argent ; & ceux des Castillans qui luy demeurèrent fideles , furent d'avis qu'il allât en France obliger à quelque condi-

tion que ce fût Louis Onze à se déclarer ouvertement pour l'Infante Jeanne contre Ferdinand & Isabelle.

Le Roy de Portugal suivit leur conseil; & l'accueil qu'il reçut de Louis, luy donna d'abord lieu de bien esperer de sa negociation. * Il offrit de joindre à la Monarchie Françoisse la Couronne de Castille, & les six autres qui y étoient annexées, pourvu que sa Majesté Tres-Chrétienne consentit que le Dauphin quand il seroit en âge épousât l'Infante Jeanne. Il ajouta que les François n'auroient qu'à paroître sur la frontiere de Biscaye avec des forces capables d'arrêter les suites de la victoire de Toro; & qu'avant qu'ils missent le pied dans la Castille, on leur confieroit l'Infante pour être conduite à la Cour de France, & élevée auprez du Dauphin. Que les Castillans demeurent fideles, prêteroient un nouveau serment à cette Princesse & à son futur Epoux; & que les Places occupées par Ferdinand & Isabelle, en feroient autant à mesure qu'on les recouvreroit.

* Dans le détail de sa negociation.

Louis ne jugea pas qu'il fût à propos de refuser directement une proposition si avantageuse à la France. Il remercia le Roy de Portugal de l'honneur que l'on faisoit à son Fils, & de l'inclination que l'on témoignoit pour luy. Il ajouta seulement qu'il avoit un extrême déplaisir, que ses affaires ne luy permissent pas de profiter d'une si favorable conjoncture: car il n'y avoit aucune apparence que les François s'engageassent dans la guerre d'Espagne,

s'ils n'étoient en paix avec toutes les Puissances voisines. Cependant ils n'avoient alors avec le Duc de Bourgogne qu'une treve ; qui devant bien-tôt, expirer , les reduisoit à réserver toutes leurs forces pour les opposer à un si formidable ennemi. Le Roy de Portugal convint de la solidité de cette raison : mais il ajoûta que si Louïs vouloit qu'il se mêlât de l'accommoder avec le Duc de Bourgogne, il esperoit d'en venir à bout. Louïs persuadé que le Roy de Portugal se trompoit, fut ravi de s'en défaire en luy donnant tout pouvoir. Mais le Roy de Portugal se figurant toujours de plus en plus qu'il n'y avoit rien de si aisé que la reconciliation qu'il entreprenoit , se servit de la poste que l'on venoit d'établir en France pour aller plus vite negocier avec le Duc de Bourgogne. Il le trouva tellement embarrassé au second siège de Nancy , à cause que le Duc de Lorraine marchoit avec une puissante armée pour secourir cette Place, que l'occasion ne pouvoit être plus contraire au dessein de ce Roy. Il ne laissa pas néanmoins de parler d'affaire à ce Duc: mais il se désabusa dez la premiere conference qu'ils eurent ensemble: car encore qu'il eût été reçu dans le camp des Bourguignons avec tout l'honneur dû aux Têtes couronnées ; & avec toutes les caresses accoutumées entre les Cousins germains , le Duc de Bourgogne étant fils d'une sœur du Pere du Roy de Portugal, la suite ne répondit pas au commencement.

Le Duc de Bourgogne parut tout autre dans le Cabinet,

Cabinet, qu'il ne s'étoit montré en public, & ne voulut rien relâcher de ses prétentions imaginaires. Il déclara qu'il ne s'accommoderoit jamais avec la France, à moins qu'elle ne renonçât à la Souveraineté de tout ce qu'il tenoit d'elle, & le Roy de Portugal luy representa en vain que sa demande étoit exorbitante. Que le Roy Louis Onze ne pouvoit quand il le voudroit, faire ce que le Duc de Bourgogne souhaitoit de luy, & que l'état des affaires des Bourguignons exigeoit en toute maniere leur reconciliation entiere, & sincere avec la France. * Car s'ils remportoient la victoire dans le combat que le Duc de Lorraine leur vouloit donner, rien ne les empêcheroit de la poursuivre aussi loin qu'ils le jugeroient à propos contre les Suisses & contre les Alemans aliez des Lorrains; & si les Bourguignons étoient battus, ils rétabliroient en peu de jours une armée plus puissante que n'avoient été les trois qui leur auroient été défaites, pourvu que Louis Onze ne s'opposât ny directement ny indirectement à leurs levées.

* Dans la négociation d'Alphonse Cinquième.

On n'a pas encore décidé s'il est plus nuisible qu'avantageux, de s'imaginer à la guerre que l'on ne sçauroit être battu, quoy que l'exemple du Duc de Bourgogne soit un grand préjugé pour la premiere de ces deux opinions. Ce Prince prévenu de la pensée qu'il triompheroit de ses Ennemis, donna si peu de satisfaction au Roy de Portugal, que ce Roy ne demeura que deux jours au camp devant Nancy. Il en partit mécontent, & il apprit quatre

jours apres que le Duc de Bourgogne avoit perdu la bataille & la vie. Il s'en consola par l'esperance que la difficulté que Loüis luy avoit faite étant levée, ce Prince ne differeroit plus de conclure le mariage du Daufin avec l'Infante Jeanne. Il retourna gay à la Cour de France; & il pressa Loüis de donner en même temps un puissant secours, & un Roy à la Castille. Il proposa de conduire l'armée Françoisise avec tant de précaution, qu'elle ne trouveroit aucun obstacle sur sa route. Il promit de la mener sans combattre jusques dans le centre du Pays : De la mettre en possession des Places par où elle passeroit : De la renforcer à son arrivée d'un grand corps de Cavalerie Castillane, & d'en obliger les Officiers & les soldats d'obeir à celuy qui la commanderoit.

Loüis Onze par des motifs qui ne sont expliquez dans aucun Auteur imprimé, ny manuscrit que l'on ait veu, ne voulut ny traiter, ny renvoyer promptement en Espagne le Roy de Portugal, en luy ôtant tout-à-fait l'esperance du secours & de l'alliance des François. Il aimia mieux amuser ce Prince durant plus d'un an par toutes les voyes qui servent en politique pour éluder la conclusion des grandes affaires, & l'Infante Jeanne succomba durant un si long intervalle. Les Castillans qui s'étoient déclarez pour elle n'avoient pas consenti au voyage du Roy de Portugal en France, par un pressentiment secret de ce qui luy devoit arriver, ou par la désunion qu'ils apprehendoient lorsqu'ils manqueroient de Chef.

Leur crainte ne se trouva que trop bien fondée ; & comme ils étoient à peu prez égaux , aucun d'entre eux ne voulut plus obeir à l'autre , lorsqu'il n'y eut plus de Tête couronnée pour les commander.

Ferdinand & Isabelle profiterent de cette occasion : Ils en gagnèrent plusieurs : Ils en intimiderent d'autres ; & contraignirent ceux qui restoit dans le parti de Jeanne , de dépêcher en France divers Courriers pour avertir le Roy de Portugal que s'il ne revenoit incontinent en Castille, tout y seroit perdu pour sa niece. Le Roy de Portugal amusé comme l'on vient de dire par les promesses de Louïs , promettoit tous les jours de partir de la Cour de France, & ne partoît point. Cependant une nouvelle victoire que Ferdinand & Isabelle remporterent dans Landalouffe , leur ouvrit toutes les portes des Villes de la Castille qui leur étoient fermées ; & l'Infante Jeanne se refugia en Portugal, où elle mourut sans avoir été mariée. Le Roy son oncle désespéré de l'avoir renduë malheureuse par un excez de credulité , voulut en faire penitence. Il sortit de la Cour de France travesti, à dessein d'aller en pelerinage à Jerusalem ; & de se confiner ensuite dans une affreuse solitude, où il acheveroit sa vie. Mais on courut apres luy de la part de Louïs : On le trouva : On l'embarqua ; & on le remena en Portugal, où Jean Second son fils étoit monté sur le Trône conformément à l'ordre qu'il luy en avoit envoyé. Le Fils témoigna

N n ij

plus d'amitié que d'ambition. Il rendit genereusement à son Pere une Couronne qu'il pouvoit retenir ; & ce fut en cette seule occasion qu'Alfonse Cinq éprouva que les Princes les plus infortunés ont sujet de se consoler , lorsque Dieu leur a donné des enfans qui compatissent autant qu'il faut à leur malheur.

Fin du Huitième Livre.





ARGUMENT

DU

NEUVIEME LIVRE.

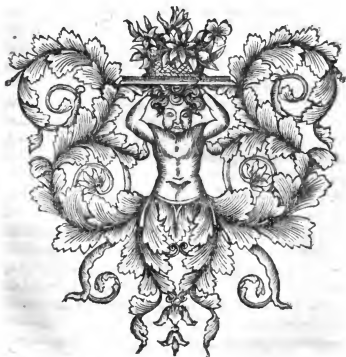
MAXIMILIEN pense à recouvrer ce que les François tenoient de la succession de Bourgogne , & presse les Anglois de se liguier avec luy : mais Louis détourne ce coup à force d'argent. Il gagne tous les Ministres du Roy Edoüard. Le seul Hastings se défend quelque temps , & on le gagne neanmoins en augmentant la pension qu'on luy offroit. Le Duc de Nemours promet de faire revolter la Guienne , & il est decouvert. On l'assiége dans Carlat : On le prend , & on luy tranche la tête. Le Prince d'Orange n'étant pas satisfait , fait revolter une partie des deux Bourgognes ; & Louis pour la recouvrer , fait un second Traité avec les Suisses. Les gens de guerre que cette nation luy avoit fournis , se mettent en devoir de trahir les François en voulant se jeter dans Dole : mais ils n'empêchent pas cette Ville d'être prise. La Reine d'Angleterre forme une intrigue pour réunir les Anglois avec les Flamans : mais elle ne réussit pas , & Maximilien se resout d'appeller les Alemans à son secours. Louis en a si peur , qu'il conclut avec luy une treve pour un an ; pendant laquelle les Flamans assemblent une puissante armée , & mettent le siège devant Therouenne. Des-Cordes s'avance pour le faire lever , & donne la bataille de Guinegar.

A R G U M E N T

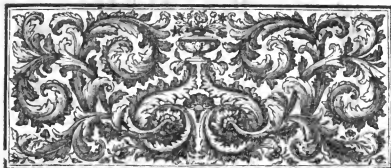
Il défait d'abord la Cavalerie des Flamans : mais il la poursuit trop loin, & il abandonne son Infanterie aux Ennemis, qui la taille en pieces. Maximilien au lieu de profiter de sa victoire, s'amuse devant une Bicoque, où cent cinquante Gascons l'arrêtent; & le fatiguent de sorte, qu'il se contente de la prendre. L'on rapporte icy les raisons qui obligent Loüis de rechercher la paix avec Maximilien, & celles de ce Prince pour différer de la conclure. Loüis est frappé d'une apoplexie dont il revient pourtant, & ne recouvre jamais la santé. Il s'enferme dans le Plessis-les-Tours, & y vit d'une maniere tout-à-fait bizarre. Il ne laisse pas néanmoins de former avec deux Bourgeois de Gand une intrigue, qui contraint Maximilien de faire la paix malgré qu'il en ait : De donner sa fille en mariage au Dauphin, & d'abandonner pour la dot de cette Princesse les Comtez d'Artois, & de Bourgogne. Sa Majesté se sentant mourir, avertit son Fils d'éviter les principaux inconveniens qui avoient traversé son regne. Elle luy recommande cinq de ses plus fideles serviteurs. Elle est encore frappée d'apoplexie dont elle meurt, après avoir donné par écrit au Comte & à la Comtesse de Beaujeu une excellente forme de gouvernement, qui s'est malheureusement perdue. On rapporte icy diverses preuves pour montrer que Loüis étoit plus sçavant que l'on n'a cru : Qu'il estimoit les gens de Lettres : Qu'il fit trouver le secret de tailler de la pierre, & qu'il aimoit l'Astrologie judiciaire; & l'on y ajoute des Histoires tout-à-fait curieuses, d'un Italien qui se fendit la tête en mettant pied à terre pour saluer le Roy : D'un jeune garçon qui fut domestique de sa Majesté, pour avoir admirablement excusé une faute qu'il avoit faite; D'un homicide pardonné, à cause que le Roy

ARGUMENT DU IX. LIVRE.

en avoit été l'occasion : De la véritable cause pour laquelle Oudart de Bussi fut décollé : Des deux Espions donnez au Comte de Beaujeu , quand on l'envoya en Guienne avec une belle armée : Du retranchement de la chasse à la Noblesse : De la manière dont les Ducs de Bourbon & de Bretagne furent maltraitez par Dojac : De la mort de Clugny , causée par les paroles aigres que le Roy luy avoit dites ; & des motifs qu'eut le Roy pour se faire donner , pour acheter , & pour restituer le Vicomté de Thouars.



HISTOIRE



HISTOIRE D E LOUIS ONZE.

LIVRE NEUVIÈME.

*Où l'on voit ce qui est arrivé de plus important en France
durant l'année mil quatre cent soixante dix-huit & les
suivantes jusqu'à la moitié de l'année 1483.*



MAXIMILIEN d'Autriche n'eut pas
plûtôt vu la succession des Pays-
bas affermie dans sa Maison par la
naissance d'un Fils dont Marie de
Bourgogne accoucha en mil qua-
tre cent soixante dix-huit , qu'il se
proposa de recouvrer ce que les François en avoient

Tome II

OO

* Dans la vie
de Maximilien
Premier.

détaché. Il ne le pouvoit par ses propres forces: L'Empereur Frederic Trois son pere ne l'assistoit pas, parce qu'il ne l'aimoit pas tant qu'il haïssoit la dépense, & le fer d'Alemagne ne se remuoit qu'à force d'argent. Il ne restoit que le Roy d'Angleterre, & Maximilien étoit fondé sur deux raisons pour l'engager dans ses interêts. * L'une que sa Majesté Angloise venoit de refuser de partager les Pays-bas avec les François. L'autre qu'il s'agissoit d'affoiblir la Monarchie de l'Europe la plus formidable aux Anglois. Mais comme on venoit d'éprouver qu'il n'y avoit rien hors de l'Angleterre qui fût capable d'obliger le Roy Edoüard Quatre à reprendre les armes, Maximilien l'en fit solliciter par le Parlement assemblé à Londres aprez Pâques mil quatrecent soixante dix-huit. Il n'y avoit personne dans ce Corps representant les trois Etats du Royaume, qui ne fût aussi las de la paix qu'il l'avoit été de la guerre deux ans auparavant. Ils haïssoient tous les François; & ils se souvenoient que leurs Ancêtres les avoient toujours vaincus, pendant qu'ils avoient agi de concert avec les Ducs de Bourgogne. Ils se promettoient de semblables & mêmes de plus grands succez dans une Ligue avec Maximilien; & sur cette esperance le Parlement ne se contenta pas de parler en sa faveur dans des termes respectueux à l'égard de sa Majesté, il ajouta des menaces aux remontrances; & la Ligue entre les Anglois & les Flamans auroit infailliblement été signée, si Louis Onze n'eût eu

plus d'amis à la Cour d'Angleterre que dans le Parlement.

Mais ce Prince avoit prévu l'orage que l'on vouloit exciter contre luy, & s'étoit mis en devoir de le détourner. Il n'y avoit point de Courtisan accredité à la Cour d'Edouïard, qui ne fût pensionnaire de France. Les pensions se payoient regulierement, & par avance: On n'attendoit pas que ceux à qui elles avoient été promises, les demandassent, & on les leur portoit sous pretexte de leur épargner la honte qu'ils eussent eüe à poursuivre leur payement. On ne manquoit pas de les augmenter par forme de present, à ceux qui avoient rendu quelque service extraordinaire; & la bourse de Louis étoit principalement ouverte pour ceux que le Roy d'Angleterre envoyoit en France comme Ambassadeurs, comme Agens, ou en quelque autre qualité que ce fût; avec tant de proportion néanmoins, que cette sorte de graces étoit touïours réglée par le merite. On les combloit d'honneurs: On les traitoit magnifiquement: On se familiarisoit avec eux; On les recommandoit à leur Maître; & pour peu qu'ils s'aquitassent de leur commission, non seulement on ne demandoit point leur revocation, mais encore on rendoit témoignage de leur habileté. Cette maniere d'agir si douce & si continuë les charmoit tellement malgré qu'ils en eussent, qu'encore qu'ils fussent assez spirituels pour reconnoître que ce que le Roy de France en faisoit n'étoit que pour tâcher de les gagner, ils ne lais-

soient pas de contribuer autant qu'ils pouvoient à faire durer leur negociation, ou leur voyage auprès de luy dans l'assurance qu'ils avoient d'en tirer plus de gain; ny de cacher au Roy d'Angleterre certaines choses, qu'ils jugeoient capables de les faire plutôt rappeler.

Quant aux Ministres que Louis envoyoit en Angleterre, il observoit inviolablement la précaution de ne se servir jamais deux fois d'une même personne; de peur que le Conseil d'Edouïard Quatre ne voulût rendre responsable celuy qui traitoit avec luy, des promesses que le précédent Ministre auroit pu luy faire. L'instruction du dernier Agent que Louis envoyoit à Londres, étoit toujours nouvelle pour la matiere aussi-bien que pour la forme. On affectoit qu'il ne sçût rien de ce qui avoit auparavant été traité à la Cour d'Angleterre. On alloit ainsi la negociation; & le Conseil d'Angleterre ne perdant pas tout-à-fait l'esperance d'accorder les François avec les Bourguignons, différoit toujours sous quelque pretexte de se déclarer pour Maximilien, de peur de s'ôter l'avantage de la mediation en prenant trop tôt party.

Le seul Hastings Chambellan d'Angleterre que l'on a vu si bien intentionné pour la France, ne vouloit point recevoir l'argent de Louis, & faisoit ouvertement Maximilien. On chercha longtemps la cause de ce refus; & l'on découvrit enfin que le dernier Duc de Bourgogne peu de temps avant que de mourir, l'avoit gagné moyennant une pension

de mille écus. On luy en offrit deux mille; & une somme si considérable ne faisant pas d'abord assez d'impression sur luy, Comines qui en portoit la parole reconnut que Hastings tenoit ferme; parce qu'il ne vouloit pas que l'on vît à la Chambre des Comptes de Paris les quittances que l'on exigeroit de luy, comme l'on faisoit des autres Anglois Pensionnaires de France. Sa précaution parut raisonnable: On le dispensa d'écrire, & il accepta la pension. * Mais afin que les Princes étrangers ne corrompissent pas les Ministres de Louis en usant à leur égard d'une semblable libéralité, sa Majesté fit une ordonnance qui portoit la peine de mort contre ses Sujets, qui recevroient d'autre que de luy cette sorte de pensions.

* Dans les
Layettes d'An-
gleterre.

L'argent de France distribué avec tant d'adresse en Angleterre, fit que Louis reçut de-là les premières nouvelles que Jacques d'Armagnac Duc de Nemours travailloit à rétablir les Anglois dans la Guienne. Le Comte de Beaujeu gendre de sa Majesté l'assiégea dans son Château de Carlar en Auvergne, Place des plus fortes du Royaume. Il s'y défendit long-temps, & il ne se rendit qu'à condition que la vie luy seroit sauvée: mais Louis ne voulut point observer la capitulation que Beaujeu avoit signée. Le coupable fut conduit à la Bastille, & ramené au même lieu apres avoir été transféré à Noyon. Pierre d'Oriole Chancelier de France & quelques Conseillers du Parlement de Paris le condamnèrent à perdre la tête, & cet Arrêt fut exécuté

le quatre d'Août mil quatre cent soixante dix-huit. Ceux des Juges qui n'avoient pas conclu à la mort, en perdirent leurs Offices; & Maximilien à qui le Duc de Nemours avoit promis une puissante diversion en France n'ayant plus lieu de la faire esperer au Roy d'Angleterre, ce Prince se contenta de luy déclarer qu'il employeroit volontiers ses offices pour le reconcilier avec les François, mais qu'il ne romproit pas à sa considération avec Louis, Maximilien ainsi rebuté, ne pensoit plus qu'à conserver les Etats qui restoient à sa femme, lorsqu'il fut sur le point de recouvrer les deux Bourgognes sans y rien contribuer.

On a vu dans le Livre précédent que Jean de Châlon Prince d'Orange avoit fait un Traité avec la France, qui luy devoit procurer de nouveaux établissemens dans l'une & l'autre Bourgogne en cas qu'elles retournassent de bon gré par son entremise sous la domination des Roys de France. Il avoit executé de sa part le Traité dans toute son étendue, & il prétendoit avec justice qu'on luy tint parole. Il en avoit sollicité le Roy, & sa Majesté avoit envoyé plusieurs ordres reïterez de le satisfaire, Les Terres & les Places qui devoient luy servir de recompense étoient entre les mains de Craon, qui luy avoit été donné pour Lieutenant & pour Espion. Craon auroit été plus propre à conquérir les deux Bourgognes par la voye des armes si elles se fussent dé fendues, qu'il ne l'étoit à menager des esprits sous

mis de leur gré. Il ne faisoit la guerre que pour le gain ; & il s'imaginoit qu'on luy faisoit tort , lorsqu'on n'abandonnoit pas entierement à sa discretion les Peuples dont il s'étoit promis le pillage. Il jouïssoit du revenu des Terres accordées au Prince d'Orange , & par consequent il luy étoit avantageux de les garder le plus long-temps qu'il pourroit. La subtilité de son esprit ne luy fournissoit que trop de pretextes pour éluder l'exécution des ordres de la Cour en ce point ; parce que si le Roy étoit d'un côté jaloux qu'on luy obéît ponctuellement , il donnoit assez souvent de l'autre côté des pouvoirs sans limite aux personnes en qui il se fioit , lorsqu'il les envoyoit en qualité de Ministres dans les lieux nouvellement réduits.

Ainsi le Prince d'Orange voyant que Craon ne se mettoit point en peine d'obéir au Roy en le mettant dans la possession des Terres qu'on luy avoit promises , s'imagina qu'il y avoit collusion entre la Majesté & son Lieutenant General. Le dépit qu'il en eut , luy inspira le dessein de détruire son propre ouvrage , & d'ôter à la France ce qu'elle venoit de recouvrer par son moyen. Il tourna contre elle les intelligences qu'il avoit dans les deux Bourgognes , & il en fit revolter la moitié. Le reste auroit infailliblement suivi cet exemple , * si les Suisses eussent voulu , ou si Maximilien eût pu l'assister. Mais les Suisses n'avoient garde de contribuer à l'agrandissement de la Maison d'Autriche , de peur qu'elle ne leur redemandât les cantons de

* Dans l'Histoire de la reprise de la Franche-Comté.

Lucerne & de Fribourg qu'ils avoient incorporez à leur Republique; & Maximilien étoit si pauvre, qu'il n'avoit aucun moyen de conserver le peu de Places qui étoient restées à sa femme dans le Duché & dans le Comté de Bourgogne. Ces Places étoient de deux sortes. Les unes épuisées par les courses perpetuelles des François, ne luy fournissoient rien, & les autres avoient bien de la peine à contribuer ce qu'il falloit pour entretenir leurs garnisons. Il avoit inutilement tenté toutes sortes d'expediens pour tirer des Troupes ou de l'argent de l'Empereur son pere; & Sigismond son oncle Prince le seul hebeté qu'il y ait eu dans la Maison d'Autriche, se laissoit gouverner par ses domestiques. Louis les avoit gagnez, & ils étoient plus à sa Majesté qu'à leur Maître. Ainsi le Prince d'Orange abandonné à luy-même, fut réduit à se mettre sur la défensive, au lieu de poursuivre son avantage en achevant de chasser Craon des deux Bourgognes.

Craon de qui l'armée ne manquoit de rien, se proposa de recouvrer d'abord ce qu'on luy avoit pris dans la Franche-Comté, afin de fermer le passage aux Alemans qui pourroient venir au secours des Places revoltées contre les François dans le Duché de Bourgogne. Il étoit assuré que les Comtois rentreroient dans leur devoir aussitôt qu'ils auroient perdu Dole, & il mit le siège devant cette Place. Il étoit averti qu'il n'y avoit dedans aucun soldat, & ce fut là la cause de sa negligence.

negligence. Il en fit approcher un grand nombre de canons : mais il ne laissa personne pour en garder le parc. Les Assiégés qui ne pouvoient éviter d'être pris aussi-tôt que cette artillerie seroit braquée ; parce qu'ils n'avoient que de simples murailles, firent une sortie generale pour l'enlever, & leur audace réussit au de-là de leur esperance ; puisqu'en non seulement ils s'emparerent de toute l'Artillerie des François, mais encore ils eurent le loisir de la tourner contre les Assiégeans. Ils la déchargèrent sur eux ; & les intimiderent de sorte, que l'autorité de Craon ne fut plus capable de les retenir. La fuite des François fut uniuerselle ; & Craon apres les avoir rassemblez, n'osant plus les ramener à Dole de peur que la presence des mêmes objets n'excitât en eux une seconde terreur panique, les conduisit au siège de la Ville de Gy, où le Prince d'Orange s'étoit enfermé avec l'élite de ceux de son party.

Les François jaloux de reparer la faute qu'ils avoient commise, avancerent en peu de jours leurs travaux de sorte, que le Prince d'Orange apprehendant d'être pris, écrivit à Châteauguyon son frere de le venir secourir. Châteauguyon assembla tous les amis de la Maison de Châlon : Se mit à leur tête : Convint du quartier des Assiégeans qu'il attaqueroit de son côté, dans le même temps que les Assiégés l'attaqueroient du leur, & commença le combat avec autant de jugement que de courage. Le Prince d'Orange sortit aussi avec tout

ce qu'il avoit de gens résolus dans la Place , & *fit* pour se dégager plus que n'avoient fait les Bourgeois de Dole. Mais Craon étoit devenu sage à ses dépens ; & avoit mis tant d'ordre dans tous les quartiers , qu'il secourut à point nommé & sans confusion celui qui se trouva attaqué. Les François y firent face des deux côtez. Les Assiégés furent contraints de rentrer dans Gy , excepté le Prince d'Orange ; dont le cheval eut assez de vigueur , & d'agilité pour percer les Assiégeans , & pour sauver son maître ; & Chateauguyon demeura prisonnier , apres avoir vu tailler en pieces les Troupes qu'il menoit au secours de son frere.

Il sembloit que ce dernier succez dût reparer la reputation que les François avoient perdue devant Dole : mais Louis Onze étoit sans comparaison plus sensible aux disgrâces qu'il recevoit , qu'aux avantages qui luy arrivoient. Il n'aimoit pas tant à s'agrandir , qu'il craignoit de hasarder ; & comme il donnoit à la fortune le moins qu'il pouvoit , il luy étoit insupportable que ses Generaux ne l'eussent pas imité , lorsqu'ils n'avoient pas réussi dans leurs tentatives. Il les rendoit responsables des événemens , où il y avoit eu tant soit peu de leur faute ; & c'étoit en de semblables occasions , qu'il se piquoit de ne pas pardonner. Ainsi Craon tout victorieux qu'il étoit , fut déposé pour avoir été vaincu une seule fois ; & Charles d'Amboise Seigneur de Chaumont qui luy succeda , trouvant les Peuples des deux Bourgognes

tellement attachez aux descendans de leurs derniers Souverains, qu'ils ne se soumettroient jamais volontairement à la domination françoise tant qu'ils espereroient du secours de leurs voisins, forma le projet de renouveler l'Alliance de nos Roys avec les Suisses; quoy que le temps qu'elle devoit durer ne fût point encore expiré, & mêmes de la rendre plus étroite qu'elle n'étoit.

Il gagna les Magistrats des Cantons, * moyennant la pension de chacun d'eux qu'il fit monter à vingt mille livres; & il conclut avec eux un Traité, dans lequel ils osterent au Duc de Savoye le rang de premier Allié des Cantons pour le donner à la France. La Republique des Suisses ensuite accepta de Louis une autre pension de vingt mille livres, * pour survenir aux frais où tous les Cantons étoient également interessez; & s'engagea réciproquement non seulement à ne favoriser ny directement ny indirectement les Ennemis de la France, mais encore à luy fournir six mille Soldats à quatre florins & demy par mois.

Le Prince d'Orange ressentit le premier effet de cette alliance; en ce que les Cantons ayant rappelé les Suisses qu'il avoit attirez sous ses Enseignes, il demeura si foible qu'il n'osa plus tenir la campagne. Chaumont ainsi débarassé du seul Ennemy qui le pouvoit alors traverser, crut qu'il y alloit de la gloire aussi bien que de l'intérêt des François de les ramener au siège de Dole. Il battit la Place; & il y fit une breche si raisonnable, que

* Dans la négociation de Chaumont.

* A la Bibliothèque du Roy au premier volume des affaires avec les Suisses.

plusieurs des six mille Suisses qui servoient dans l'armée de Chaumont en execution du nouveau Traité, & qui n'en étoient pas moins fâchez que la France recouvrât le Comté, usèrent d'une perfidie qui hâta la reddition de Dole au lieu de la différer. Ils entrèrent par la breche dans la Place avec intention de la défendre : mais l'Infanterie Françoisé qui les voyoit faire, crut qu'ils alloient piller Dole. Elle voulut avoir sa part du butin ; & les suivit avec tant de précipitation, que la Place fut emportée. Ceux d'Auxonne intimidés par cet accident, capitulerent de bonne heure avec Chaumont ; & le Roy fut si satisfait de leur diligence, qu'il leur accorda beaucoup plus qu'il son General ne leur avoit promis.

La seconde réduction des deux Bourgognes n'empêcha pas néanmoins que le Prince d'Orange ne fit soulever pour la troisième fois, Beaune, Verdun, & quelques autres Villes : mais les Troupes qu'il y prétendoit jeter, furent taillées en pieces. Il avoit ordonné à Quingei qui les conduisoit, de ne s'arrêter en aucun lieu jusqu'à ce qu'il fût entré dans Beaune. Cependant Quingei se reposa un jour entier dans Verdun ; soit qu'il y fût invité par les commoditez qu'il y trouva, ou que ses soldats fussent trop fatiguez. Chaumont ne venoit que d'investir Beaune, lorsqu'il apprit la marche des Ennemis. Il n'étoit assez fort, ny pour s'opposer à leur entrée s'ils approchoient, ny pour assiéger la Place apres qu'ils y seroient entrez ; &

par consequent il n'avoit point d'autre party à prendre que d'aller au devant d'eux. Il y courut en effet, & les surprit dans Verdun. Il en tua la meilleure partie; & ceux qui luy échaperent se dissipèrent si absolument, qu'il ne fut plus au pouvoir du Prince d'Orange de les rassembler. Ainsi les deux Bourgognes se perdirent pour Maximilien, sans qu'il eût contribué davantage à les conserver qu'à les recouvrer; & pour surcroît de malheur à ce Prince, sa dernière ressource luy manqua au besoin.

Marguerite d'Yorc belle-mere de Marie de Bourgogne sa femme avoit formé une intrigue en Angleterre, pour déconcerter absolument celles que Louis Onze y entretenoit. Elle avoit gagné le Duc de Clarence son beau-frere, qui se promettoit de faire résoudre dans la première assemblée du Parlement à Londres une Ligue offensive & défensive entre les Anglois & les Flamans, pour contraindre les François de restituer à Marie de Bourgogne tout ce qu'ils luy avoient ôté depuis la mort de son Pere. Ce party étoit formé; & les Pensionnaires de France n'étoient pas assez forts pour le traverser, lorsqu'il fut déconcerté par la mort du Duc de Clarence* qui en étoit le chef. Ce Prince avoit aussi résolu d'ôter la Couronne à son frere, & sa conspiration fut découverte. Le Roy Edoüard Quatre se déclara sa partie; & toute la grace que leur commune mere put obtenir en faveur du coupable, fut qu'on luy donneroit le choix du dernier supplice. Il demanda d'être noyé dans un tonneau

* Dans les causes de cette mort.

de cervoise ; & la liqueur qu'il aimoit le mieux ; fut l'instrument de sa mort. Louis Onze délivré par-là d'un danger qui luy paroissoit inévitable , en eut plus d'occasion d'assister ses amis d'Italie.

Le Pape Sixte Quatre , & Ferdinand Premier Roy de Naples , avoient conjuré la ruine des Florentins ; & la France avoit d'autant plus d'intérêt de s'y opposer , que le principal commerce de Lyon étoit alors avec Florence. Louis envoya Comines en Italie , pour travailler à l'accommodement des Parties , Mais la negociation de ce Seigneur qui dura une année entiere , ne réussit pas ; & le Roy fut réduit à menacer la Cour de Rome de rétablir la Pragmatique Sanction , dont on a parlé dans le premier Livre. Les Evêques du Royaume s'assemblerent à ce dessein dans la Ville d'Orleans : mais le Pape & le Roy de Naples s'étant reconciliés avec les Florentins , le Concile fut entierement rompu sous prétexte de le remettre à l'année suivante.

Maximilien abandonné par son Pere , par son Oncle , & par tous les Alliez de la Maison de Bourgogne , se proposa d'intéresser l'Alemagne dans sa querelle. Il prit occasion de la Diette convoquée à Nuremberg en mil quatre cent soixante dix-huit , pour y faire représenter que le Roy de France ne s'étoit pas contenté des s'emparer des Etats de la Maison de Bourgogne qui relevoient de sa Couronne , mais qu'il avoit de plus usurpé trois Villes de grande importance qui relevoient de l'Empire ,

Cambray , Bouchain , & le Quênôÿ. On n'a pas sçu qui avoit suggeré cet expedient à Maximilien ; mais il est constant que c'étoit là prendre justement Louïs par son foible. Louïs avoit vu le grand effort que l'Alemagne avoit fait quatre années auparavant, pour obliger les Bourguignons à lever le siège de Nuits ; & il apprehendoit si fort de les attirer en aussi grand nombre dans son Royaume , qu'il n'attendit pas que l'on prît à la Diette aucune resolution sur la plainte qui y avoit été faite contre luy. Il évacua par avance les trois Places dont il s'agissoit ; & parce que Maximilien frustré de ce pretexte pouvoit en prendre un autre qui n'étoit pas moins plausible , & demander des Troupes aux Alemans pour la conservation de Louvain & des autres Villes du Marquisat du Saint Empire pendant que dureroit la guerre entre les François & les Flamans , Louïs crut qu'il falloit encore mettre ce Prince hors d'état de s'en prévaloir.

Sa Majesté luy offrit une treve d'un an ; & Maximilien à qui elle étoit absolument nécessaire pour réunir les divers Peuples des Pays-bas à leur commune défense, l'accepta d'abord. Mais Louïs qui ne craignoit rien tant que de passer pour timide ; & qui ne doutoit pas que ses deux dernieres démarches ne luy en acquissent la reputation , voulut prévenir le jugement que l'on en feroit dans le monde , en publiant qu'il avoit cru être obligé en conscience de restituer Cambray , Bouchain , & le Quênôÿ, pour ne pas attirer sur luy & sur la posterité l'es-

fet des maledictions horribles contenuës dans les derniers Traitez entre la France & l'Alemagne, contre le premier des Empereurs, & des Roys Tres-Chrétiens qui entreprendroit au préjudice de l'autre.

Marie de Bourgogne accoucha durant cette treve d'un Fils; & les Flamans qui avoient autant d'affection pour ceux qui devoient leur commander un jour, que d'antipathie contre ceux qui leur commandoient actuellement, s'imaginèrent qu'il y auroit de leur faute si le petit Prince qui venoit de naître ne trouvoit lorsqu'il seroit en âge la succession de Bourgogne aussi entiere, que son Ayeul l'avoit laissée. Ils fournirent sur cette présupposition vingt mille soldats à Maximilien, & ils luy donnerent de plus assez d'argent pour faire de considerables levées en Alemagne.

Maximilien qui ne s'étoit point encore vu à la tête d'une armée en fut si glorieux, qu'il ne se promit rien moins pour son coup d'essay que de ravoit toute la dot de sa femme. Therouenne en étoit la Ville la plus ancienne, & la mieux scituée. Sa prise auroit fait du bruit dans les Pays étrangers, & rétabli les Flamans dans le centre des Etats qu'ils prétendoient recouvrer. Il n'en salut pas davantage pour obliger Maximilien à l'assiéger. Mais il n'étoit pas aisé de la prendre à la vuë d'une armée ennemie, inferieure à la verité en nombre à celle de Flandres, mais incapable de laisser si prez d'elle perdre une Place importante sans se mettre en devoir de

de la secourir. * Andvier qui en étoit Gouverneur , la deffendit en homme d'esprit & de courage ; & Des-Cordes qui commandoit les armes Françoises dans la Picardie & dans les Pays nouvellement conquis , marcha pour combattre Maximilien , ou pour le contraindre de lever le siège. Les memoires de ce temps-là ne marquent pas precisément le nombre des deux armées , & tout ce que l'on en sçait est qu'il y avoit dans la Françoisé un peu plus de cavalerie : mais que pour huit mille hommes de pied dont elle étoit seulement composée , il y en avoit plus de vingt mille dans celle de Flandre.

* Dans la relation de ce siège.

Une si grande inégalité pouvoit inspirer à Maximilien le dessein d'attendre les Ennemis dans ses retranchemens , ou d'y laisser autant d'infanterie qu'il en faloit pour les garder , & d'aller avec le reste au devant de Des-Cordes. Cependant il ne fit ny l'un ny l'autre. Il supposa qu'il y auroit trop d'inconvenient à demeurer dans ses lignes , parce que les Assiégés venant à sortir sur les Assiégeans par le même endroit que Des-Cordes attaqueroit , ce quartier seroit infailliblement emporté.

Il parut encore plus dangereux à Maximilien de diviser ses Troupes ; parce que ce seroit exposer inutilement à la boucherie les gens de guerre qu'il laisseroit devant Therouenne , où la garnison étoit trop forte pour ne pas entreprendre de se des-assiéger elle-même lorsqu'elle en verroit l'occasion. Ainsi

Tome II.

Qq

Maximilien leva le siège, & mena toutes ses Troupes contre les François au mois d'Aoust mil quatre cent soixante dix-neuf. Il n'en avoit fait qu'un corps, dont l'Infanterie qu'il commandoit luy-même avec les Comtes de Romont & de Nassau tenoit le milieu, & la Cavalerie sous la conduite de Ravestein étoit sur les aîles. Des-Cordes l'atteignit en cette posture sur le champ de Guinegasté scitué entre les Villes d'Aire & de Therouenne, & rangea ses Troupes dans la même ordonnance. Il se reserva l'Infanterie, & il commanda à Torci de mener la Cavalerie au combat. Torci fit au de-là de ce qu'esperoit son General; car encore qu'il ne se fût avancé qu'avec une partie des hommes d'armes François, & qu'il eût laissé l'autre partie pour soutenir les Fantassins de même nation, il chargea pourtant avec tant de vigueur les Cavaliers ennemis de l'aîle droite, qu'il les mit en fuite sans esperance qu'ils pussent être ralliez. Mais ce commencement de bonheur fit perdre la bataille à ceux, à qui vray-semblablement il devoit la faire gagner. Des-Cordes jaloux de l'honneur qu'il voyoit remporter à son Lieutenant, voulut en avoir sa part. Il se mit à la tête du reste de sa Cavalerie: Il donna sur l'aîle gauche de Maximilien: Il l'ébranla du premier choc, & la renversa au second. Les Cavaliers qu'il venoit de battre, & ceux que Torci avoit battus, fuïoient vers Aire; & il suffisoit de mettre à leurs trousses une partie de la Cavalerie Françoisé, pour les empêcher de se rallier. Il falloit

rejoindre avec le reste l'Infanterie Françoisë, & la mener au combat contre l'Infanterie des Flamans; qui étoit tellement disposée à fuir, que ses Officiers avoient de la peine à la retenir. Mais des-Cordes étoit plus soldat que Capitaine, & ne conservoit pas tout son jugement dans l'ardeur du combat. Il ne se contenta pas d'envoyer Torci à la poursuite des fuyards: Il se mit luy-même à leurs Trousses; & la Cavalerie Françoisë se trouva sans y penser tellement éloignée de son Infanterie, qu'elle ne pouvoit plus la secourir au besoin.

Maximilien ne profita pas si-tôt de la faute de des-Cordes; parce que les Fantassins Flamans étoient si troublez de se voir découverts, qu'ils pensoient à lâcher le pied à leur tour. Les exhortations des Comtes de Romond & de Nassau n'étoient pas capables de les arrêter; & ils leur eussent passé sur le ventre, si deux cent Gentils-hommes Valons qui s'étoient mêlez avec eux à la mode des braves du temps, dont la valeur extraordinaire consistoit principalement à mettre pied à terre avant la bataille, & à combattre en Fantassins, n'eût empêché le désordre. Ce peu de Noblesse s'opposa avec tant de vigueur au débandement des plus lâches, qu'elle retint les autres, en leur représentant que s'ils n'avoient point de Cavalerie * les François n'en avoient plus aussi; & que l'Infanterie Flamande étant deux fois plus forte que son ennemie, elle l'auroit taillée en piéces avant que des-Cordes & Torci fussent retournez de poursuivre les fuyards.

* Dans la relation de cette bataille.

L'effet répondit à cette prévoyance; & l'Infanterie Flamande environna, joignit, attaqua, & vainquit la Françoisé. Il y eut à la vérité plus de morts du côté des Flamans que du côté des François; parce qu'il y eut moins de Cavaliers de Maximilien qui demanderent quartier, qu'il n'y eut de Fantassins de des-Cordes. Cependant comme le champ de Bataille demeura à ce Prince; & que des-Cordes qui avoit poursuivi la Cavalerie de Flandres jusqu'aux portes d'Aire, apprenant la défaite de l'Infanterie qu'il avoit laissée à Guinegaste ne jugea pas à propos d'y retourner, afin de ne pas opposer à des Ennemis reposez une Cavalerie trop lassée pour recommencer le combat, tout le monde attribua la victoire aux Flamans. Mais on profite rarement de cette sorte d'avantages, lorsqu'ils arrivent contre toute apparence. Si Maximilien qui s'étoit trouvé General d'armée, & victorieux sans avoir été soldat, eût ramené ses Troupes devant Therouenne, la seule montre du butin fait à Guinegaste auroit obligé cette Place à capituler; & s'il se fût de-là présenté devant Arras dont des-Cordes avoit tiré la meilleure partie de la garnison pour renforcer ses Troupes, les Bourgeois en eussent chassé l'autre partie. Mais il s'amusa mal à propos devant le Château de Malannoy; où il n'y avoit que cent cinquante Gascons sous un Chef de même nation, nommé Romanet. Cet Officier avoit été simple soldat, & ne recevoit que de vaillans hommes dans sa Compagnie. Il étoit dans un lieu foi-

ble de situation , & mal fortifié : cependant il y considéra l'approche de l'armée victorieuse comme le plus grand honneur qu'elle pouvoit luy faire; & il se proposa de rendre son nom immortel, en amortissant devant une Place qui n'étoit pas tenable, la premiere impetuosité des Flamans, & en leur faisant perdre ainsi le temps , & leur avantage. Il se défendit avec une resolution , qui ne sera jamais assez admirée : Il donna de l'exercice aux Ennemis pour long-temps , & il les reduisit à l'impossibilité de recommencer un nouveau siège. Maximilien n'avoit formé celui-là, que dans l'opinion d'emporter d'abord le Château de Malannoy. Il s'y étoit depuis arrêté par le seul motif de châtier l'audace des Gascons; & il avoit enfin cru qu'il y alloit de sa reputation de ne pas souffrir qu'on luy reprochât de n'avoir pu prendre une Bicoque, apres avoir gagné une bataille. Il n'avoit rien oublié de ce qui servoit à reduire Malannoy, & de fait les Gascons succomberent sous un troisiéme assaut general qui leur fut donné. Ils se firent presque tous égorger sur la brèche , & Romanet ne fut pas assez heureux pour y recevoir la mort qu'il cherchoit. On le reconnut: On le prit, & on le mena à Maximilien ; qui ne pouvant supporter la presence de cet Officier à cause qu'il sembloit luy reprocher son ignorance en fait de siège, l'envoya au gibet sous pretexte qu'il s'étoit défendu dans une Place non tenable. Le Roy fâché de la mort honteuse de Romanet , la vangea en faisant pendre vingt-quatre Flamans qu'il tenoit.

Qq iij

prisonniers. Mais l'arrivée en Picardie du Cardinal de Saint Pierre aux Liens Legat du Pape Sixte Quatre, fit cesser de part & d'autre cette maniere irreguliere de faire la guerre.

Il trouva Louis beaucoup plus disposé à la paix qu'il ne s'étoit imaginé ; parce que l'hommage pour le Duché de Genes que Bone Duchesse de Milan avoit rendu pour son fils mineur à sa Majesté, ne la satisfaisoit pas assez pour la consoler de la perte qu'elle avoit faite à Guinegaste. Elle étoit persuadée qu'il y avoit beaucoup plus de François tuez que l'on ne disoit ; & elle ne doutoit pas que Maximilien n'eût recouvré tout ce que sa femme avoit perdu dans les Pays-bas, s'il eût sçu user de sa victoire. Des-Cordes n'avoit eu la permission de hazarder le combat, que parce que la suite des prosperitez presque continuelles de la France depuis la mort du Duc de Bourgogne avoit excité Louïs contre son inclination naturelle à consentir que son armée hazardât une bataille ; dans la vuë que si les François l'eussent gagnée, ils auroient infailliblement conquis le reste des Pays-bas. Cependant ils l'avoient perduë ; & quoy que Maximilien * n'en eût tiré aucun avantage faute d'experience, Louïs n'avoit pas laissé de rentrer dans ses premiers sentimens ; & de s'y confirmer de sorte, qu'il n'étoit plus possible de luy en inspirer de contraires.

* Dans la vie de Maximilien.

Il n'avoit en tout son Regne donné que deux batailles ; & quoy qu'il pût prétendre

n'avoir entierement perdu ny l'une ny l'autre , il luy fuffisoit de ne les avoir pas tout-à-fait gagnées pour ne se pas mettre au hazard d'en donner une troisième. Ce qu'il tenoit des Pays-bas luy avoit infiniment coûté ; & il craignoit d'épuiser son Tresor , en continuant une si grande dépense. Il ne luy faloit pas moins d'argent pour conserver les Places qu'il avoit achetées , qu'il luy'en avoit falu pour les acheter. On n'y avoit pu arracher du cœur des Bourgeois l'inclination pour Marie de Bourgogne : Ils ne demeuroident soumis à la France , que parce qu'ils étoient retenus par de tres fortes garnisons ; & l'on prévoyoit assez quand ils ne s'en fussent pas eux-mêmes vantez , qu'ils se revolteroient à la premiere occasion que la negligence des François leur en offriroit. Les pensions, les presens , & les autres bienfaits que la Noblesse Valonne recevoit du Roy , ne la rendoient pas plus François. On ne la contentoit jamais , quoy qu'on luy donnât beaucoup , & souvent ; & elle cherchoit toujours à se dérober pour aller servir Maximilien , apres qu'elle s'étoit équipée aux dépens de la France.

Enfin la santé de Loüis diminueoit tous les jours , & il se connoissoit assez , pour juger qu'il ne vivroit pas encore long-temps. Il sçavoit que tous les Grands de son Royaume le haïssoient. Son fils étoit mineur ; & dans toutes les apparences la France en changeant de Regne , entreroit dans une guerre civile. La raison d'Etat vouloit qu'elle

ne se trouvât alors embarrassée d'aucune guerre étrangère ; & sans cette précaution , il luy étoit inévitable de perdre tout ce qu'elle avoit pris sur Marie de Bourgogne.

Ces considérations acheverent d'ôter à Louïs ce qui luy restoit d'esperance de conquerir les Pays-bas , & ne luy laisserent que le soin de conserver ce qu'il y avoit acquis. Il conclut avec Maximilien une treve , qui donna lieu à la negociation de la paix , & la mort de Marie de Bourgogne y apporta des facilitez plus grandes que l'on ne croyoit. Elle étoit allée à la chasse sur une haquenée la plus douce que l'on eût pu trouver ; & néanmoins cet animal se mettant tout d'un coup en furie , la fit tomber sur une racine d'arbre , qui luy entra dans la partie que la pudeur empêche de nommer. Cette blessure n'auroit pas été incurable , si la Princesse eût voulu souffrir qu'un Chirurgien y mît la main ; mais la honte la retint si long-temps , que la gangrene survenant , luy ôta la vie en mil quatre cent quatre vingt un. Elle laissa vivans un fils & une fille , de quatre enfans qu'elle avoit eus ; & le Roy qui n'avoit pas voulu de la mere pour son Dauphin , quoy qu'elle apportât tous les Pays-bas pour sa dot , s'estima heureux s'il pouvoit avoir pour le même Dauphin la fille , sans autre dot que ce qu'il tenoit de la succession de Bourgogne.

Julien de la Rovere Cardinal de Saint Pierre aux Liens , étoit l'homme le plus propre que l'on pouvoit choisir pour cette negociation. Il étoit

étoit proche parent du Pape : Il avoit beaucoup plus de force d'esprit, que n'en avoit témoigné son prédeceſſeur Legat le Cardinal Beſſarion , qui s'étoit laiffé maltraiter à la Cour de France , comme l'on verra bien-tôt , ſans ſe plaindre : Il ſembloit être né pour les grandes choſes : Il s'étoit rendu agreable au Roy en étudiant ſon humeur , & en ſ'y accommodant : Il feignoit d'avoir l'inclination toute Françoisiſe ; & pour derniere diſpoſition , il ſe trouvoit alors ſur la frontiere entre la France & les Pays-bas. Le Roy luy fit adroitement entendre qu'il luy feroit plaisir de ſe mêler de la paix , & le Cardinal répondit qu'il ne le pouvoit ſans ordre de la Cour de Rome : mais qu'il en écriroit au Pape. Sa Sainteté n'étoit pas contente du procédé du Roy à l'égard du Cardinal Balüe. Il y avoit onze ans que ce Prelat languifſoit dans une étroite priſon ; & les ſollicitations de la Cour de Rome preſque continuelles durant un ſi long-temps bien loin d'obtenir ſa liberté , n'avoient rien diminué de la peſanteur de ſes fers. * La Cour de Rome écrivit au Legat de profiter de cette occaſion , & de faire une derniere tentative pour la liberté de ſon confrere. Elle luy permit de travailler à l'accommodement , pourvu que le Roy de France ſe relâchât à cet égard , & elle luy défendit de ſ'en mêler ſans cela.

* A la fin du
procez de Ba-
lüe.

Le Legat inſtruit ſi précifément de ce qu'il avoit à faire , témoigna qu'il ſeroit ravi d'employer , non ſeulement ſes ſoins , mais encore la derniere goutte

de son sang, pour une œuvre aussi chrétienne que seroit la reconciliation des Flamans avec les François : mais qu'il ne le pouvoit avec bien-séance, tant qu'un Cardinal de l'Eglise Romaine comme luy seroit en cage ; & que la Pourpre étoit trop méprisée en la personne de Balüe, pour permettre au Legat son confrere d'agir avec tout l'éclat qu'il seroit à desirer dans une conjoncture aussi importante qu'étoit celle d'ajuster les interêts contraires du Roy de France d'un côté, & du fils de l'Empereur de l'autre.

Loüis pénétra ce qu'il y avoit de caché dans le discours du Legat ; & soit que sa vangeance fût presque satisfaite par le long-temps qu'il y avoit que Balüe souffroit, ou que sa Majesté aimât alors plus la paix qu'elle ne haïssoit le même Balüe, elle accorda sa liberté au Legat, & la negociation entre les Pays-bas & la France commença à ce prix. Mais le Legat ne la continua pas long-temps sans trouver un autre obstacle plus considerable que le précédent. Le Roy en dînant dans un Village auprez de Chinnon, fut saisi d'une espece d'apoplexie. Il perdit en un moment l'usage de tous les sens, & il ne reconnut plus personne. Ses domestiques le porterent de la table au lit ; & luy donnerent un remede qui le soulagea de sorte, qu'il eut la force de retourner coucher à Forges, d'où il étoit parti le matin. Il recouvra la parole trois jours aprez : mais ce qu'il disoit étoit si peu articulé, qu'il n'y avoit que ses Officiers les plus accoutumez à l'ouïr, qui l'enten-

dissent. Ce reste d'incommodité cessa pourtant au bout de quarante jours à force de médicamens : mais sa Majesté ne se porta plus à beaucoup prez si bien, qu'elle faisoit auparavant. Comme elle ne se souvenoit en aucune maniere de ce qui luy étoit arrivé durant son mal, elle en demanda des nouvelles à ses domestiques, qui luy dirent ingenuement qu'elle avoit une fois tâché d'aller à la fenêtre de sa chambre; & que la crainte qu'elle ne se précipitât, les avoit obligez à luy faire violence pour la retenir.

Ils attendoient apparemment de luy des loüanges de leur exactitude, & des recompenses de leur fidélité. Cependant il disgracia tous ceux qui s'en vanterent, sans en excepter le brave Champeroux qui avoit fait prisonnier le Comte de Charolois à la bataille de Montlehery. Il y en eut mêmes qui perdirent leurs Charges pour cette seule raison; & le pretexte dont le Roy couvrit un procédé si bizarre, fut que la violence exercée sur Charles Sept son pere pour l'obliger à prendre de la nourriture, n'avoit servi qu'à avancer de quelques heures la mort de ce Prince. Mais la véritable cause étoit que Louïs ne pouvoit souffrir auprez de luy les témoins de la foiblesse qui luy étoit survenue; quoy qu'il agreât dans le fond le service qu'on luy avoit rendu, & qu'il s'en sentît obligé. Ce fut par la même delicatesse d'opinion qu'aussi-tôt qu'il se vit tant soit peu capable des grandes affaires, qui fut le douzième jour de sa maladie, il se mit

en devoir de tenir Conseil ; & fit appeller les six personnes qui luy servoient alors de Ministres , Beaujeu son gendre , Charles d'Amboise qui avoit recouvré les deux Bourgognes , l'Evêque d'Aurun son frere , Pierre de Rohan Maréchal de Gyé , Comines , & Lude. Il les obligea tous l'un aprez l'autre à parler sur les matieres dont il s'agissoit , quoy qu'il n'entendît pas assez ce qu'ils disoient. Il en fit écrire le resultat : Il se le fit lire par Comines : Il le lut ensuite luy même , & il y corrigea quelques mots. Ce n'étoit pas tant qu'il les trouvât mauvais , qu'afin que l'on publiât dans le monde qu'il étoit si parfaitement guéri , qu'il reprenoit avec autant d'exactitude qu'auparavant le soin de son Etat.

* Dans le projet de des-Cordes.

Il alla au Pont de l'Arche en Normandie aussitôt qu'il put souffrir l'agitation du cheval , pour y voir le camp que des-Cordes luy avoit persuadé de dresser pour avoir toujours une armée agguerrie * prête en cas de besoin. Il y avoit quinze cent Lances , dix mille hommes de pied , & deux mille cinq cent Pionniers avec un équipage magnifique de bagage & d'Artillerie. Les chariots de cette armée luy suffisoient , pour se retrancher en cas qu'elle fût attaquée contre son attente en pleine campagne par des Ennemis beaucoup plus forts qu'elle , & l'on y avoit fait provision d'une prodigieuse quantité d'instrumens propres à remuer la terre. Mais cette dépense étoit inutile dans le dessein qu'avoit le Roy de conclure la paix en toute maniere , & si Maxi-

milien n'eût pas voulu accepter cette paix, il n'auroit eu qu'à dire que les forces que les François entretenoient sans sujet au Pont de l'Arche, luy donnoient de la jalousie. On le fit comprendre à Loüis, & il licencia aussi-tôt cette nouvelle armée; & s'en retourna à Tours, où sa maladie le reprit en mille quatre cent quatre-vingt deux, prez d'un an aprez sa premiere chute. Il demeura comme mort durant deux heures dans une galerie, couché sur une paille. La parole luy revint aprez: mais il fût au lit un mois entier dans le château d'Argenton. Il ne laissa pas d'envoyer de-là Comines avec un grand corps de Cavalerie, pour accorder un differend survenu entre le Gouverneur du Duc de Savoye & les Oncles de ce jeune Prince.

Comines s'aquita de sa commission avec une adresse, dont les Parties furent également satisfaites, & le Roy alla à Saint Claude accomplir un vœu qu'il y avoit fait. Le chemin luy fit de la peine, quoy que ce fût en partie par eau; & la maigreur extraordinaire de son corps ne luy permettant plus d'être continuellement en marche comme il avoit accoutumé, il s'arrêta pour quelque temps au Plessis-lez Tours, & dépêcha de-là Comines pour negocier avec Maximilien. Mais ce fut d'abord sans aucun fruit; & le même Comines qui venoit de disposer les Milanois à rendre hommage à la France pour le Duché de Genes, & les Princes de la Maison de Savoye à soumettre leurs differends à son arbitrage, trouva Maximilien inflexible. Ce

Prince étoit persuadé que le Roy mourroit bientôt, & qu'immediatement apres la France acheteroit la paix aux dépens de tout ce qu'elle avoit pris sur la Maison de Bourgogne. Il différoit ainsi de la conclure sur divers pretextes ; & son esperance se nourrissoit par les avis qu'il recevoit de temps en temps, que le Roy n'étoit pas moins malade d'esprit que de corps au Plessis-lez-Tours, où il s'étoit retiré pour respirer l'air le plus salutaire à son avis qu'il y eût en France. Mais ses soupçons y augmentèrent ; car encore qu'il eût hai presque tous les Grands de son Royaume : Qu'il ne doutât pas d'en être hai à proportion ; & qu'il eût extraordinairement tourmenté ses Peuples, en exigeant beaucoup plus d'eux que n'avoient fait tous ses Prédecesseurs ensemble, il n'avoit pourtant apprehendé que peu le ressentiment des uns & des autres tant qu'il s'étoit senti assez vigoureux pour monter à cheval, & pour agir à l'ordinaire : sur la confiance qu'avec le grand nombre de Troupes réglées qu'il entretenoit en divers lieux, il iroit luy-même étouffer la revolte en quelque Province qu'elle commençât. Mais lorsqu'il ne se vit plus en état d'opposer sa présence aux mécontents, & que son Dauphin l'étoit encore moins ; s'il ne jugea pas les François assez méchans pour violer les Loix fondamentales de leur Monarchie par l'aversion qu'il croyoit qu'ils eussent pour luy, il les supposa du moins capables de limiter en quelque maniere l'excez prétendu de sa puissance, quand ils apprendroient qu'il fût malade au point

qu'il l'étoit. Cette idée qui croissoit à mesure que diminuoient les organes nécessaires aux fonctions de son esprit, fut la véritable & la seule cause qui porta Louis à changer son agréable retraite en une affreuse prison.

Il enferma le Château du Plessis d'un treillis de gros barreaux de fer : Il fit planter aux murailles & à la porte des broches de fer à plusieurs pointes, & il y mit quarante Arbalétriers pour garder les fossés durant la nuit. Quatre cent Archers se promenoient le jour au tour du Château, & n'en permettoient l'entrée qu'à très peu de personnes. Le Roy ne s'entretenoit qu'avec ceux de ses domestiques qu'il estimoit le moins; & il leur avoit défendu de luy parler d'autres affaires, que de celles qui regardoient son autorité, & la conservation du Royaume. Il leur donnoit avec profusion; & l'un d'entre eux, nommé le Medecin Cartier, reçut de luy en cinq mois jusqu'à cinquante quatre mille écus. Il est vray que ce fut en menaçant que si Louis le congédioit comme il faisoit assez souvent ses autres domestiques, il luy en coûteroit la vie. Il ne s'attachoit pas tant néanmoins aux remèdes humains, qu'il n'eût recours aux divins. Il engageoit à prier pour luy ceux qui passoient pour Saints, & il fit venir à ce dessein en Touraine le celebre François de Paule Fondateur des Minimes. Mais il vouloit que l'on demandât seulement la santé de son corps à Dieu, de peur que l'on ne se rendît importun en

demandant aussi celle de son esprit ; & ce fut là vray-semblablement la raison qui empêcha tant de prières , de vœux , de pèlerinages , & de mortifications qu'on fit pour luy , d'être efficaces. On n'osoit luy parler de la peste qui désoloit alors son Royaume , ni de ceux de ses plus fideles serviteurs qu'elle avoit emportez. Il s'étoit jusques-là vêtu simplement : mais il passa tout d'un coup à l'autre extrémité ; pour reparer autant qu'il pourroit le défaut de sa mine. Ses robes étoient de satin cramoisi , fourrées de bonnes martes zibelines. Personne ne luy osoit rien demander , & il faisoit attendre que la volonté luy vint de donner. Il affectoit de paroître extraordinairement severe ; afin de se faire au moins craindre , s'il n'étoit aimé ; & de conserver par-là l'ascendant qu'il avoit sur ses inferieurs , au défaut des autres moyens dont son mal le rendoit incapable. Il prenoit plaisir à faire , à défaire , & à refaire ; soit que les changemens frequens le divertissent comme il disoit , ou qu'il voulût donner occasion de parler de luy afin que l'on ne crût pas qu'il fût mort , ny malade. Il payoit exactement ses Pensionnaires en Angleterre. Il faisoit acheter dans les Pays étrangers ce qu'il y avoit de singulier : cependant il ne le regardoit pas aprez qu'on le luy avoit amené , ou apporté : son intention n'ayant été que de témoigner toute la curiosité d'un grand Monarque , qui jouïssoit d'une parfaite santé.

Mais avec toutes les foiblesses que l'on vient
de

de représenter, il ne laissa pas de montrer que son esprit n'étoit pas diminué pour les affaires importantes comme pour les petites, & c'est peut-être là le seul exemple qu'il y ait dans l'Histoire d'une si étrange bizarrerie. On le va représenter dans toute son étendue, & l'on feroit scrupule d'en oublier la moindre particularité.

Louis en l'état qu'il étoit, reprit la negociation de la paix où Comines avoit échoué; & la reprit avec tant d'art & de succès, qu'il força Maximilien d'accorder plus qu'on ne luy demandoit. Il ne s'adressa pas directement à ce Prince qu'il jugeoit inflexible, & il employa mieux son argent à gagner deux Bourgeois de Gand. L'un étoit Pensionnaire de cette Ville, & se nommoit Guillaume Rive. Il avoit de l'esprit & de la malice : Il passoit pour sage; & personne ne sçavoit mieux que luy, faire donner ses Compatriotes dans le piège qu'il leur vouloit tendre. L'autre étoit Secrétaire des Echevins de Gand, & Chauffetier tout ensemble. Les Memoires de ce temps-là ne marquent pas son nom, & son surnom étoit Coupennolle. Il s'étoit infiné dans les esprits des petits Bourgeois : Il les connoissoit presque tous; & ils avoient d'autant plus de créance en luy, qu'ils le tenoient pour désintéressé.

Le Roy aprez s'être assuré de ces deux hommes, s'en servit pour représenter aux Magistrats & à la Bourgeoisie de Gand, qu'ils n'avoient pas assez fait de se saisir du fils & de la fille de Marie de

Bourgogne, & d'exclure Maximilien de leur tutelle : mais qu'après avoir si sagement réglé les choses présentes, ils devoient prévoir celles de l'avenir en empêchant que l'on attentât une autre fois sur leur liberté. Que leurs Privilèges avoient été conservez dans toute leur étendue, tant que leurs Souverains n'avoient été que Comtes de Flandre & de Hollande : mais que ces Souverains n'étoient pas plutôt devenus Comtes d'Artois ; * que la multitude des gens de guerre qu'ils avoient tirez de cette Province dont les Habitans sembloient être nez pour les armes, leur avoit fait naître le desir de changer l'autorité modérée que les Loix leur donnoient dans la Ville de Gand, en une puissance presque absoluë. Que toutes les guerres civiles renouvelées de temps en temps, entre la Bourgeoisie de cette Ville & les Comtes de Flandres qui avoient précédé ceux de la seconde Maison de Bourgogne, étoient venuës de cette cause ; & que le mal s'étoit augmenté sous Philippe le Hardy, sous Jean-fans-peur, sous Philippe le Bon, & sous Charles le Guerrier ; parce que ces Princes ayant joint à la Flandre & à l'Artois, le Henaut, le Luxembourg, & les autres Provinces Valonnes, y avoient levé tant de Troupes, que Gand investi de tous côtez, avoit enfin été contraint de renoncer aux plus importants de ses Privilèges. Que Marie de Bourgogne à la vérité les avoit rétablis : mais que son Fils aussi-tôt qu'il seroit grand ne manqueroit pas de les abolir encore une fois, si on luy laissoit la même puissance

• Dans la négociation de Rive.

qu'avoient eu ses Ancêtres maternels. Que l'unique moyen de l'en empêcher , étoit de détacher des Pays-bas les deux Provinces les plus abondantes en gens de guerre , qui étoient l'Artois & le Comté de Bourgogne, pendant que l'enfance de ce Prince le rendoit incapable de s'y opposer ; & que si les Gantois y vouloient penser sérieusement, on leur en fourniroit un prétexte si plausible , que ce petit Prince lorsqu'il seroit en âge n'auroit pas lieu de s'en formaliser. Que les Etats des Pays-bas n'avoient qu'à s'assembler , & qu'à refondre le mariage de Marguerite d'Autriche sa sœur avec le Dauphin de France ; à condition que l'Artois , & les Comtez de Bourgogne, de Charolois, d'Auxerre, de Macon, & de Bar sur Seine, tiendroient lieu de dot à cette Princesse.

Rive & Coupénolle persuaderent leurs Compatriotes de l'importance de ces raisons ; & distribuèrent si à propos l'argent de France dans toutes les Provinces des Pays-bas , qu'ils y formèrent un puissant party pour le Dauphin. Ceux de leur faction sollicitèrent avec empressement une convocation d'Etats ; & obtinrent premièrement qu'elle se tiendrait dans la ville d'Alost , & depuis dans celle de l'Isle. L'affaire y fut examinée à fond , & les amis de Maximilien se trouverent en aussi grand nombre que ceux de Louïs. On y répondit aux raisons des Émissaires de France , que l'inconvenient qu'ils représentoient du trop de puissance dans un Souverain ; non seulement ne seroit point évité par le

S f ij

mariage de Marguerite d'Autriche avec le Dauphin, mais encore deviendrait alors plus grand sans comparaison. Que si le Prince des Pays-bas frère de Marguerite mourait sans enfans, toute la succession de Bourgogne passeroit dans la Maison de France, & seroit unie à la Couronne : ce qui réduiroit les Flamans à la juste défiance de conserver leurs privilèges. Que si ce Prince vivoit assez pour laisser des enfans, les Pays-bas seroient perpétuellement en guerre avec la France : car outre que cette Monarchie ne laissoit pas long-temps en paix ses voisins, elle auroit plus de commoditez d'exercer sa valeur dans les Pays-bas, & d'y faire des conquêtes, qu'en aucun autre lieu. Elle en auroit démembré les deux Provinces qui leur eussent fourni de meilleurs soldats pour leur défense ; & elle auroit en Artois un grand nombre de Places fortes, où elle entretiendrait des garnisons qui mettroient sous contribution la meilleure partie des Pays-bas, & seroient en état de profiter des seditions qui y surviennent plus souvent qu'en aucun autre lieu de l'Europe.

Les Députés de la Flandre qui ne manquoient pas d'esprit ; & qui d'ailleurs n'agissoient ny par intérêt ny par prévention, cederent à la force de cette réponse. Ils en attirerent d'autres à leur avis : Ils y firent revenir les moins factieux ; & les Agens secrets de France désespéroient déjà du succès de leur intrigue, lorsque Louïs par un nouveau trait de politique la plus raffinée releva leur party. chance-

lant. Le Seigneur de Bure de la Maison de Crôy étoit Gouverneur de la Ville d'Aire, qui tenoit encore pour les heritiers de Marie de Bourgogne. Il s'étoit allé rafraîchir en Brabant dans une Terre qui luy appartenoit ; & il s'y divertissoit avec d'autant moins d'inquietude , que sa Place avoit été fortifiée autant qu'elle pouvoit l'être , & que de plus il y avoit une grosse garnison : cependant elle se trouva foible par l'endroit qu'elle fut attaquée.

Bure y avoit laissé pour commander en sa place un aventurier nommé Contran ; qui de simple Archer dans sa compagnie de cinquante hommes d'armes , en étoit devenu Lieutenant par les voyes d'honneur.

* Il avoit du merite & de la valeur : Il s'étoit accredité dans l'armée de Flandres : Il y avoit acquis l'estime & la confiance des Officiers généraux : mais il n'étoit pas content de sa fortune , & il ne croyoit pas avoir été recompensé à proportion des services qu'il avoit rendus. Le Roy en fut averti par un Espion qu'il entretenoit dans Aire ; & fit offrir à Contran une compagnie en Chef de cent hommes d'armes dans l'armée Françoisse , & trente mille écus d'argent comptant. Il n'en falut pas davantage pour ouvrir les portes d'Aire aux François , parce que Contran demeura d'accord de les y recevoir à ce prix. Il demanda seulement pour la forme d'être assiégé cinq ou six jours ; & des Cordes y mena une armée formée en vingt-quatre heures des garnisons Françoises qui avoient été mises en quartier d'hyver

* Dans le traité avec Contran.

sur la frontiere de Picardie. Aire fut renduë à point nommé ; & la premiere nouvelle qu'en eurent les Etats des Pays-bas assemblez dans l'Isle, fut par une course des François jusqu'à la portée du canon de cette Ville.

Le ravage qu'ils firent aux environs , y jetta la consternation ; & la brigue pour le Daufin qui n'osoit presque plus agir , en tira un merveilleux avantage. Ceux dont elle étoit composée remontrèrent que les Pays-bas en general , & Maximilien en particulier , n'avoient pas les moyens de continuer la guerre. Que la France ne demandoit rien pour faire la paix , qu'elle ne tint déjà. Que le Prince des Pays-bas se portoit bien ; & que quand il viendrait à manquer , il ne s'ensuivroit pas que ses Etats fussent unis à la Monarchie Française , puisque la Princesse Marguerite pouvoit avoir plus d'un fils ; & que le cadet n'ayant rien à prétendre sur la succession de son Pere , emporteroit pour son appennage la succession de sa mere. Qu'encore que tous ces cas n'arrivassent point , les États des Pays-bas ne laisseroient pas de devoir conclure la paix & l'alliance avec le Roy de France ; puisque l'inconvenient éloigné qu'ils apprehendoient , n'entroit point en comparaison avec l'utilité presente qui leur en reviendrait.

Ces considerations fortifiées par le regret de la perte d'Aire ; & par la necessité où les Peuples se voyoient reduits de soutenir la guerre avec leurs seules richesses , Maximilien n'ayant

ni bien, ny credit, acheverent de leur ôter le respect pour ce Prince. Ils ne se contenterent pas de negocier, & de refoudre contre son gré le mariage de sa fille : mais ils le contraignirent de plus d'autoriser la violence qu'ils luy faisoient, & d'envoyer à Louïs deux Députez avec un pouvoir suffisant pour accompagner les leurs. Maximilien digera pourtant cet affront par l'esperance qu'il eut d'enlever sa fille sur le chemin : mais les Flamans y mirent si bon ordre, que la Princesse qui n'avoit encore que trois ans fut sans obstacle menée en France. Le Roy d'Angleterre avoit été jusques-là si persuadé que Louis luy tiendrait parole pour le mariage de sa fille avec le Daufin, que quelque apparence qu'il y eût au contraire, il ne se défabusa que par l'avis certain que Marguerite d'Autriche étoit arrivée à Tours.

Le dépit d'avoir été si long-temps trompé, & de n'avoir point assisté les Flamans en temps & lieu, luy causa une maladie dont il mourut; & son Fils ayant été détrôné & tué par Richard d'Yorc son oncle paternel, Louïs eut la generosité de ne vouloir, ny recevoir les Ambassadeurs de Richard, * ny avoir aucun autre commerce avec luy. Les nêces du Daufin & de Marguerite d'Autriche se firent au mois de Juillet, mil quatre cent quatre vingt-trois dans la Ville d'Amboise; & il y eut beaucoup moins de tournois & de combats à la barriere que l'on avoit accoustumé dans cette forté

* Dans la vie
de Richard
Quatre,

de ceremonie, où les François se piquoient de signaler leur force & leur adresse.

Le bas âge du Dauphin à peine entré dans sa treizième année, & de la Princesse des Pays-bas qui n'avoit pas encore quatre ans, empêcha seul la consommation de leur mariage, quoy qu'en veuillent dire les Historiens Flamans; & Louis qui ne fit plus depuis que languir, auroit achevé plus glorieusement sa vie qu'aucun des Roys Tres-Chrétiens qui l'avoient précédé, s'il ne se fût tourmenté plus que l'on ne sçautroit dire par une défiance à contre-temps, & sans fondement.

Il venoit de terminer la guerre par une paix avantageuse en toute maniere, & sur tout en ce qu'elle dureroit apparemment autant qu'il plairoit à sa Majesté, la Princesse Marguerite luy servant comme de gage à l'égard de Maximilien & des Flamans. Il avoit affoibli la Maison de Bourgogne de trois belles Provinces; & en les réunissant à son Royaume, il avoit ôté l'égalité de forces qu'il y avoit auparavant eüe entre cette Maison & celle de Franco. Les guerres civiles des Anglois les occupoient entierement; & le Duc de Bretagne ne se sentant pas appuyé de ces deux côtez, n'osoit remuer. Ferdinand d'Arragon & Isabelle de Castille entretenoient avec soin son amitié pour deux raisons. L'une que leurs Etats étoient ouverts à la France par la Catalogne, à cause des Comtez de Roussillon & de Cerdagne qu'elle y avoit acquis.

L'autre

L'autre que Louis Onze ne dispoſoit pas moins de la Navarre que ſi elle luy eût appartenu.

Il n'y avoit rien à craindre pour ſa Maieſté du côté d'Alemagne, tant que Frederic Trois ſeroit Empereur. L'Italie étoit aſſez occupée à ſe garentir du joug, dont la menaçoient les Venitiens en aſſié-geant Ferrare. Le Pape Sixte Quatre luy avoit envoyé force Reliques ; & le Sultan Bajazet Second offroit par une Ambaſſade ſolemnelle qui vint juſqu'à Marſeille, non ſeulement de rendre à ſa Maieſté toutes celles qui s'étoient trouvées à Conſtantinople lorsqu'elle avoit été priſe, mais encore de payer tous les ans à la France une ſomme tres-considerable d'argent ; pourveu qu'elle tirât le Prince Gemme ſon frere des mains des Chevaliers de Rhodes, & qu'elle s'aſſurat de ſa perſonne. Mais Louis bien loin de vouloir voir ces Ambaſſadeurs les renvoya dez Marſeille, & leur manda qu'il ne vouloit avoir aucun commerce avec l'Ennemy capital des Chrétiens. Enfin les propres Sujets de Louis luy étoient ſi ſoumis, qu'au plus fort de ſa maladie les Grands du Royaume ayant réſolu de ſ'emparer du gouvernement, manquerent de courage au moment de l'exécution ; & la preuve certaine que ſon pouvoir étoit plus abſolu que celui de ſes Predeceſſeurs, fut qu'il ſe propoſa tout demi-mort qu'il étoit d'établir en France une Jurisprudence particuliere : D'ôter à chaque Province ſes loix municipales : De les aſſujettir toutes à une même coûtume, & de les obliger à

n'avoir que les mêmes poids & les mêmes mesures.

Mais le même Louis qui se faisoit craindre au point que l'on vient de représenter, craignoit à son tour ; & sa peur étoit d'autant plus bizarre , qu'elle avoit moins de fondement. Le Comte de Beaujeu son gendre & quelques autres Grands étoient allez jusqu'à Paris conduire la Noblesse de Flandres qui étoit venuë à la Cour de France pour la ratification de la paix , & pour le mariage de leur Princesse avec le Dauphin. Ils retournerent au Plessis en plus grand nombre qu'ils n'en étoient partis ; soit par curiosité de sçavoir précisément l'état de la maladie du Roy , ou que l'on commençât déjà à considérer Beaujeu plus qu'à l'ordinaire , sur l'opinion que sa femme seroit bien-tôt Régente. Le bruit de tant de personnes arrivées à la fois , inspira de la défiance au Roy pour son Gendre & pour ceux qui l'accompagnoient. On les observa tous par l'ordre de sa Majesté avec autant d'exactitude , que s'ils eussent été des Ennemis reconciliez de nouveau ; & l'on chercha s'il n'y avoit point d'armes cachées sous leurs manteaux , en feignant de les embrasser. On acheva de leur ôter les occasions de s'assembler , en empêchant que le Conseil ne se tint plus auprez du Roy , & la jalousie du gouvernement ceda pour cette seule fois dans son esprit à une terreur panique.

Le Dauphin étoit élevé au Château d'Amboise dans une solitude presque affreuse. Louis se souve-

noit que les Ducs d'Alençon & de Bourbon l'avoient fait revolter à l'âge de dix-sept ans contre le Roy Charles Sept son Pere, & il craignoit que le Duc de Bourbon & le Comte de Beaujeu n'en fissent autant à son Fils. Il jugea pourtant à propos de l'instruire de vive voix sur les veritez qu'il étoit d'extrême importance qu'il sçût; & ce fut peut-être afin qu'il y fit plus de reflexion qu'il l'alla trouver à Amboise, au lieu de luy mander de venir au Plessis.

La premiere chose qu'il luy recommanda, fut de ne pas suivre son exemple; en ce qu'à son avènement à la Couronne il avoit méprisé les Princes du Sang, & ôté les Charges à la principale Noblesse, à qui son Pere étoit redevable du recouvrement de la Normandie & de la Guienne sur les Anglois. D'où * il étoit arrivé que tant de personnes de qualité & de merite disgraciées s'en étoient hautement vengées, en portant la Monarchie sur le bord du précipice par la guerre du Bien Public. Qu'il avoit incontinent apres reconnu sa faute; & que cependant il luy avoit été impossible durant tout son Regne de la reparer, & que les Grands du Royaume l'avoient contraint d'acheter d'eux la paix à des conditions tout-à-fait honteuses pour luy. Qu'il n'avoit depuis rien oublié de ce qui servoit à les gagner, & qu'il n'avoit pu recouvrer ny leur affection ny leur confiance. Que l'aversion de la Noblesse luy avoit attiré celle du Peuple; parce que la perpetuelle défiance où il avoit vécu à l'égard des Seigneurs François, l'avoit réduit à demeurer toujours armé pour se garantir de leurs

* Dans les derniers avis de Louis à son Fils, qui sont imprimés.

insultes. Qu'il luy avoit ainsi falu imposer sur ses Sujets jusqu'à quatre millions sept cent nulle livres par an, quoy que son Prédecesseur n'eût tiré d'eux au plus fort des guerres contre les Anglois que dix-sept cent mille livres; & que les Roys précédens se fussent contentez de leur domaine, & des dons gratuits que leurs Peuples leur faisoient suivant la nécessité des temps, & le besoin des affaires. Que puisque la France étoit presentement en paix; & qu'apparemment elle y seroit long-temps, il étoit aisé de la soulager. Que la Noblesse de ce Royaume aimoit naturellement ses Roys; & qu'elle reviendrait bien-tôt à son devoir, pourvu qu'elle fût bien traitée. Que l'on ne fit pas tant de bien à ceux de son corps qui deviendroient Favoris, que les autres en conçussent de la jalousie, & que les Roturiers ne fussent pas élevez aux Charges à son préjudice.

Loüis fit encore une espece d'excuse à son Fils, de ce qu'il ne luy avoit point fait épouser Marie de Bourgogne; & la raison qu'il en apporta, fut que cette Princeesse avoit treize ans & quelque mois plus que luy. Il l'exhorta à l'amour de la jeune Marguerite d'Autriche; & à la conservation de la paix avec les Flamans, sur tout durant les cinq ou six premières années de son Regne. Il l'avertit de se gouverner par les conseils d'Anne de France sa sœur aînée, & de Beaujeu son beau-frere; & de ne se pas fier à Charlotte de Savoye sa mere, parce qu'il l'avoit toujours reconnüe plus affectionnée à la Maison de Bourgogne qu'à celle de France.

Enfin il luy commanda d'avoir soin de ses cinq serviteurs les plus fideles , Comines , Bouchage , Pot , le Daim , & Doujac ; & il luy prédit que s'il negligeoit en ce point ou aux précédens la dernière volonté de son Pere , il espereroit en vain que ses Enfans eussent plus d'égard pour la sienne.

Il retourna au Plessis , & il y passa deux mois avec assez de tranquillité. Mais il eut une troisième rechute le vingt-six d'Août mil quatre cent quatre-vingt-trois avec les mêmes symptomes ; & il jugea aprez avoir recouvré les sens & la parole , que les remedes humains n'étoient plus capables de contribuer à sa guérison. Il envoya Beaujeu & sa femme auprez du Daupin , & il voulut que la meilleure partie de la Cour les y accompagnât. On ne sçait rien de l'instruction qu'il leur donna ; & la perte de cette excellente piece est d'autant plus à regretter , que Comines , qui vray-semblablement l'avoit écrite sous sa Majesté , assure que si elle eût été suivie , tout le Royaume en general , & Beaujeu en particulier , en auroient tiré un merveilleux avantage. Mais on a presque toujours observé que ceux qui se faisoient le mieux obeïr durant leur vie , ont été le moins obeïs après leur mort ; soit qu'il n'y ait rien dont les inferieurs se relâchent plutôt que d'une dépendance trop exacte , ou qu'ils negligent alors par un motif de vengeance les ordres qu'ils avoient reçus. L'ambition d'Anne de France , & la condescendance de Beaujeu pour elle , éluderent l'exécution des derniers ordres de Louis , pendant que ce

Prince qui se sentoît affoiblir à chaque moment , pensoit encore à vivre.

* Dans la vie
de saint Fran-
çois de Paule.

Il envoyoit de temps en temps vers François de Paule , * comme s'il eût uniquement été au pouvoir de ce saint homme d'allonger ses jours ; & cette confiance alla si loin , que l'on crut être obligé de luy faire remontré qu'il n'avoit plus rien à prétendre en ce monde , & qu'il se falloit préparer pour l'autre. Cette commission étoit extraordinairement delicate , & il est étonnant qu'il se trouva des personnes qui s'en chargerent. Louis avoit plus d'une fois dit en pleine santé que lorsque l'on verroit approcher sa fin , on évitât avec soin de luy parler de la mort , & qu'on l'avertît seulement de mettre sa conscience en bon état ; parce qu'il ne se sentoît pas assez ferme pour entendre prononcer distinctement ce terrible Arrêt sans perdre connoissance , & sans ressentir dans toutes les parties de son corps des convulsions qui l'emporteroient à l'instant. Olivier le Daim & quelques autres domestiques l'avoient ouï de leurs propres oreilles ; & sçavoient d'ailleurs que personne n'avoit jamais tant craint la mort , ny cherché tant de préservatifs que luy pour s'en garentir. Cependant ils voulurent bien être les porteurs d'une si triste nouvelle ; & ils s'en acquiterent mêmes sans user de précaution , & sans garder de mesures.

Ils déclarerent d'abord , & nettement à leur Maître, qu'il falloit mourir ; & Dieu permit que les siens le traitassent comme il avoit traité le Duc

de Nemours, à qui il avoit fait annoncer le dernier supplice, sans permettre que l'on ajoûtât rien qui en adoucît l'amertume, quoy que sa Majesté eût depuis témoigné du regret de n'avoir pas laissé achever le procez de ce Duc dans toutes les formalitez de la Justice, & d'avoir maltraité les Juges qui n'avoient point opiné à la mort. Elle conserva toute sa vivacité d'esprit & toute sa force de jugement jusqu'au dernier soupir; & elle défendit à des Cordes d'exécuter l'entreprise qu'il avoit formée sur Calais, afin de renvoyer entièrement les Anglois de-là la mer. La raison qu'elle en donna, fut que son fils étoit trop jeune pour se débarrasser habilement des suites de cette entreprise, soit qu'elle réussît ou qu'elle ne réussît pas. Le Daim & les autres qui avertirent Louis de se disposer à la mort, furent plus heureux que l'on ne pensoit. Il les écouta patiemment: Il leur sçut gré de ce bon office: Il se surmonta luy même; & sa constance en cela fut d'autant plus heroïque, qu'il s'en étoit le premier défié. Il reçut les Sacremens; & il expira le trente d'Août mil quatre cent quatre vingt-trois à l'âge de soixante ans & deux mois, laissant à douter s'il avoit eu plus de vices que de vertus. Ses vices ont été representez en partie dans les Livres précédens, & le seront encore dans le Livre suivant. L'on va donner le reste de celuy-cy à l'éclaircissement de quelques vertus dont il semble n'avoir pas été loué autant qu'il le meritoit.

Il est étonnant que ses Historiens le fassent pas-

* Dans les
Lettres du
Cardinal de
Pavie.

ser pour ignorant , aprez le soin qu'il avoit pris d'étudier long-temps sous Jean d'Arconvallé , que le Roy Charles Sept son pere luy avoit donné pour Precepteur , & aprez les frequentes & longues conversations qu'il eut avec les hommes doctes durant les six ans qu'il passa dans les Pays-bas. La preuve qu'il donna d'avoir mieux étudié que l'on ne croyoit , fut à l'égard du fameux Cardinal Bessarion que le Pape Sixte Quatre avoit envoyé pour negocier la paix entre sa Majesté & le dernier Duc de Bourgogne. Mais les plus habiles hommes dans les autres Sciences que celle de la Politique, y réussissent d'ordinaire plus mal que les autres. * Bessarion qui passoit sans contredit pour le plus sçavant homme de son temps , s'étoit fait une règle en matiere de negociation de commencer toujourns par ce qu'il y avoit de plus difficile. Il avoit long-temps raisonné sur l'affaire dont il s'agissoit ; & il luy avoit semblé que le plus grand obstacle à la paix ne venoit pas du côté du Roy qui ne demandoit rien de nouveau , mais du côté du Duc de Bourgogne qui prétendoit qu'on luy laissât en Souveraineté tout ce qu'il tenoit de la France. Sur ce principe Bessarion passa les Alpes : Traversa la France sans rendre ses respects au Roy : Joignit le Duc de Bourgogne à Bruxelles , & conféra plusieurs fois avec luy. On n'a pas sçu ce qu'il en obtint , mais il est constant qu'ensuite il voulut negocier avec le Roy. Il s'achemina droit à Tours où étoit la Cour , & il n'attendit presque pas qu'on l'eût déboté pour demander audience.

Mais

Mais Louis à qui les ceremonies étoient insupportables lorsqu'elles n'étoient que de pure bien-séance, témoignoît pour elles de l'attachement qui tenoit de la jalousie lorsqu'elles tiroient à conséquence; & personne ne distinguoit mieux que luy les conjonctures où elles étoient superflues, d'avec celles où il y alloit de la gloire d'un grand Roy de ne les pas négliger. Il reconnut d'abord la méprise de Bessarion; & il eut pitié de l'imprudence de ce Cardinal, qui de sa premiere démarche s'étoit déclaré pour le Duc de Bourgogne; en ce que le visitant le premier, non seulement il l'avoit égalé à sa Majesté, ce qui n'étoit point en contestation: mais encore il l'avoit préféré à elle, ce qui étoit ridicule.

Il étoit dangereux de dissimuler cette faute, parce que la Cour de Rome étoit alors en possession d'attribuer avec une extrême exactitude à chaque Souverain le rang qui luy étoit dû; & le Duc de Bourgogne n'auroit pas manqué de prétendre que la France luy faisoit tort de vouloir encore le tenir dans sa dépendance, puisqu'un Legat du Saint Siège l'avoit visité devant le Roy Louis Onze, sans qu'elle y eût trouvé à redire. Ainsi le même Louis qui étoit le plus accessible des Princes Chrétiens, devint invisible pour le Cardinal Bessarion. Il luy fit solliciter une audience durant deux mois entiers; & les Courtisans plus ingénieux qu'il ne falloit à seconder la vengeance de leur Roy, n'oublièrent rien de ce qui servoit à lasser la patience de

Bessarion. Il ne se rebuta pas néanmoins , & il obtint enfin l'audiance qu'il demandoit : mais ce fut d'une maniere qu'il auroit mieux valu pour luy de ne pas voir le Roy. Il eut à peine le loisir de prononcer deux ou trois mots du long discours qu'il avoit préparé , parce que Louïs l'interrompit d'abord ; & mettant la main sur la barbe qu'il portoit , le renvoya en luy disant un Vers * d'Alexandre de Villedieu , que Despautere inséra depuis dans sa Grammaire , dont le sens étoit que les Grecs comme Bessarion n'étoient plus capables de civilité , lorsqu'ils avoient une fois pris les mœurs barbares.

* *Barbara
Græca genu
retinent quod
habere solebāt.*

Louis excusoit un jour la severité de sa conduite en disant que s'il se fût ingeré de regner plutôt , par l'amour que par la crainte , il auroit servi de Heros au Roman des Illustres malheureux de Boccace ; & ce fut sans doute sur cette prévention que la maxime dont il fit le plus d'état , & dont il recommanda plus exactement la pratique à son Fils , fut celle qui déclaroit incapable de regner quiconque ne seroit pas sçavant en l'art de dissimuler. *

* *Qui nescit
dissimulare
nescit regnare.*

On n'a presque pas parlé de son éloquence : cependant il est certain qu'elle tira les larmes des yeux des Parisiens deux jours apres la bataille de Montlehery. Jean Colleman luy avoit montré les élémens de l'Astrologie , & Darconvalle ceux de la Morale & de la Politique. Il y a une tradition confirmée par de bons Auteurs , que ce fut luy qui composa

le Livre intitulé le Rosier des guerres pour l'instruction de Charles Huit son fils ; & l'on ne peut douter que ce ne soit luy , qui fit pour son instruction particuliere travailler à deux excellens Recueils. L'un regardoit la Pragmatique Sanction. L'autre les droits des Roys de France sur les Royaumes de Naples & de Sicile. * Il enrichit le cabinet du Louvre d'un grand nombre de Manuscrits ; & Robert Gaguin General des Mathurins qui écrivoit l'Histoire de France , fut son Bibliothecaire. Il dressa luy-même les Statuts pour l'Ordre qu'il établit des Chevaliers de Saint Michel ; & il y en inféra un qui portoit , qu'il y auroit toujours une place affectée pour celuy qui travailleroit à l'Histoire de cet Ordre.

* Au bout de Duaren.

Sa consideration toute particuliere pour les hommes de Lettres parut ; en ce qu'étant extraordinairement severe & vindicatif , comme il n'est que trop évident par une infinité d'actions tragiques rapportées dans tous les Livres de cette Histoire , & sur tout dans les deux derniers , il ne laissa pas néanmoins de pardonner à Guillaume Fichet Recteur de l'Université de Paris , qui s'étoit opposé d'effort & de vive voix à l'édit de sa Majesté , qui portoit que tous les Bourgeois de cette Ville tant exempts que non exempts contribuassent pour la guerre du Bien Public. Il attira dans la Ville de Paris à force de presens les Allemands qui apporterent l'Impression en France ; & les recompensa magnifiquement pour leur coup d'essay , qui fut le Livre du miroir de la vie humaine com-

V u ij

posé par Rodigue de Zamara , qu'ils luy dédierent.

L'Europe luy fut redevable de l'art de tailler les personnes incommodées de la pierre , par l'aventure qui suit. Un franc Archer de Meudon prisonnier au Châtelet de Paris pour crime de larcin , avoit été condamné à être pendu par sentence du Prevôt que le Parlement avoit confirmée. Sur quoy les Medecins presenterent à Louïs une requête , dont la substance étoit que le Criminel avoit la pierre ; & que plusieurs personnes considerables , & le Seigneur de Bouchage entre les autres , étoient fort affligées de la même maladie. Qu'il seroit important d'essayer sur un homme vivant , si la pierre ne se pourroit point ôter par incision sans qu'il en coûtât la vie , & qu'une telle experience ne se pouvoit legitimement faire que sur un homme condamné au dernier supplice. Le Roy répondit qu'il le vouloit bien , pourvu que le franc-Archer y consentît ; & que pour l'y disposer il luy promettoit sa grace , & une bonne somme d'argent de plus en cas qu'il revint de la taille. Le franc-Archer accepta ce parti : La pierre luy fut heureusement tirée : Il guerit en quinze jours , & jouït long-temps de la vie qui luy avoit été laissée à ce prix.

Le discernement de Louïs étoit admirable en ce qui regardoit les esprits , & Adam Fumée en fut une preuve surprenante. Cet homme s'étoit fait connoître à la Cour en qualité de Medecin , & le

Roy s'en servoit regulierement au défaut de Coëtier. Sa Majesté dans les conversations qu'elle eût avec luy, reconnut qu'il étoit capable de quelque autre chose que de la medecine, & le fit Maître des Requêtes. Il parut par l'évenement qu'elle ne s'étoit point abusée; & Fumée s'aquita si dignement de la nouvelle profession où l'on avoit voulu qu'il s'engageât, qu'il devint Chancelier de France sous le Regne de Charles Huit.

Coëtier ne fut pas si heureux que Fumée; car on le poursuivit apres la mort de son Maître sur les dons immenses que l'on prétendit qu'il s'étoit fait faire. Les Generaux des Finances justifierent par ses acquis qu'il avoit touché quatre vingt dix-huit mille écus en sept ou huit mois. Cette somme étoit trop grande; & Coëtier alloit être condamné, sans la ruse dont il usa pour se tirer d'affaire. Il avoit si bien prévu l'orage qui fondroit sur luy, qu'il avoit mis à couvert la meilleure partie de ses effets. Ce qui en paroïssoit auroit à peine suffi pour les frais de son procez, si on le luy eût fait dans les formes, & ce fut par-là qu'il évita le danger dont il étoit menacé. Il eut des amis qui représenterent à Charles Huit que si sa Majesté le poussoit à bout, elle noirciroit la reputation du Roy son pere en le faisant passer pour prodigue sans qu'elle en tirât aucun avantage, puisque les frais du procez de Coëtier égaleroient à peu prez la confiscation de ses biens: au lieu que si elle vouloit luy pardonner, il luy feroit un present

* Dans le recit de cette avanture.

de cinquante mille écus comptans. *

Charles pensoit alors à la conquête de Naples, & avoit donné sa parole à Ludovic Sforce qu'il l'entreprendroit. Il ne le pouvoit sans argent, & il n'en avoit point. Il étoit réduit à emprunter sur gages; & il n'y avoit point alors de tentation plus inévitable pour luy, que l'offre d'une somme considérable. Il accepta l'argent de Coëtier, qui conserva de cette sorte le reste de ses biens sans en être jamais recherché.

Louis tenoit de Charles Sept une forte inclination pour l'Astrologie judiciaire, & pour ceux qu'il croyoit sçavans en cette vaine curiosité; & ce fut peut-être là ce qui luy fit perdre les occasions d'agrandir sa Monarchie du côté des Pays-bas, & d'établir la Maison d'Orleans dans le Duché de Milan. Sa superstition pour baiser à tout moment l'image de Nôtre-Dame qu'il portoit à son chapeau, quoy qu'elle ne fût que de plomb. Pour ne pas jurer sur la Croix de S. Lo: Pour esperer des graces extraordinaires des prieres qu'il contraignoit les gens de bien de faire en sa faveur; & pour une infinité d'autres choses qui défigurent sa vie, procedoit apparemment du même principe, aussi-bien que le changement frequent qu'il faisoit de ses domestiques sans aucun sujet. Le premier qu'il employa pour faire son horoscope, fut un nommé Maître Arnoul. Cet homme n'est fameux que pour avoir verifié à ses dépens une de ses prédictions. Il s'étoit vanté qu'il mourroit en meilleure compagnie, que ceux qui sont tuez

en bataille rangée. Et de fait la peste qu'il avoit précisément marqué devoir affliger la ville de Paris, l'y étouffa avec plus de quarante mille personnes.

Mais l'Astrologue qui fut le mieux auprez de Louis, étoit Angelo Carto Neapolitain, qui avoit tenu le premier rang entre ceux qui s'étoient infinués dans la Cour du dernier Duc de Bourgogne. Il avoit averti ce Prince, qu'une constellation le menaçoit de perdre la vie devant Nancy; & il avoit presque en même temps déclaré à Adolf Duc de Gueldres, qu'il seroit tué à la guerre. La première de ces prédictions ne contenoit rien que de vraisemblable: mais la seconde étoit tout-à-fait hors d'apparence. Car le Duc de Bourgogne avoit alors enfermé Adolf dans le château de Namur; d'où il y avoit d'autant moins d'apparence qu'il le tirât, qu'il s'étoit emparé du Duché de Gueldres en conséquence de la donation que le pere d'Adolf luy en avoit faite. Cependant le Duc de Bourgogne fut tué devant Nancy; & ceux de Gand ayant ensuite donné la liberté à Adolf pour le mettre à la tête de leurs Troupes, Mouy General des François le défit, & le tua auprez de Tournay. Le soin qu'avoit eu Carto de rendre publiques ses deux horoscopes long-temps avant qu'elles arrivassent, luy fut utile en plus d'une manière: car son nom en devint tres-célebre, & il y eut pressé à qui l'auroit. Il se donna au plus offrant, & Louïs l'acheta fort cher. Ce fut luy qui demanda à sa Majesté

l'Archevêché de Vienne, & l'obrint : mais les oppositions qu'il trouva de la part des Peuples à cause de sa profession, ou parce qu'il étoit Etranger, ne luy permirent jamais de résider à son Benefice. On luy est redevable des Memoires de Philippe de Comines écrits à sa priere, & l'on y voit de merveilleux exemples de sa profonde pénétration dans l'avenir.

Louïs favorisoit encore en toutes occasions les Theologiens, les Philosophes, les Orateurs, & les Poëtes ; & son Regne eut l'avantage de produire un homme qui, tout aveugle né qu'il étoit, possédoit en un degré tres éminent ces quatre rares avantages qui, paroissent incompatibles en une même personne. Il s'appelloit Jacques Fernand, & n'étoit pas moins un prodige de vertu que de science. Il enseigna publiquement : Il composa plusieurs Livres sur des matieres très difficiles, sans que l'on pût comprendre comme il les avoit étudiées ; & lorsqu'il crut avoir suffisamment travaillé pour le prochain, il pensa serieusement à luy-même. Il prit l'habit de Religieux dans un Monastere de saint Benoist au Mans, & il y vaqua à la contemplation des choses divines jusqu'en l'an mil quatre cens quatre-vingts-seize qu'il mourut.

Sa Majesté ne se contentoit pas d'attirer auprez de sa personne les Gens de Lettres nez en France, & les Etrangers qui n'étoient point engagez à d'autres Princes : mais elle passoit jusqu'à mettre pour ainsi dire l'enchere sur ceux qui avoient déjà pris party.

party; & à leur offrir des conditions si avantageuses, qu'il leur étoit presque impossible de ne pas succomber à une si douce tentation. Il étoit sorti de la Ville de Narni prez. de Rome un sçavant homme, qui se faisoit appeller * Galeorus Martius. Les qualitez de son corps n'étoient pas moins surprenantes que celles de son esprit; car encore qu'il fût de taille grossiere, pesante, & tellement incommode, que les Poëtes de son temps disoient de luy qu'il ne s'étoit jamais fait une si étrange mesalliance que celle des deux parties dont il étoit composé, il ne laissa pas néanmoins de montrer par son exemple qu'il n'est rien d'insurmontable à un homme*, quand il s'obstine fortement à corriger les defauts qui sembloient lui être naturels. Il sçavoit que Demosthene avoit ainsi corrigé les imperfections de sa langue; & s'exerça avec une perseverance si infatigable aux fonctions de la guerre, qu'il devint un des plus adroits de son siècle en toutes sortes d'armes. S'il donnoit presque tout le jour au travail, il employoit à l'étude la meilleure partie de la nuit; & ce fut sans qu'on le vît jamais lire, qu'il se rendit grand critique, subtil Philosophe, judicieux Medecin, fameux Astrologue, delicat Humaniste, & Orateur le plus agreable de son siècle. Il n'aimoit à s'occuper que sur les matieres les plus rares; & l'on n'a de luy que les Livres qu'il composa de l'homme, des préjugés, des Apophtegmes de Mathias Corvin Roy de Hongrie, de la censure des Ouvrages de Philelphus, & des veritez inconnues au vulgaire. Sa re-

Tome II.

X x

* Les Sçavans de ce temps là changeoient presque tous de nom.

* Dans les Epigrammes de Pannonius.

putation s'étendit jusqu'en Hongrie , où le Roy Mathias l'appella pour être directeur de ses études. Il y a de l'apparence que Galeotus Martius n'exerça pas souvent cette fonction ; car outre que Mathias avoit trop d'affaires contre les Turcs & contre les Alemans pour donner aux belles Lettres toute l'application qu'il auroit voulu , on sçait d'ailleurs que la passion qu'avoit ce Prince d'attirer auprez de luy autant de beaux esprits qu'il pouvoit , n'étoit pas tant pour s'entretenir avec eux , & pour tirer de leur conversation le profit qu'il n'avoit pas le temps de chercher dans les bons Livres , que pour les avoir si proches de ses belles actions , qu'il leur prît envie d'en rendre témoignage , & d'écrire son Histoire.

Quoy qu'il en soit Galeotus Martius se trouva un jour assez de loisir, pour se vanter à la Cour de Hongrie qu'il prêteroit le colet à un homme du Pays nommé Alz qui passoit pour le plus fort & le plus adroit Lutteur de l'Europe. Plusieurs jours se passerent sans qu'Alz voulût accepter le défi. Ce n'est pas qu'il eût aucun doute de remporter la victoire, mais c'est qu'il dédaignoit un homme de Lettres pour avversaire ; & qu'il étoit prévenu de l'opinion, que non seulement il n'y auroit point d'honneur , mais encore qu'il y auroit de la honte pour luy, à entrer dans cette lice. Il ne le fit que lorsqu'il ne put résister davantage aux importunités des Courtisans , & qu'on luy fit entendre qu'il feroit plaisir au Roy. Le jour en fut pris , & la

place devant le Château Royal de Bude fut préparée pour cette lutte. Il n'y eut point de spectateur , quoy que le nombre en fut presque infini , qui ne jugeât que le Hongrois auroit l'avantage sur l'Italien : cependant il arriva tout le contraire. Les Lutteurs ne furent pas plutôt aux prises, que l'Italien donna le saut au Hongrois; & le renversa si rudement sur la terre, qu'il luy fut impossible de se relever autrement que par le secours de celuy qui l'avoit vaincu. Ainsi la victoire fut incontestable; & le Vainqueur achevoit d'en recevoir les applaudissemens , lorsqu'il fut sollicité de changer de Maître.

Celuy qu'on luy proposa , étoit preferable en plus d'une maniere à celuy qu'il avoit déjà; & le séjour de la France avoit des charmes pour les beaux esprits, que la Hongrie n'avoit pas. Ils n'y étoient pas seulement considerez par le Roy Louis Onze, mais encore par tous les honnêtes gens, & mêmes par le peuple. Ils y avoient des avantages qu'ils eussent inutilement cherchez par tout ailleurs; & il n'y a jamais eu de Prince Chrétien si magnifique que ce Roy , dans les occasions où il s'agissoit de gagner les hommes rares à force d'argent. Les appointemens qu'il leur offroit, & payoit regulierement, étoient extraordinaires; & le Roy de Hongrie qui n'exigeoit pas de ses Sujets autant qu'il vouloit comme celuy de France , n'étoit pas en état de retenir ceux que l'on tâchoit de tirer d'au-
prez de luy , en leur accordant autant ou plus qu'il

* Dans Valerianus Picrius.

ne leur étoit offert. Ainsi Galeotus Martius se laissa persuader * de prendre Loüis pour son Mecene. Le Roy Mathias ne le laissa partir qu'à regret ; & il y a lieu de croire qu'il l'auroit retenu , s'il eût prévu ce qui luy arriva.

Le Roy de France étoit à Lyon d'où il observoit la conduite de la Duchesse de Savoye sa sœur , plus affectonnée à la Maison de Bourgogne qu'à celle dont elle avoit l'honneur d'être sortie. Galeotus Martius alla dans cette grande Ville pour saluer sa Majesté , & la trouva sortant par la même porte par où il prétendoit entrer : Comme il ne l'avoit jamais vuë , & qu'il n'entendoit pas trop bien le François , il ne la prit pour ce qu'elle étoit que lorsqu'il se trouva si prez d'elle , que ceux de la suite du Roy le prenant pour un indiscret plutôt que pour un étranger , l'avertirent assez rudement de mettre pied à terre devant le Roy. Les gens d'étude sont ordinairement surpris d'une maniere qui les embarrasse beaucoup plus que les autres hommes ; parce que la distraction qui vient des fonctions de l'esprit , est plus generale que celle qui ne vient que de l'imagination ; & comme elle les avoit davantage éloignez des objets où quelque nouveauté surprenante les rappelle , il leur faut aussi plus de temps pour revenir à eux. Galeotus Martius fut tellement interdit de ce qu'il entendoit & voyoit , qu'en se hâtant de mettre pied à terre pour rendre ses respects au Roy , il tomba de cheval sur une pierre qui luy fendit la tête , & le tua à l'instant.

Louïs n'affectoit point d'avoir des Secretaires ordinaires, & se servoit de la main du premier venu lorsqu'il vouloit écrire. Il ne mettoit presque jamais luy-même son nom au bas de ses Lettres; & le seing de la plupart de celles qui nous restent, quoy-qu'il y en ait prez de quatre mille, est contrefait. Sa Majesté apperçut un jour à la suite d'un Gentilhomme qui luy faisoit la reverence, un jeune garçon ayant une écritoire au côté. Elle luy commanda d'écrire sous elle à l'heure même; & le garçon ravi de l'honneur qu'elle luy faisoit, oublia qu'il avoit enfermé des dez dans son écritoire avec sa plume. Il ouvrit promptement l'écritoire; & il en sortit deux dez, qui tomberent sur la table du Roy. Sa Majesté demanda aussitôt à quoy servoient ces drogues; & le garçon sans s'étonner répondit en continuant l'allusion, que c'étoit un remede contre la peste. Le Roy admira la presence d'esprit de ce garçon, & le prit à son service aprez une legere correction.

Il luy étoit un jour échappé de promettre à un Courtisan le Prieuré d'un homme vivant. Le Courtisan attendit long-temps que le Prieur mourût, & resolut enfin de s'en défaire. Les Assassins à qui il en donna la commission, se tromperent, & tuerent un autre Prieur que celuy dont on leur avoit parlé. Ils furent pris, & la torture qu'on leur donna leur fit accuser ce Courtisan. Leur dénonciation suffisoit pour le perdre, & il eut recours à la clemence du Roy. Il avoua ingenuement la verité; & le Roy

eut la justice à l'égard de luy-même, & la pitié à l'égard du Courtisan de s'imputer un crime dont il n'avoit été que l'occasion. Il sauva la vie du coupable en empêchant qu'on ne le recherchât : mais il luy fit dire de se bannir du Royaume, & de s'en aller si loin, que l'on n'eût jamais plus aucune nouvelle de luy : ce qui fut exécuté.

Il ne se trouve point que Louïs ait pardonné à aucun des Flamans, qui apres luy avoir prêté serment, avoient retourné sous la domination de Marie de Bourgogne. Oudart de Bussi en est un fameux exemple. Ce Gentilhomme avoit beaucoup de mérite, & possédoit de grands biens dans l'Artois. Il avoit pris l'écharpe blanche incontinent après qu'Arras s'étoit rendu aux François : mais il se trouva par malheur pour luy dans cette Ville, lorsqu'elle forma depuis le dessein de se soulever. On le pria d'aller en Ambassade vers Marie de Bourgogne, & il accepta cette dangereuse commission : mais il fut pris en chemin avec l'instruction qu'on luy avoit donnée, & il n'en falut pas davantage pour luy faire perdre la tête sur un échafaut. Elle fut exposée sur la place du marché de Hesdin ; * & le Roy voulut qu'elle fût parée d'un beau chaperon fourré à la mode des Prélats, qui sont dans l'exercice de leurs Charges.

* Dans les lettres du Roy à Bressaire.

La défiance de Louïs pour les Princes de son Sang dura autant que sa vie, & jamais jalousie ne fut plus universelle, ny plus obstinée que la sienne à leur égard. Il avoit choisi pour gendre le Comte de Beaujeu cadet de la branche de Bourbon, parce qu'il le re-

noit pour le meilleur & le moins entreprenant des hommes, & il rendoit en toutes occasions un témoignage avantageux de l'obéissance aveugle de ce Prince à ses volontez. Il l'avoit souvent éprouvé, & il ne l'avoit jamais trouvé negligent : cependant sa Majesté ne se détermina pas sans peine à l'envoyer en Guienne ranger à la raison les Seigneurs d'Armagnac & d'Albret qui s'étoient révoltez. Ces deux Seigneurs n'auroient pas redouté un Chef de moindre qualité que Beaujeu, & ce fut par cette seule considération qu'on le leur opposa. Mais on le leur opposa avec une précaution qui ne luy laissoit que la liberté de bien faire; & qui le mettoit absolument hors d'état de nuire, quand il l'auroit voulu. Loüis ne luy confia qu'en apparence le commandement de la belle armée qu'il luy donnoit ; & il mit auprez de luy deux surveillans, dont l'autorité sur les Troupes se feroit trouvée supérieure à la sienne en cas de besoin. Le premier étoit le Seigneur d'Achon qui étoit alors à la Cour. Le Roy en luy ordonnant d'accompagner Beaujeu, l'instruisit en particulier de la manière dont il devoit l'observer sans qu'il s'en apperçût. Ensuite sa Majesté envoya le même d'Achon vers le Seigneur de Bressuire qu'elle avoit choisi pour second Espion de Beaujeu avec une lettre qui portoit en termes exprez un commandement absolu à ces deux Gentils-hommes de ne le pas perdre de vue; & de prendre si adroitement leurs mesures, qu'il ne pût se servir des Troupes dont on luy confioit le Generalat que pour la fin qui luy étoit prescrite.

La jalousie de Louis ne s'étendoit pas seulement aux choses qui luy sembloient faire partie de la Souveraineté, mais elle comprenoit encore celles qui avoient jusques là passé pour indifferentes; & sur tout quelques franchises dont la Noblesse avoit jouï sous les Regnes précédens, sans que l'on y eût trouvé à redire. Il n'y avoit point de Gentil-homme dans le Royaume qui n'eût reçu de ses Ancêtres le droit de chasser sur ses Terres, & qui ne l'exerçât quand il luy plaisoit. Louis le voulut ôter à son avènement à la Couronne par une ordonnance qui défendoit sur peine de la vie à toutes sortes de personnes sans exception & sans reserve la chasse & la venerie en troupe ou seul sans une permission nouvelle & par écrit de sa Majesté. Ce règlement fut la principale occasion de la guerre du Bien Public; & eut des suites si fâcheuses, que le Roy avec toute son adresse n'en put éviter qu'une partie.

Cette loy étoit si generale, que les Princes du Sang n'en étoient pas dispensés: cependant elle leur retranchoit le moyen le plus ordinaire d'étaler leur magnificence. Car c'étoit dans les chasses solennelles qu'ils faisoient publier, qu'ils se faisoient connoître à la Noblesse de leurs Terres, & qu'elle trouvoit l'occasion d'être connue d'eux. Ils y étoient les témoins de la force & de l'agilité des Gentils-hommes, & ils leur donnoient ensuite dans leurs compagnies de Lances le rang dont ils les jugeoient dignes. La défense de la chasse empêchoit ce discernement,

nement ; & ce fut le dépit que les François en conçurent , qui mit à plus de cent mille d'entre eux les armes à la main contre Louis. Cette persécution ne fut pas la seule que souffrirent les Princes du Sang sous son Regne. Il y en eut une autre qui les touchoit non seulement en leurs personnes , mais encore en celles de leurs Amis , & sur tout de leurs domestiques. Ils avoient toujours eu beaucoup de pouvoir tant dans les Provinces qu'ils tenoient de la Couronne en appennage , que dans celles qu'ils possédoient à d'autres titres ; & comme il est bien difficile dans la corruption humaine , que les Grands ne veuillent pas trop ce qu'ils peuvent , lorsqu'ils peuvent presque tout ce qu'ils veulent , il arrivoit quelquefois que les Princes abusoient de leur autorité ; soit en commettant directement des excez, ou en empêchant que l'on ne punît leurs amis & leurs domestiques qui les commettoient. Louis étoit trop habile & trop vindicatif pour negliger cette sorte d'affaires ; & il ne faisoit jamais tant de caresses qu'à ceux du menu Peuple , qui venoient se plaindre de l'oppression de leurs Seigneurs. Car il se piquoit alors non seulement de rendre justice , mais encore de la rendre d'une maniere si éclatante , que l'on en parlât long-temps par tout le Royaume , & dans les Pays étrangers. Le Duc de Bourbon avoit épousé la sœur de Louis , & Beaujeu frere Puisné & heritier presomptif de ce Duc venoit d'épouser la Fille aînée de sa Majesté. Il sembloit que ces deux hautes Alliances fussent pour mettre la

Branche Royale de Bourbon à couvert de toute recherche, ou du moins pour empêcher qu'on ne la poursuivît avec autant de rigueur que les autres Maisons du Royaume: cependant sur une légère plainte de quelques Payfans du Bourbonnois qui accusoient de concussion trois ou quatre domestiques de leur Prince, le Roy envoya sur les lieux deux Commissaires pour examiner l'affaire. L'un fut Avin Conseiller au Parlement de Paris, & l'autre le fameux Courtisan Doyac. Avin qui étoit honnête & modéré, s'acquita de sa commission avec tant de prévoyance; que d'un côté les Payfans ne pouvoient l'accuser de ne leur avoir pas rendu justice, & d'un autre côté le Duc de Bourbon & ses domestiques ne furent pas mécontents de luy. Doyac au contraire suivit son genie, qui étoit de porter d'abord les affaires à l'extrémité. Sa hardiesse alloit jusqu'à l'éfronterie: On ne luy proposoit rien de difficile, dont il n'entreprît l'exécution; & comme il avoit assez souvent réussi contre l'opinion de ceux qui l'avoient employé, sa presumption en étoit devenue également insupportable aux Grands & aux Petits. Mais son plus grand malheur étoit de s'être déjà joint à un Prince du Sang plus puissant que le Duc de Bourbon, sans qu'il luy en fût arrivé le moindre inconvenient.

François Second Duc de Bretagne prenoit son plus grand divertissement aux Tournois, & dépensoit beaucoup à les rendre magnifiques. Les armes qui se fabriquoient en France ne luy sembloient ny

assez belles ny assez bien gravées. Les Ouvriers de la ville de Milan étoient en reputation d'y travailler plus proprement que les autres, & le Duc de Bretagne leur en avoit commandé plusieurs paires. Les chariots qui en étoient chargez passoient par le Château de Cusset dans la Province d'Auvergne, que Doyac faisoit alors rébâter de pierres de taille par la seule raison qu'il y étoit né. Il sçavoit que Louis Onze haïssoit le Duc de Bretagne, par les motifs que l'on a representez en plusieurs endroits de cet ouvrage; & que sa Majesté seroit ravie qu'on luy fit déplaisir, pourvu que le contre coup n'en rejallât pas sur elle. Il n'en falut pas davantage pour inspirer à un homme enyvré de son credit, le dessein de vanger par un vol le ressentiment de son maître. Doyac enleva les armes que l'on menoit au Duc de Bretagne, apres avoir pris des précautions qui l'empêcherent huit ou dix ans d'en être recherché. Sa conjecture ne fut pas vaine pour la satisfaction qu'en recevroit le Roy; puisque sa Majesté l'en aima depuis davantage, quoy qu'elle affectât de ne luy en rien témoigner. Les poursuites du Duc de Bretagne pour recouvrer les armes qu'on luy avoit enlevées, furent vaines; & celuy qui les avoit prises, en tira tout le profit. Il les avoit à peine vendûes, lorsque l'ordre luy vint d'aller à Moulins en Bourbonnois. Il ne se contenta pas d'y recevoir toutes les plaintes qu'on lui voulut faire contre le Duc de Bourbon & contre les siens: mais il ordonna de plus indifferemment

* Dans l'Interrogatoire de Doyac.

à tous ceux qui se trouverent accusez, d'aller à Paris * se deffendre en plein Parlement. Il s'étoit figuré qu'il y auroit plus de preuves qu'il n'en fa-
loit pour faire leur proces, cependant ils furent tous renvoyez absous.

Le Duc de Bourbon dissimula pourtant l'injure qu'il venoit de recevoir; parce qu'en la repoussant à contre temps il se seroit fait plus de tort qu'à Doyac: mais elle luy étoit trop sensible pour le reduire à la dissimuler toujours. Le Roy mourut, & la Comtesse de Beaujeu sa fille aînée eut la direction des affaires. Elle se souvint de la conduite de Doyac à l'égard du Duc de Bourbon son beaufrere; & elle l'en punit avec la severité, que l'on verra dans l'Histoire de Charles Huit.

Louis n'étoit pas seulement terrible à ceux de sa Maison; & ses Ministres n'apprehendoient gueres moins sa mauvaise humeur, que ses Ennemis craignoient sa vengeance. Il avoit élevé aux dignitez Ecclesiastiques un Gentil-homme de Bourgogne nommé Guillaume de Clugny, & il luy avoit procuré successivement les Evêchez de Theroüenne & de Poitiers. Il luy avoit confié la garde du petit Seau, dont il se servoit dans toutes les affaires importantes qui devoient être terminées sans éclat, & l'avoit par là rendu dépositaire de la pluspart de ses secrets. Sa Majesté s'en trouva bien les trois premières années, mais la quatrième fut funeste à Clugny. On n'a pas sçû s'il y eut de sa faute, ou si ce fut un malheur tout pur: mais il est constant qu'il effuya un jour

toute la mauvaife humeur du Roy, lorsqu'elle étoit la plus dangereufe. La converfation fe pafla fans qu'il y eût de témoin : cependant Clugny imita le foldat de Belifaire, qui trouva la mort plus douce que les reproches de fon General. Il fortit du Cabinet du Roy le cœur fi ferré de douleur, qu'il mourut la nuit fuivante.

On a vu dans le Livre precedent que Louis étoit redevable à la Maifon d'Amboife du recouvrement des deux Bourgognes : mais ce grand fervice ne le détourna pas de penfer à la frustrer de ce qu'elle poffédoit de meilleur. Le Vicomté de Thoüars étoit des plus confiderables du Royaume de France pour la multitude des Fiefs qui en relevoient. Louis d'Amboife qui en étoit le propriétaire n'avoit point d'enfans mâles; & fon heritiere étoit fa fille unique, mariée dans la maifon de la Trimouille. Le Roy trouvoit cette Terre trop Seigneuriale pour un Gentilhomme; & pretendoit la réunir au Domaine de Poitou, dont on difoit qu'elle avoit été détachée. L'occafion en paroiffoit favorable, & le Roy ne la laiffa pas échaper. Il ménagea avec tant d'addrefle l'efprit de Louis d'Amboife, qu'il en tira une donation en bonne forme; dont le principal article étoit que ce Seigneur vouloit qu'après fa mort le Vicomté de Thoüars fût uni à la Couronne pour n'en être plus détaché pour quelque raifon que ce fût. Le Chancelier Doriote, qui vray-femblablement avoit dreflé cet acte, le fit examiner par des gens qui y trouverent à redire, en ce qu'il n'y avoit pas

d'apparence que Louis d'Amboise eût appauvri sa fille pour enrichir la Monarchie , s'il n'y eût été contraint. Ils conseillèrent au Roy de supprimer la donation de Louis d'Amboise & d'acheter la Terre, Leur avis fut suivi : mais le Roy traita à sa mode avec Louis d'Amboise , c'est-à-dire qu'il donna du Vicomté beaucoup moins qu'il ne valoit. Il en jouïit à ce titre; jusqu'à ce que le Cardinal de Bourdeille le voyant prez d'expirer, prit la liberté de l'avertir qu'il falloit restituer le Vicomté de Thoüars. La remontrance de ce Cardinal eut tout l'effet que ce Cardinal s'en étoit promis ; & le Roy commanda sur l'heure que les enfans de la fille de Louis d'Amboise fussent rétablis dans Thoüars , de la même maniere que s'il n'y eût eu ny donation ny vente.

Fin du neuvième Livre.



ARGUMENT

DU

DIXIEME LIVRE.

LOUIS épouse deux femmes, & devient veuf de la premiere à l'âge de vingt-deux ans. La nécessité qui l'avoit réduit à emprunter cent écus de la ville de Romans, le contraint de se remarier en secondes Nôces avec Charlotte de Savoye, qui luy apporte deux cent mille écus pour sa dot. Il la traite mal durant toute sa vie, & la persecute mêmes dans son testament. Elle l'endure avec une merveilleuse patience, & ne luy survit que de trois mois. Louis oblige moitié de gré moitié de force Bertrand de la Tour à l'échange du Comté de Bologne pour celui de Lauraguez. Louis met le Bolonnois sous la protection de la Vierge, & donne des pensions à tous les Conseillers d'Etat d'Angleterre, & amuse par leur moyen le Roy Edoüard Quatre durant deux ans par quatre feintes negotiations. Il fait arrêter l'Emissaire de Landaïs qui passoit en Angleterre, & le gagne à force d'argent. Il apprend de luy tous les secrets de son Maître, & déconcerte par là l'entreprise des Anglois & des Bretons sur la basse Normandie. Louis achète les droits de l'Heritiere de Ponthieure sur le Duché de Bretagne, & établit les Postes en France. L'accident arrivé aux Medicis dans Florence, l'oblige à

A R G U M E N T.

renforcer sa garde ordinaire , & ses indispositions à lever une Armée qui subsisteroit toujours ; mais il en appréhende les revoltes , & la congedie. Il prend de ridicules précautions pour couvrir la paralysie dont il étoit frappé , & fait donner la question aux Officiers du Duc de Bourbon ; qui pour sauver leur maître , la souffrent sans rien découvrir. Il s'oppose de toute sa force à l'éducation de son Fils unique & du Duc d'Orleans ; & prend sur cela des mesures si singulieres & si bizarres , que personne n'en a jamais usé que luy. Il ne sçait faire ny la guerre ny la paix avec Maximilien , & il accorde à contre-temps au Legat du Pape la liberté du Cardinal Baluc. Ses Pelerinages ont toujours quelque autre motif que celui de devotion : cependant il les couvre de ce dernier pre-texte , & feint d'avoir obtenu en tout ou en partie ce qu'il demandoit à Dieu par l'intercession de ses Saints. Palamedes de Fourbin luy rend un signalé service , & il le reconnoît d'une maniere qui n'est pas moins signalée. Il dépose sans raison les Officiers que son Pere avoit pourvus des principales charges de l'Epée & de la Robbe ; & il donne lieu qu'on le soupçonne d'avoir eu part dans l'empoisonnement de son frere , en empêchant la recherche de ceux qu'on croyoit en être auteurs ou complices , & en les comblant de bien-faits. Son inconstance & son inégalité à l'égard de ses Domestiques font qu'il en est presque toujours bien servi , quoy que jamais Prince ne les traitât plus mal que luy. Il reste encore dans la Chambre des Comptes des marques de sa lesine , & sa negligence dans ses habits sert de fondement à l'antipathie entre les François & les Castillans. Il aime trop la chasse , & punit trop severement ceux qui osent prendre ce divertissement. Il scandalise les gens de

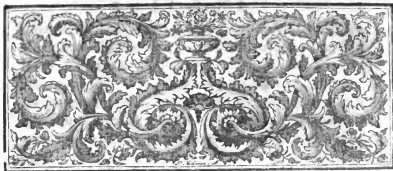
DU DIXIÈME LIVRE.

bien par son impureté ; & marie tres-mal ses filles legitimes, & tres-bien ses filles naturelles. On cherche icy la cause de cette difference, & l'on en rend la raison qui paroît la plus vray-semblable. L'on refuse aussi l'imposture de la pretendüe supposition de Charles Huit, & l'on fait le denombrement des défauts extérieurs que les Courtisans de Louis remarquoient en luy. Il vit en mauvaise intelligence avec les Officiers de Justice, & il ne déferé point assez aux Loix fondamentales de l'Etat. Il employe les plus méchans de ses Sujets pour executer ses violences, & il ne réussit en Politique que dans les petites affaires. Il imite Caligula dans sa conduite, & il n'en est gueres moins puni que cet Empereur l'avoit été. Il se sert des gens de basse naissance pour les desavouer plus aisément, & il affecte de paroître fin en toutes occasions. Il se laisse tromper cinq fois à son extrême prejudice, & il repare mieux ses fautes qu'il ne les prevoit. Il laisse vivre ses gens de guerre sans discipline, & réduit ses Sujets presque au désespoir. Sa principale dépense est en Espions, & pourtant il ne peut gagner aucun Sujet du Duc de Bourgogne. Il bâtit des Eglises, & établit les Parlemens de Bourdeaux & de Dijon. Il décharge celuy de Paris de l'Arriereban, & il institue dans Lyon quatre foires franches. Il a de la devotion pour la sainte Vierge & pour l'Empereur Charlemagne. Il ne consulte personne, & Brezé prend la liberté de railler là-dessus. Il disgracie en divers temps dix ou douze de ses principaux Courtisans, & l'on en raconte icy les curieuses causes. Il ne dissimule point assez la joie qu'il reçoit de la mort de son Pere, & il court risque d'en être puni sur le champ. Il empêche le Duc de Bourgogne & le Comte de Charolois de l'accompagner à

ARGUMENT DU X. LIVRE.

son Sacre avec cent mille chevaux , & pourquoy, Son ingratitude à l'égard de la Ville de Rheims , & sa reconnaissance pour celle de Paris. Le Pape le trompe , & Varennes se tire heureusement du mauvais pas où Loüis l'avoit engagé. Il n'est point touché du présent que luy font ses Sujets pour racheter les Villes sur la Somme. On luy fait dans Tournay une reception toute singuliere , & il prend trop d'ascendant sur le Duc de Bourgogne & sur son Fils. On conclut ce Livre par de nouvelles observations sur la conduite de Loüis à l'égard du Connétable de Saint Pol , & par ce que le même Connétable répondit de plus curieux dans son interrogatoire.





HISTOIRE
DE
LOUIS ONZE.
OU
LES ANECDOTES
DE CE PRINCE.

LIVRE DIXIEME.



N a représenté jusqu'à présent Louis Onze en qualité de Roy, & dans les principales actions d'éclat arrivées sous son Règne: Il est tems de le dépeindre en qualité d'homme: comme particulier: avec les foibles qui ne luy furent que trop ordinaires; &

a iij

s'il est permis de le dire, dans son deshabillé. Il a plu au celebre Historien Procope, de donner le nom d'Anecdotes à cette façon d'écrire ; & il importe peu comment on l'appelle, pourvu que l'on avoue sincerement que par la même raison qu'elle est des plus curieuses, elle est aussi des plus rares, des plus difficiles, & des plus utiles.

Louïs n'étant encore que Daupin se maria deux fois. L'une pour les interets du Roy Charles Sept son Pere, & l'autre pour les siens qui étoient alors directement opposez à ceux de son Pere. On ne sçait pas précisément quand il épousa Marguerite Stuart Fille de Jacques Premier Roy d'Ecosse : mais il est certain que cette Princesse mourut en l'année mil quatre cent quarante-cinq, & que par consequent il fut veuf lorsqu'il n'avoit encore que vingt-deux ans. On ne sçait pas mieux s'il vécut bien ou mal avec elle : mais s'il est permis de juger de ses premières nôces par les secondes, il y a lieu de croire qu'elles ne furent pas fort heureuses pour la Daupine. Le Roy Charles sept avoit résolu d'ôter aux Anglois les Provinces de Normandie & de Guyenne, par le moyen desquelles ils entretenoient en France depuis plus de cent ans la guerre civile & l'étrangere tout ensemble. Cela ne se pouvoit que par l'assistance des Ecossois, à cause que cette Nation étoit presque la seule qui fût alliée de la France. Elle n'avoit pas manqué de faire de puissantes diversions dans les Provinces Septentrionales d'An-

gleterre, quand Edoüard Trois, le fameux Prince de Galles, & Henry Cinq, avoient gagné les batailles de Cressi, de Poitiers, & d'Azincourt. Mais comme ces diversions avoient attiré dans l'Ecosse les armes victorieuses des Anglois qui l'avoient souvent ravagée, il étoit aisé de prévoir que Jacques Premier, qui y regnoit alors, se reconcilieroit infailliblement avec les Anglois s'il n'étoit retenu dans l'alliance des François par un lien plus fort & plus étroit que celui des Traitez; & ce fut là la véritable raison qui porta Charles Sept, à donner la Princesse d'Ecosse pour femme à Louïs.

Ce Prince demeura Veuf six ans entiers; & il ne se seroit pas remarié tant qu'il auroit été Dauphin, si la nécessité de ses affaires ne l'y eut contraint. Il s'étoit brouillé pour la seconde fois avec son Pere, & retiré dans le Dauphiné où il ne vivoit pas en Prince de son rang. Il pretendoit y passer pour Souverain; & pourtant le revenu qu'il tiroit de cette Province étoit si petit, qu'il y avoit plus de trente Seigneurs en France dont le train étoit plus magnifique que le sien. Il n'étoit pas mêmes assuré de demeurer long-temps dans la posture où il se trouvoit, quoy qu'elle luy fût tout-à-fait mesicante; puisque le Roy son Pere assembloit des Troupes pour le ranger à la raison & qu'il ne se sentoît pas assez fort pour résister aux gens de guerre qu'il alloit avoir sur ses bras.

Il ne pouvoit donc se maintenir que par un

secours étranger, & le plus considerable de ses voisins étoit Louïs Duc de Savoÿe ; non seulement à cause qu'il confinoit de deux côtez avec le Dauphiné , mais encore parce qu'il vivoit en si bonne intelligence avec Philippe le bon Duc de Bourgogne, qu'es'il luy arrivoit de prendre la protection du Dauphin de France , Philippe le Bon romproit plutôt avec Charles Sept, que de souffrir que sa Majesté poussât son Fils hors du Royaume.

Le Duc de Savoye avoit plusieurs Enfans de Charlotte de Lusignan sa femme fille du Roy de Chypre. Il pensoit de bonne heure à les pourvoir ; & Charlotte de Savoye ainée de ses filles avoit à peine six ans , lorsqu'elle fut promise à Frederic Electeur de Saxe. Les Relations du temps ne marquent point assez si le motif de cette alliance fut seulement pour former un lien plus étroit entre la Maison de Saxe , & celle de Savoye qui croyoit en être descenduë en droite ligne masculine , ou si les deux cent mille écus qu'offroit le Duc de Savoye pour la dot de sa fille donnerent dans la vuë de Frederic : mais il parut par l'évenement que ce qui l'obligeoit principalement à rechercher la Princeesse Charlotte, fut ce qui l'empescha d'être sa femme. On a déjà remarqué que le Dauphin n'avoit point d'argent ; & l'on doit ajoûter icy qu'il se soucioit si peu de cacher sa necessité, qu'il emprunta cent écus de la Ville de Romans, & qu'il en fit une promesse par écrit qui subsiste encore. Comme il

dépensoit

dépensoient Espions ce qu'il pouvoit retrancher de son train & de sa table , il fut bien-tôt averti que la Princesse de Savoye alloit être fiancée à l'Electeur de Saxe ; & la dot qui luy avoit été promise , le rendit rival de ce Prince. Il présupposa que le Duc Louïs romproit facilement la parole qu'il avoit donnée , si le Daupin de France recherchoit sa fille , & il n'en fallut pas davantage pour l'obliger à se mettre sur les rangs. Sa conjecture ne se trouva pas mal fondée ; puisque le Duc de Savoye ne voulut plus ouïr parler de l'Alliance de Saxe, dès le moment qu'il espra d'avoir le Daupin pour gendre. Les Ambassadeurs du Daupiné furent extraordinairement bien reçus à la Cour de Savoye ; & l'on nomma pour traiter avec eux des Commissaires , qui leur donnerent toute sorte de satisfaction. Comme les Loix de l'Eglise n'avoient point encore réglé l'âge des mariez ; la Princesse Charlotte de Savoye fut épousée dès l'âge de sept ans par Procureur : On paya par avance une partie de sa dot , & l'autre partie fut réservée pour le lendemain du jour que le Mariage seroit achevé. Le seul article qui fut quelque temps débattu , consistoit en ce que le Duc prétendoit que l'Epouse fût élevée auprez de sa mere jusqu'à l'âge de treize ans accomplis ; & le Daupin souhaitoit qu'elle demeurât jusques là à la Cour de France , ou dans quelque autre lieu qu'il luy plairoit de choisir : mais le Duc s'étant relâché dans tous les autres articles qui luy avoient été proposez , la bien-seance

& l'honnêteté ne permirent pas au Daufin de s'obstiner dans celui-cy.

Le Roy Charles Sept reçut une étrange mortification , en aprenant cette nouvelle : car outre qu'elle ne luy vint point de la part de son fils , il ne l'eut par aucune autre voye que celle du bruit public. Il avoit été malheureux toute sa vie , & la fortune ne le favorisoit que depuis peu d'années. Il venoit de recouvrer la Normandie & la Guyenne ; & ces deux Provinces qui avoient augmenté ses forces & son revenu de près de la moitié , luy avoient aussi inspiré des sentimens plus altiers qu'il n'en avoit eu jusques là. Il trouvoit insupportable qu'un petit Souverain tel qu'étoit alors le Duc de Savoye , qui ne pouvoit entrer en comparaison avec luy pour le rang ni pour la dignité , eût eu la hardiesse d'accorder sans son consentement , & mêmes sans sa participation , la Princesse sa fille au Daufin ; & les plus sçavans Jurisconsultes qui vouloient faire leur Cour à Charles en augmentant son dépit , luy suggererent que l'action du Duc de Savoye étoit un veritable rapt. On ordonna là dessus aux Troupes que la France tenoit prêtes pour les opposer aux Anglois s'il leur prenoit envie de repasser la Mer , qu'elles marchassent vers le Piémont ; & les Heros d'Armes s'appretoient déjà pour aller dénoncer dans les formes la guerre au Duc de Savoye , quand la colere de Charles se refroidit tout d'un coup , sans que l'on ait sçû précisément

pourquoy ny comment. S'il est permis de deviner dans une si bizarre rencontre, il y a lieu de croire que sa Majesté qui n'avoit point aimé la guerre, & ne l'avoit faite durant plus de quarante ans que par une pure necessité, s'apperçût de bonne heure qu'elle alloit commettre une faute irréparable en ne jouissant pas le reste de sa vie du repos que ses Victoires luy avoient acquis. Quoy qu'il en soit Charles écouta l'ouverture d'accord que fit le Duc de Bourgogne; & le Duc de Savoye rentra dans les bonnes graces de sa Majesté, sans luy faire d'autre satisfaction que celle de dire qu'il ne luy étoit pas venu dans la pensée que le Dauphin eût recherché sa fille sans en avoir auparavant obtenu le consentement du Roy son Pere. Il y a des memoires qui ajoûtent que Charles n'en demeura pas là, & qu'il approuva d'une maniere authentique le mariage de son fils avec la Princesse de Savoye: mais comme l'on n'en a rien trouvé dans les papiers du Roy qui regarde cette affaire, on ne l'oseroit asseurer.

Aussi-tôt que la Princesse fut en état d'achever son mariage, on la mena au Dauphin; qui s'ennuyoit extraordinairement à Guenep en Brabant, où il s'étoit retiré après que son pere l'avoit chassé du Dauphiné. Elle avoit le visage beau, & les yeux brillans. Son teint pour tirer un peu sur le brun, n'en étoit pas moins agréable; & la petitesse de sa taille étoit récompensée par les deux qualitez de l'esprit qui plaisent d'ordinaire le plus aux maris,

qui font la douceur des mœurs , & l'enjouement dans la conversation. Aussi Loüis la trouva fort à son gré ; & il en eut dès la première année un fils, qu'il fit appeller Duc de Normandie. Charles Sept en fut irrité , & ne s'appaîsa que par la mort de cet enfant.

La défiance qu'il eut du Dauphin hâta sa mort, à quelques mois de là , & il se fit un étrange changement dans le Dauphin après qu'il fut devenu Roy de France sous le nom de Louis Onze. Il haïssait les Maisons de Bourgogne & de Savoye autant qu'il les avoit aimées , par la seule raison qu'il ne pouvoit jamais assez reconnoître les bienfaits qu'il avoit reçus d'elles ; & sa propre femme se trouva comprise dans cette aversion , quoy qu'elle ne négligeât rien de ce qui servoit à luy conserver , & mêmes à augmenter l'affection de son mary. Elle étoit modeste dans toutes ses actions ; & si elle ne se déterminoit pas sur le champ, elle étoit ferme dans ses résolutions. L'éclat de la Cour de France ne l'avoit point embarrassée, quoy qu'elle eût été élevée dans celle de Savoye qui n'en approchoit pas ; & elle soutenoit son rang d'un air , que l'on n'avoit point vu dans les Reynes de France depuis Blanche de Castille Mere du Roy Saint Louis. Elle étoit judicieuse : Elle s'expliquoit nettement : Elle s'addonnoit à la Poësie , à la Peinture , & à la Musique ; & elle employoit aux exercices de la dévotion la plus solide , les heures que celles de son rang avoient accoustumé de perdre. Cependant

Louis la traita avec un mépris, dont il n'y avoit point eu d'exemples en France. Il ne mit auprès d'elle que les personnes absolument nécessaires pour la servir, & les habits qu'il luy donna ne la distinguoient pas des Dames les moins considérées à la Cour. Il ne la tenoit auprès de luy que dans le temps qu'il recevoit des Ambassadeurs, & dans les jours de ceremonie ; & il l'envoyoit immédiatement après dans les Châteaux d'Amboise ou de Loches, où elle ne pouvoit s'entretenir qu'avec le peu de domestiques qu'on luy avoit laissez. Son mary ne l'y visitoit que rarement ; encore n'estoit-ce que pour avoir des enfans, sans lesquels il craignoit de ne pas regner aussi absolument en France qu'il le pretendoit. Ce mauvais traitement de la Reyne ne dura pas moins que la vie de Louis ; & ce Prince au lieu de s'en repentir dans sa dernière maladie, rencherit sur la rigueur dont il avoit auparavant usé. Il envoya sa femme en Dauphiné ; & dans les ordres qu'il dicta pour la conduite de son fils, il y en avoit un qui luy défendoit de laisser approcher sa mere de luy, pour quelque cause ou sous quelque pretexte que ce fût.

Il en avoit eu trois fils & autant de filles. L'aîné des fils & le dernier ne vécurent que peu de mois, & le second luy succéda sous le nom de Charles Huit. L'aînée des filles ne vécut pas plus long-temps, que le premier & le troisième de ses freres : mais la seconde fut Duchesse de Beaujeu ; & la dernière après avoir été Duchesse d'Orleans

fonda l'Ordre de l'Annonciade à Bourges, & mourut en reputation de sainteté. Ce qui la porta au mépris du monde, ne fut pas seulement l'injure que luy fit le Roy Louïs Douze son mary en la repudiant contre son gré : mais encore l'exemple domestique qu'elle avoit eu long-temps devant les yeux. La Reine Charlotte de Savoye sa Mere avoit supporté ses maux avec une patience toute heroïque ; & elle n'en avoit fait diversion (s'il est permis d'user de ce terme) que par des travaux infatigables. Quand elle se lassoit de peindre , elle composoit des vers ; & lorsque sa veine ne luy fournissoit plus d'assez belles expressions, ny d'assez riches rimes , elle recouroit à la Musique.

Tout le monde attendoit avec une extrême impatience de voir , si la Comtesse de Beaujeu sa fille qui gouvernoit l'Etat durant le bas-âge de Charles Huit, executeroit à la rigueur l'ordre que Louïs Onze son Pere luy avoit donné, de laisser sa Mere enfermée dans le Château de Loches , ou si l'amour maternel l'emporteroit sur le commandement qu'elle avoit reçu de son Pere. Et à dire le vray cette Comtesse se seroit trouvée dans un étrange embarras, si la Providence Divine ne l'en eût tirée par le moyen qu'elle esperoit le moins. Car si elle eût obéi, elle auroit passé dans l'esprit de tout le monde pour une fille dénaturée ; & les belles actions qu'elle fit depuis , & que l'on représentera bien-tôt dans le premier livre de l'histoire de

Charles Huit, en auroient souffert une terrible flétrissure. Si elle eût desobéi, elle auroit fourni aux Grands du Royaume, presque tous mécontents du précédent Regne, le prétexte qu'ils cherchoient aparemment pour se revolter, & la guerre du Bien Public eût recommencé. Mais un événement impreveu tira de peine la Comtesse, & frustra la curiosité du Public. La Reine ne fut pas plutôt veuve, qu'elle tomba malade si dangereusement qu'il n'y eut plus lieu de la transporter, & elle ne survécut son mary que de trois mois.

Bertrand de la Tour avoit possédé en même temps les Comtez d'Auvergne & de Boulogne; mais le dernier des deux luy avoit été enlevé par Charles le Guerrier Duc de Bourgogne, sous prétexte de quelques prétentions sur le Boulonnois qu'il avoit achetées : mais en effet pour ôter aux François toutes sortes de communication avec les Anglois, supposé qu'il prît envie à ces deux Nations de terminer ou de suspendre pour quelque temps leur ancienne querelle. Le Duc de Bourgogne avoit entretenu dans Boulogne une si forte Garnison, qu'il avoit détourné Louis de penser à la recouvrer : mais incontinent après la Bataille de Nancy sa Majesté fit solliciter avec tant d'adresse le Gouverneur de cette Place, qu'elle fût remise entre ses mains. Le Comte d'Auvergne qui avoit toujours été fidèle depuis la guerre du Bien Public, n'en fut pas plutôt informé, qu'il alla trouver Louis, & le pria de luy rendre justice.

Mais Louïs connoissoit trop l'importance de Boulogne, pour endurer qu'elle eût désormais d'autres Seigneurs que les Roys de France. Sa Majesté refusa nettement le Comte d'Auvergne; & lorsqu'il se fut rétranché à prétendre qu'on luy en laissât au moins le domaine utile, elle luy ferma la bouche par cette invincible raison; que s'il arrivoit qu'elle ou ses Successeurs fussent contraints d'entretenir une suffisante garnison dans Boulogne sans tirer du Pays de quoy la faire subsister, cette garnison se dissiperoit d'elle même faute de solde durant les premiers troubles qui surviendroient en France, & les Anglois ou les Flamands se saisiroient de Boulogne sans aucune difficulté. Ainsi le Comte d'Auvergne fut réduit à se contenter d'un échange, & Louïs luy proposa la Seigneurie qui étoit le plus à sa bienfaisance. Le Comté de Lauraguez se trouvoit proche de ses Terres; & s'il n'étoit pas d'un aussi grand revenu que celui de Boulogne, on étoit au moins assuré que celui qui le posséderoit en profiteroit davantage, parce qu'il n'auroit pas des gens de guerre à entretenir. Le Comte d'Auvergne l'accepta là dessus, & l'échange en fut vérifié dans le * Parlement de Paris en mille quatre cent soixante dix-neuf. La satisfaction qu'en eût Louïs, parut par une des marques de devotion qu'il donnoit quelquefois avec plus d'ostentation que de solidité. Il déclara publiquement qu'il vouloit que les Roys de France tinssent désormais le Comté de Boulogne en hommage

* Voyez le
Registre du
Parlement de
cette année.

hommage de la sainte Vierge; & il luy rendit cet hommage avec une pompe extraordinaire dans une Eglise proche de Paris, qui en a depuis retenu le nom de Nostre-Dame de Boulogne. Il engagea ses Successeurs à faire de même aussi tôt qu'ils seroient parvenus à la Couronne; & Louïs Treize de triomphante memoire a depuis beaucoup rencheri sur la pieté de Louïs Onze, en mettant non seulement le Comté de Boulogne, mais encore tout le Royaume de France sous la protection de la Mere de Dieu, par sa declaration de mille six-cent trente-huit.

Louïs entendit mieux sans comparaison que les autres Souverains de son temps, l'art d'amuser les Puissances voisines qu'il redoutoit le plus, & sa maniere d'agir à l'égard des Anglois en est une preuve convainquante. Il avoit appris par la funeste experience des cinq derniers Rois ses Predecesseurs, que la France n'avoit jamais été reduite à de si fâcheuses extremitez, quelors que les Flamands & les Anglois s'étoient liguez contre elle; & dans le dessein qu'il avoit formé après la mort de Charles le Guerrier de dépouiller son heritiere, il prévoyoit que la principale opposition qu'il y trouveroit viendrait d'Edouïard Quatre Roy d'Angleterre. Il falloit donc à quelque prix que ce fût détourner ce Prince de se mêler des affaires des Pays-bas; & le premier moyen que Louïs employa pour y parvenir, fut de donner des pensions à tous les favoris & à tous les Conseillers d'Etat d'Edouïard. La fa-

cilité que trouva Louis à les faire accepter, luy donna courage de passer outre ; & il y auroit lieu de s'étonner qu'il ne se trouva aucun ami d'Edoüard assez desintereffé pour refuser l'argent de France, si l'on n'avoit à dire là dessus quelque chose de plus curieux, & de moins comprehensible tout ensemble, C'est que les Pensionnaires de Louis en Angleterre furent assez hardis pour donner des quittances de ce qu'ils recevoient, & pour les signer de leurs propres mains, & que ces quittances sont encore dans la Chambre des Comptes à Paris.* On commença dès lors de ne plus parler à la Cour de Londres qu'en faveur de Louis ; & après que les oreilles d'Edoüard y furent accoutumées, ceux qu'il tenoit pour ses plus fideles Sujets luy rémontrèrent qu'il étoit devenu si gros & si gras, qu'il luy seroit désormais impossible de supporter les fatigues de la guerre ; & que pourtant les Armées d'Angleterre n'avoient réussi en France, que dans les conjonctures où leurs Roys les avoient commandées en Personne. Qu'il aimoit à faire bonne chere ; & que néanmoins après qu'il auroit débarqué dans la Picardie, dans la Normandie, ou dans la Guyenne, il seroit contraint d'y vivre de viandes salées qu'il auroit apportées d'Angleterre. Que la Cour tiroit son plus grand lustre des belles Dames qui s'y trouvoient ; & qu'il seroit bien mal-aisé de les disposer à passer la Mer, pour vivre dans un camp d'où l'agrément & la civilité avoient toujours été bannies, Qu'il n'y avoit plus de Duc de Bourgogne pour

* Dans une des Layettes pour l'Angleterre.

faciliter aux Anglois leur décente , & pour les renforcer d'autant de Troupes qu'ils en auroient menées. Qu'enfin le plus grand avantage de l'Angleterre sur la France étoit que Louis Onze payoit à sa Majesté Angloise une pension de cinquante mille écus , qui pouvoit passer pour tribut dans l'opinion de ceux qui appelloient les choses par leurs véritables noms ; & que le moindre inconvenient qui arriveroit à Edoüard de sa rupture avec Louis , seroit un juste retranchement de cette pension.

Edoüard fut si convaincu de la force de ces raisons , qu'il permit à ses Conseillers d'Etat de négocier avec les Ministres de Louis , pourvû qu'ils trouvassent un expedient capable de mettre à couvert l'honneur de sa Majesté Angloise, qui couroit un étrange risque si elle abandonnoit Marie de Bourgogne sa niece. Mais les traittez entre les Souverains ne sont pas éloignez de leur conclusion , quand il n'est plus question que de chercher un pretexte qui éblouisse au moins le Public, s'il ne le satisfait. Louis écrivit à ses Ministres de proposer le mariage du Dauphin de France avec la Princesse d'Angleterre , & cette prétendue Alliance occupa plus de trois mois le Conseil de Londres. Les François chicanerent sur tous les articles du Contract qui en devoit être dressé ; & après qu'ils eurent épuisé toutes leurs défaites , ils rompirent la négociation ; sur ce qu'Edoüard s'obstinoit à demander que le mariage se fit au plutôt nonobstant le bas-âge des Parties , & que Louis avoit expressément

c ij

défendu à ses Plenipotentiaires d'accorder ce point. Edoüard en fut outré : mais comme il ne demeureroit pas long-temps en colere , il permit à quelques jours de là qu'on substituât une seconde negociation à la premiere. Louis entreprit de le leurer de l'esperance qu'ils partageroient ensemble la conquête des Pays-bas ; & Edoüard donna dans ce piège avec autant de facilité, qu'il étoit tombé dans le précédent. On fit deux lots de la succession de Bourgogne aussi égaux qu'il se pût ; & l'on y apporta cette précaution que chacune des deux Nations devoit avoir les Provinces qui l'accommoderoient le mieux : mais les Ministres de Louis firent naître un obstacle que les Conseillers d'Edoüard jugerent insurmontable. Il falloit que les Anglois équipassent une grande Flotte pour le transport de leurs gens de guerre dans la partie de la Flandre qui leur étoit échüe ; & cette flotte coûteroit trois fois autant à entretenir que l'Armée que Louis mèneroit dans le Hainaut , parce que les François entroient de plein pied dans cette Province. Edoüard prétendit là dessus que Louis le dédommageât de sorte, que les deux nations ne dépensassent pas plus l'une que l'autre , & la seconde negociation échoua sur ce point.

La troisième consista dans l'offre que fit Louis de donner aux Anglois la Ville & le Territoire de Boulogne , pourveu qu'ils ne le traversassent de deux ans dans le dessein de conquerir les Pays-bas ; & Edouard en convint , à condition que la ville

de Boulogne , ou quelque autre Place d'égale importance , luy fût d'abord mise entre les mains. Sa raison étoit qu'il connoissoit assez Louis pour prévoir qu'il ne se mettroit pas beaucoup en peine de tenir sa parole après qu'il seroit arrivé à la fin qu'il s'étoit proposée , si l'on n'exigeoit pas de luy d'autre seureté que celle-là : mais Louis s'en défendit sur ce qu'il se mettroit aussi mal avec les Grands de son Royaume qu'il l'avoit été au commencement de son Regne , s'il introduisoit les Anglois dans Boulogne avant que d'être assuré du succès de la guerre qu'il alloit porter dans le Haynaut.

Sa Majesté néanmoins pour adoucir son refus , ouvrit une quatrième negociation , qui sembloit éviter les inconveniens où les trois précédentes avoient été sujetes. Il excita Edouard à se saisir de la Holandé , qui étoit la Province des Pays-bas qui luy convenoit le mieux , à cause qu'il y auroit pu établir le Comte de Riviere son Beau-frere. Mais la subtilité de Louis consistoit principalement, en ce qu'il ne se chargeoit d'assister les Anglois d'argent & de Troupes que durant une seule campagne : cependant il y avoit tant de Places fortes dans la Hollande , que la prise en coûteroit au moins dix ans de guerre ; & par conséquent Edoüard seroit contraint d'assembler son Parlement , lequel n'ayant accoutumé de fournir à ses Roys que pour deux ans de dépenses extraordinaires , le projet de conquérir la Holande demeureroit imparfait. Ainsi la dernière ouverture de Louis fut réjetée ; & sa

c iij

Majesté s'en soucia d'autant moins, qu'elle avoit obtenu des Anglois ce qu'elle pretendoit, en les amusant jusqu'à ce qu'elle eût conclu la paix avec Maximilien d'Autriche.

* François Second.

Louïs donna encore le change avec plus d'adresse au Duc de Bretagne; * dans une occasion plus difficile que celle que l'on vient de rapporter. Ce Duc avoit hérité de toute la haine de Charles le Guerrier pour la France; & comme il ne luy restoit plus d'autre Protecteur que le Roy d'Angleterre, il mettoit en usage toutes sortes de moyens pour exciter sa Majesté à recouvrer au moins la basse Normandie, afin qu'ils redevinssent voisins, & qu'ils pussent ainsi joindre leurs forces de Mer & de Terre contre Louïs. Il falloit beaucoup de secret pour le succès de cette négociation, & le Duc de Bretagne la confia à l'homme de France qui en étoit le plus capable après Comines. C'étoit un de ses sujets nommé Pierre Landais; qui pour n'avoir été que simple Garçon Tailleur d'habits lorsqu'il s'étoit introduit à la Cour de Bretagne, n'en étoit pas moins parvenu à la dignité la plus éminente, qui étoit celle de premier Ministre de son Maître. Il avoit l'esprit à peu près tourné comme celui de Louïs; & il affectoit des détours dans celles de ses actions qui en avoient le moins de besoin, dans la seule vue de faire égarer les gens qui observoient sa conduite de trop près. Le Duc de Bretagne s'étoit reposé sur luy du soin de ramener les Anglois en France; & il luy auroit été facile d'en venir à bout par les voyes ordinaires, en envoyant au Roy d'Angleterre des Depu-

tez qui se seroient embarquez dans un Port de Bretagne, & seroient passez de là sans obstacle à Londres. Cependant il plut à Landais de jeter les yeux sur un homme de fortune comme luy, & qui étoit d'aussi basse naissance. Au lieu de l'envoyer par Mer, il luy ordonna de prendre un chemin par Terre jusqu'à Calais, & ce fut dans ce chemin que les Espions de Louïs découvrirent l'Emissaire de Landais. Il leur auroit été facile de l'arrêter : mais ils étoient si bien instruits des veritables intentions de sa Majesté, qu'ils jugerent plus à propos de le gagner. Les propositions qu'ils luy firent d'abord, & l'argent comptant qu'ils luy offrirent, changerent si generalement l'Emissaire de Landais en moins de vingt-quatre heures, qu'il devint un des principaux Espions de Louïs. Il communiqua l'instruction secrette qui luy avoit été donnée en partant ; & l'on ne manqua pas d'en retenir l'Original, après que l'on luy en eut rendu une copie si semblable qu'il n'étoit pas possible de les distinguer l'une de l'autre : tant il y avoit alors aux gages de Louïs des personnes habiles à contrefaire l'écriture. On en usa de mêmes à l'égard de toutes les dépesches que l'Emissaire de Landais, à qui l'on permit de continuer son voyage & d'exécuter sa Commission, reçut de la Cour d'Angleterre pour celle de Bretagne, & il en arriva deux effets également avantageux à Louïs. L'un qu'il eut entre ses mains beaucoup plus de preuves qu'il ne luy en faisoit, pour convaincre d'infidélité le Duc de Bretagne son vassal. L'autre que sa Majesté étant

informée à point nommé de tous les secrets du Roy d'Angleterre & du Duc de Bretagne qui la regardoient, elle n'eut pas de peine à déconcerter leur négociation, par le moyen des Pensionnaires qu'elle entretenoit, comme l'on a déjà dit, à la Cour d'Edouïard Quatre.

Mais Louïs avoit le defaut de prendre quelquefois plaisir à insulter les Gens qu'il avoit trompez, sans faire reflexion qu'il perdoit par-là le fruit de ses ruses. Le Duc de Bretagne luy envoya une Deputation des plus solennelles dont Chauvin son Chancelier étoit le Chef, pour regler quelques differends survenus entre les Officiers de sa Majesté & ceux de ce Duc, sur des cas que les Premiers pretendoient être Royaux, & les Derniers n'en convenoient pas. Les Deputez de Bretagne au lieu d'être bien reçûs à la Cour de France, y furent arrêtez; & on les tint long-temps dans un honnête prison, sans qu'ils en sçussent le veritable motif. Ce ne fut qu'après quelques mois qu'on leur montra par l'ordre de Louïs tous les originaux de la Négociation d'Edouard Quatre avec le Duc de Bretagne, & qu'on leur fit là-dessus de séveres reproches. On les renvoya pourtant en Bretagne sans leur faire d'autre mal, parce que l'on reconnut qu'ils n'avoient eu aucune part dans la felonie de leur Maître.

Mais on fit marcher si promptement deux Armées agguerries contre le Duc de Bretagne, que ce Prince qui n'esperoit plus de secours des Flamands, & qui n'en pouvoit recevoir des Anglois avant qu'une partie de son Pays eût été ravagée, fut contraint de se mettre à la

à la discretion des François. Il fut pourtant plus heureux en cela qu'il ne s'attendoit de l'être : car soit que Louïs crût alors qu'il y avoit plus à gagner pour luy dans la Flandre que dans la Bretagne , ou qu'il apprehendât que ses Pensionnaires à la Cour d'Édouard n'eussent plus le credit de le tenir en paix s'il apprenoit que la Bretagne fût en danger d'être réunie à la Monarchie Françoisé, il est certain que sa Majesté Tres- Chrétienne n'imposa point d'autre loy au Duc de Bretagne pour le rétablir dans son amitié, sinon qu'il renonceroit à toutes sortes de Traitez faits ou à faire au prejudice du Roy son Seigneur Suzerain.

Le Duc de Bretagne ravi d'en être quitte à si bon marché, accepta cette condition , & jura de l'observer inviolablement. Mais il n'y avoit pas six mois qu'il en avoit prêté le serment dans l'Eglise Cathedrale de Nantes, lorsqu'il la viola en quatre ou cinq différentes rencontres. Les rélations de ce temps-là ne specifient pas quels furent les Traitez qu'il signa contre la France , & tout ce que l'on en sçait est que Louïs en fut précisément informé ; & que pour punir le Duc de Bretagne de son infidelité, il chercha le moyen de former dans sa Province une guerre civile toutes les fois que sa Majesté ou ses Successeurs voudroient l'attaquer. •

Jean de Montfort cadet de la Maison de Bretagne s'étoit emparé de ce Duché, à l'exclusion de la fille de son frere aîné mariée à Charles de Blois ; & avoit excité par-là des troubles qui n'avoient
d

pas été si bien appaîsez par le gain de la bataille d'Auvray, qu'ils ne se fussent renouvellez de temps en temps. Et à dire le vray il étoit bien mal-aisé que les Ducs de Bretagne qui descendoient en droite ligne de ce Jean de Montfort, & qui par consequent n'y avoient pas plus de droit que luy, fussent paisibles tant que vivoient les descendants de la femme de Charles de Blois. Ces descendants étoient reduits sous le Regne de Louïs Onze à Nicole de Pontieure fille de Charles de Bretagne Comte de Pontieure, qui avoit épousé Jean de Brosse Seigneur de Bouffac & Vicomte de Bridieres. Cette Princesse avoit si peu d'esperance de recouvrer la Bretagne, & son mary avoit tant d'aversion pour la guerre, que Louis ne leur eut pas plutôt fait proposer de luy vendre leurs droits sur cette Province, qu'ils y consentirent. Le Procureur General de sa Majesté en dressa le contrat, & les Parties le signerent reciproquement. * Il se trouve encore dans la Chambre des Comptes : mais il ne fut d'aucun usage, à cause que Charles Huit & Louïs Douze Successeurs de Louïs Onze épouserent l'un aprez l'autre l'unique heritiere du Duc de Bretagne, & réunirent ainsi en leurs personnes les droits de Jean de Montfort & de Charles de Blois.

* Entre les papiers qui regardent la Bretagne.

* Les deux intrigues du Duc de Bretagne dont on vient de parler n'auroient pu être déconcertées à point nommé, si Louis ne se fût avisé d'une invention qui dure encore, tant elle a été trouvée convenable à la commodité du Public. Comme il chan-

geoit souvent les ordres qu'il avoit donnez ; & qu'il prétendoit qu'on les executât avec une extrême promptitude, il se trouvoit sujet à des inconveniens où ses Prédecesseurs n'avoient point été exposez. Il n'avoit point un assez grand nombre de Couriers, & ces Couriers n'étoient pas accoutumez à de longues traites. Les chevaux sur lesquels on les montoit, ne faisoient point assez de diligence ; & ils ne trouvoient pas à propos les Hôtels, & les choses propres à leur rafraîchissement. On n'y pouvoit remédier par les voyes ordinaires sans qu'il en coûtât beaucoup ; & Loüis entreprenoit tant d'affaires différentes en un même temps, que s'il n'eût menagé sa bourse, elle n'auroit pas suffi pour toutes. Il luy vint en pensée d'établir des postes dans son Royaume ; & les réglemens qu'il fit là-dessus, le garentirent à l'avenir de la meilleure partie des frais qu'il faisoit auparavant ; & luy attirèrent de plus un avantage qu'il n'avoit pas prévu, & qui consistoit en ce que ses intrigues s'acheminèrent depuis avec plus de secret.

Comme le nombre de ses Ennemis augmenta durant toute sa vie, la défiance qu'il avoit d'eux s'accrut à proportion qu'il avançoit dans l'âge ; & la principale occasion qu'il en eut, fut celle-cy. Les Pitti Gentils-hommes des plus considerez de Florence formerent une conspiration pour tuer Laurens & Julien de Medicis dans le temps qu'ils entendoient la Messe, & l'élevation de l'Hostie fut marquée pour signal de cette execution. Julien fut

d ij

massacré : mais Laurent aprez avoir été blessé de quelques coups, se sauva par bonheur dans la Sacristie, & ferma la porte sur luy. Il se défendit jusqu'à ce que ses amis accoururent en assez grand nombre pour le dégager ; & Louïs ne l'eut pas plutôt appris, qu'il apprehenda qu'on ne le traitât de mêmes. Il choisit pour sa garde cent Gentils-hommes, dont la fidelité & le zele luy-étoient connus ; & il y ajouta un corps considerable d'hommes de main, qu'il nommoit ses Pensionnaires ; & qui reconnoissoient Comines pour leur Chef, comme les cent Gentils-hommes obeïssioient au Seigneur de la Châtre. Les uns & les autres gardoient sa Majesté le jour aussi-bien que la nuit ; & de plus un Page portoit toujours à côté d'elle une pertuisanne, que l'on devoit passer au travers du corps de quiconque auroit la hardiesse d'approcher du Roy sans en avoir auparavant obtenu le congé.

La multitude des affaires de Louis, & son application infatigable à les faire réussir, l'affoiblirent de sorte, quoy qu'il n'eût encore que cinquante huit ans, qu'il ne se trouva plus en état d'y survenir ; & parce que d'un côté il ne pouvoit se resoudre à s'en décharger sur qui que ce fût, & d'un autre côté il prévoyoit que ses Ennemis s'en appercevroient bien-tôt, & qu'ils en tireroient avantage, il crut y remedier en dressant une armée qui demeureroit sur pied en tout temps, à l'exemple des Bandes Pretoriennes des anciens Empereurs Romains. Il la composa de vingt mille Fantassins, dont il y

avoit sept mille Suisses , autant de Picards , & six mille Normands. Ils portoient tous des piques ou des halebardes, quoy que les gens de pied François ne fussent point accoûtumés à se servir de semblables armes. La Cavalerie étoit de quinze cent lances , & de trois fois autant d'Archers. On pourvut cette armée d'un si grand nombre de canons , & de chariots pour porter le bagage , qu'il parut assez que Louis avoit eu plus d'égard à la pompe qu'à la nécessité de ses affaires. Quand on eut achevé de la lever , on travailla à luy faire observer une exacte discipline ; & pour y parvenir , on la logea dans un camp choisi prez le Pont de l'Arche en Normandie, qu'on appella le Real. On cassa les francs-Archers , sous prétexte d'employer ce qu'ils coûtoient à la faire subsister : mais apres quel'on eut exigé des Peuples à son occasion une grossetaille, Louis apprehenda le terrible effet qu'elle seroit capable de produire , s'il luy prenoit envie de se revolter. Il n'osa pas à la verité la congédier si-tôt : mais il la divisa , & la mit en garnison dans les Places qu'il avoit ôtées à Marie de Bourgogne.

Il étoit allé au commencement de Mars mil quatre cent quatre vingt-un ouïr la Messe dans une petite Eglise de campagne proche des forges de Chinon ; & il y sentit une défaillance , qui donna lieu de croire à ses Courtisans qu'il alloit tomber en apoplexie. Ils le porterent dans une maison voisine , & le voulurent mettre auprez du feu : mais Louis fit quelque effort pour s'approcher de la fe-

d iij

* Angelo Cat-
69.

nêtre. On l'en empêcha de crainte que la froideur de l'air n'augmentât son mal ; & il seroit infailliblement mort, si l'Archevêque de Vienne * dont on a parlé dans le Livre précédent ne fût arrivé fort à propos pour luy servir de Medecin. Ce Prelat qui avoit joint une exacte connoissance de la Medecine à celles de la Physique, & de l'Astrologie judiciaire, reconnut que l'air le soulageroit au lieu de luy nuire, & commanda que l'on ouvrît les fenêtres & la porte de la chambre. Sa conjecture se trouva si bien fondée, que Louis revint à luy peu de temps apres : mais il luy resta une perclusion de toutes les parties de son corps, & principalement des organes qui servent à l'oüye & à la parole. On ne laissa pas néanmoins de le transporter le troisiéme jour suivant au Montil ; où il n'eut pas plûtôt recouvré quelque usage de la langue & de l'oüye, qu'il chassa tous ses domestiques qui l'avoient empêché d'approcher de la fenêtre ; afin que ceux qu'il retint, ne fussent plus désormais assez hardis pour le contrarier en quoy que ce fût. Il demeura quinze jours à begayer, de sorte que de dix mots qu'il prononçoit à peine en entendoit-on un, & pourtant il se mettoit en colere quand il s'appercevoit qu'on n: l'avoit pas assez bien oüy. Ses oreilles étoient bouchées, & il affectoit de les prêter comme s'il en eût eu un parfait usage. Il faisoit tenir dans la chambre immédiatement au dessous de la sienne son Conseil d'Etat, qui n'étoit alors composé que de Charles d'Amboise Gouverneur de Bourgogne, de l'Evêque d'Alby

frere du même d'Amboise , de Pierre de Rohan Maréchal de France , & du Seigneur du Lude. Il vouloit qu'on luy apportât le resultat par écrit de toutes les resolutions que l'on y prenoit ; & quoy qu'il ne vît pas , il se fatiguoit pour se mettre en posture d'un homme qui les lisoit actuellement. Ce fut alors que sa défiance passa dans un tel excez , qu'aucun homme dans le Royaume distingué par sa naissance ou par son merite , n'étoit plus en sûreté. On ne sçait pour quelle raison il fit emprisonner quelques Officiers du Duc de Bourbon , non-obstant qu'il fût alors le mieux traité de ses Amis , & que sa Majesté tint pour son principal confident le Comte de Beaujeu frere de ce Duc. Ces deux considerations n'empêcherent pas qu'on ne séparât les Officiers de ce Prince : Qu'on ne les mît chacun dans un cachot , & qu'on ne les appliquât à la question. S'il s'en fût trouvé un à qui la douleur eût arraché quelque témoignage défavantageux au Duc de Bourbon , ce Prince auroit couru risque de la vie : mais par bonheur pour luy ils souffrirent tous la torture avec une égale fermeté.

Mais rien ne flétrit davantage la reputation de Louis , que la mauvaise éducation qu'il donna aux premiers Princes de son Sang. On a déjà vu qu'il avoit été cause de la mort du Duc d'Orleans par les paroles trop aigres qu'il luy avoit dites dans une assemblée de Notables ; & il est bon d'ajouter icy que ce Duc n'ayant laissé qu'un fils qui n'avoit que cinq ans plus que le Dauphin , il n'eut pas possible

d'obtenir de sa Majesté qu'il fût élevé auprez du même Daupin, ny qu'il vint à la Cour. Elle voulut qu'il demeurât enfermé dans le Château de Blois ; & elle ne luy permit d'en sortir , que pour aller quelquefois à la chasse. Elle ordonna qu'on ne laisseroit approcher de luy aucun homme d'esprit ny de doctrine ; & elle ne luy laissa du grand nombre de domestiques que son Pere avoit eus, quetres valets extraordinairement brutaux , qui ne pouvoient l'aider qu'à pervertir son excellent naturel. Ce Duc d'Orleans luy succeda depuis sous le nom de Louis Douze ; & Dieu permit qu'en devenant Roy , il se corrigea des mauvaises inclinations qui luy avoient été inspirées durant sa jeunesse. Ce qu'il y a de plus difficile à comprendre dans la conduite de Louis Onze en ce point , est qu'il avoit destiné ce Duc pour son gendre , & qu'en effet il luy fit épouser Jeanne de France sa seconde fille. Mais on soupçonna que c'étoit pour l'empêcher d'avoir des enfans , à cause que sa Majesté sçavoit bien que Jeanne étoit bossuë & boiteuse : Qu'elle avoit le visage tout-à fait difforme ; & que le reste de son corps étoit si contrefait , que la nature sembloit l'avoir excluse du mariage.

Mais le Duc d'Orleans eut quelque sujet de se consoler du mauvais traitement qu'il recevoit de Louis Onze ; puisque sa Majesté ne pardonna pas mêmes à son propre Fils , quoy qu'elle n'en eût qu'un. Elle se souvenoit de s'être deux fois revoltée contre le Roy Charles Sept son pere, & d'avoir causé

causé la mort de ce Prince , en le reduisant à ne pas manger de peur d'être empoisonné ; & elle apprehenda sur ce principe que le Dauphin ne fût d'aussi mauvais naturel à son égard , qu'elle l'avoit été à l'égard de Charles ; ou que la Providence divine ne rendît le même Dauphin le plus dénaturé des fils , pour le punir de luy en avoir montré l'exemple. Elle le fit élever dans le Château d'Amboise par des femmes , qui le tenoient si caché que l'on douta long temps s'il vivoit encore. Aucun homme n'approcha de luy avant qu'il eût atteint l'âge de douze ans , & on l'ouït depuis se plaindre souvent de ce qu'on avoit si long-temps négligé de former les qualitez de l'esprit & du corps que la nature luy avoit données.

La bataille de Guinegaste avoit causé tant de chagrin à Louis , quoy qu'il ne l'eût ny perduë ny gagnée , qu'il conclut contre ses veritables interêts la Treve pour un an avec les Flamans. Mais il n'avoit pas pris garde qu'il en seroit blâmé par toute l'Europe ; & qu'on luy reprocheroit de n'avoir sçu faire ny la paix ny la guerre à un Ennemy méprisable au point que l'étoit Maximilien d'Autriche , qui n'avoit ny argent , ny credit , ny experience , ny autorité sur les Flamans. Et de fait on écrivit tant de satyres là-dessus , & l'on composa tant de chansons contre sa Majesté , qu'on la reveilla , ou pour mieux dire qu'on la contraignit de rompre l'assoupissement où elle feignoit d'être. Elle leva tant de gens de guerre lorsque la Treve

fut sur le point d'expirer , & les fit avancer avec tant de diligence sur les frontieres de Picardie , de Champagne , & de Bourgogne , que le Pape Sixte Quatre apprehenda que les Pays-bas ne changeassent de Maître. La crainte de sa Sainteté étoit fondée sur ce que Maximilien n'avoit point encore d'armée, les Flamands ne luy ayant fourni qu'une legere contribution ; & l'ayant fournie si tard , que Maximilien venoit seulement de la mettre entre les mains de quelques Officiers d'armée , qui avoient promis de luy mener dix mille Fantassins Alemans. Le Pape qui ne vouloit pas que les François s'aggrandissent davantage, de crainte qu'ils ne pensassent ensuite à porter la guerre dans l'Italie, envoya Julien de la Roüere Cardinal du Titre de Saint Pierre aux Liens son neveu en qualité de Legat à Louis, pour le disposer à conclure la paix, ou du moins à continuer pour un an la Treve avec Maximilien.

La Cour de Rome s'étoit imaginée que cette negociation seroit des plus difficiles , & à dire le vray elle avoit sujet de le croire. Mais elle ne savoit pas que Louis ne souhaitoit jamais la paix avec plus de passion , que lorsqu'il se preparoit à la guerre avec plus d'éclat. Le Cardinal de Saint Pierre aux Liens fut incomparablement mieux reçu de sa Majesté , qu'il ne s'attendoit de l'être , & elle luy donna toute sorte de satisfaction. Mais les Italiens qui negocient n'ont pas accoustumé de s'arrêter en beau chemin ; & le Legat qui se seroit estimé bien heureux que Louis luy eût accordé au

bout d'un mois ce qu'il avoit obtenu dans une seule conference, présupposa que puisque sa Majesté avoit usé de tant de condescendance à son égard, elle pourroit bien y ajouter une grace qui regardoit le sacré College des Cardinaux.

Il y avoit quatorze ans que le Cardinal Balüe étoit enfermé dans une cage de fer, sans que personne eût encore osé solliciter son élargissement, & tout le monde étoit persuadé qu'il y demeureroit toute sa vie. Cependant le Legat n'eut qu'à temoigner à Louis qu'il n'oseroit, ny porter à Maximilien le resultat de sa negociation, ny retourner à Rome tant que son Colleague seroit prisonnier, pour obtenir de sa Majesté, qu'il fût mis en pleine liberté. Le Cardinal Legat mena Balüe à Rome comme en triomphe, & le Pape se piqua de reconnoître les services qu'il avoit rendus à Pie Second son Prédecesseur dans la suppression de la Pragmatique. Sa Sainteté luy donna l'Evêché d'Albe; & le combla de tant d'autres bienfaits, qu'il devint presque aussi riche qu'il l'avoit été avant sa détention.

Louis fit divers pelerinages, & les couvrit tous du pretexte de piété: mais il n'y en eut aucun dans l'exécution duquel il n'eût plus d'un dessein. Il vouloit découvrir la disposition à son égard des Provinces qu'il visitoit; & lorsqu'il jugeoit facile de s'en emparer, il en sortoit à la verité comme il y étoit venu: mais il y retournoit bientôt dans un autre équipage que celui de Pelerin. Il feignoit toujours d'être tourmenté de la maladie, dont on

disoit que les Saints qu'il alloit prier, guerissoient; & ne manquoit jamais d'assurer au sortir de leur Eglise, qu'il y avoit reçu du soulagement. Sa Majesté n'eut pas si-tôt appris que les Peuples du Comté de Bourgogne pensoient à se revolter contre elle; que pour ôter aux Alemans l'occasion de les secourir, on publia par son ordre qu'elle alloit en pelerinage à Saint Claude, pour s'aquiter d'un vœu qu'elle avoit fait. Deç qu'elle y fut arrivée, elle travailla beaucoup plus à appaiser les mécontents, qu'à prier Dieu. Cependant elle se vanta d'avoir obtenu par ses prieres l'entiere guerison d'un mal, dont il la faisoit croire sur sa bonne foy; puisqu'il n'en avoit rien paru sur son visage, ny dans sa complexion. Elle agit avec plus de franchise à l'égard de Palamedes de Fourbin Seigneur de Soliers, aussi l'avoit-il servie avec autant d'adresse que de succès.

Le vieux René d'Anjou avoit institué son heritier universel Charles Comte du Maine fils de son frere; & ce Comte aprez avoir recueilli cette succession, prétendoit la laisser à Charles ou Louis fils bâtard de son frere selon quelques Auteurs, ou de son cousin germain paternel selon les autres; par la seule raison qu'il seroit bon de perpetuer en quelque maniere la Maison d'Anjou, en substituant les enfans naturels au défaut des legitimes. Mais Fourbin prit si bien son temps, qu'il luy ôta de l'esprit cette fantaisie; en luy remontrant qu'au lieu de faire l'avantage du Bâtard Charles, il le perdrait infailliblement en luy donnant la Provence; parce que le Roy de

France qui étoit le plus proche heritier de la Maison d'Anjou comme fils de l'aînée des sœurs du Roy René, n'endureroit jamais qu'un fils naturel de cette Maison luy en enlevât la succession. Qu'il se saisiroit de la Provence tôt ou tard par force ou par adresse; & que si le Bâtard Charles ne perissoit pas dans cette querelle, il y succomberoit au moins; & seroit réduit de passer le reste de sa vie dans l'exil, & même dans la mendicité. Au lieu que si la Provence étoit réunie à la Monarchie Françoisse, Louis consentiroit en cette considération que Charles du Maine disposât par Testament des biens allodiaux de la Maison d'Anjou en faveur du Bâtard Charles, qui deviendrait par-là un des plus riches Seigneurs du Royaume.

Charles du Maine fut convaincu de cette raison; & Fourbin aprez l'avoir gagné, s'adressa immédiatement aprez à la principale Noblesse de Provence. Il luy representa qu'elle ne pourroit jamais éviter, la guerre, tant qu'elle auroit un Souverain particulier; & que quand les Roys de France s'abstiendroient de la luy déclarer, elle ne laisseroit pas de l'avoir avec les Arragonnois; qui prétendoient obtenir de gré ou de force un port dans cette Province, qui leur servit d'azile en cas de tempête lorsqu'ils passeroient d'Espagne à Naples. Qu'ils ne s'étoient déjà que trop expliqués là-dessus; & que leur Roy Alphonse Quatre passant par devant la Ville de Marseille, & la voyant mal gardée, l'avoit surprise, & pillée durant trois jours. Qu'à la vérité il

l'avoit abandonnée ensuite : mais que ce n'avoit été qu'à cause qu'il n'avoit point alors la moitié des gens de guerre nécessaires pour la conserver. Au lieu que la Provence ne seroit pas plutôt réunie à la France, que ses Peuples vivroient dans une profonde tranquillité, puisqu'ils n'auroient plus rien à craindre par Terre ; & les Arragonnois ne penseroient plus à les incommoder par Mer, quand ils seroient assurez d'avoir affaire à un Roy incomparablement plus puissant que le leur.

Les Gentils-hommes de Provence cederent à leur tour à la force de cette raison ; & comme ils étoient en possession de remplir tous les Tribunaux de leur Pays, & qu'ils y exerçoient la Judicature, Fourbin assuré du succès de son entreprise convoqua les Etats de la Province, & leur communiqua le modele du Testament de leur Comte, tel que les Conseillers d'Etat de Louis l'avoient dressé. Les Etats l'approuverent si generalement, qu'il n'y eut aucun Député de contraire avis. Leur Comte testa * dans les formes, & mourut un an apres. Louis ne fut point obligé d'aller en Provence ; & l'acquisition d'un Pays si nécessaire à sa Couronne, ne luy coûta rien. Sa Majesté se surpassa elle-même dans la reconnaissance qu'elle en témoigna, & il n'y a dans l'ancienne Histoire qu'un seul exemple de ce qu'on va dire.

Vespasien étoit redevable de l'Empire à son amy Mucien, qui avoit mieux aimé le luy ceder que de le prendre pour luy ; & Vespasien ne crut pas

* Tristan Frontier signa des premiers dans ce Testament.

pouvoir assez reconnoître l'obligation qu'il avoit à Mucien, qu'en se contentant du titre d'Empereur, & en laissant à son Amy durant sa vie gouverner l'Empire à sa fantaisie. Louis fit de mêmes à proportion à l'égard de Fourbin, puisqu'il ne se contenta pas de luy donner l'usufruit de la Provence : mais de plus il luy permit d'en exercer la Souveraineté d'une manière si peu limitée, qu'il n'y avoit aucun appel des Sentences rendues dans la Provence au Conseil de sa Majesté, non pas mêmes pour ce qui regardoit les droits regaliens ; & Louis eut la délicatesse de n'endurer jamais qu'on luy parlât au désavantage de Fourbin, ny de sa conduite.

On a vu dans le premier Livre de cette Histoire que Louis étoit un méchant fils ; & que s'il ne fut la cause de la mort de son Pere, il en fut au moins l'occasion. Mais on doit ajouter icy qu'il fut le seul de son rang, qui porta au de-là du tombeau l'avefion qu'il avoit conçue pour celui dont il tenoit la vie. Il est constant que le Roy Charles Sept étoit un esprit mediocre, & qu'il ne se servit durant son Regne d'aucun Ministre qui fût extraordinairement habile : cependant il laissa toutes les Charges de l'épée & de la robe remplies d'Officiers qui en étoient si dignes, que la plus noire calomnie n'auroit osé y trouver à redire. Louis n'en pouvoit douter, & les connoissoit presque tous assez pour rendre témoignage de leur mérite. Il en déposa néanmoins autant qu'il put sans trop hazarder son repos ; & la seule raison qu'il en rendit, fut

qu'ils étoient redevables de leur avancement à son Pere.

Il ne sauva pas mieux les dehors de la bien-séance & de l'honnêteté à l'égard des empoisonneurs de son frere; & quoy qu'il eût intérêt de faire croire à ses Sujets qu'il n'y avoit rien contribué, il leur donna par sa conduite lieu de soupçonner qu'il en étoit l'auteur. Tout le monde s'attendoit qu'il feroit une exacte recherche des complices de l'Abbé de Saint Jean d'Angeli; & pourtant non seulement il s'en abstint, mais de plus il empêcha les Juges superieurs aussi-bien que les subalternes d'en dresser les informations. Il reçut à sa Cour ceux que la voye publique accusoit de ce crime: Il les mit dans son Conseil: Il les employa dans les plus importantes affaires, & il prit plaisir à les distinguer de ses plus fideles serviteurs par les excessives liberalitez dont il les combla.

Il garda si peu de justice à l'égard de ses domestiques, qu'il n'y en avoit pas un qui ne fût mécontent de luy, & qui n'eût sujet de l'être; & pourtant il ne se trouve pas qu'aucun d'eux, excepté Balüe, l'ait trahi: ce qui ne sçauroit être attribué qu'à deux raisons. L'une que ses Ennemis & ses Voisins n'achetoient pas à beaucoup prez ses domestiques si cher, qu'il achetoit les leurs; & quand ils l'auroient voulu faire, ils n'en avoient pas les moyens. Ainsi quelques maltraitez que fussent les Courtisans de sa Majesté, ils n'avoient pas lieu d'esperer que leur fortune devint meilleure s'ils changeoient

changeoient de Maître ; & par conséquent ils luy demeuroient attachez, quoy qu'aucun d'eux depuis le premier jusqu'au dernier ne fût certain qu'il le garderoit un seul jour. L'autre raison consistoit dans la bizarrerie de Louis ; qui luy étoit naturelle en partie, & qu'il affectoit aussi en partie par principe de politique. Il ne laissoit pas à la vérité sans quelque récompense les signalez services qu'on luy rendoit : mais il ne les récompensoit pas non plus à proportion du profit qu'il en avoit tiré, ou du plaisir qu'il en avoit reçu. Il arrivoit mêmes souvent qu'il donnoit de grandes gratifications pour très peu de chose ; & que ceux qui s'étoient le moins attendus à ses liberalitez, se trouvoient en un moment, & sans sçavoir pourquoy, en état de passer commodément le reste de leur vie. Les exemples que les autres Courtisans en avoient devant les yeux, faisoient plus d'impression dans leurs esprits que toutes les injustices qu'ils voyoient commettre à sa Majesté, & ils se promettoient d'elle qu'un heureux moment repareroit avec usure le tort qu'elle leur avoit fait jusques-là.

Si Louis changeoit souvent de domestiques, ceux qui luy revenoient assez pour l'obliger à les garder long-temps, n'étoient pas beaucoup mieux traitez. A peine les payoit-on en deux ans d'un quartier de leurs gages ; & quand la nécessité les pressoit de les demander, toute la grace qu'on leur faisoit étoit de les remettre en un autre temps, ou de les refuser absolument. Car s'ils continuoient

leurs sollicitations, ils se rendoient importuns, & pour lors on les chassoit honteusement; & quelquefois mêmes on les mettoit entre les mains de Louis-Tristan l'Hermitte Compere de Lotiis, qui étoit le plus terrible instrument de ses vangeances. Ainsi la maison de sa Majesté étoit reduite à de telles extrémités, qu'il n'y avoit point d'homme dans le Royaume qui ne préférât de servir un simple Gentilhomme à être domestique du Roy, quand il n'avoit pas assez d'ambition pour en être aveuglé.

Il étoit plus menager en certaines rencontres que le plus avare de ses Sujets; & l'on trouve encore dans la Chambre des Comptes de Paris des Registres, qui contiennent que les habits de sa Majesté étoient des plus méchans drap. Qu'il portoit plusieurs années le même chapeau, quoy qu'il fût gras. Qu'il n'avoit payé que vingt sols à son Tailleur pour avoir mis deux manches neuves de futaine à son vieil pourpoint de cuir, & que quinze deniers à son Cordonnier pour avoir acheté une boîte pleine de vieux oin propre à graisser ses bottes.

La plûpart des relations Françoises & Espagnoles qui furent faites à l'occasion de l'entrevuë de Louis avec Henry Quatre Roy de Castille mettent pour raison de l'étrange changement qui s'y fit, l'extrême negligence de Louis à s'habiller en Prince de son rang; & pour dire le vray avant cette entrevuë les François & les Castellans pratiquoient à l'égard les uns des autres toutes les règles d'un bon voisinage. Ils se secouroient reciproquement: Ils se rendoient tous les bons offices.

qu'exigeoient la bien-séance & la charité; & comme les Roys de Castille n'avoient pas manqué de faire des diversions considerables dans les Etats des Roys d'Arragon toutes les fois que ceux-cy avoient porté la guerre dans le Languedoc ou dans la Guicenne, de mêmes le Connétable du Gueclin avoit conduit en Castille une formidable armée de François à la priere de Henry de Transtamar, lorsqu'il s'étoit agi de résister à la tyrannie de Pierre le Cruel; & le Comte de Foix & le Sire d'Albret avoient souvent rendu les mêmes offices aux Roys de Castille, Successeurs du même Transtamar. Mais apres que la Cour de Henry Quatre Roy de Castille, qui s'étoit mise dans un équipage si magnifique qu'il ne s'en étoit point vu de semblable ny d'approchant depuis trois ou quatre cent ans, eut apperçu Louis habillé d'un drap de Berry qui n'étoit pas neuf, & la tête couverte d'un vieil chapeau qui n'étoit remarquable que par une Nôtre-Dame de plomb qui y étoit attachée, les Castillans conçurent tant de mépris pour les François à cause de leur Roy, qu'ils prirent pour rompre avec eux la premiere occasion qui s'en offrit; & l'antipathie entre les deux nations commença dès lors, pour devenir ensuite immortelle.

Les deux passions dominantes de Louis furent pour la chasse, & pour les Dames; & l'on remarqua que sa liberalité passoit dans un excez inconcevable, toutes les fois qu'il s'agissoit de satisfaire l'une ou l'autre de ces passions. Quant à la premiere

re, il entretenoit un prodigieux nombre de Veneurs, de Fauconniers, d'oiseaux, & de chiens; & il étoit si jaloux d'empêcher que ceux qui avoient le droit de chasser ne l'exercassent sous quelque prétexte que ce fût, qu'il étoit plus dangereux de tuer un cerf qu'un homme. Pour la seconde quoy qu'il affectât de persuader ses Sujets & les Etrangers qu'il observoit la chasteté conjugale avec une extrême exactitude, & qu'il se vantât mêmes d'en avoir fait un vœu, il ne l'observa pourtant ny dans sa jeunesse, ny dans un âge plus avancé. Quand il partit de Lyon aprez avoir reçu l'avis certain de la défaite du Duc de Bourgogne à Morat, il mena avec luy au grand scandale des gens de bien depuis cette Ville jusqu'à celle de Paris deux Maîtresses, l'une nommée la Gigonne qui étoit veuve, & l'autre appelée la Passillon qui étoit femme d'un Marchand. Il fit depuis venir de Dijon incontinent aprez que le Prince d'Orange l'eut rendu maître du Duché de Bourgogne, une Demoiselle tout-à-fait charmante, nommée Huguete de Jaquelin. Mais avant tout cela l'on trouve dans la Bibliothèque du Roy trois Contrats de mariage, qui sont autant de marques de l'incontinence de Louis; puisqu'il y paroît en qualité de Pere de trois filles naturelles, & qu'il les marie sans affecter de déguisement. Sur quoy l'on ne sçauroit assez admirer que sa Majesté qui avoit deux filles legitimes, & trois naturelles, pourvût si mal les legitimes, qu'elles furent malheureuses avec les maris qu'elle leur donna; &

* Dans les
Manuscrits de
Messieurs du
Puy.

qu'au contraire elle eut un si grand soin des naturelles, qu'elles épousèrent par son ordretrois des plus honnêtes Seigneurs du Royaume, & passèrent heureusement leurs vies avec eux.

La Comtesse de Beaujeu avoit tant d'esprit; & son Epoux en avoit si peu, que ceux qui prenoient la liberté de la railler sur son mariage, disoient que son Pere l'avoit traitée comme le Mezence de Virgile agissoit à l'égard de ses Ennemis, qu'il faisoit attacher tous vivans à autant de corps morts.

Comme le Duc d'Orleans avoit épousé par force la seconde fille de Louis, & qu'elle étoit en effet extraordinairement laide, on ne s'étonna pas de la voir maltraitée par son mary jusqu'à la rupture du mariage qu'il avoit contracté avec elle; & l'on se contenta d'avoüer à sa louange, que jamais Princesse n'avoit mieux fait de nécessité vertu que celle-là.

La premiere des filles naturelles de Louis au contraire, fut d'abord promise au Seigneur de la Cour le plus universellement estimé, qui étoit Louis Bâtard de Bourbon. Ce Louis fut le seul qui fixa pour ainsi dire l'inconstance du Roy à son égard, & qui conserva jusqu'au bout la considération que son Maître avoit pour luy. Il s'aquita avec un égal succès des diverses Charges qui luy furent données sur Mer, sur Terre, dans la maison du Roy, dans le gouvernement des Provinces les plus éloignées du centre du Royaume, & dans les armées; & comme il étoit convaincu que sa femme avoit au moins contribué au commencement de sa for-

f iij

tune, si elle ne l'avoit point augmentée, il en eut une reconnoissance qui pouvoit en un besoin servir d'exemple aux meilleurs des maris.

La seconde fille naturelle épousa Antoine du Bueil Comte de Sancerre, de qui Louis avoit eu raison de vanter la fidélité. Le Roy Charles Sept luy avoit donné la Senechaussée de Berry, & il n'y avoit pas un Gentilhomme de cette Province qui ne se tint honoré de l'avoir pour Chef : cependant Louis à son avenement à la Couronne, n'excepta pas du Bueil de la maxime generale qu'il s'étoit prescrite de casser tous les Officiers de son Pere. Sa Majesté luy donna un Successeur : le relegua dans son Château de Sancerre ; & ne luy voulut pas permettre de venir à la Cour, quoy qu'il y eût des affaires pressantes, & de grande importance. Du Bueil souffrit sa disgrâce plus patiemment que les autres Seigneurs que l'on maltraitoit aussi-bien que luy ; & il demeura enfermé dans son Château durant cinq ans jusqu'à ce que la Ligue pour le Bien Public ayant été découverte & Louis sçachant que du Bueil avoit constamment refusé d'y entrer, luy manda de le venir trouver. Du Bueil obeït ; & servit sa Majesté non seulement à la bataille de Montlehery, mais encore à traiter séparément pour elle avec les Ducs de Bretagne & de Bourbon. Elle le choisit pour son Gendre peu de temps aprez ; & sa femme se trouva si bien de l'avoir eu pour Epoux, qu'aprez qu'il l'eut menée à Sancerre elle ne voulut plus retourner à la Cour,

Enfin la troisième fille naturelle de Louis fut donnée à Aymard de Poitiers Seigneur de Saint-valier sorti de l'ancienne Maison des Comtes de Valentinois. Ce que sa Majesté avoit eu le plus à cœur depuis qu'elle avoit déconcerté la Ligue du Bien Public, étoit d'empêcher que son Frere unique à qui elle avoit été contrainte de donner la Guienne en appennage, ne formât trois liaisons qui auroient été également préjudiciables à la France. Henry Quatre Roy de Castille leuroit ce jeune Prince de l'esperance de sa succession, en luy promettant l'Infante Jeanne sa fille unique. Les Ducs de Bourgogne & de Bretagne fomentoient le mécontentement qu'il avoit de Louis Onze son frere, en luy faisant esperer l'heritiere des Pays-bas, pourvu qu'il se revoltât une seconde fois; & le Comte d'Armagnac luy reprochoit qu'il avoit été trompé dans l'accordement avec sa Majesté, puisqu'au lieu de la Guienne & du Poitou qui luy avoient été promises, on ne luy avoit tenu parole que pour la seule Guienne. Louis n'avoit opposé à toutes les intrigues que l'on vient d'abreger, que l'adresse & la probité de Saint-valier; & cet habile Courtisan s'étoit si bien prévalu de l'ascendant qu'il avoit pris sur le Duc de Guienne, qu'il l'avoit retenu dans l'obéissance jusqu'à la mort. Un service de cette nature ne devoit pas demeurer sans recompense, & Louis donna le gouvernement de Poitou à Saint-valier en le faisant son Gendre. Il n'auroit rien manqué à la satisfaction des deux Epoux, si leur union eût été de plus

longue durée. Mais Saint valier fut bien-tôt veuf, & ne pensa plus à se remarier : tant il étoit persuadé qu'il luy seroit impossible de trouver une femme qui approchât du mérite de celle qu'il avoit perdue.

Si la curiosité porte ceux qui lironr cet endroit à s'enquerir pourquoy la conduite de Louis fut si bizairement différente à l'égard de ses filles legitimes & de ses filles naturelles, il est aisé de les satisfaire en les obligeant à prendre garde que sa Majesté n'eut en vuë que l'interêt de ses filles naturelles en les mariant, & qu'au contraire elle ne regarda que son propre interêt en mariant ses filles legitimes. Elle s'imagina qu'il importoit peu qu'elle sacrifiat la Comtesse de Beaujeu & la Duchesse d'Orleans, pourvu que le Duc de Bourbon eût dans sa Maison une Belle-sœur qui le détournât de suivre le party des mécontents lorsqu'il en seroit sollicité avec plus d'ardeur; & que le Duc d'Orleans eût une femme qui luy ôtât la pensée de recouvrer dans l'Italie le Duché de Milan, qui l'auroit rendu presque aussi redoutable à la France, que l'avoient été les derniers Ducs de Bourgogne à cause des Pays-bas. Mais Louis n'apprehendant pas que le Bâtard de Bourbon s'entendît avec les Aragonnois, pour réunir à leur Monarchie les Comtez de Roussillon & de Cerdagne. Que du Buëil changeât de conduite, après s'être signalé par une longue probité qui luy avoit réussi au de-là de ses esperances; & que Saint valier se déclarât pour le

Comte

Comte d'Armagnac, qui avoit succombé dans la meilleure de ses Places, qui étoit celle de Leitour, sa Majesté laissa l'amour paternel qu'elle avoit pour ses filles naturelles agir dans toute son étendue; & imita les fleuves qui reprennent infailliblement leur course ordinaire, quand il n'y a plus de digues qui les détournent, ou les arrêtent.

Il est étonnant que la calomnie ait osé accuser Louis d'avoir eu Charles Huit d'une Maîtresse; & d'avoir obligé la Reine Charlotte de Savoye sa femme à le supposer pour legitime, sur ce qu'elle ne pouvoit élever d'enfans mâles. Mais comme il ne s'en trouve rien dans les Memoires tant soit peu dignes de foy; & qu'd'ailleurs on ne s'avisa point d'en parler dans les guerres civiles que les Ducs d'Orleans & de Bretagne exciterent, & continuerent assez long-temps durant la jeunesse du même Charles, ce que l'on n'auroit pas manqué de faire si la chose eût été tant soit peu vray-semblable, on ne la rapporte icy que pour la traiter de ridicule.

La principale Noblesse & les Courtisans accoutumés à la magnificence & à la familiarité du Roy Charles Sept, avoüerent tous que Louis ne luy ressembloit ny au dedans ny au dehors; c'est-à-dire ny de taille, ny de visage, ny pour le tour d'esprit, ny pour l'entretien, ny pour les actions; & qu'il n'y avoit en luy aucune des qualitez qui servent à former la Majesté Royale; & que l'on avoit admirées dans son Prédecesseur: Que ses gestes étoient languissans: Qu'il avoit la vue basse: Qu'il ne

pouvoit regarder long-temps fixement une même personne : Qu'il avoit la parole traînante : Qu'il agissoit & marchoit de mauvaise grace ; & qu'enfin il étoit si timide , que rien n'étoit capable de luy donner de suffisantes assurances. Que la bassesse de son cœur ne luy avoit jamais permis d'aimer rien de grand ny de beau. Qu'encore que le Roy son pere eût pris tout le soin imaginable de le faire bien instruire , il avoit conservé toute sa vie une secrète aversion pour les Sciences & pour les Arts , quoy qu'il la cachât autant qu'il luy étoit possible. Qu'il ne s'addonnoit qu'à l'Astrologie judiciaire , encore n'étoit-ce que par une vaine curiosité ; & que pour en donner un témoignage qui passât à la postérité , il avoit réduit toute la science de son Fils , & toute l'éducation qu'il vouloit qu'on luy donnât , à cette seule maxime de politique : *Qui ne sçait point dissimuler , ne sçait pas regner.*

Mais on ne sçauroit disconvenir qu'il avoit une antipathie naturelle & un secret mépris pour les marques de la Royauté qui sont les plus éclatantes & qui contribuent davantage à conserver , & même à augmenter le respect des Sujets pour leurs Souverains. Qu'après avoir chassé de sa Maison presque tous les hommes de mérite & de qualité , il se servit de son Tailleur pour Heraut d'armes , de son Barbier pour Ambassadeur , & de son Medecin pour Chancelier. Et de fait il s'abaisa quelquefois jusqu'à s'entretenir avec ses Marmitons ; & à recevoir à sa table des gens , que ses valets

auroient eu peine d'inviter à la leur.

Ceux de ses Sujets dont la pieté étoit solide, avoient mauvaise opinion de la sienne, & la tenoient pour une véritable superstition. Ils avoient remarqué que ses dévotions affectées & ses pèlerinages, n'avoient point eu d'autre but que de tromper ceux qui avoient été assez credules pour s'y fier; & il falloit être bien sérieux pour s'empêcher de rire, en luy voyant un méchant chapeau environné de figures de Saints faites la plupart de plomb, qu'il baisoit à toutes occasions, & sur tout lorsqu'il luy venoit de bonnes ou de fâcheuses nouvelles. Il se mettoit pour cela si promptement à genoux en quelque lieu sale ou incommode qu'il se rencontrât, qu'il donnoit lieu de croire que c'étoit un symptôme de folie qui venoit de le prendre.

Cependant il avoit si peu de confiance en Dieu, que lorsqu'il luy survenoit des affaires d'extraordinaire importance qu'il n'avoit pas prévues, & qu'il désespéroit de terminer à son avantage: au lieu d'avoir recours aux seules voyes autorisées dans la Religion Chrétienne, qui sont celles de la prière, de l'aumône, & du jeûne, il s'adressoit à des diseurs d'aventure, tels qu'étoient alors un Juif de Valence appelé Manassés, Jean Coleman, & quelques autres.

Louis fut mal toute sa vie avec les Officiers des Cours supérieures de son Royaume; & la raison en fut de son côté qu'il étoit si jaloux de sa puissance, qu'il ne pouvoit souffrir qu'ils luy fissent des

remontrances; & néanmoins il n'arrivoit que trop souvent qu'en moins d'un an il les vouloit obliger à verifier des ordonnances directement contraires les unes aux autres, sans prendre garde qu'il y alloit de la reputation de ces illustres Corps de ne se pas contredire; & que s'ils le faisoient, le contrecoup en rejaliroit sur sa Majesté. Le sujet de leur aversion pour elle consistoit en ce qu'ils étoient fortement persuadez que si elle étoit un jour assez paisible pour n'avoir plus rien à craindre au dedans ny au dehors de son Royaume, elle n'épargneroit rien pour les abaisser, quand ce ne seroit que pour montrer qu'elle avoit élevé beaucoup son autorité au dessus de celle de ses Prédecesseurs. Louis renversa la plupart des anciennes Loys de l'Etat; & donna de cette sorte occasion à Burchanan * d'écrire, qu'il avoit exercé la tyrannie en France. Il luy suffisoit quelque-fois de croire qu'un homme fût criminel; & quand il étoit prévenu, il ne pouvoit plus souffrir que l'on observât les formes de la Justice. Il commençoit par l'exécution des prétendus coupables, & il étoit alors secondé par l'instrument de ses cruautés le plus propre qu'il auroit pu choisir. C'étoit le même Tristan grand Prevôt de l'Hôtel dont on a déjà parlé; qui devint si execrable à tous les gens de bien, qu'ils n'osoient le nommer. Cet homme sanguinaire ne se contentoit pas d'obéir quand on luy commandoit d'ôter la vie à ceux qui n'avoient été convaincus d'aucun crime: mais de

* Dans son Histoire d'Écosse.

plus il le faisoit avec une précipitation, qui n'auroit point été excusable dans les personnes les plus barbares. Il arrivoit de là qu'il prenoit quelquefois les innocens pour les coupables ; & qu'afin de reparer la faute qu'il avoit commise en se méprenant, il faisoit qu'il tuât deux personnes pour une.

Lorsque les Prevôts de Louis interrogeoient un Patient , ou le mettoient à la torture, sa Majesté se faisoit un singulier plaisir de les regarder d'un lieu qu'elle avoit fait dresser exprez pour voir commodément sans être vu. * Scissel ajoute que pour peu de séjour que fit Louis dans les Villes ou dans les Châteaux de son Royaume, on les trouvoit environnez de force potences ; & comme si l'on n'eût pas toujours voulu prendre la peine d'en dresser, on appercevoit des pendus aux arbres les plus proches. Si les prisons ordinaires ne suffisoient pas pour contenir ceux que l'on arrêtoit, on les mettoit dans les maisons voisines, & souvent on les entendoit crier de jour & de nuit pour les tourmens qu'on leur faisoit souffrir : encore avec tout cela n'étoient-ils pas les plus malheureux, puisqu'il y en avoit d'autres que l'on jettoit secretement dans la riviere.

Louis ne fut pas si grand homme d'Etat qu'on le publioit durant sa vie , & qu'on l'a voulu faire croire apres sa mort ; & pour peu qu'on l'examine de prez, on sera convaincu qu'il n'étoit habile que dans les petites choses, & que les grandes passoient la portée de son esprit. Il est vray qu'il se démêla fort adroitement de la guerre du Bien Public : mais

* Dans fort
Histoire de
Louis Onze.

il est encore vray que c'étoit luy qui l'avoit excitée. Il s'étoit attiré mal à propos les Princes & les Seigneurs de son Royaume ; & il ne les appaisa que par des infidelitez & des supercheries , qu'il auroit prudemment évitées s'il eût voulu. Il ne tenoit qu'à luy d'être le plus heureux Roy de son siècle , & il s'embarassa sans raison dans un plus grand nombre d'affaires qu'il n'en pouvoit vuidier. Il ne luy falloit que laisser le Royaume dans l'état qu'il étoit à la mort de son Prédecesseur , & il y auroit trouvé son compte en plus d'une maniere : car outre qu'il auroit jouy toute sa vie d'une profonde tranquillité , il étoit assuré que puisque les principaux de ses Sujets ne l'avoient pas voulu servir contre son Pere, ils n'appuyeroient jamais son fils contre luy. Cependant il n'oublia rien de ce qui servoit à troubler son propre repos , & ce fut là presque la seule chose qui luy réussit.

Louis s'étoit d'abord proposé de regner en la maniere de l'Empereur Caligula ; qui ne se soucioit pas d'être aimé pourvu qu'on le craignît , & il en arriva à sa Majesté trois inconveniens. L'un qu'il ne fut jamais aimé sincerement ny constamment : L'autre qu'il jetta ses Ennemis dans le désespoir ; & le dernier qu'il ne fut redevable qu'à la force , de ce qu'il pouvoit obtenir par la seule douceur. Sa maniere de gouverner ne fut approuvée ny par ses Sujets , ny par les Etrangers ; parce qu'il changeoit si souvent de conduite , qu'il donnoit lieu de croire qu'il étoit le moins éclairé ou le plus inconstant des

hommes. Les finesses dont il uſoit étoient trop ſubtiles, & devenoient inutiles par ce ſeul manquement. Il avoit pris une telle habitude à ne négocier que par un grand nombre de circuits, qu'il dédaignoit de conclure les Traitez toutes les fois qu'il y trouvoit trop de facilité. Comme il n'employoit preſque jamais une même perſonne dans deux affaires d'importance, ſes Miniſtres n'avoient point aſſez d'expérience; & la reſolution qu'il avoit priſe de les déſavoüer en cas qu'ils ne le ſerviſſent pas tout-à-fait à ſon gré, luy faiſoit preferer les gens de baſſe naiſſance aux perſonnes de qualité. S'il affectoit de paroître ſin, tous ceux qui traitoient avec luy ſe déſoient des propositions les plus claires qui venoient de luy; & les Suiffes ne voulurent ſigner l'alliance dont il avoit dreſſé les Articles, qu'après les avoir montrez aux plus fameux Jurisconſultes & Politiques de leur temps, pour ſçavoir ſ'il n'y avoit point eu de ſupercherie ou d'équivoque cachée ſous les mots que ſa Majeſté avoit preferer aux autres qui leur étoient ſinonimes.

On ne ſçauroit l'excuser de ce qu'il ſe laiſſa tromper honteuſement en cinq memorables rencontres. La premiere par le Duc de Bretagne, lorsqu'il luy accorda un delay durant lequel ce Prince luy ſouleva la plupart de ſes Sujets. La ſeconde par le Pape Pie Second; qui tira de luy par addreſſe la ſuppreſſion de la Pragmatique, & ne voulut enſuite rien executer de ce qu'il luy avoit promis. La troiſième

par Maximilien d'Autriche; quand il luy rendit par un Traité de Treve des Places si considerables, que sans elles les Flamans n'auroient pu continuer la guerre contre les François. La quatrième par le dernier Duc de Bourgogne, lorsqu'il s'alla mettre entre ses mains dans Peronne, sans avoir pris aucune des precautions necessaires à sa propre seureté; & la dernière par le même Duc de Bourgogne, quand il se laissa mener au Camp devant Liege, qui fut le lieu le plus dangereux où il se trouva de sa vie. Il entendoit mieux à reparer ses fautes & celles d'autrui, qu'à les prevenir; & il luy échappoit quelquefois des paroles inconsiderées, dont il avoit beaucoup de peine à détourner les contrecoups, nonobstant qu'il se vantât qu'il brûleroit son chapeau s'il sçavoit les secrets enfermez dans sa tête. Ses deux principaux Ennemis furent les Ducs de Bourgogne, & de Bretagne, & pourtant il ne vint à bout ny de l'un ny de l'autre. Car le Duc de Bretagne remporta toujourns quelque avantage sur luy, & sa Majesté témoigna de vive voix & par écrit qu'elle le redoutoit. Pour le Duc de Bourgogne, elle ne le vainquit que par les armes des Suisses; & ce qui tourna le plus à son deshonneur, fut qu'elle ne sçut pas profiter de l'avantage que le Duc de Lorraine luy avoit procuré en gagnant la bataille de Nancy.

* D'Is la Chronique de Jean le Maire.

Ceux qui approchoient * de sa Personne, & qu'il honoroit de sa confidence, le connoissant assez pour juger qu'il aimoit mieux oïr dire du mal que du bien,

bien, sur tout des Grands & des Magistrats, luy firent commettre un grand nombre d'injustices & de violences, dont on pourroit remplir des volumes entiers. Ce fut apparemment là ce qui avoit engagé ses Peuples dans un état si proche du désespoir, que s'il eût vécu plus long-temps, il y auroit eu dans la France une generale revolte. La milice n'observoit sous luy aucune des Loix, que le Comte de Dunois luy avoit si sagement prescrites sous le Regne précédent. Elle avoit ôté aux Payfans les chevaux & les bœufs dont ils avoient accoutuméz de labourer la campagne; & les avoient reduits à suppléer eux-mêmes au défaut de ces animaux, en s'attachant le soc de la charruë, & en le traînant, encore faloit-il que ce fût de nuit: Car s'ils l'eussent entrepris en plein jour, ils n'auroient pas évité l'un de ces deux inconveniens; d'être maltraitez par les gens de guerre, ou de tomber entre les mains des Commissaires des Tailles, qui n'auroient pas eu plus de pitié pour eux que les soldats.

Il employa la pluspart des quatre millions sept cent mille livres qu'il exigeoit tous les ans de ses Sujets, à acheter des Espions & des creatures dans les Etats voisins du sien, & dans les Cours de ses principaux Feudataires. La plus grande de ses passions auroit été de corrompre les Gouverneurs des Places, qui appartenoient au dernier Duc de Bourgogne. Mais il luy fut impossible de la satisfaire durant la vie de ce Prince; parce qu'il avoit gagné

l'affection de ses Sujets en un point, qu'aucun d'eux ne le trahit, quoyqu'on luy offrit pour cela des sommes immenses, & d'ailleurs les Bourguignons & les Flamands n'auroient jamais souffert que l'on confiât à des étrangers la garde de leurs forteresses. Ils ne conserverent pas tant de fidélité pour la fille de leur Maître: mais il est constant, & on l'a déjà remarqué plus d'une fois, que ceux d'entre eux qui se laisserent corrompre se vendirent fort cher; & qu'ils coûtèrent d'autant plus à Louis, que les Emissaires qui leur portoient l'argent de sa Majesté, la trompoient de moitié. On opposera peut-être qu'il faudroit excepter de ce nombre Philippe de Comines. Mais il est aisé de répondre que ce Seigneur fut contraint par son propre Maître de le quitter, comme l'on a dit vers la fin du quatrième Livre & que de plus il changea de party & de patrie en honnête homme, puisqu'il ne le fit que pour éviter la mendicité; & qu'aprez en avoir demandé la permission au Duc de Bourgogne, & luy avoir remis les Charges qu'il tenoit de luy.

Les Predecesseurs de Louis n'avoient point levé de Tailles sans le consentement exprez des Etats du Royaume: mais pour luy il crut que cela dérogeoit à la puissance absoluë. Il imposa prez de cinq millions par an sur ses Sujets, sans observer d'autre formalité que celle de témoigner par des écrits signez de sa main, qu'il avoit besoin de cette immense contribution pour survenir aux necessitez de l'Etat. On luy est pourtant redevable de deux Eglises

qu'il bâtit, & d'une troisième qu'il releva. Les deux premières furent celle des Filles de l'*Ave Maria* situées à Paris auprez de S. Paul, & celle de Notre-Dame de Clery, & la dernière fut celle de l'Abbaye de la Victoire auprez de Senlis. Quoy qu'il fût tellement ennemy de la memoire de son Pere, qu'il luy suffisoit de sçavoir que ce Prince eût souhaitté une chose pour ne la pas faire, il executa pourtant la volonté qu'il avoit eüe d'établir un Parlement dans la Ville de Bourdeaux aussi-tôt que la Guienne seroit si bien affermie sous la domination des François, qu'il ne fût plus necessaire d'y entretenir un grand nombre de gens de guerre pour la preserver des surprises des Anglois: ce qui n'étoit point arrivé sous le Regne de Charles Sept.

Louis établit encore un Parlement dans la Ville de Dijon, peu de temps apres que le Duché de Bourgogne luy fut revenu par la mort de Charles le Guerrier. Mais quoy que l'on ne pût disconvenir de l'importance de ces deux Tribunaux dans les Provinces de Guienne & de Bourgogne, on étoit tellement accoutumé à juger peu favorablement des meilleures actions de Louis, que l'on aima mieux croire que la veritable raison qui l'avoit porté à l'établissement des Parlemens de Bourdeaux & de Dijon avoit été celle d'affoiblir d'autant le Parlement de Paris, qui avoit été long-temps seul dans la Monarchie françoise. Il sembla néanmoins que ce fût pour le dédommager en quelque

h ij

maniere du mal qu'il venoit de luy faire , qu'il exempta les Personnes dont il étoit composé d'une Charge de l'Etat ; qui leur étoit d'autant plus rude à supporter, qu'elle les détournoit souvent de rendre la justice aux Sujets de sa Majesté. C'étoit l'Arriere-ban , auquel ils étoient tenus comme les autres Gentils-hommes, à proportion des Fiefs qu'ils possédoient.

Il avoit remarqué durant son séjour à Lyon, que les Genevois s'étoient proposez de rüiner le commerce de cette grande Ville. Pour entendre ce qui suit, il faut présupposer qu'avant que l'Amerique eût été découverte, le principal trafic de l'Europe se faisoit en trois Lieux. Car les marchandises qui venoient des Indes & de Perse étoient premièrement portées à Venise par des Marchands Turcs, Arabes, ou Armeniens, quand les Marchands Vénitiens ne les alloient pas acheter eux-mêmes à Constantinople, à Smirne, au Grand-Caire, ou à Alexandrie. Elles passaient de Venise à Florence ; & c'étoit là qu'on les alteroit souvent, sous pretexte de les raffiner. Enfin on les portoit de Florence à Lyon, où il y avoit alors beaucoup de Marchands Espagnols , Alemands , Anglois , Flamans , & Holandois, & ces Marchands les achetoient pour les envoyer chacun dans sa Contrée. Sur quoy les Genevois persuadéz que s'ils instituient un grand nombre de Foires franches, ils attireroient dans leur Ville le commerce de Lyon en tout, ou du moins en partie , obtinrent pour cela des Lettres patentes

de leur Evêque, & du Duc de Savoye. Mais Louis qui n'aimoit pas que ses voisins s'aggrandissent à ses dépens, devina l'intention des Genevois dez la premiere démarche qu'ils firent pour l'exécuter. Il ſçavoit que Lyon étoit incomparablement mieux ſitué que Geneve; & que les Marchands n'auroient garde de quitter la premiere de ces deux Villes pour demeurer dans la ſeconde, pourvu qu'ils trouvaſſent également leur compte dans l'une & dans l'autre; & ce fut dans cette unique vuë, que ſa Maieſté renverſa le projet des Genevois, en établiffant les quatre Foires de Lyon qui ſubſiſtent encore.

La devotion particuliere de Louis pour la ſainte Vierge, ne conſiſta pas ſeulement dans l'Image qu'il en portoit à ſon chapeau : mais encore dans l'ordonnance qu'il fit qu'à l'avenir on ſonneroit dans chaque Eglife une cloche à l'heure de midy, pour avertir les Peuples de reciter l'*Ave Maria*. Celuy de ſes Prédeceſſeurs qu'il eſtimoit davantage, étoit l'Empereur Charlemagne, quoy qu'il n'affectât de luy reſſembler en quoy que ce fût. Il ne ſe contenta pas de remettre en uſage celles de ſes Ordonnances que l'on avoit diſcontinué d'observer; mais de plus il voulut qu'on le reconnût pour Saint dans toute l'étenduë de ſon Royaume, & il fit transporter ſur l'Autel de la Sainte Chapelle ſa Statue de la grande ſalle du Palais où elle étoit dans ſon rang avec toutes les autres des Roys de France.

La singularité dont il se piqua le plus, fut celle de n'avoir ny Ministre ny Favory, & de porter comme il disoit tout son Conseil dans sa tête. Sur quoy l'on rapporte que Pierre de Brezé grand Sénéchal de Normandie trouvant un jour sa Majesté montée sur un bidet qu'elle avoit preferé aux autres chevaux de son écurie parce qu'il alloit plus doucement qu'eux, dit agreablement que ce bidet tout foible qu'il paroissoit, étoit pourtant la plus forte monture que l'on eût pu trouver, puisqu'il portoit seul le Roy & tout son Conseil.

Ceux de ses domestiques qu'il recompensa le mieux furent Balüe & Joffredy, ausquels il procura la dignité de Cardinal, outre les Benefices dont il eut soin de les faire pourvoir. Il se trouva si bien d'Adam Fumée, nonobstant qu'il eût été Medecin de Charles Sept, qu'il luy donna une des Charges de Maître des Requêtes, qui étoient alors reduites à deux seulement. Il fit second President de la Chambre des Comptes Jacques Cottier son Medecin; & ce Cottier fut le seul homme que sa Majesté apprehendoit de sorte, qu'elle se tenoit sur ses gardes en luy parlant, afin qu'il ne luy échapât rien qui le choquât tant soit peu.

Son inconstance pour tous les autres ne laissa pas d'être blâmée; quoy qu'elle eût eu du fondement en quelques uns d'entre eux, comme en Tristan l'Hermite qu'elle avoit fait nonobstant sa cruauté grand Prevôt de l'Hôtel, grand Pannetier, & Gouverneur de Poitou. Celuy dont les François & les

Etrangers plaignirent davantage la disgrâce , fut Philippe de Morvilliers. Les vœux de tout le monde luy avoient destiné la dignité de Chancelier de France, avant qu'il y fût élevé ; & il l'avoit exercée avec tant d'intégrité , que ses propres ennemis en convenoient. Cependant il plut à Louis de le déposer ; & comme sa Majesté n'en rendit aucune raison , on s'imagina qu'elle n'en avoit point eu. Antoine de Lau Seigneur de Château-neuf étoit des plus considérables de la Guienne pour la Noblesse , & pour le credit. Louis luy étoit redevable de deux grands services. Le premier de ce qu'il avoit beaucoup contribué à retenir la Guienne dans le devoir aprez la mort de son Duc ; & pour empêcher que les mécontents dont le nombre étoit devenu très-grand par la maniere de cette mort , n'appellassent les Anglois , & ne les introduisissent encore une fois dans les Places d'où le Roy Charles Sept avoit eu tant de peine à les chasser. Le second de ce qu'il avoit été la principale cause que le Comte de Beaujeu avoit accablé le party des Armagnacs dans Leizour , en détournant de monter à cheval la Noblesse du Pays qui s'étoit engagée à le renforcer. Cependant Louis n'eut d'égard ny à l'un ny à l'autre ; & de Lau fut observé avec tant d'exactitude dans un de ses Châteaux où il avoit été relegué , que ses Amis n'osoient le visiter , & ne le pouvoient sans peril. Antoine de Croy Comte de Porcian avoit servi d'instrument à Louis, pour broüiller le dernier Duc de Bourgogne avec Philippe le Bon son pere ,

& pour obliger ce vieux Prince à ne point assister son fils dans les pernicioeux desseins qu'il avoit formez contre la France. Il étoit arrivé de là deux effets entierement avantageux à sa Majesté. L'un que les Villes sur la riviere de Somme avoient été recouvrées pour de l'argent. L'autre que la guerre du Bien Public avoit été terminée; le Comte de Charolois s'étant vu dans l'impossibilité de la continuer, apres que Philippe le Bon luy avoit déclaré qu'il ne luy fourniroit plus ny argent ny Troupes. Il sembloit après cela que la Maison des Croys dût être des plus considérées à la Cour de Louis : on y fit neanmoins si peu d'état d'elle aussi-tôt que l'on n'en eut plus de besoin, qu'elle auroit été reduite à se confiner dans une des Terres qu'elle avoit achetées en Picardie, si par deux bonheurs d'autant plus singuliers qu'ils vinrent à point nommé, le Duc de Bourgogne n'eût été tué devant Nancy; & si son unique heritiere n'eût eu autant d'inclination pour les Croys, qu'il avoit eu d'averfion contre eux. Louis avoit donné le Duché de Nemours à Jacques d'Armagnac Comte de la Marche, & il le luy ôta avec la tête. On a déjà remarqué qu'il avoit eu une raison politique d'en user ainsi; & il est bon d'ajouter icy, que sa Majesté leva par cette action de justice le plus horrible scandale qu'il y eût alors dans son Royaume. L'Inceste que ce Duc continuoit depuis vingt ans avec sa propre sœur, étoit connu de tous les François; & les gens de bien s'accordoient avec les moins méchans à murmurer, de ce qu'on le laissoit

laissoit si long-temps impuni. Louïs le fit cesser par le supplice du coupable ; & pourtant on ne luy en eut presque point d'obligation , parce que l'on présupposa que sa Majesté avoit pensé à vanger sa propre querelle, & non pas celle du Public.

On trouva moins étrange les quatre revolutions survenuës à André de Laval , si connu dans l'Histoire sous le nom du Maréchal de Loheac. C'étoit un excellent Officier de guerre , qui avoit trouvé le secret de faire observer aux soldats François la discipline militaire avec une extrême exactitude ; & toutefois de gagner leur affection en un point , qu'il n'y en avoit pas un d'entre eux qui n'eût été ravi d'exposer sa vie pour luy. Louïs le fit deux fois Maréchal de France , & le déposa autant de fois , sans luy donner aucune autre chose en échange , & mêmes sans témoigner qu'il étoit content des services qu'il luy avoit rendus. Loheac le souffrit avec une indifférence qui passa pour insensibilité dans les esprits des Courtisans ; & qui produisit en eux un si bizarre effet , qu'ils ne crurent pas devoir prendre plus de part que luy dans ses aventures ; & que comme il ne témoignoit ny douleur quand on le disgracioit , ny joye quand il rentroit dans la faveur , ils ne se tenoient pas non plus obligez ny de s'en rejouir ny de s'en plaindre.

Jean Comte de Dunois Bâtard d'Orleans s'étoit accommodé, comme l'on a déjà dit, avec Louïs ; sur l'esperance que sa Majesté luy avoit donnée de le mettre à la tête d'une armée de vingt mille hom-

mes , pour recouvrer le Duché de Milan sur les Sforces qui l'avoient usurpé ; & Louïs qui ne vouloit pas tenir sa parole , avoit inutilement employé les promesses & les menaces pour détourner le Comte de Dunois de l'exécution de ce dessein. Ce Comte étoit demeuré inflexible , parce qu'il aimoit le Duc d'Orleans son frere aîné préféablement à ses propres interêts ; & Louis l'en avoit disgracié , & relegué dans sa maison de Châteaudun. Le ressentiment de sa Majesté n'en seroit pas demeuré là , si elle eût cru pouvoir impunément se vanger : mais le Comte de Dunois étoit fort riche. Il avoit plus d'armis en France que tous les autres Princes , sans en excepter les Ducs de Bourgogne & de Bretagne : Le Royaume luy étoit redevable du recouvrement de la Normandie & de la Guienne ; & il n'étoit pas vray-semblable que ceux qui l'avoient secondé dans ces deux conquêtes , & qui tiroient leur principale gloire d'y avoir travaillé souz ses ordres , endurassent qu'on le persecutât , & la seule considération de ce grand Capitaine auroit infailliblement ralumé la guerre civile. Louïs qui l'apprehendoit sur toute autre chose , s'abstint de le pousser à bout ; & le Comte de Dunois durant son éloignement de la Cour eut la consolation de voir que les Anglois ausquels il avoit ôté tout ce qu'ils tenoient en France , excepté Calais & Guynes , eurent tant d'admiration pour sa vertu quelque prejudiciable qu'elle leur eût été , que dans un differend qui leur survint avec Louïs Onze , ils ne dédaignerent , ny de se soumettre

à l'arbitrage du Comte de Dunois, ny d'executer de bonne foy la Sentence * qu'il prononça là-dessus.

* Elle est dans
les Archives
de Château-
dun.

Louïs avoit tiré de la Bretagne Pierre de Rohan Seigneur de Gié, & luy avoit donné le Bâton de Maréchal de France; par la seule raison d'Etat qui luy avoit persuadé qu'il affoibliroit beaucoup le Duc de Bretagne son Ennemy, en gagnant les Cadets des principales Maisons de son Duché; & depuis les qualitez personnelles de Gié pour la Cour & pour les Armes, avoient obligé sa Majesté de le considerer comme celuy des Courtisans qui seroit le plus propre à commander le grand nombre de Troupes qu'elle avoit alors sur pied, supposé que des Cordes & le Bâtard de Bourbon vinssent à luy manquer. Gié s'étoit comporté dans sa faveur avec tant de moderation, qu'il ne luy étoit échappé aucune action indigne de luy; & ceux qui examinoient sa conduite attendoient avec quelque sorte d'impatience de voir s'il seroit le même dans l'adversité, qu'il avoit été dans la prosperité. Leur curiosité ne fut de long-temps satisfaite, mais enfin elle le fut. Gié fut disgracié pour avoir rendu à la France un des plus grands services qu'elle eût encore reçu, & qu'elle recevra peutêtre jamais d'un homme qui n'étoit pas immédiatement son Sujet; & pendant que l'on travailloit à son procez, & que l'on employoit toutes les ruses de la chicanne pour le convaincre de quelque crime imaginaire au défaut des veritables, il se retira dans sa delicieuse maison du Verger en Anjou avec tant de confiance en sa probité,

qu'il ne s'abstint d'aucun des divertissemens honnêtes que la campagne donne aux personnes de qualité, lorsqu'elles ne sont ny tourmentées de l'ambition, ny inquiétées de la crainte de l'avenir. La devise qu'il prit alors, fut un chapeau à grands bords avec ces mots, *A bonne heure nous prit la pluie* : comme s'il eût voulu dire qu'il ne s'attristoit pas tant de ce qu'il endureoit, qu'il se rejoüissoit de ce qu'on ne le faisoit pas souffrir davantage, & que l'on donnoit des bornes à sa persécution. Il seroit difficile de déviner l'origine du conte que l'on fait de luy & de la fable qu'on luy attribue durant sa disgrâce. On prétend qu'il n'avoit que deux filles qui devoient heriter des grands biens qu'il avoit acquis. Qu'il ne vouloit pas que ces biens sortissent de la Maison de Rohan ; & qu'il apprehendoit pourtant que cela n'arrivât, si ses filles n'étoient mariées de son vivant. Qu'il les fit épouser aux deux fils de son frere, avec cette précaution néanmoins, qu'il donna la cadette à l'aîné, & l'aînée au cadet. Que ceux qui s'en étonnèrent ne sçavoient pas que le dessein de Gié étoit d'établir dans la Maison de Rohan deux branches qui fussent également puissantes ; & qu'il l'exécutoit en disposant de ses filles de sorte, que l'aînée à qui les coutumes des lieux attribuoient ses plus belles Terres, épousoit le cadet de ses neveux que la coutume de Bretagne frustrait de la plupart des biens de son Pere en faveur de l'aîné que sa seconde fille épousoit. Au lieu que si la premiere de ses filles eût été mariée avec l'aîné de ses neveux,

& la seconde au cadet, il n'y auroit eu dans la maison de Rohan qu'une branche à son aise, & l'autre se seroit trouvée reduite à ne pouvoir subsister par elle-même. Mais cette prétendue disposition de Gié est tout-à-fait chimerique, puisque ce Maréchal eut plusieurs fils, & que ces fils ont continué la Maison de Rohan.

Louïs qui avoit sçu toute sa vie l'art de dissimuler, ne put le mettre en usage dans l'occasion qu'il en avoit le plus de besoin. La mort de son Pere luy causa une joye trop grande pour être entièrement renfermée au dedans de luy-même, & il en donna des marques qui ne firent que trop apprehender le gouvernement d'un Fils si dénaturé. Il récompensa celui qui luy en avoit apporté la premiere nouvelle au delà de ce qu'il attendoit de sa liberalité. Il ne porta le deuil qu'une seule matinée, & on le vit vêtu de blanc & d'incarnat l'après-dînée du même jour qu'il l'avoit pris. Il contraignit mêmes les Courtisans qui s'étoient hâtez de le venir joindre à Guenep, de suivre son exemple, puisqu'il ne leur permit de se presenter devant luy qu'avec des habits de couleur semblable aux siennes.

Mais sa joye étoit trop criminelle pour ne pas souffrir de traverses; & il n'y avoit pas encore vingt-quatre heures qu'on l'avoit salué en qualité de Roy, qu'il craignit de ne pas monter sur le Trône, & à dire le vrai sa peur n'étoit pas sans fondement. Il reste encore des Memoires de ce temps-là; qui portent que Charles Sept prévoyant le malheur dont la

France seroit accablée si son Fils aîné regnoit, avoit pensé à mettre la Couronne sur la tête du Duc de Berry son cadet ; & il en seroit peut-être venu à bout , s'il n'y eût rencontré deux obstacles qu'il ne put surmonter.

Le premier fut qu'encore que les Grands du royaume haïssent universellement le Dauphin , ils avoient pourtant de l'estime pour luy ; & au contraire quoy qu'ils aimassent tous le Duc de Berry, ils avoient aussi tous du mépris pour sa personne. Cependant une des maximes les plus infaillibles de la Politique est que quand il s'agit de regner, il est incomparablement moins dangereux d'être hay que d'être méprisé.

Le second obstacle consistoit en ce que la France avoit alors besoin d'un homme de trente-sept ans comme étoit le Dauphin , & non pas d'un garçon de quinze ans comme le Duc de Berry. Le Roy Charles Sept avoit bien ôté les occasions prochaines des guerres civiles , & des étrangères tout ensemble, en chassant les Anglois des Provinces qu'ils avoient prises sur ses Prédecesseurs & sur luy , excepté Calais & Guines ; mais il en restoit une occasion éloignée qui se tiroit de la liaison entre les Roys d'Angleterre & les Ducs de Bourgogne. Les Princes & les Seigneurs François avoient remarqué que les Anglois n'avoient passé la Mer , que lorsque les Bourguignons les avoient appellez ; & que les mêmes Anglois n'avoient été renvoyez dans leur Isle, que lorsque Philippe le Bon par une politique toute contraire à celle de Philippe le Hardy son Ayeul & de Jean-sans-peur

son Pere, s'étoit accommodé avec Charles Sept. Ce Prince étoit âgé de prez de soixante-dix ans; & l'attachement aux Dames qu'il avoit eu toute sa vie, donnoit lieu de croire qu'il mourroit bien-tôt. Il n'avoit qu'un fils, & ce fils ne luy ressembloit en rien. Il s'étoit souvent expliqué que quand il auroit recueilli la succession de son Pere, les François n'auroient point de plus grand Ennemy que luy. Deplus le Roy d'Angleterre qui vivoit alors, ne demandoit pas mieux que d'être rappelé dans la Normandie; parce qu'il étoit assuré que tant qu'il y feroit la guerre, ses Sujets ne se revolteroient point contre luy; & le pretexte qu'il auroit de l'y continuer seroit d'autant plus plausible, qu'il n'auroit à faire qu'à un Roy de quinze ans; qui n'auroit ny assez de credit ny assez d'experience pour se défendre long-temps contre les Bourguignons, & les Anglois unis, qui avoient jeté son Pere & son Ayeul beaucoup plus avancez en âge dans d'étranges extremitez. Ainsi la raison & l'interêt l'emportant dans l'esprit des Princes & des Grands du Royaume sur l'inclination & sur la prévoyance de l'avenir, la loy Salique avoit été maintenue, & le Dauphin conservé dans son droit; quoy qu'il n'y eût personne qui ne s'attendît d'être malheureux sous le Regne de ce Prince, & qui ne se promît au contraire d'être heureux sous le Regne du Duc de Berry.

Le Duc de Bourgogne & le Comte de Charolois son fils, dans les États desquels Louis avoit passé six ans entiers, se piquerent d'une magnificence qui

n'étoit pas de saison. Ils supposèrent qu'il ne s'étoit point encore présenté, & qu'il ne s'offriroit peut-être jamais une si belle occasion d'exposer leur puissance aux yeux de toute l'Europe, que celle d'alors, dans laquelle il s'agissoit de conduire Louïs à Rheims, & de l'y faire couronner. Ils vuiderent la meilleure partie de leur Tresor. Ils sollicitèrent leurs vassaux & leurs amis de s'équiper le plus magnifiquement, & de se faire accompagner par le plus grand nombre de gens bien faits qu'il leur seroit possible, pour les venir joindre; & ils prirent de si justes mesures, qu'ils auroient eu cent mille chevaux, si on les eût laissé faire. Mais encore que Louïs fût ravi que le Duc & le Prince de Bourgogne se chargeassent à contre temps d'une dépense inutile, parce qu'ils en seroient d'autant moins en état de retenir les Villes sur la riviere de Somme qu'il prétendoit tirer de leurs mains en payant les quatre cent mille écus pour lesquels elles avoient été engagées, sa Majesté néanmoins apprehenda davantage qu'il ne prît envie à ces deux Princes de conquérir la Champagne, lorsqu'ils se trouveroient avec cent mille chevaux dans la Ville Capitale de cette Province.

Ainsi la crainte l'emporta sur le desir; & Louïs n'eut pas plutôt découvert l'intention du Duc & du Prince de Bourgogne par leurs grands préparatifs, qu'après les avoir remerciés des honneurs extraordinaires dont ils prétendoient le combler, il leur representa qu'il ne pouvoit aller à Rhëims trop

trop bien accompagné sans commettre deux fautes irreparables. L'une en donnant de la jalousie au Duc de Lorraine, à l'Empereur, aux neuf Cercles de l'Empire, & à tous les Princes d'Alemagne, qui s'imagineroient qu'un si grand équipage n'auroit été dressé que pour attenter à leur liberté. L'autre en fournissant aux François qui s'étoient déclarez contre sa Majesté pendant qu'elle avoit eu le malheur d'être mal avec son Pere le pretexte de dire, qu'elle venoit pour les punir de leur trop de fidelité. Louis ajouta que quatre mille chevaux luy suffiroient; & s'expliqua là dessus en des termes, qui tous civils qu'ils étoient ne laissoient pas d'avoir tant de force, que le Duc & le Prince de Bourgogne furent obligez de reduire leur train au nombre qu'il leur avoit marqué.

La dépense que fit la ville de Rheims pour son couronnement fut si grande, que les Bourgeois pour s'en dédommager en quelque maniere prirent Louis lorsqu'il fut sur le point de retourner à Paris, qu'il leur remit pour quelques années ce qu'ils avoient accoutumé de luy payer. Sa Majesté l'accorda de bonne grace, mais six mois ne se passerent pas sans qu'elle s'en repentît. Elle ordonna à ses Officiers de lever les Impôts ordinaires dans Rheims, & il y a des Memoires qui ajoutent qu'elle y en mit d'extraordinaires. Les Bourgeois de Rheims irrités qu'on leur manquât si-tôt de parole, se souleverent; & ne rentrerent dans leur devoir, qu'après s'être remis dans la franchise qui leur avoit été

accordée: mais sa Majesté les traita avec autant de severité, que s'ils ne se fussent pas mis en frais à son occasion. Elle introduisit insensiblement dans leur Ville des soldats déguisez en Payfans; qui s'en étant rendus les maîtres punirent les seditieux, & firent entierement executer les ordres de la Cour.

Louis traita dix ans aprez plus favorablement la Ville Capitale de son Royaume. Il la divisa en quartiers, & chaque quartier en dixaines, lesquelles avoient leurs Enseignes & leurs Capitaines. Les Nobles & les Ecclesiastiques n'eurent pas plus de privilege que les Marchands, lorsqu'il seroit question de prendre les armes, ou de faire la garde aux portes ou sur les murailles; & sa Majesté crut que comme toutes les conditions se trouvoient également interessées dans la sureté publique, elles y devoient également contribuer. Le nombre des Parisiens avoit été fort diminué par une peste, qui en avoit emporté jusqu'à quatre vingt mille; & ce fut pour le remplir que Louis par ses Lettres patentes invita toutes sortes de personnes à venir demeurer dans Paris, en leur accordant l'abolition de tous les crimes qu'ils auroient commis, excepté ceux de leze Majesté divine ou humaine, & en les exemptant d'être recherchez pour toutes les dettes qu'ils pourroient avoir contractées jusqu'au jour qu'ils auroient commencé d'habiter Paris. Ainsi les Bourgeois que la guerre du Bien Public avoit obligez de sortir de la Ville Capitale, & à choisir leur

sejour en d'autres lieux, y retournerent. Les débiteurs que leurs cranciers avoient contrains de quitter leurs Provinces: Les criminels qui y avoient été condamnez par contumace; & sur tout un grand nombre de voleurs qui pilloient la France depuis dix ans, à cause de la facilité qu'ils avoient eue de se sauver dans les Etats des Ducs de Bourgogne & de Bretagne lorsqu'ils avoient commis des crimes en France, & reciproquement de se refugier dans les Etats du Roy lorsqu'ils avoient tué ou volé dans les Etats ennemis de sa Majesté, n'eurent pas plutôt sçu qu'elle leur offroit un azile, qu'ils y accoururent. On fut étrangement surpris de voir que dans une montre generale qui se fit de la Bourgeoisie de Paris peu de temps aprez que les Lettres patentes de sa Majesté avoient été publiées par tout le Royaume, il se trouva plus de quatre vingt mille hommes en armes, dont il y en avoit trente mille armez à blanc sous soixante dix-sept Enseignes des Métiers, sans compter celles du Parlement, de la Chambre des Comptes, des Generaux des Aydes, du Baillage, & de l'Hôtel de Ville.

Quand Louis abolit la Pragmatique Sanction, ce fut sur la promesse authentique que le Pape Pie Second luy avoit faite qu'il resideroit en France un Legat de sa Sainteté qui donneroit les Provisions des Benefices, sans qu'il fût necessaire de recourir à Rome, ny d'y envoyer de l'argent: mais aprez que Pie eut obtenu ce qu'il prétendoit, il ne

* Cette Lettre est entre celles d'Eneas Silvius, de l'impression de Bâle.

se mit plus en peine d'exécuter la condition sous laquelle sa Majesté s'étoit relâchée. Il crut en être quitte pour une lettre de compliment * remplie de louanges; qui ne convenoient ny à celuy qui l'écrivoit, ny à celuy à qui elle étoit écrite. Le Pape cajoloit Louïs sur des vertus que l'on ne s'étoit point avisé jusques là de luy attribuer: comme étoient son humilité chrétienne, la solidité & le tour agreable de son esprit, la sincerité de sa conduite, & l'ascendant qu'il avoit pris sur son Parlement, & sur l'Université de Paris.

Henry Six Roy d'Angleterre avoit épousé Marguerite d'Anjou fille du Roy René, & par conséquent cousine germaine de Louis. Edouard Chef de la Maison d'Yorc s'étoit revolté contre Henry; & l'avoit réduit à de telles extremitez, qu'il fut contraint d'implorer le secours de la France. Louïs apprehendoit trop la Maison d'Anjou pour le refuser: mais il ne l'accorda qu'à sa maniere; & en donnant lieu de soupçonner que d'un côté il ne vouloit pas empêcher que le Roy d'Angleterre ne perît, & d'un autre côté il prétendoit se vanger de celuy qui commanderoit les Troupes Françaises destinées à passer en Angleterre. Le Seigneur de Varenne grand Sénéchal de Normandie avoit été si fidele au Roy Charles Sept son Maître, que Louis encore Dauphin n'avoit pu le gagner ny par promesses ny par menaces. C'étoit là, disoit-on, un crime irremissible à l'égard de ce Prince; qui pour punir Varenne d'une conduite qui auroit

merité récompense sous un autre Règne que celui où il avoit le malheur de vivre , le mit à la tête de deux mille vieux foldats seulement , & l'envoya en Angleterre. La Cour de Louis & celle d'Edouïard étoient également persuadées que Varenne succomberoit dans la commission qu'il avoit acceptée : mais les habiles gens se tirent des affaires les plus fâcheuses , lorsque leurs crimes n'ont pas obligé la Providence divine à leur ôter le jugement. Varenne en abordant dans l'Angleterre , apprit que les affaires de Henry étoient presque déespérées , & ne laissa pas de faire une puissante diversion en faveur de sa Majesté Angloise. Il fit vivre ses Troupes aux dépens des Provinces déclarées pour les Rebelles : Il prit sur eux des Places importantes : Il les conserva prez de deux ans ; & quand il sçut que Henry avoit perdu la bataille d'Exham , & qu'il y étoit demeuré prisonnier , il prit de si justes mesures , & campa toujours si avantageusement , qu'encore qu'il eût l'armée victorieuse sur les bras , il fit sa retraite sans perdre plus de la dixième partie de ses gens de guerre , & se rembarqua avec le reste qu'il ramena en France.

Louis manqua de reconnoissance à l'égard de ses Sujets dans une rencontre ; où les autres Souverains , qui d'ailleurs ont été les plus ingrats , s'étoient piqués de rendre avec usure bienfait pour bienfait. Il s'agissoit de recouvrer les Villes sur la Somme , que le malheur du temps avoit obligé son Prédecesseur d'engager. Si sa Majesté eût manqué de le fai-

re pendant la vie de Philippe le Bon Duc de Bourgogne, il luy auroit été impossible de les tirer des mains du Comte de Charolois ; & ce Prince n'ayant qu'une fille, elle les auroit portées dans la Maison où elle seroit entrée. En ce cas Paris n'auroit plus été la Ville Capitale du Royaume , puisqu'elle en seroit devenue frontière du côté des Pays-bas ; & les Roys de France n'y trouvant plus la sûreté nécessaire pour leur ordinaire séjour , auroient été contraints d'en choisir une de-là la Loire, afin de mettre cette riviere entre eux & leurs voisins , & de se garantir par-là de leurs insultes. S'ils eussent demeuré de-là la Loire , ils auroient couru risque de perdre ce qu'ils tenoient au de-là ; & les occasions frequentes qui se seroient offertes aux Anglois de recouvrer la Normandie , & aux Flamans de s'accommoder de la Champagne , eussent invité les uns & les autres à s'en saisir.

Le seul moyen de prévenir ces maux, consistoit à trouver promptement quatre cent mille vieux écus d'or de soixante quatre au marc , & à les compter à Philippe le Bon. Mais Louis n'avoit point d'argent , & n'étoit point assez aimé pour esperer qu'on luy prêtât une si grande somme. Cependant ses Sujets n'eurent pas plutôt appris qu'il avoit intention de recouvrer les Villes sur la Somme, que toutes les bourses des plus accommodez d'entre eux luy furent ouvertes ; quoy qu'il n'y en eût pas un qui ne doutât au moins d'être remboursé, s'il n'étoit tout-à-fait persuadé de ne le pas être. Le zele

des François pour leur Roy & pour leur patrie alla si loin , qu'ils fournirent à sa Majesté douze cent mille vieux écus d'or , au lieu des quatre cent mille dont elle avoit seulement besoin , sur ce qu'ils prévirent que le Comte de Charolois & les Flamans feroient tous leurs efforts pour disposer Philippe le Bon à retenir les Villes dont il étoit question. Que ce vieux Prince de qui le grand âge avoit affoibli l'esprit , se laisseroit peut-être fléchir ; & qu'en ce cas Louis n'auroit point d'autre party à prendre, que de gagner à force d'argent les Conseillers d'Etat du même Philippe: ce qui coûteroit deux fois autant que le rachapt. Neanmoins Louis au lieu de diminuer aprez le succez de cette action les nouvelles charges qu'il avoit mises sur le Peuple , les augmenta , & n'eut aucun égard aux remontrances qu'on luy fit là-dessus.

Louis avoit mécontenté la Bourgeoisie de Tournay , en offrant au Duc de Bourgogne d'échanger cette Ville contre celle d'Arras , & il n'avoit tenu qu'à ce Duc , que la chose n'eût été exécutée. Ceux de Tournay en avoient été d'autant plus choquez , qu'ils étoient demeurez inviolablement attachez aux Roys de France , quoy qu'ils fussent au milieu des Etats de Bourgogne ; & que les Roys de France n'y eussent point entretenu de garnison , & n'eussent fait aucune dépense pour se les conserver. Cette fidélité étoit sans exemple dans les derniers siècles : Louis l'avoit négligée ; & pourtant lorsqu'il luy prit envie de faire son entrée dans Tournay ,

les Bourgeois l'y reçurent^a aussi magnifiquement que s'ils eussent eu tous les sujets imaginables de se louer de luy; & il sortit au devant de sa Majesté trois mille Habitans, qui portoient chacun une fleur de lys en broderie au droit du cœur.

Louis ne mesura pas toujours sa puissance aux ordres qu'il donnoit; & ne prit pas garde s'il avoit de quoy se faire obéir, quand sa passion ou ses intérêts particuliers l'engageoient à commander. On a vu les raisons qui le portoient à favoriser la Maison de Lancastre contre celle d'York, & l'on doit icy dire en sa faveur qu'elles étoient justes. Mais on ne sçauroit l'excuser de ce qu'il traita sur ce sujet Philippe le Bon Duc de Bourgogne & le Comte de Charolois son fils avec autant de hauteur, que s'ils eussent été ses domestiques, ou de simples Gouverneurs de ses Provinces. Il leur envoya défendre d'appuyer en quelque maniere que ce fût la Maison d'York contre celle de Lancastre, & les Memoires du temps ne marquent pas si cette défense fut de vive voix ou par écrit: mais ils conviennent qu'on la fit d'une maniere si brusque, qu'elle offensa également le Pere & le fils. Le Pere aimoit la Maison d'York, & le Fils au contraire avoit de l'attachement pour celle de Lancastre: mais ny l'un ny l'autre ne trouverent bon que Louis ne mît point de distinction entre eux & ses autres Feudataires. Car encore qu'ils relevassent de la France pour le Duché de Bourgogne, pour la Flandre, pour l'Artois, & pour le Charolois, ils avoient néanmoins un plus grand

grand nombre d'autres Etats, dont ils étoient Souverains indépendans ; & ils pouvoient tirer de ces Etats des Troupes & de l'argent pour les envoyer à leurs Amis, sans que le Roy de France eût droit d'y trouver à redire.

Louis ne viola jamais le serment qu'il avoit accoutumé de faire, qui étoit celui de *Pâques-Dieu* : mais on ajoute qu'il usa de ce serment dans une rencontre où il devoit s'en abstenir. Quand sa Majesté envoya des gens de guerre pour recevoir le Connétable de Saint Pol que le Duc de Bourgogne avoit promis de luy livrer, elle jura Pâques-Dieu qu'elle le feroit mourir, quoy qu'il en pût arriver. Et de fait l'Amiral de France qui le mit entre les mains des Commissaires destinez à luy faire son procez, les sollicita de le juger au plûtôt, & à la rigueur, en des termes qui ne signifioient que trop que Louis recevroit un extrême plaisir en apprenant que le Connétable auroit été condamné à perdre la tête. Cela donna lieu de croire que les trois semaines qui furent employées à ce procez, n'avoient pas suffi pour observer à l'égard du coupable toute l'exacritude qui auroit été nécessaire : Que les poursuites en furent trop précipitées, & qu'il y eut dans les Commissaires plus de prévention que de justice.

Il y eut des Courtisans qui se proposerent d'abord d'obtenir sa confiscation, & ne cessèrent ensuite de représenter au Roy qu'il ne seroit jamais en repos durant la vie du Connétable ; & dez le lendemain de son execution Georges de la Trimouille Seigneur de Craon eut le Comté de Ligny en Barrois, & Charles d'Am-

* Jacques Mercier en sa chronique de Flandre.

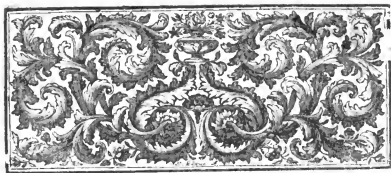
boisé Seigneur de Chaumont & Gouverneur de Champagne fut gratifié du Comté de Brienne. Dauriole Chancelier de France ne laissa pas de se trouver à la tête de ses Juges, quoy qu'il fût son ennemy déclaré. Les accusations contenuës dans le procez que l'on fit au Connétable, furent qu'il s'étoit entendu * avec le Duc de Bourgogne, pour luy remettre le Roy Louïs Onze entre les mains : Qu'il avoit essayé de se rendre maître d'Amiens, d'Abbeville, & de Peronne, & qu'il avoit empoisonné sa seconde femme ; & il se purga si nettement de ces trois crimes, que ceux qui les luy avoient reprochez passerent pour des calomniateurs. Il demeura d'accord d'avoir conseillé au Duc de Guienne frere unique du Roy de ne point épouser l'heritiere de Castille, & de luy préférer celle de Bourgogne : mais il ajouta qu'il n'avoit pu faire autrement en bonne conscience, & il découvrit là-dessus un secret que la reputation du Roy l'obligeoit à cacher. Il dit qu'il s'étoit trouvé dans le Conseil de sa Majesté, lorsque les Ambassadeurs du Roy de Castille la pressoient d'envoyer le Duc de Guienne épouser leur Princesse ; & qu'il y avoit été resolu que si ce Prince sortoit du Royaume, on le dépouilleroit aussi-tôt de son appannage. Il soutint encore devant ses Commissaires que le Roy avoit fait empoisonner le même Duc de Guienne, & il avoua d'avoir seul empêché que sa Majesté ne se fâisît de la personne du Duc de Calabre. Mais il ajouta que cela n'avoit prolongé la vie de ce Duc que de quelques années ; parce que le Roy luy avoit fait depuis donner en Catalogne le poison dont il mourut, apres'y avoir remporté deux signalées victoires.

Comme le Connétable de Saint Pol étoit des plus habiles de son temps, il usa de tant de chicanes pour allonger son procez, que la plupart de ses Juges étoient d'avis de ne le pas condamner avant qu'il eût été plus amplement informé des faits dont on le chargeoit : mais le Procureur du Roy les avertit qu'ils prissent bien garde à ce qu'ils vouloient faire. Que le Connétable devoit mourir : Qu'on l'avoit ainsi résolu dans le Conseil du Roy : Que s'ils ne le condamnoient promptement, ils attireroient sur eux la haine irreconciliable de sa Majesté, & se perdroient eux-mêmes sans ressource avec leur posterité. Ce qu'il y eut de plus bizarre dans la sentence de mort qu'on luy prononça, fut que la guerre du Bien Public en fit un des principaux articles; quoy que le Connétable eût non seulement été compris dans la paix generale qui s'en étoit ensuivie, mais que de plus on luy en eût donné pour recompense la premiere dignité du Royaume.

La conduite de Louïs dans le procez de Jacques d'Armagnac Duc de Nemours, fut tout-à-fait différente de celle qu'il avoit tenuë à l'égard du Connétable; & l'on n'en sçauroit dire de meilleure raison, sinon que sa Majesté se corrigea dans le second de ces fameux procez des fautes qu'elle avoit commises dans le premier; ou qu'ayant plus de preuves qu'il ne luy en falloit pour perdre le Duc de Nemours, elle permit que l'on y gardât toutes les formalitez de la Justice. Le procez de ce Duc dura plus d'un an, c'est-à-dire depuis le mois de Mars mil quatre cent soixante-seize qu'il fut arrêté, jusqu'au quatre du mois d'Août mil quatre cent soixante dix-sept qu'il

fut jugé. De plus il y avoit eu le dix-sept de Janvier mil quatre cent soixante-neuf un accommodement dans toutes les formes entre sa Majesté & le Duc de Nemours, dont le principal article étoit que ce Duc avoit renoncé aux droits de son Duché & de sa Pairie; & consenti qu'on le jugeât comme une personne privée, en cas qu'il se trouvât à l'avenir coupable d'aucune désobéissance à l'égard du Roy. Ce cas étoit arrivé, & le Duc de Nemours avoit publiquement commis le crime de felonie. Il avoit été pris les armes à la main contre sa Majesté; & ses parens l'avoient jugé si peu digne de grace, qu'ils n'avoient osé solliciter pour luy. Cependant le Roy voulut bien se relâcher en ce qui regardoit la maniere de juger le coupable; & quoy qu'il n'y eût eu rien à redire si sa Majesté luy eût donné des Commissaires, elle assembla tout exprès sa Cour garnie de Pairs dans la Ville de Noyon, & elle laissa aux Juges prendre tout le temps dont ils crurent avoir besoin pour mieux examiner l'affaire.

Fin du dixieme Livre.



COMPARAISON
DU ROY
LOUIS ONZE
AVEC LE ROY
FERDINAND,
Surnommé
LE CATHOLIQUE.



E paralelle que j'avois fait à la fin
de mon Histoire de François Pre-
mier entre ce Prince & l'Empereur
Charles-Quint a été si favorable-
ment reçu, que j'ay succombé à la
démangeaison d'en faire un autre
du Roy Louis Onze avec Ferdinand le Catholi-

que Roy d'Arragon de son Chef, & de Castille à cause de la Reine Isabelle sa femme. Ce n'est pas que je ne sçusse bien qu'il est tres-difficile de réussir deux fois en de semblables matieres ; & que quelque habile que fût du temps de nos Peres Simon Goulard de Senlis Ministre de Geneve, & quelque soin qu'il eût pris d'ajouter au Plutarque François les comparaisons qui manquent dans le Grec, il n'y en a pourtant qu'une de bonne, qui est celle d'Alexandre le Grand avec Jules Cesar. Mais deux raisons m'ont disposé à hazarder si je ne serois pas plus heureux que Goulard ; l'une qu'il y a eu autant de ressemblance entre Louïs & Ferdinand, qu'il y en avoit entré François Premier & Charles-Quint ; & l'autre que les faits sur lesquels je pretens appuyer ce parallele, sont plus singuliers & plus curieux que ceux que j'ay mis à la fin de mon Histoire de François Premier.

Je commence par la naissance de Louïs Onze, & tous les Auteurs conviennent qu'il n'y avoit rien à redire à ceux qui lui donnerent la vie. Le Roy Charles Sept son Pere fut un des meilleurs Princes qui regnerent jamais : Il avoit esté sur le point de perdre sa Couronne ; & il l'avoit conservée plus par la valeur & par la fidelité de ses Sujets, que par sa propre vertu. Cependant il estoit si fort aimé de ses Peuples, que rien n'auroit manqué à la felicité des dernieres années de son Regne, s'il n'eût point été pere de Louis Onze. Marie d'Anjou mere du même Louis étoit une Princeesse si accomplie pour ce

qui regardoit l'esprit & la vertu, qu'encore que la satire fût alors tellement en vogue, principalement à l'égard des personnes du premier rang, qu'il étoit presque impossible de l'éviter, il ne s'en trouve néanmoins aucune contre Marie d'Anjou : ce qui montre qu'elle étoit exempte non seulement des défauts de la Cour de Charles Sept, mais encore du soupçon qu'elle y eût part.

Ferdinand au contraire étoit fils d'un Roy & d'une Reine, qui sont en abomination dans l'Histoire d'Espagne. Le Roy Jean d'Arragon son pere avoit été marié en premières nœces avec l'héritière de Navarre, dont il avoit un fils & deux filles. Il ne voulut pas rendre la Couronne de Navarre à ce fils, quoy qu'il eût quarante ans passés ; & s'il est vrai qu'il n'eut point de part dans le poison qu'on lui donna, on ne sauroit l'excuser de n'en avoir fait aucune recherche. L'aînée de ses filles avoit été mariée avec le Roy de Castille, qui la repudia sans que son pere s'en formalisât. Quand elle fut retournée auprez de lui, il la livra à Gaston de Foix mary de sa sœur puînée. Gaston l'enferma dans un Château, & s'éleva par cette méchanceté sur le Trône de Navarre.

La Mere de Ferdinand fut encore pire que son Pere. Elle étoit fille & sœur de deux Connétables de Castille, & s'appelloit Jeanne Henriquez. Elle n'eut pas plutôt eu du Roy Jean d'Arragon le Prince Ferdinand, qu'elle résolut de perdre Charles Prince de Viane fils du premier lit de son mary, par la seule

raison qu'il devoit recueillir seul toute la succession de son Pere. Elle le mit mal à la Cour : Elle le contraignit de s'enfuir : Elle obligea son mary à luy faire la guerre : Elle le chassa de l'Arragon & de la Navarre ; & ne le fit rappeler que pour luy donner un poison lent , dont il mourut après quarante jours de langueur.

Louis fut mauvais fils, puisqu'il se revolta contre son Pere aussi-tôt qu'il fut en état de monter à cheval ; & la seule impossibilité de trouver des gens qui l'appuyassent dans sa revolte, le disposa à rentrer pour quelque temps dans son devoir. Il se repentit de la soumission forcée qu'il venoit de rendre, à la premiere occasion qu'il en eut. Il s'empara du Dauphiné ; & y forma une espece de Souveraineté, qu'il trouva trop petite pour son ambition. Il s'enfuit dans le Brabant ; & il se fit de là tellement craindre, que son Pere se procura la mort par une trop grande abstinence, dans la seule vue d'éviter qu'il ne l'empoisonnât.

On ne sçauroit dire que Ferdinand ait maltraité son pere & sa mere , puisque l'un & l'autre moururent avant qu'il fût en état de témoigner ce qu'il avoit dans l'ame à leur égard. Mais s'il étoit permis de juger de la maniere dont il les auroit traités par sa conduite à l'égard de tous ses autres parens, il y auroit lieu de dire que puisqu'il parut insensible & presque dénaturé pour ceux-cy, il l'auroit encore été pour ceux-là, si l'occasion s'en fût offerte.

Louis fut mauvais pere ; & quoi qu'il eût eu si tard

tard son fils unique qui fut depuis Charles Huit, qu'il n'y avoit aucune apparence que ce jeune Prince luy donnât les mêmes inquietudes qu'il se souvenoit d'avoir autrefois données à Charles Sept, il ne laissa pas de le regarder comme la personne qui luy étoit la plus redoutable. Il ne prit aucun soin de son éducation: Il n'en permit l'accès qu'à des gens de basse condition : Il le fit nourrir dans l'oisiveté & dans les délices ; & la seule maxime qu'il luy apprit, fut que l'on étoit incapable de regner quand on ne sçavoit pas dissimuler. Anne de France sa fille aînée étoit tout-à-fait bien faite : mais elle avoit plus d'esprit sans comparaison qu'il n'auroit voulu qu'elle en eût ; & ce fut pour l'humilier qu'il la maria avec un Cadet de la Maison de Bourbon, d'un génie tellement au dessous du médiocre, que sa Majesté n'avoit pas à craindre qu'il entrât dans aucune intrigue contre son service. Jeanne de France sa seconde fille étoit si contrefaite, que les Medecins assuroient qu'elle n'auroit point d'enfans ; & néanmoins il contraignit le Duc d'Orleans premier Prince de son Sang de l'épouser, quoy qu'il eût assez lieu de prévoir qu'elle seroit malheureuse avec luy.

Ferdinand n'eut pas plus de penchant pour l'Archiduchesse des Pais-Bas sa fille & son heritiere. Il luy ôta la jouissance des Royaumes de Castille, dont la succession luy étoit ouverte par la mort de la Reine Isabelle sa mere. Il supposa, dit-on, un testament, par lequel Isabelle luy avoit laissé l'usufruit de ses Etats durant sa vie : Il enferma l'Archidu-

chesse dans le Château de Tordefillas , & tant qu'il vécut il l'y laissa se battre contre les chats.

Louis & Ferdinand ne furent pas meilleurs beaux-pères l'un que l'autre. Il y avoit en France un Prince si bien fait , que Philippe de Comines assure n'en avoir jamais vu de semblable. C'étoit Jean d'Anjou Duc de Calabre fils unique de René Roy de Sicile. Il avoit hérité par sa mere des Duchez de Lorraine & de Bar: Il devoit recueillir de son pere le Duché d'Anjou & le Comté de Provence , & de son cousin germain la Province du Maine : Il avoit des droits incontestables sur les Royaumes de Naples & de Sicile ; & par l'accommodement qu'il avoit fait avec Louis, sa Majesté s'étoit obligée à luy donner des Troupes pour recouvrer ces deux Royaumes, & de plus sa fille aînée en mariage : mais de l'humeur qu'étoit Louis, il n'avoit garde de choisir pour gendre un si honnête homme. Il n'exécuta ni l'une ni l'autre des promesses qu'il avoit faites au Duc de Calabre ; & il l'abandonna si généralement, qu'il lui fit perdre premièrement le Royaume de Naples qu'il avoit presque tout recouvré, & depuis la Catalogne qui s'étoit depuis donnée à luy. Le Comte de Beaujeu fut préféré à ce Duc , par la seule raison qu'il étoit beaucoup au-dessous de luy pour le mérite & pour la valeur ; mais la fortune de ce Cadet de la Maison de Bourbon ne devint pas meilleure, pour avoir épousé Anne de France. On luy presenta à signer un Contrat de mariage ; qui auroit fait passer tous les biens de cette Maison à sa femme, s'il ne se fût avisé

de léluder par quelques mots auxquels on ne prit pas garde; & tant quele Roy son beau-pere vécut, il ne l'employa qu'à des affaires odieuses. Il se servit de luy pour ramener au devoir le Duc de Nemours & pour faire respecter l'autorité Royale dans les Provinces de-là la Loire. Il le mit mal avec les Princes & les Seigneurs les plus considerables de la Monarchie Françoisé, & après tout cela il ne luy fit jamais aucun bien.

Ferdinand donna sa seconde fille à Philippe d'Autriche Archiduc des Pays-bas, parce qu'il avoit alors un fils qu'il marioit à la sœur de ce Prince, & une fille aînée que le Roy de Portugal avoit épousée. Il arriva pourtant que ce fils & cette fille aînée moururent sans enfans, & qu'ainsi l'Archiduc & sa femme furent appelez à la succession de la Castille. Mais Ferdinand au lieu de s'ajuster à la volonté de Dieu, mit en œuvre toutes sortes d'expediens pour exclurre de cette Couronne l'Archiduc & l'Archiduchesse. Il ne se contenta pas de suposer le testament dont on vient de parler, il corrompit de plus la Noblesse de Castille pour le reconnoître en qualité de Roy. Mais comme son gendre étoit le plus beau Prince de son temps, sa seule presence deconcerta toutes les intrigues formées à son préjudice. Ferdinand fut abandonné de tous les Grands de Castille à la reserve de deux. Il s'en retourna honteusement dans son Royaume d'Arragon; & quelques Auteurs ont écrit que la plus grande joye qu'il eut en sa vie, fut celle d'apprendre quelques mois après que son

m ij

gendre étoit mort , & que sa fille étoit devenue folle ; parce que ces deux étranges événemens le rappellèrent en Castille , où il regna tant qu'il vécut.

Louis & Ferdinand furent également adonnez à l'amour volage , nonobstant que leurs femmes fussent très-belles & très-vertueuses. On a lû dans la Bibliothèque du Roy trois contrats de mariage que signa Louis en faveur d'autant de ses filles naturelles , & pour Ferdinand l'Histoire d'Espagne nomme un assez grand nombre d'enfans illegitimes de l'un & de l'autre sexe qu'il avoüa pour siens. Mais à cela près les Historiens de Savoyen'accusent pas Louïs d'avoir maltraité la Reine Charlotte sa femme : au lieu que ceux d'Espagne reprochant à Ferdinand qu'encore qu'il fût principalement redevable de sa grandeur à la Reine de Castille son épouse , il pensa néanmoins tant qu'il vécut avec elle , après la mort de leur fils unique à s'emparer des Etats de cette Princeesse , & à les faire passer aux enfans qu'il prétendoit avoir d'un second lit à l'exclusion des quatre filles qu'il avoit du premier. De plus il étoit constant que le Royaume de Naples avoit été conquis par les Troupes & par l'argent des Castillans. La Reine Isabelle se fendoit là dessus pour demander que cette conquête fût unie à la Monarchie de Castille , & toutes les raisons de droit & de fait autorisoient cette prétention. Cependant Ferdinand , qui comme l'on vient de dire , pensoit toujours à se remarier , s'obstina à vouloir que la Couronne de Naples fût unie à la Monarchie d'Arragon , & ne l'obtint qu'à force

de sollicitations & d'importunitez.

Louis & Ferdinand furent presque aussi mauvais freres l'un que l'autre : car encore que Louis pour suivre le conseil que François Sforce luy avoit donné, eût appennagé son frere du Duché de Normandie, il le luy ôta peu de temps aprez que la Ligue du Bien Public fut rompuë ; & il n'en apporta point d'autre raison, sinon que cette Province faisoit alors le tiers du revenu de la France, & que son cadet auroit été trop riche en la possédant. Il aimoit mieux luy céder la Guienne : mais il s'en repentit bien, quel'Auteur de l'Histoire d'Aquitaine & l'Abbé de Brantome prétendent qu'il fit empoisonner son frere par l'Abbé de Saint Jean d'Angeli. Ferdinand n'avoit qu'une sœur de pere & de mere nommée Isabelle. Elle avoit épousé le Roy de Naples, & les loix de la nature vouloient qu'il la laissât regner dans un lieu où il avoit consenti qu'elle fût mariée ; & pourtant il ne se mit pas moins en tête de la dépoüiller, que si elle eût été tout-à-fait étrangere à son égard. Il en signa le Traité avec Louis Douze Roy de France ; & toute la consideration qu'il eut pour elle, se reduisit à luy envoyer un Vaisseau pour la transporter en Espagne, où elle acheva sa vie dans un état capable d'inspirer de la pitié à son frere, s'il eût eu plus de sensibilité pour elle.

Louis & Ferdinand furent également mauvais amis en un sens, c'est-à-dire qu'ils ne mesurerent leur amitié que par leur intérêt. Mais Louis fut meilleur amy que Ferdinand en un autre sens,

m iij

puisqu'il fit beaucoup de bien à ses amis. On sçait les grands établissemens qu'il procura aux Cardinaux Joffredy & Balüe, aux Seigneurs du Lude & d'Amboise, à Philippe de Comines, & à plusieurs autres. Mais Ferdinand n'en usa pas de même à l'égard de ses deux plus grands amis, qui furent le grand Capitaine Consalve de Cordoüe, & le Cardinal Ximenez. Car non seulement il ne recompensa ny l'un ny l'autre des Couronnes de Grenade & de Naples qu'ils luy avoient procurées : mais de plus il relegua Consalve dans une maison de campagne, où il mourut aprez dix ou douze ans de solitude ; & il se servit aprez la mort de la Reine Isabelle de tous les artifices imaginables pour ôter à Ximenez le seul Benefice qu'il avoit, qui étoit l'Archevêché de Tolède, que cette Princesse luy avoit donné.

Louis & Ferdinand ne réussirent pas mieux l'un que l'autre dans les entreprises qu'ils formerent avant que de regner. On a déjà vu que Louis se revolta deux fois contre son Pere, & l'on doit ajouter icy que ce fut toujours à sa honte. Il s'étoit éloigné de la Cour la premiere fois sur la parole du Duc de Bourbon, qui luy avoit offert une retraite assurée dans les Provinces de son patrimoine ; & le Roy son pere l'y ayant poursuivi avec des Troupes suffisantes pour se faire obeïr, le Duc de Bourbon abandonna Louïs, & le contraignit par cette desertion de se reconcilier avec son Pere. Louis ne fut pas plus heureux dans sa seconde retraite hors de la Cour. Philippe le Bon Duc de Bourgogne le re-

reçut à la verité dans le Brabant , mais il ne fit rien d'avantage pour luy ; & Loüis se seroit fort ennuyé dans le Pays qui luy servoit d'azile, si la mort de son Pere ne fût survenuë fort à propos pour luy.

Ferdinand attaqua deux fois Jean d'Anjou Duc de Calabre, que les Catalans avoient appellé pour être leur Souverain. La premiere fois fut devant Gironne ; & Ferdinand y fut si absolument défait , que peu s'en salut qu'on ne le prît. La seconde fois fut devant Denia ; où les Troupes Arragonnoises que Ferdinand & sa mere avoient assemblées se dissipèrent de sorte, que si le Duc de Calabre n'eût cessé de vivre immédiatement apres , Ferdinand n'auroit jamais été Roy d'Arragon.

Loüis & Ferdinand s'attirerent au commencement de leurs Regnes de tres-fâcheuses affaires, dont ils se démêlerent tous deux avec honneur , & plus heureusement que l'on n'avoit cru. Il ne tenoit qu'à Louis de jouir en paix de la Monarchie Françoisé, que son Pere luy avoit laissée dans une profonde tranquillité ; & pourtant il aima mieux exciter la guerre du Bien Public qui le précipita dans de si fâcheuses extremitez , que la prudence humaine ne sembloit pas capable de les surmonter. Les mécontents armerent contre luy jusqu'à cent mille chevaux, sans parler des Fantassins que l'on ne se mettoit point alors en peine de compter. Ils conduisirent une si effroyable multitude de gens de guerre jusques devant Paris ; & si cette Ville Capitale eût été moins si-

delle qu'elle ne fut , la Monarchie Françoisë auroit changé de Maître: mais Louis obtint par son adresse ce qu'il auroit en vain attendu de la valeur de ses Troupes. Il prévint par sa diligence la jonction de ses Ennemis: Il combattit à Montleheri les Bourguignons qu'il y trouva seuls; & s'il ne les vainquit pas, il leur donna du moins la moitié de la peur, & les reduisit à écouter des propositions de paix fort éloignées de celles qu'ils avoient d'abord faites.

Ferdinand pouvoit aussi en passant toute sa vie dans le repos, profiter du crime que sa mere avoit commis pour luy procurer la Monarchie d'Arragon: mais cette Monarchie se trouva trop petite pour son ambition; quoy qu'il n'eût encore que seize ans. Il y voulut ajouter celle de Castille; & l'occasion s'en presenta d'elle même si favorable, qu'en l'auroit infailliblement méprisé s'il avoit manqué de s'en prévaloir. Henry Quatre Roy de Castille mourut sans enfans mâles, & ne laissa qu'une fille, que tous les Historiens du temps assurent avoir été la plus belle de son temps. Les Loix fondamentales de l'Etat l'appelloient à la succession de la Couronne: mais Isabelle sœur de Henry prétendit que son frere étoit impuissant, & que la Princesse sortie de son mariage avec l'Infante de Portugal n'étoit pas de luy, mais de Bertrand de la Cueva Duc d'Albuquerque. Ces deux Princeses contestèrent là dessus la Couronne; & les Castillans se partagerent de sorte en faveur de l'une & de l'autre, qu'il y eut de l'égalité entre les deux Partis. Ferdinand n'en fut pas plutôt averti, qu'il prévint que celle des deux Princeses qu'il appuyeroit,

appuyeroit, auroit l'avantage sur l'autre ; & elles-mêmes en furent si convaincuës , que chacune des deux luy envoya des Ambassadeurs pour offrir de l'épouser. Mais on profite rarement des grandes fortunes dans toute leur étendue , quand elles arrivent plus considérables que l'on n'avoit cru. Toutes les raisons de justice , de bien-séance , & d'amour , vouloient que Ferdinand préférât la niece à la tante. Elle étoit née dans l'ordre : On ne luy contestoit son droit que sur des conjectures : Elle étoit la plus belle ; & pour comble de proportion , elle n'avoit qu'un an moins que Ferdinand. Au lieu que la Princesse Isabelle avoit trente-deux ans accomplis, c'est-à-dire deux fois autant d'âge que ce Prince. Cependant Ferdinand préfera la tante à la niece. Il luy mena des Troupes agguerries , qui défirent en bataille rangée celles de son Ennemie , & la chassèrent du Trône où elle étoit montée. Dieu ne permit pas néanmoins que Ferdinand tirât de son injustice tout le fruit qu'il s'en étoit promis , puisque son fils unique mourut sans laisser de posterité ; & que Philippe d'Autriche son gendre le chassa de la Castille , où il avoit régné par une si honteuse voye.

Louïs en arrivant à la Couronne , changea toute la disposition de l'Etat. Il ôta les principales Charges aux Grands que son Pere en avoit pourvus ; & mit en leurs places des gens qui ne les égaloient , ny pour la naissance , ny pour le mérite. Il cassa la plupart des Sénéchaux des Provinces & des Gouverneurs des Places , & les meilleurs Officiers du Parlement & de la Chambre des Comptes. Il remplit leurs Charges vacantes de

ceux qui l'avoient servi durant qu'il étoit Dauphin, & qui avoient le plus fâché son Pere. Il ôta les Sceaux à Guillaume Juvenal, pour les donner à Pierre de Morvilliers; & la Charge d'Amiral à Jean du Bucl, pour en revêtir Jean Dandie Seigneur de Lescun Bâtard d'Armagnac; & l'on ajoute que sa Majesté apres avoir gratifié ce Bâtard du Comté de Cominges & d'un Bâton de Maréchal de France, l'employa pour empoisonner le Duc de Guienne son frere unique. Louis destitua Mathieu de Nanterre premier President du Parlement de Paris: Il fit faire le proces à Chabannes nonobstant les grands services qu'il luy avoit rendus; & apres que des Commissaires choisis l'eurent condamné à mort, sa Majesté ne luy donna la vie que pour l'envoyer à la Bastille. Elle mit en liberté le Duc d'Alençon, qui avoit été condamné par les deux plus celebres Arrêts qui furent jamais, pour avoir commis des crimes atroces; & comme si elle eût eu dessein de scandaliser les gens de bien, elle élargit le Medecin Adam Fumée, que Tanneui du Châtel avoit arrêté prisonnier; parce qu'on le soupçonnoit d'avoir empoisonné Charles Sept.

Il ne tint pas à Ferdinand qu'il ne suivît l'exemple de Louis; puisqu'il n'étoit ny moins irreconciliable que luy, ny moins sensible dans les occasions de se vanger: mais deux raisons invincibles l'en empêcherent. L'une que les Loix du Royaume d'Arragon dont il avoit hérité, ne laissoit pas beaucoup plus d'autorité à leurs Roys, que celles du Royaume de Sparte en avoient accordé aux leurs; & qu'ainsi Ferdinand ne pouvoit destituer aucun de ses Officiers, qu'apres que son proces luy au-

roit été fait par la Justice du Pays dans les formes ordinaires. L'autre raison étoit qu'encore que Ferdinand fût devenu Roy de Castille par son mariage avec l'Infante Isabelle, il étoit pourtant convenu de la laisser regner à sa fantaisie, & de ne se mêler d'aucune affaire qu'elle ne jugeroit pas à propos de luy communiquer. De-là vint qu'il étoit plutôt mary de la Reine de Castille que Roy de cette Monarchie; & à dire le vray les Castillans étoient alors si jaloux qu'un Arragonnois tel qu'étoit Ferdinand n'exercât aucune domination sur eux, que quand ce Prince auroit été assez hardy pour contrevenir au Traité qu'il avoit fait avec sa femme, non seulement ils ne l'eussent jamais souffert, mais de plus ils l'auroient infailliblement renvoyé dans l'Arragon: ce qu'il apprehendoit sur toutes choses. Ce ne fut donc pas tant par bonté que par force, qu'il laissa dans la Monarchie où il avoit succédé, & dans celle où son mariage l'avoit appelé, les choses dans l'état qu'il les avoit trouvées, sans y rien ajoûter, diminuer, ny changer.

Louis fut universellement blâmé d'avoir témoigné de la joye à la mort de son Pere: D'avoir fait un present à celui dont il en receut la premiere nouvelle: De n'en avoir porté le deuil que durant une matinée, & de s'être vêtu l'aprez-dinée de blanc & d'incarnat. Mais Ferdinand ne meritoit pas moins que Louis la censure publique, pour avoir ébably cette pernicieuse maxime, que les Roys n'ont point de parens, *Los Reyes no tienen parientes*. Il y a de l'apparence que c'étoit pour s'excuser de la maniere barbare & sacrilegue dont il avoit traité le Duc de Calabre, mais il n'en étoit pas plus ex-

cusable ; puisque les Souverains ne sont pas moins composés de chair & de sang que les autres hommes, & qu'ils ne sont pas plus qu'eux au dessus des loix de la nature.

Louïs s'attira la haine des François en abandonnant la Pragmatique Sanction, par la seule raison que le Roy Charles Sept son Pere l'avoit établie ; & Ferdinand au contraire se prévalut d'une Bulle qui donnoit aux Roys de Sicile quelque Jurisdiction sur leur Royaume , pour empêcher la Cour de Rome d'y jouir des droits qu'elle y avoit eus sous les Roys Normans , & sous ceux des Maisons de Suabe & d'Anjou.

Louis pour se défaire du Seigneur de Varenne , l'envoya avec deux mille hommes seulement au secours de Henry Six Roy d'Angleterre , sur la présupposition que ce Seigneur y periroit. Mais Varenne étoit un si grand homme de guerre , & prit tant de soin de sa petite Troupe ; que non seulement il s'empêcha d'être vaincu , mais encore il se saisit de quelques Places si importantes , que pour les tirer des mains , on fut contraint de luy fournir & à ses Soldats toutes les commoditez nécessaires pour retourner en France.

Ferdinand n'avoit pas une meilleure intention à l'égard du Cardinal Ximenez, quand il luy permit de mener une Armée en Afrique : mais Ximenez apres avoir conquis Oran , & plusieurs autres Places sur la côte de Barbarie , retourna victorieux en Espagne ; & donna de cette sorte à Ferdinand plus de chagrin , qu'il n'avoit eu de joye de voir augmenter sa puissance par de si belles conquêtes.

Louis reçut de bonne foy par engagement les Comtez de Roussillon & de Cerdagne ; à condition que si les trois cent mille écus d'or qu'il avoit prêtez au Pere

de Ferdinand n'étoient rembourséz avec leurs intérêts, ces deux Comtez demeureroient à l'avenir unis au Royaume de France. Il paya comptant la moitié de cette somme, & il employa l'autre moitié à lever deux mille Lances qui sauverent la vie à Ferdinand. Sa mere l'avoit mené en Catalogne sur l'esperance, que sa presence contribueroit plus qu'aucune autre chose à ramener dans le devoir les Peuples de cette Province qui s'étoient soulevéz. Elle s'étoit enfermée avec luy dans Gironne; parce qu'elle croyoit qu'il suffiroit de demeurer le maître de cette Ville, pour être reconnu en qualité de Souverain dans toute la Catalogne: mais elle ne prit pas à ce coup d'assez justes mesures. Les soulevéz eurent la hardiesse de l'investir dans Gironne; & de presser de sorte cette Place par un siège regulier, que la Reine d'Arragon & son fils auroient été contraints de se rendre à discretion dans vingt-quatre heures, si la Cavalerie Françoisé qui s'étoit jointe à quelque Infanterie Arragonnoise, n'eût paru devant Gironne; & donné tant de terreur aux Catalans; qu'ils leverent le siège. Un bienfait de cette nature ne sembloit pas devoir jamais être suffisamment recompensé: cependant Ferdinand usa d'une extrême ingratitude à l'égard des François. Il corrompit à force d'argent un Religieux Cordelier Confesseur du Roy Charles Huit fils de Louïs. Il luy persuada de remonter à ce jeune Prince qu'il ne pouvoit en sureté de conscience garder les Comtez de Roussillon & de Cerdagne. Il luy promit que s'il les restituoit à Ferdinand, les Espagnols ne le traverseroient en aucune maniere dans la conquête du Royaume de Naples qu'il alloit entreprendre. Charles

Huit préféra les instances de son Confesseur aux intérêts de son Etat : mais à peine avoit-il rendu les deux Comtez, qu'il eut occasion de s'en repentir. Ferdinand ne tint rien de ce que le Cordelier avoit promis en son nom ; & bien loin de ne point intervenir dans la querelle de Naples, il leva des Troupes contre Charles Huit : Il luy suscita toute l'Europe pour ennemie : Il le contraignit de retourner en France avec une précipitation indigne de sa Majesté, & il ne cessa de luy nuire tant qu'il posséda un pied de terre dans l'Italie.

Louïs & Ferdinand firent tous deux une entrevüe. Le premier avec Henry Quatre Roy de Castille au Château d'Uturbie scitué entre Fontarabie & Saint Jean de Luz, & le second avec Louis Douze Roy de France dans la Ville de Savonne sur la côte de Genes en Italie : mais le succez des deux entrevües fut tout-à-fait différent. Le Roy de Castille eut à la verité cette déference pour Louis, que de passer la riviére de Bidassoa qui separe les deux Royaumes, pour l'aller trouver : mais la civilité de ces deux Princes en demeura là, & chacun agit en tout le reste selon son inclination. Non seulement ils n'affermirent pas l'ancienne alliance de leurs Couronnes : mais ils l'affoiblirent de sorte, qu'elle ne continua plus entre eux qu'en apparence. La trop grande familiarité des François & des Espagnols leur donna du mépris les uns pour les autres ; & quand ils en furent là, ils communiquèrent aisément à leurs Souverains les sentimens qu'ils venoient de concevoir. La difference de leur Langue, de leurs actions, de leur contenance, de leur mine, & de leurs habits, les ren-

dit reciproquement insupportables les uns aux autres, par la seule raison qu'ils n'avoient pas accoutumé de se voir; & il leur échappa des traits de raillerie, qui dégengerent enfin en autant de querelles particulieres. Louïs & Henry n'avoient ny l'un ny l'autre la bonne mine, qui fait connoître les Souverains lors mêmes qu'ils ne sont pas accompagnez de leurs Gardes; & qu'ils n'ont point d'autre marque de leur dignité, que celle qui rejallit de leurs personnes. Mais celuy de Castille se plaisoit à suppléer en quelque maniere à son défaut de prestance, en s'habillant superbement. Louïs au contraire se negligeoit en un point, qui n'auroit pas été supportable dans un simple Gentilhomme, bien loin de convenir à un Roy de France. L'étoffe dont il se servoit n'étoit que de burre, comme celle des Payfans. Il étoit si serré dans ses habits, qu'il ne pouvoit faire aucun mouvement qui ne parût contraint; & il portoit un chapeau de feutre retroussé, où il y avoit au lieu d'agrafe une Nôtre-Dame de plomb. Les tons de voix de Louïs & de Henry étoient également désagréables, & leur entretien n'avoit rien qui convînt à leur Majesté. Les François se moquoient de ce que le Roy de Castille étoit si disgracié de la nature, qu'il ne paroïssoit être que le Gentilhomme suivant du Comte de Ledesma son Favory. Il leur sembloit aussi que ce Prince eût témoigné un orgueil insupportable en traversant la riviere de Bidassoa dans un Vaisseau à voile de pou rpre & à rames dorées en traînant pompeusement toute sa Cour aprez luy, & en paroissant tout couvert de perles, & de pierreries. Les Castillans à leur tour n'avoient pas plus d'estime pour l'épargne,

& pour la devotion extérieure du Roy de France, qu'ils traitoient de bigoterie. Ils passerent bientôt du mépris à la haine; & les François qui ne s'étoient modestement vêtus que pour suivre l'exemple de leur Roy, ne purent souffrir qu'on les accusât d'être aussi avarés que luy. Ainsi les deux nations prirent pour se battre le premier pretexte qui se presenta. Elles se prevalurent de l'inégalité des logis qui leur avoient été marquez, & en vinrent aux mains sur un si léger sujet. Leurs Roys eurent de la peine à les appaiser, & comprirent qu'il étoit temps de rompre leur conference. Ils se separerent mal satisfaits l'un de l'autre, & communiquerent à leurs Successeurs la mauvaise disposition où ils étoient entrez.

Ferdinand au contraire alla visiter le Roy Louis Douze dans Savonne avec une suite de quatorze cent Gentils-hommes. Louis Douze par un excès de confiance l'alla à son tour visiter dans sa galere; & le mena dans Savonne, où il le reçut avec une magnificence véritablement royale. Il vécut avec luy dans une union, qui n'auroit pu être plus étroite quand ils eussent été freres. Il envoya hors de Savonne toutes les personnes qui ne luy étoient pas absolument nécessaires pour traiter Ferdinand, ou pour luy faire honneur; & Ferdinand de son côté ne demanda point d'autre assurance pour luy ny pour les siens, que la parole de Louis, & ne voulut être servi que par des Officiers François. Ces deux Roys passoient ensemble les jours & une partie des nuits en discours familiers, en promenades, & en festins, qui se faisoient alternativement dans les appartemens de l'un

de l'un & de l'autre, & toujours aux dépens de Louïs; qui ne permit jamais à Ferdinand de mettre la main à la bourse, non pas mêmes pour recompenser les Officiers François qui l'avoient servi durant son séjour dans Savonne. Ferdinand étoit principalement venu dans l'Italie pour en tirer le grand Capitaine Consalve qu'il soupçonnoit de vouloir se rendre maître du Royaume de Naples qu'il avoit conquis à sa Majesté Catholique. Consalve avoit souffert avec patience qu'on luy ôtât la Vice Royauté de cette Couronne; & Ferdinand le ramenoit en Espagne, à dessein de le confiner comme il fit pour toute sa vie dans une maison de campagne. Louis Douze avoit tous les sujets possibles d'être mécontent de Consalve, qui luy avoit enlevé la Couronne de Naples plus par infidélité & par supercherie que par une véritable valeur; & nonobstant sa Majesté Tres-Chrétienne le voyant à Savonne, ne se contenta pas de luy pardonner de tout son cœur, mais encore elle luy fit des honneurs qui n'étoient pas beaucoup différens de ceux qu'elle auroit pu rendre à des souverains. Ferdinand à son tour visita le Maréchal d'Aubigny que la goutte retenoit au lit, quoy que ce fût luy qui avoit défendu le Royaume de Naples contre Consalve. Louis Douze donna toujours chez luy la droite à Ferdinand, & Ferdinand ne l'accepta qu'en repétant plusieurs fois qu'elle ne luy étoit pas due. Aussi Louis Douze pour empêcher que sa civilité ne tirât à conséquence, prit toutes les précautions de bien-séance dont on avoit accoutumé d'user en de semblables occasions.

Louis Onze & Ferdinand changerent tous deux

l'ordre établi dans leur Conseil d'Etat, où il n'entroit auparavant que les personnes de la plus haute qualité; & ils y introduisirent des gens de mediocre condition, & quelquefois mêmes de la plus basse. Mais Ferdinand fut en ce point plus adroit ou plus heureux que Louis, puisque les Conseillers d'Etat sur lesquels il jeta les yeux, se trouverent si habiles; que non seulement ils ne commirent aucune faute considerable, mais encore ils ajoûterent à la Monarchie d'Espagne celles de Grenade, de Naples & de Navarre: ce qui ôta aux Grands d'Arragon, & de Castille les causes & les pretextes de se plaindre qu'on les leur eût préferéz. Au lieu que les Conseillers d'Etat que Louis avoit choisis, répondirent si mal à l'estime qu'il avoit pour eux, qu'ils furent les principaux auteurs de la guerre du Bien Public.

Louis ne retira les Villes situées sur la rivière de Somme engagées au Duc de Bourgogne, qu'en payant jusqu'au dernier denier à ce Prince l'argent qu'il avoit prêté. Ferdinand au contraire rentra dans la possession des Villes Maritimes de la Pouille engagées à la Republique de Venise, sans luy tenir compte des frais immenses qu'elle avoit faits pour les conserver aux Roys de Naples.

Louis commença son Regne par irriter tous les Princes & les Seigneurs qui y étoient les plus puissans. Il choqua en premier lieu le Duc de Bourgogne, en retirant de luy les Villes de Picardie qui luy avoient été engagées par le Traité d'Arras. Pour entendre le sujet de ce mécontentement, il faut présupposer que comme la Monarchie Françoisse avoit été portée sur le bord du pré-

épice par les liaisons étroites des Anglois avec les Bourguignons, on crut dans le Conseil du Roy Charles Sept qu'il seroit impossible de la rétablir à moins que de diviser ces deux Nations; & pour y parvenir on offrit la carte blanche au Duc de Bourgogne, qui se contenta de demander les Villes de la riviere de Somme par engagement; quoy qu'il luy eût été facile de se les faire céder absolument; si la pensée luy en fût venuë. Il avoit cru qu'on ne le presseroit jamais de les rendre, de crainte qu'on ne l'obligeât à se réunir avec les Anglois; & Louis qui le prévoyoit assez, ne l'en sollicita qu'après avoir gagné les Seigneurs de Croy, qui disposèrent le Duc de Bourgogne à satisfaire sa Majesté. De plus Louis s'étant mis en tête d'établir la Gabelle par tout son Royaume, n'en voulut point exempter la Bourgogne: ce qui parut d'autant moins supportable au Duc Philippe le Bon, qu'il croyoit que la retraite qu'il avoit accordée durant cinq ans à Louis dans le Brabant, meritoit bien qu'il mît quelque distinction entre luy & les autres vassaux de la France.

Louis en second lieu mécontenta le Comte de Charolois fils unique du Duc de Bourgogne, en protégeant les deux plus grands Ennemis qu'il eût. L'un étoit Jean de Croy Comte de Porcien, & l'autre Jean de Bourgogne Comte de Nevers. Jean de Croy s'étoit contenté de rendre tous les mauvais offices qu'il avoit pu au Comte de Charolois auprès du Duc son pere, dont il étoit Favory: mais Jean de Nevers étoit allé plus loin. Il avoit suborné Coustain Sommelier du

Duc pour empoisonner le Comte de Charolois, & le dessein de Jean de Nevers avoit été decouvert dans le temps qu'on travailloit à l'exécuter. Coustain fut puni : mais l'azile que Jean de Nevers trouva auprez de Louis, & la difficulté que sa Majesté fit de le rendre au Comte de Charolois, donnerent lieu de soupçonner qu'elle avoit eu part dans le crime, puisqu'elle en empêchoit la vangeance. Cette défiance augmenta dans son esprit, lorsqu'il vit que Louis non content d'avoir protégé Jean de Croy & Jean de Nevers, employa toute son autorité pour les rétablir dans les bonnes grâces du Duc de Bourgogne. Enfin la haine que Louis & le Comte de Charolois avoient l'un pour l'autre, devint irreconciliable, quand le premier de ces deux Princes ôta au second le Gouvernement de Normandie, & la pension de trente six mille livres qu'il y avoit attachée : tant il est vray qu'il vaut presque toujours mieux de ne pas faire du bien, que de l'ôter aprez l'avoir fait.

Louis en troisième lieu irrita le Duc de Bretagne en recevant à sa Cour, & en comblant de bienfaits Jean de Rohan son Sujet rebelle. Sa Majesté leva une puissante Armée, dont elle établit General ce Jean de Rohan. Elle la fit secretement marcher vers les frontieres de l'Anjou; & elle envoya pour lors un Heraut au Duc de Bretagne, pour luy dire que s'il ne retranchoit des Actes publics de sa Province les mots *De par la grace de Dieu* qu'il mettoit au commencement : S'il ne cessoit de faire battre de la monnoye d'or : S'il ne permettoit à sa Majesté de lever la Taille dans toute la Bretagne, & s'il ne luy laissoit la nomination des Benefices qui y vaque-

roient désormais , la France luy déclareroit la guerre. Le Duc de Bretagne incapable de résister à Louis , l'amusa par le conseil de Tanneui du Châtel en feignant de vouloir accorder tout ce que sa Majesté luy demandoit , pourvu qu'on luy donnât le temps d'assembler les Etats de sa Province, afin que leur consentement rendît sa soumission plus authentique. Louis persuadé que la réponse du Duc de Bretagne étoit sincère , suspendit durant six mois l'action de son armée ; & le Duc de Bretagne profita de ce delay , pour envoyer à tous les autres Princes & aux Grands du Royaume des Emissaires déguisez en Cordeliers , qui les souleverent contre Louis ,

Sa Majesté. en quatrième lieu offensa le Duc de Calabre , en ne luy donnant pas sa fille aînée qu'elle luy avoit promise , & en luy ôtant le Duché de Gènes pour en investir François Sforce. Enfin Louis s'attira la haine de Charles Duc de Bourbon, en luy retranchant la communication qu'il avoit avec le Comte de Charolois son cousin germain : Du Duc d'Alençon , en le frustrant des droits d'Entrée dont il jouissoit dans quelques ports de Normandie : De Jacques d'Armagnac Duc de Nemours , en luy refusant le Gouvernement de Guienne : Du Comte de Dunois , en ne voulant pas acquiter quelques sommes d'argent dûes pour la rançon de deux de ses freres que les Anglois avoient pris à la bataille d'Azincour : Du Comte de Saint Pol , pour luy avoir retranché sa pension avec celle du Comte de Charolois dont il étoit Favory : De Charles d'Albret , pour ne l'avoir pas recompensé de ce qu'il avoit beaucoup aidé à chasser les Anglois de la Guienne ; & de Chaban-

o iij

nes, pour l'avoir mis dans la Bastille.

Ferdinand au contraire aprez la mort d'Isabelle Reine de Castille sa premiere femme, fut abandonnée de tous les Grands de cette Monarchie, à la reserve de deux qui furent les Ducs d'Alve & de l'Infantado. Encore ajoute-t-on que ces deux Ducs ne demurerent dans ses interêts par aucune inclination qu'ils eussent pour luy, mais seulement de crainte de contrevenir à la gravité Espagnole; & de donner occasion qu'on les accusât d'inconstance, s'ils se joignoient aux autres Grands pour chasser un Prince qu'ils avoient si long-temps-reconnu en qualité de Souverain. Cette desertion si generale reduisit Ferdinand à de telles extremitez, qu'il y auroit infailliblement succombé si elles eussent été de plus longue durée. Toute sa Cour le quitta, excepté ceux qui avoient absolument besoin de luy pour vivre, & il luy resta si peu d'équipage, qu'il fut écontraint d'aller monté sur une mule au devant de Philippe d'Autriche son gendre. Il n'osa conférer avec ce jeune Prince que dans la Sacristie de la principale Eglise de Burgos, & il y fut traité d'une maniere qui ne pouvoit être plus dure. On ne luy donna qu'une pension de vingt-cinq mil écus, pour l'usufruit de la Castille qu'il prétendoit luy avoir été laissée par le Testament de sa femme; & on l'obligea immédiatement aprez à se confiner entre les montagnes d'Arragon, où il auroit pitoyablement achevé sa vie, si Philippe d'Autriche ne fût mort peu de mois aprez. Cet accident impreveu & la maladie d'esprit de sa fille aînée le retablirent sur le Trône de Castille; & pour lors il ne manqua ny d'occasions ny de pretextes, pour se vanger des

Grands qui l'avoient honteusement abandonné. Cependant il agit à leur égard de mêmes, que s'il eût oublié l'injure qu'il avoit reçue d'eux. Il ne les en regarda jamais de plus mauvais œil: Il les traita de mêmes qu'il avoit accoutumé de faire durant la vie d'Isabelle: Il les employa dans les negociations les plus importantes; & il les préfera toujours à la principale Noblesse d'Arragon, quoy que celle-cy n'eût violé ny le respect ny la fidelité qu'elle luy devoit.

Louis avoit convoqué une assemblée des Princes & des Seigneurs restez dans son parti, pour convenir avec eux des expediens les plus propres à terminer la guerre du Bien Public. Le Duc d'Orleans présidoit à cette Assemblée; tant à cause de son grand âge, que parce qu'il étoit le premier Prince du Sang, & qu'il étoit en quelque maniere heritier presomptif de la Couronne, Louis n'ayant point encore de fils, & son frere unique n'étant pas marié. L'autorité du Duc d'Orleans fut assez grande pour faire résoudre que l'on feroit de tres-humbles remontrances à Louis, pour obtenir de luy qu'il traitât mieux à l'avenir les plus considerables de ses Sujets. Le Duc d'Orleans se chargea de les faire de vive voix; & s'en acquita en des termes qui tous respectueux qu'ils étoient, ne laissoient pas d'avoir beaucoup de force; mais Louis se trouvoit alors dans la disposition de la plupart de ceux, qui ne manquent pas par ignorance. Il avoit les oreilles si delicates, qu'il ne pouvoit ouïr sans émotion rien de ce qui choquoit ses volontez, lors mêmes qu'elles ne s'accordoient pas avec ses veritables interêts; & quoy qu'il eût mal fait en proposant à l'Assemblée ses

volontez à dessein qu'elle les suivit aveuglément, il luy étoit insupportable que ses parens & ses amis eussent assez de lumiere pour le reconnoître, & de hardiesse pour l'en avertir. Ainsi la réponse qu'il fit au Duc d'Orleans fut tellement aigre, que ce vieux Prince accoutumé aux paroles civiles des Roys Charles Six & Charles Sepr, ne la put souffrir. Elle luy entra si avant dans l'imagination, qu'il en mourut deux jours après, quelque soin que l'on prit de l'en consoler.

Ferdinand n'eut pas tant de dureté pour le mieux fait de ses fils naturels : mais il eut pour luy une indifférence, qui ne luy donna gueres moins de chagrin qu'en avoit eu le Duc d'Orleans. Ce jeune Prince avoit des inclinations & des qualitez qui luy auroient donné lieu de réussir admirablement dans le monde, si son Pere l'eût voulu. Mais Ferdinand se flata toute sa vie de l'esperance d'avoir des fils legitimes ; & sur cette fausse présupposition, il engagea son fils naturel dans l'Etat Ecclesiastique, quoy qu'il n'eût aucune vocation pour cela. Il ne luy donna jamais autre chose que l'Archevêché de Saragosse ; & il le confina de sorte dans son Diocèse, qu'il ne luy permettoit que tres rarement de venir à la Cour, encore ne l'y laissoit-il que deux ou trois jours au plus : tant il avoit peur qu'il ne s'y fit assez d'amis pour exciter en Espagne une guerre civile, s'il arrivoit que son Pere laissât des fils legitimes en bas-âge.

On enleva à Louis Charles de France son frere unique ; par une supercherie qui luy fut d'autant plus sensible, qu'il se laissa cette fois tromper, quoy qu'il fût d'ailleurs des plus fins de son siècle. Les Ducs de Bourgogne

gne & de Bretagne , & les autres mécontents dont on vient de parler , avoient beſoin d'un Chef qui ôtat à Louis la cauſe & le pretexte de les déclarer rebelles auſſi-tôt qu'ils ſe ſeroient ſoulevéz ; & ce Chef ne pouvoit être à le bien prendre que Charles de France , qu'on nommoit alors le Duc de Berry ; parce que ſi les François avoient à ſuivre un party contraire à celui de leur Souverain , il étoit à croire que ce ſeroit pour l'obliger de donner à ſon frere unique un meilleur appennage que n'étoit ce Duché. Mais il étoit ſi difficile de ſ'emparer de la perſonne de ce jeune Prince , que les plus judicieux des mécontents l'eſtimoient impoſſible. Le Duc de Berry étoit ſi jeune & ſi peu expérimenté dans les affaires du monde , qu'il ne connoiſſoit point encore ce qui luy étoit propre. Il vivoit dans une dépendance auſſi generale à l'égard de ſon Frere , qu'étoit celle qu'il avoit eue pour le Roy Charles Sept ſon pere , & elle ne luy paroifſoit point inſupportable : car outre qu'il y étoit accoutumé , il n'avoit jamais goûté le plaifir d'être libre. Et de plus il avoit une averſion naturelle pour toutes ſortes de querelles , bien loin de ſe déclarer le Chef d'un grand ſoulevement.

Louis qui le connoiſſoit de cette humeur ne ſ'y étoit pas néanmoins fié ſi abſolument , qu'il n'eût pris toutes les meſures neceſſaires pour empêcher que ſon frere ne luy échapât. Il le menoit touſjours avec luy : Il ne le laiſſoit apier qu'à des perſonnes affidées à ſa Majeſté : Il ne permettoit pas qu'on l'entretint d'autres choſes que de la ſoumiſſion qu'il devoit à ſon aîné ; & pour porter la prévoyance auſſi loin qu'elle pouvoit aller dans l'avenir, il

luy avoit donné pour Confident Odet d'Aydie Seigneur de Lescun, qu'il tenoit pour le Gentilhomme François qui luy étoit le plus fidele. Cependant le Duc de Bretagne entreprit de gagner le Duc de Berry, & l'exécuta par cette ruse.

Il envoya des Députez à Louis, sous couleur de concerter avec luy les articles qui seroient proposez à l'Assemblée des Etats de Bretagne. Il ordonna à ces Députez d'allonger leur negociation autant qu'ils pourroient, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné Lescun; & après qu'ils en seroient venus à bout de la rompre sur quelque pretexte, & de s'en retourner au plutôt. Les Députez jouèrent admirablement leur personnage; & réussirent avec plus de facilité qu'ils ne pensoient, à corrompre Lescun. Ce Seigneur ne s'étoit attaché à Louis, que dans la vuë de devenir par cette voye Gouverneur de Guienne; & comme sa Majesté différoit à l'en pourvoir, il s'imagina que le meilleur expedient pour la hâter consistoit à luy débancher son frere, & à le mener aux mécontents; puis-que sa Majesté ne l'auroit pas plutôt perdu de vuë, qu'elle se tiendroit trop heureuse pour le recouvrer d'envoyer à Lescun les provisions qu'il desiroit. Lescun convint dans cette vuë avec les Députez de Bretagne de tout ce qu'il falloit pour se refugier sûrement auprez de leur Maître; & la veille du jour destiné pour l'évasion du Duc de Berry, ces Députez après avoir donné en apparence toute sorte de satisfaction à Louis, reprirent le chemin de Bretagne. Le Duc de Berry & Lescun les suivirent avec tant de précipitation & de secret, qu'il n'étoit déjà plus possible de les atteindre, lorsque Louis s'apper-

eut qu'on luy avoit débauché son frere.

Ferdinand au contraire enleva le Duc de Calabre par une supercherie d'autant plus blâmable, qu'elle fut accompagnée du plus horrible sacrilege qu'il étoit capable de commettre. Consalve avoit assiégé ce jeune Prince dans la Ville de Tarente, qui étoit si bien munie qu'elle auroit occupé l'armée Espagnole durant toute la campagne; & ce fut pour en hâter la reddition, que Ferdinand & Consalve inventerent cette méchanceté. Ils firent entendre au Comte de Potenza Gouverneur de Tarente que s'il attendoit l'extremité, le Duc de Calabre ne seroit reçu à capituler qu'à condition qu'il demurerait toute sa vie dans les prisons d'Espagne: au lieu que s'il composoit de bonne heure, on le laisseroit aller en toute liberté. Le Comte de Potenza crut trop légèrement ce qu'on luy proposoit, & livra Tarente aux Espagnols. Mais dans le temps qu'on équipoit un Vaisseau pour transporter à Venise le Duc de Calabre, il en arriva un d'Espagne avec ordre de Ferdinand à Consalve d'arrêter le Duc de Calabre, quoy qu'il eût promis le contraire, & de l'envoyer en Espagne sur le même Vaisseau. Consalve qui venoit de jurer sur le saint Sacrement qu'il executeroit de bonne foy les Articles qu'il avoit signez, ne les en viola pas moins; & dit pour s'en excuser, que le serment qu'il avoit prêté à Ferdinand avoit précédé celui qu'il avoit fait sur la divine Eucharistie, & que par conséquent il luy devoit être préféré. Ainsi l'infortuné Duc de Calabre fut retenu prisonnier contre toutes sortes de loix, & les Italiens perdirent avec luy l'esperance de voir à Naples un Roy de leur nation.

p ij

Louis & Ferdinand ne pardonnerent jamais avec sincérité ; & s'ils feignirent en quelques occasions d'avoir oublié les injures qu'ils avoient reçues, ce fut plutôt pour attendre une conjoncture plus favorable de satisfaire leurs ressentimens, que pour pardonner. Louis étoit allé en Normandie immédiatement après la bataille de Montlehery ; & les Parisiens persuadés qu'il les abandonnoit au besoin , & prévenus de la crainte que cent mille chevaux ennemis qui campoient au tour de leur Ville ne la pillassent, avoient écouté quelques propositions de paix. Mais avant qu'ils eussent conclu leur accommodement , Louis revint ; & amena tant de Troupes, qu'elles firent cesser la consternation des Parisiens. Mais au lieu de leur pardonner une faute, qui meritoit quelque grace dans l'extrémité où elle avoit été commise, il punit tous les coupables dont il crut pouvoir se vanger impunément. Les uns furent bannis sur le champ, & les autres privez de leurs offices.

Ferdinand avoit trouvé deux grandes oppositions à la conquête des Royaumes de Naples & de Navarre. La première luy étoit venue de la part de la faction d'Anjou, & la seconde du côté de la faction de Grammont. L'une & l'autre luy avoient à la vérité résisté autant qu'elles avoient pu, pendant qu'elles avoient cru pouvoir maintenir sur le Trône les Rois que la nature & les loix y avoient appellez : mais après que Ferdinand s'étoit affermi dans ses conquêtes, les Gentils-hommes des factions d'Anjou & de Grammont s'étoient soumis de bonne grace à sa domination, & avoient juré par un serment solennel de luy être aussi fidèles que ses

autres Sujets. Ils luy avoient mêmes tenu parole ; & s'étoient comportez à son égard de maniere , que ny luy ny les Vice-Rois n'avoient eu aucun pretexte de se plaindre d'eux , & pourtant il n'en travailla pas moins à les exterminer. Il tourmenta ceux de Grammont par tant de voyes indirectes , qu'il les contraignit enfin de se bannir eux-mêmes de la Navarre ; & d'abandonner les Terres considerables qu'ils y possédoient , pour se réfugier dans la Principauté de Bearn , & dans la moindre partie de ce Royaume restée à Jean d'Albret. Il traita encore plus mal la faction d'Anjou : car encore qu'il se fût engagé par un Traité solennel avec Louis Douze , de la laisser dans l'état qu'elle se trouvoit en mil cinq cent six , il fit secrètement rechercher chez les Notaires les debtes des Seigneurs dont elle étoit composée , & chez les Officiers de la Justice criminelle les violences qu'ils avoient autrefois exercées. Il acheta ces debtes sous des noms supposés ; & il exhorta les personnes qui avoient été offensées , ou si elles étoient déjà mortes leurs parens , à demander justice ; & suscita par-là tant d'affaires à la faction d'Anjou , qu'elle en fut entièrement ruinée.

Louis & Ferdinand commirent chacun une faute qui n'étoit point excusable dans le principe qu'ils s'étoient tous deux proposés , de tirer avantage de toutes choses au préjudice mêmes de la conscience & de l'honnêteté. Louis dans le temps que les Conféderez pour le Bien Public étoient campez devant Paris , fit sçavoir au Comte de Charolois qu'il vouloit conferer avec luy ; & ce Comte convint du jour & de l'heure de l'entrevüe , dont le lieu fut entre Paris & Charenton. Pendant qu'ils

parloient d'affaires en se promenant, le Comte qui avoit fait demeurer ses gens un peu derriere, s'avança insensiblement jusqu'à un boulevard de terre qui avoit été fait pour couvrir la porte de Saint Antoine. Il ne s'aperçut de son égarement que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y remedier, & il ne laissa pas néanmoins de faire bonne mine. Il entra avec Louis dans le boulevard; & y demeura si long-temps, que ses Troupes crurent qu'il luy étoit arrivé le même accident qu'à Jean de Bourgogne son Ayeul paternel, que Charles Sept pere de Louis avoit fait tuer à leur entrevue de Montreau-fautryone. Mais leur consternation cessa, quand ils le virent sortir du boulevard de mêmes qu'il y étoit entré; & néanmoins le Maréchal de Bourgogne aussi libre en paroles qu'il étoit zélé pour le fils du Duc de Bourgogne son Souverain, prit la liberté de luy faire une correction avec autant de force que s'il eût été son égal ou son inferieur. Le Comte l'endura patiemment, tant il étoit persuadé d'avoir eu tort, & n'en regarda pas depuis le Maréchal de plus mauvais œil.

Ferdinand ne se fut pas plutôt approché du Port de Savonne avec la flotte qui l'escortoit de Naples en Espagne, que le Roy Louis Douze qui s'étoit mis dans une chaloupe aborda la galere de sa Majesté Catholique, & y entra. Il étoit alors au pouvoir de Ferdinand d'enlever Louïs, & de le mener en Espagne, où il ne l'auroit relâché qu'à condition de ceder aux Espagnols tout ce que les François tenoient dans l'Italie; & pourtant non seulement Ferdinand ne se prévalut point de son avantage, mais encore il fit à son tour

la même faute que Louis venoit de commettre ; puis qu'après l'avoir laissé retourner dans Savonne , il se mit luy-même entre les mains ds François en s'enfermant plus d'une fois dans le Château de cette Ville où ils étoient les plus forts. S'il y avoit lieu de raisonner sur les deux actions que l'on vient de rapporter , il faudroit dire que Louis & Ferdinand furent également surpris ; & que s'ils eussent bien pensé à ce qu'ils faisoient : comme le Comte de Charolois ne fût point entré dans le boulevard , & Louis Onze ne l'en auroit pas laissé sortir ; aussi Louis Douze n'auroit pas monté dans la galere de Ferdinand, ou il y auroit été arrêté ; & Ferdinand ne se seroit point engagé dans le château de Sayonne, ou il y auroit été retenu prisonnier.

Louis pour rompre la Ligue du Bien Public , mit la mésintelligence entre les principaux Chefs dont elle étoit composée , en accordant au Duc de Berry son frere le Duché de Normandie à condition que la Bretagne & le Duché d'Alençon en releveroient , & que le Comte de Saint Pol auroit la dignité de Connétable. Pour mieux entendre ces deux ruses , il faut présupposer que le rang entre les Princes du Sang de France n'étoit point alors réglé comme il l'est aujourd'hui , puisque les aînez d'une branche cadete precedoient les cadets de la branche aînée ; & que de plus la Bretagne avoit autrefois été Royaume , & n'étoit devenue selon les Bretons un fief de la Monarchie Française que par l'imprudence de leur Duc Pierre , qu'ils avoient pour cela surnommé Mauclerc. Il s'ensuivoit de là que le Duc de Bretagne & le Duc

d'Alençon tous deux Princes de la Maison de France ; qui relevoient immédiatement du Roy leur Souverain, ne se refoudoient jamais de relever du Duc de Berry ; ou s'ils le faisoient ce seroit de si mauvaise grace , qu'il en naîtroit infailliblement des querelles entre eux ; & c'étoit là la principale intention de Louis. De plus le Comte de Saint Pol étoit né sujet du Duc de Bourgogne ; & d'ailleurs les plus belles Terres qu'il possédoit, étoient enfermées dans les Pays-bas. Le Comte de Charolois à la vérité n'étoit pas encore son Souverain : mais le Duc de Bourgogne étoit si vieux , que ce Comte ne pouvoit manquer de le devenir bien-tôt. Cependant si le Comte de Saint Pol obtenoit l'épée de Connétable ; & qu'il survint à la France une guerre dans laquelle elle eût besoin de l'assistance de ses Feudataires, le Comte de Charolois qui seroit mandé pour s'y trouver en personne comme les autres , seroit contraint de recevoir les ordres du Comte de Saint Pol : la dignité des Connétables étant alors de si grande étendue , qu'ils commandoient mêmes aux Fils de France. Le Comte de Charolois étoit si fier , qu'il y avoit lieu de prévoir qu'il aimeroit mieux mourir que de se soumettre au Comte de Saint Pol , & ce fut uniquement dans cette vue que Louis donna son épée à ce Comte.

Ferdinand n'avoit eu que peu de part dans la Ligue de Cambray formée contre la République de Venise, & ne s'étoit mis en devoir d'en exécuter aucun des articles qui le regardoient. Il n'avoit point levé de troupes : Il n'en avoit point envoyé au rendez-vous général,

ral ; & il n'avoit pas contribué pour la cause commune un écu, de vingt mille par mois qu'il s'étoit obligé de fournir ; & nonobstant il usa de tant d'artifices, qu'il fut presque le seul qui profita de la ruine des Vénitiens, quoy qu'il fût le seul qui n'eût couru aucun risque dans la guerre qui leur avoit été faite. Les villes Maritimes de la Poüille luy en demeurèrent ; & il mit si adroitement la division entre l'Empereur & le Roy de France, que ces deux Princes ne purent jamais convenir des moyens nécessaires pour ranger en ce point Ferdinand à la raison.

Louis & Ferdinand réussirent tous deux à gagner par des voyes indignes de la Majesté Royale, les personnes dont ils avoient besoin. Ils trouvoient le moyen de corrompre leurs Maîtresses, leurs Favoris, & tous ceux qui les approchoient : Ils en étudioient les inclinations & les caprices , afin de les engager par là dans leurs intérêts ; Ils caressoient jusqu'au moindre de leurs valets ; & ils n'épargnoient rien pour les suborner. Ils les achetoient ; & c'étoit seulement alors qu'ils se montroient liberaux, & mêmes prodigues, le ménage étant leur passion dominante dans tout le reste de leurs actions. Plus ils y trouvoient de résistance, plus ils s'obstinoient à les engager ; & soit qu'ils fussent plus adroits que les autres Princes, ou que le siècle où ils vivoient portât un tres petit nombre de gens fideles, peu de ceux auxquels ils s'adresserent leur échapa. Il n'est pas moins difficile de se prévaloir des domestiques que l'on a corrompus, que de les corrompre ; & Louis & Ferdinand ne s'en étoient pas

p'ûtôt assurez, qu'après avoir connu la portée de leurs esprits, ils en attiroient les uns à leur Cour , & laissoient les autres auprès de leurs Maîtres. Ils traitoient admirablement bien les premiers, & pour les seconds ils prenoient soin de les faire payer à point nommé des pensions qui leur avoient été promises. Ils leur fournissoient des memoires tout-à-fait exacts de la maniere dont ils devoient agir: Des bruits que l'on souhaitoit qu'ils fissent courir: De ce qu'ils devoient dire à leurs Maîtres , & de la disposition dans laquelle on entendoit qu'ils les entretenissent.

Louis & Ferdinand noircirent leur reputation d'une ingratitude surprenante , à l'égard des deux Personnes auxquelles ils avoient le plus d'obligation. La seconde fois que Louis se retira mécontent d'aupres du Roy Charles Sept son pere, ce bon Prince fut si touché du mauvais naturel de son fils, qu'il resolut de le punir hautement. Il envoya des Troupes pour se saisir de luy dans le Dauphiné ; & il le pressa de sorte, que la plupart des François en prirent occasion de s'imaginer que la division entre leur Roy & leur Dauphin seroit de longue durée. Le contre-coup de cette opinion rejallit sur Louis , qui sollicita en vain les Princes d'Alemagne & d'Italie de luy donner un azile dans leurs Etats , puis qu'aucun d'eux ne luy voulut permettre d'y entrer. Il ne restoit que le Duc de Bourgogne, qui n'avoit pas occasion de se louer de luy, puisqu'il luy avoit été contraire dans toutes les occasions où il s'étoit agi d'exécuter le Traité d'Arras: mais les Ames bien nées ont

plus d'égard aux malheurs des personnes qui leur demandent retraite , qu'aux injures qu'elles en ont reçues. Le Duc de Bourgogne ne se contenta pas de permettre à Louis de se retirer dans le Brabant , il l'y entretenit durant cinq ans en heritier presomptif du Royaume de France; & ne put jamais se résoudre, ny à le retenir prisonnier comme on luy conseilloit, ny à prendre de luy de suffisantes précautions pour empêcher que la France ne fit à l'avenir la guerre dans les Pays bas. Il le ramena en France aprez la mort de Charles Sept : Il assista à son Couronnement : Il fut le premier à luy rendre hommage pour la Flandre & pour l'Artois ; & il termina la ceremonie par un discours, qui monroit assez qu'il n'aimoit gueres moins Louis que le Comte de Charolois son fils unique. Cependant tant de bontez ne furent pas capables de toucher Louis ; qui fit au Duc de Bourgogne tous les maux qu'il put, sans rompre ouvertement avec luy. Il luy débaucha ses meilleurs Sujets: Il essaya de le mettre mal avec son fils : Il dressa à ce fils des embuches dont il eut bien de la peine à se garentir, & le reduisit à prendre des soins extraordinaires pour sa propre conservation.

Ferdinand étoit encore plus redevable à Constance que Louis au Duc de Bourgogne, puisque ce grand Capitaine luy avoit conquis les Royaumes de Grenade & de Naples. Tout le monde s'attendoit que sa Maesté Catholique en témoigneroit de la reconnaissance ; & qu'elle récompenseroit au moins tant de services d'extrême importance, par la grande Maî-

trifede l'Ordre de S. Jacques, qui étoit alors la principale dignité de l'Espagne. Mais il n'est quelquefois pas moins dangereux à des Sujets d'obliger trop leurs Souverains, que de ne les point obliger assez. Il n'y avoit pas d'exemple dans l'Histoire d'Espagne qu'aucun autre Roy que Ferdinand eût été redevable de deux Couronnes à un de ses Sujets; & ces deux raisons qui le mettoient hors d'état de récompenser dignement la valeur & la fidélité de Consalve, luy inspirèrent une extrême ingratitude pour luy. Les François & les Venitiens n'eurent pas plutôt été chassés du Royaume de Naples, que Ferdinand qui ne croyoit pas que sa puissance y fût assez respectée tant que Consalve y demeureroit, pensa à l'en tirer: & comme il n'y avoit que sa seule présence capable de produire cet étrange effet, sa Majesté Catholique alla droit à Naples. Consalve qui avoit des Espions à la Cour de Ferdinand, fut averti à temps de son arrivée. Il pouvoit sans scrupule changer sa qualité de Vice-Roy en celle de Roy, puisqu'il étoit d'humeur à ne se pas embarrasser des remords de conscience.

Les Neapolitains ne demandoient pas mieux que de l'avoir pour Souverain; & la Cour de Rome qui ne souffroit pas volontiers le voisinage des Espagnols, luy auroit accordé de bon cœur l'Investiture de sa conquête, s'il l'eût demandée. Les Princes d'Italie auroient été ravis de sa revolte: car encore qu'il fût Espagnol, ses descendants ne l'auroient plus été. Il n'y eut que luy qui s'opposa à sa propre fortune: mais il s'y opposa d'une manière, qui surprit tous ceux qui

le connoissoient. Il ne se contenta pas d'aller sur le Port de Genes recevoir Ferdinand : mais de plus il monta sur sa galere, & s'abandonna de cette sorte à la discretion de ce Prince : comme s'il eût voulu montrer par l'exemple le plus remarquable du seizième siècle, que les veritables Espagnols aiment mieux leur Monarchie, qu'ils ne s'aiment eux mêmes. Il essuya toute la mauvaise humeur de Ferdinand, & quoy qu'il ne fût que cadet de la Maison de Cordouë, & que par consequent il eût peu de bien, il rendit à Ferdinand toutes les Terres qu'il luy avoit données. Il ne se reserva que la gloire qu'il avoit acquise en le bien servant ; & lorsque ce Prince luy demanda compte de l'argent qu'il avoit dépensé, il le luy rendit d'une maniere qui faisoit assez appercevoir que sa Majesté Catholique avoit tort. Il convint des sommes immenses qu'il avoit levées sur les Neapolitains : mais il ne marqua que les occasions dans lesquelles il en avoit employé la moindre partie ; & pour la plus grande il ne dit autre chose, sinon qu'il l'avoit dépensée en Espions.

Ferdinand honteux de l'avoir poussé jusques-là, se paya de cette mauvaise raison, & le ramena en Espagne. Les honneurs que le Roy de France Louis Douze fit à Consalve à l'entrevuë de Savonne, acheverent d'irriter sa Majesté Catholique ; & quand elle fut de retour en Castille, elle le confina dans le Château qu'il avoit eu en partage. Elle l'y laissa cinq ou six ans, sans penser non plus à luy que si elle ne l'eût jamais connu. Mais au bout de ce temps

q iij

les François gagnèrent la bataille de Ravenne ; & Ferdinand fut persuadé qu'il perdrait le Royaume de Naples , s'il n'y renvoyoit promptement Consalve. Il luy manda de se tenir prêt pour partir , & luy envoya quelque argent pour son équipage. Mais peu de jours aprez il vint un avis certain que la mort de Gaston de Foix avoit apporté tant de préjudice aux François tout vainqueurs qu'ils étoient , que les vaincus les avoient chassés d'Italie ; & Ferdinand revenu de la peur de perdre le Royaume de Naples , continua de persecuter Consalve : Il le laissa languir dans sa solitude : Il ne permit à aucun des Courtisans de l'aller visiter : Il negligea de pourvoir la seule fille qu'il avoit pour tous enfans ; & pour comble de malheur , la disgrâce de Consalve fut aussi longue que sa vie , puisqu'il mourut quarante jours avant Ferdinand. Paul Jove qui a écrit sa vie en trois livres , & qui en reçut six mille ducats de récompense , marque bien qu'il avoit violé toutes les Loix divines & humaines pour le service de son Maître : mais il n'ajoute pas qu'il s'en soit repenti, ny qu'il en ait fait pénitence.

Louis travailla durant tout son Regne à mettre la division entre les deux principales branches de la Maison Royale d'Angleterre, qui étoient celles d'Yorc & de Lancastre ; afin d'occuper tellement les Anglois dans leur Pays , qu'ils n'eussent pas le temps de penser au recouvrement de la Normandie & de la Guienne , pendant qu'il feignoit de rechercher avec plus d'empressement l'alliance du Roy Edouard Quatre ;

& qu'il luy envoyoit des Ambassadeurs extraordinaires pour le prier d'accorder sa sœur en mariage au Duc de Berry, qui depuis la guerre du Bien Public se faisoit appeller Duc de Normandie. Sa Majesté Tres-Chrétienne se prévalut de cette occasion qu'elle trouva, pour rétablir sur le Trône la Maison de Lancastre qu'Edouard avoit supplantée. Il avoit obligation de sa Couronne au Comte de Warvic, puisque ce Seigneur avoit gagné la bataille qui la luy avoit mise sur la tête: cependant il le mécontenta par un motif, dont les Auteurs & les Relations d'alors ne conviennent pas. Il y en a qui disent qu'Edouard ayant résolu d'épouser Bonne de Savoye sœur de la femme de Louis, il jeta les yeux sur le Comte de Warvic pour l'aller demander à Louis. Mais pendant que ce Comte s'acquittoit de sa commission, Edouard devint amoureux d'une simple Demoiselle d'Angleterre, & l'épousa sans en donner avis à Warvic: ce qui l'offensa de sorte, qu'il ne pensa plus qu'à perdre Edouard. Il y en a d'autres qui portent que Warvic ne conspira contre son Maître, que parce qu'il avoit débauché une de ses parentes. Quoy qu'il en soit, le Comte de Warvic se saisit de quelques Vaisseaux Anglois; & s'approcha de Calais à dessein de s'emparer de cette importante Place, par le moyen d'un Officier de la garnison qu'il croyoit avoir corrompu. Mais il manqua son coup; & ne sçachant où se retirer, il descendit à Dieppe après en avoir demandé la permission à Louis. Sa Majesté luy fit l'honneur d'aller au devant de luy jusqu'à la Boüil-

le, & de le recevoir à sa table. Elle commanda à ceux de Roüen de luy faire une magnifique entrée : Elle le regala de divers presens, & le défraya avec tout son train durant son séjour en France. Les conférences qu'elle eut avec luy, furent sans témoins ; & l'on n'apprit que long-temps après, qu'ils avoient ensemble formé une Ligue en faveur de Henry de Lancastre, qu'Edouard tenoit prisonnier dans la Tour de Londres. Le Comte de Vvarvic feignit d'avoir été retenu sur la côte de France par la tempête ; & quand ses amis luy eurent mandé qu'il pouvoit retourner en Angleterre sans craindre qu'Edouard fût assez fort pour le faire arrêter, il en reprit la route.

Ferdinand employa plus de quarante ans à corrompre la faction de Beaumont, dans la seule vuë de s'emparer, comme il fit, du Royaume de Navarre. Il ne se contenta pas de faire alliance avec le Comte de Lerin qui en étoit le Chef, ny de luy donner de belles Terres dans l'Arragon, afin qu'il pût s'y retirer toutes les fois qu'il seroit mécontent de Jean d'Albret son Souverain : mais de plus il le rendit irréconciliable avec sa Majesté Navarroise, & il excita par cette voye des divisions civiles, qui donnerent moyen aux Espagnols de l'usurper en moins d'un mois.

Louis permit au Cardinal Balüe de se mêler de la profession militaire ; & l'on ajoûte mêmes qu'il eut à son égard assez de condescendance, pour luy en faire naître les occasions. Balüe étoit fils d'un Meünier de Verdun ; & son pere chargé d'enfans, & incapable de les pourvoir tous, le donna à un Religieux, qui s'en servit

servit quelques années en qualité de domestique, & luy donna le loisir d'étudier. Les genies extraordinaires brillent d'abord; & Balüe ne fut pas long-temps au College, sans se distinguer des autres Écoliers. On reconnut qu'il avoit l'esprit vif, aisé, pénétrant, & propre à s'avancer par toutes sortes de voyes. Et de fait il quitta le Religieux qui l'avoit élevé, dès qu'il put entrer dans la maison de Juvenal des Ursins, Patriarche Titulaire d'Antioche, & Evêque effectif de Poitiers. Il s'empara du genie de ce Prelat: Il le tourna à sa maniere: Il luy fit chasser tous les domestiques qu'il désespéroit de gagner: Il ne luy laissa que ceux qui luy avoient promis une aveugle soumission, & se rendit par-là tout puissant auprez de son Maître. Il le gouverna paisiblement tant qu'il vécut; & quand il le vit sur le point de mourir, il luy suggera un Testament dont il se fit déclarer Exécuteur. Il y a des écrits du temps qui reprochent à Balüe, d'avoir profité de la plûpart des legs contenus dans cette dernière disposition. Mais ils sont d'autant moins croyables, qu'il n'est que trop ordinaire d'encherir sur la verité, quand on a la plume à la main contre un Favori disgracié comme étoit Balüe, dans le temps que l'on écrivit contre luy les satyres qui subsistent encore. Le troisième maître de Balüe fut Jean de Beauvais Evêque d'Angers, qui s'en servit de Secrétaire, lorsqu'il fut envoyé par le Roy Charles Sept à Rome pour negocier avec le Pape Pie Second. Ce fut là que Balüe se fit connoître tel qu'il étoit, remuant, subtil, broüillon, inquiet, inépuisable en artifices, & également capable de tout conseiller & de tout entreprendre: tant il avoit de passion de s'avan-

cer à quelque prix que ce fût. Louis cherchoit cette sorte de gens pour s'en servir au besoin ; & reçut peu de temps après son avènement à la Couronne, Balüe entre ses domestiques. Il le fit premièrement Tresorier subalterne, ensuite Secrétaire, & depuis grand Aumônier. Il luy procura plusieurs riches Benefices, & entre autres l'Abbaye du Bec en Normandie, l'Evêché d'Evreux, l'administration de celui d'Angers, & enfin le Chapeau de Cardinal. Cependant Balüe ne s'acquitta bien d'aucune des fonctions Ecclesiastiques, & ne s'occupa qu'à celles des Laïques.

Louis avoit assemblé auprès de Paris des Troupes qu'il falloit passer en revue. Il étoit inouï en France depuis l'établissement de la Monarchie, qu'aucun Ecclesiastique en eût eu la commission ; & nonobstant Balüe la demanda avec tant d'instance, qu'il l'obtint. Il parut avec son rochet à la tête des Troupes monté sur une mule ; & leur fit en cet équipage faire la revue. Tous les Officiers s'en scandaliserent : Le Comte de Dammartin alla trouver Louis en leur nom ; & luy dit plaisamment que puisque Balüe se méloit de son métier, il étoit juste que sa Majesté luy permît de se mêler de celui de Balüe ; & de reformer l'Evêché d'Evreux, puisque le même Balüe n'en prenoit aucun soin.

Ferdinand au contraire contraignit le Cardinal Ximenez de s'appliquer à l'art militaire. Ce Prelat de simple Cordelier qu'il avoit été, s'étoit rendu si considerable depuis que la Reine Isabelle l'avoit choisi pour son Confesseur, & ensuite introduit dans le Conseil d'Etat, que cette Princesse luy avoit donné l'Archevêché de

Toledo, par la seule raison qu'elle ne connoissoit personne qui en fût plus digne que luy. Cependant elle ne fut pas plutôt morte, que Ferdinand usa de toutes sortes de moyens pour ôter à Ximenez son Benefice, sous pre-texte qu'il étoit trop riche pour un homme qui avoit fait vœu de pauvreté. Ximenez qui étoit le meilleur esprit & le plus grand politique d'Espagne, se démêla long-temps avec une adresse tout-à-fait surprenante, des pièges que Ferdinand luy tendoit à tous momens : mais il apprehenda sagement de n'être pas à l'avenir tellement sur ses gardes, qu'il ne donnât enfin quelque prise sur luy. Voilà ce qui luy fit prévoir par une prudence consommée, que l'unique moyen de se garantir de la persecution qu'il endureoit, consistoit à la prévenir en reduisant Ferdinand à la nécessité de le laisser en paix. Il forma le dessein de porter la guerre en Afrique : Il leva à ses dépens une armée : Il la commanda en personne : Il descendit sur les côtes de Barbarie : Il surprit la ville d'Oran : Il conquit à l'Espagne la plupart des Ports où les Pirates s'assembloient pour ravager ses côtes ; & il remplit les Castillans de tant d'admiration pour sa vertu, que Ferdinand n'osa plus le choquer directement ny indirectement : tant il demeura persuadé que s'il le faisoit, les Espagnols se revolteroient plutôt contre luy que d'abandonner Ximenez.

Louis & Ferdinand eurent de grands démêlez avec la Cour de Rome : mais Ferdinand en sortit toujours à son avantage, & Louis au contraire y laissa toujours quelque chose du sien. Il ne se fut pas plutôt dégagé de

la guerre du Bien Public, qu'il prétendit soulager son Royaume d'une imposition que les Ministres du Pape exigeoient depuis long-temps. Lorsqu'il mourut en France un Ecclesiastique, ils s'emparoiént de sa dépouille. Si cet Ecclesiastique étoit de bonne maison, ou avoit du credit, ils se contentoient de ses meubles ; & s'il étoit de basse extraction, ils y ajoûtoient les biens qu'il avoit acquis en fonds de Terre. Les heritiers étoient ainsi frustrés ; & cela leur donnoit occasion de ne pas attendre la mort de leurs parens, & de les piller par avance. Louis se mit en devoir d'y remédier, en ordonnant que les Ecclesiastiques François fussent en ce point de même condition que ses autres Sujets.

Il se proposa encore d'abolir les Annates ; & de défendre qu'on n'allât plus à Rome pour obtenir les Benefices électifs, sans la permission expresse de la Cour. Mais l'effort de Louis pour vérifier son Edit sur l'abolition de la Pragmatique, qui dans toutes les apparences devoit être celle de ses actions qui plairoit le plus au Pape, fut celle qui irrita davantage sa Sainteté contre luy. Sa Majesté choisit le temps des vacations comme le plus favorable à son dessein, & envoya le Cardinal Balüe au Baillage de Paris pour l'enregistrement dont il s'agissoit. Le Baillage obeit : mais Balüe ne trouva pas le Parlement dans la même disposition. Jean de Saint Romain Procureur General, qui s'étoit élevé à cette dignité par sa doctrine & par sa vertu, s'opposa à l'exécution des Lettres dont Balüe étoit chargé ; & remontra qu'elles avoient été obtenues par surprise, & que le Roy avoit été mal informé.

Que sa Majesté qui étoit souveraine & indépendante, fondatrice & protectrice des Eglises de son Royaume, donneroit atteinte aux droits de sa Couronne, si elle souffroit que ses Sujets dépendissent d'un autre Souverain pour quelque chose temporelle que ce fût, & que les droits de son Clergé fussent violez. Balüe qui étoit présent à cette remontrance s'en offensa d'autant plus, qu'il se piquoit davantage d'achever l'ouvrage que Joffredy avoit commencé. Il prit à partie le Procureur General: Il le menaça de la colere du Roy; & luy dit qu'il s'en repentiroit, & qu'on luy apprendroit bien-tôt à ne pas contrôler les volontez de son Maître. Mais Saint Romain au lieu de se relâcher, repliqua d'un ton qui tout respectueux qu'il étoit ne laissoit pas d'avoir beaucoup de force, qu'il soutiendrait aux dépens de sa propre vie les veritez qu'il venoit d'avancer. Qu'il n'étoit pas Procureur du Pape, mais du Roy & du Royaume; & qu'on pouvoit bien luy ôter sa Charge, mais non pas le faire manquer à sa conscience & à son devoir. Balüe insista; & s'étendit sur les raisons d'Etat, qui portoit dans la conjoncture d'alors la Cour de France à ne pas mécontenter celle de Rome. Mais Saint Romain repartit que par les saints Canons les Benefices électifs étoient en la disposition de ceux qui avoient droit d'élire, & que c'étoit là l'ordre legitime qui de tout temps avoit été observé en France. Que les Collatifs dépendoient des Ordinaires & des Patrons; & que par conséquent il n'étoit besoin, ny de Bulles, ny d'Expectatives, ny de payer les Annates, dont l'exaction étoit contraire à la pureté de l'Eglise, à la sainteté des

Canons, & à la grace du saint Esprit, de qui les dons doivent être purement gratuits. Il ajoûta que quand la France seroit pleine d'or & d'argent, elle seroit bientôt épuisée; & que depuis mil quatre cent soixante-quatre jusqu'à l'année mil quatre cent soixante sept, c'est-à-dire durant les trois dernières années, il étoit entré deux millions de l'or de France dans les coffres du Pape; & cette somme toute excessive qu'elle étoit, n'étoit pas considérable au prix de celle que la Cour de Rome auroit tirée des François, si la plupart d'entre eux ne se fussent dispensés toutes les fois qu'ils l'avoient pu de payer les droits de la Datterie. Le Parlement eut égard aux remontrances du Procureur General; & le Recteur de l'Université de Paris l'ayant sçu, alla trouver Balüe. Il interjeta appel de ces Lettres & de leur execution au premier Concile, & par tout ailleurs où il verroit que l'apel se pourroit relever, & le fit enregistrer au Baillage. Ainsi la Pragmatique fut autorisée en France jusqu'au Regne de François Premier; & les Papes en sçurent si mauvais gré à Louis, que non seulement ils ne luy accorderent plus durant tout son Regne que les graces qu'ils ne luy pouvoient refuser, mais encore ils traverserent la Maison d'Anjou dans tous les efforts qu'elle fit pour recouvrer le Royaume de Naples, quoy que leur intérêt fût de l'appuyer; à cause qu'étant plus foible que celle d'Arragon, elle les reconnoîtroit plus sincèrement qu'elle pour Seigneurs Suzerains.

Les Ancêtres de Ferdinand avoient usurpé la Sicile sur la Maison d'Anjou, par des voyes qu'on ne peut lire

sans horreur dans l'Histoire : mais ils n'avoient osé y exercer toute l'autorité qu'ils auroient bien voulu. Car outre que ce Royaume étoit un fief du saint Siége, les Ecclesiastiques y avoient des privileges qui rendoient leur condition plus avantageuse que celle des Laïques de quelque côté qu'on la regardât. Ils en avoient jouï sans contestation jusqu'à Ferdinand, qui s'avisa de faire imprimer par Jean Luc Barbery un Code des Loix de Sicile, à la tête duquel on mit une Bulle du Pape Urbain Second, qui régloit à peu prez l'autorité des Papes, comme elle est en France par les libertez de l'Eglise Gallicane.

Cette Bulle dont Ferdinand n'osa jamais montrer l'original, avoit, disoit-on, été donnée à Salerne en mil quatre vingt dix-sept en faveur de Roger Duc de Calabre & de Sicile, & le Pape y déclaroit que pour reconnoître les grands services que Roger avoit rendus à l'Eglise en la délivrant plusieurs fois de l'oppression des Sarrafins, sa Sainteté s'engageoit & tous ses Successeurs à ne point envoyer de Legat en Sicile sans le consentement du même Roger, & de ceux qui en seroient Souverains apres luy, & que quand ils auroient consenti qu'on leur en envoyât, le Saint Siége ne jetteroit les yeux pour exercer cette fonction, sur aucune personne qui ne leur fût agreable. Que s'il ne s'en trouvoit point; ou que le Saint Siége pour quelque cause que ce fût n'envoyât point de Legats en Sicile, les Souverains de cette Isle pourroient eux-mêmes faire les fonctions de Legats; & en auroient l'autorité, sans qu'il leur fût besoin d'obtenir de nouvelles Bulles. Que si les Papes jugeoient à propos de celebrer des Conciles

dans Rome; & demander aux Evêques de Sicile d'y assister tous en personne comme ç'avoit été jusques-là la coutume, il resteroit dans la liberté des Souverains de Sicile de n'en envoyer qu'autant qu'il leur plairoit : De choisir ceux qu'ils en estimeroient capables, & de retenir les autres dans leurs Eglises.

La Cour de Rome représenta en vain à Ferdinand, que cette prétendue Bulle avoit toutes les marques les plus convaincantes d'être supposée; & que quand elle seroit véritable, les Roys de Naples y avoient depuis dérogé autant de fois, qu'ils avoient fait avec les Papes des Traitez qui luy étoient contraires. Qu'Otton Evêque de Frisinge avoit inséré dans son Histoire une lettre du Senat de Rome à Contrade Roy des Romains, qui portoit que le Pape Eugene s'étoit accommodé avec le même Roger Duc de Sicile & de Calabre à une condition par laquelle il avoit renoncé au principal privilege de la prétendue Bulle d'Urbain Second, puisqu'il étoit demeuré d'accord que ny luy ny ses Successeurs ne pourroient à l'avenir dans quelque occasion que ce fût, faire les fonctions de Legats du Saint Siège dans la Sicile ny dans la Calabre. Que quand les Normans & les Princes de la Maison de Suabe, d'Anjou, & d'Arragon qui avoient possédé la Sicile, n'auroient pas tant de fois dérogé par des Traitez solennels à la prétendue Bulle, les Investitures des Papes qu'ils avoient acceptées, suffiroient pour les en frustrer; puisque bien loin qu'ils y fussent maintenus dans les privileges dont il est question, la Cour de Rome s'y étoit expressément réservée tout le pouvoir qu'elle avoit eu en Sicile avant que les Normans l'eussent

sent conquise. Que la datte de la même Bulle étoit fausse, & qu'Urbain II. n'étoit point allé à Salerne l'onzième année de son Pontificat. Ferdinand ne laissa pas néanmoins de se mettre en possession des mêmes privilèges accordez par cette Bulle, ny d'en user jusqu'à sa mort.

Voilà pour ce qui regarde la Sicile; & quand au Royaume de Naples, Ferdinand n'eut ny moins d'ambition ny moins d'injustice à l'égard de la Cour de Rome. Il ne l'eut pas plutôt usurpé, qu'il pensa à diminuer la redevance que les Roys de Naples payoient au Saint Siege pour marque qu'ils le tenoient de luy en qualité de fief. Il chercha toutes sortes de pretextes pour differer de la payer, en s'excusant tantôt sur ce que le revenu de ce Royaume étoit considérablement diminué à cause des ravages que les longues guerres y avoient causez; tantôt sur le nombre extraordinaire des gens de guerre que sa Majesté Catholique étoit contrainte d'y entretenir, de crainte que les François ne le recouvraissent. Ferdinand attendit ainsi l'occasion favorable à son dessein, qui ne manqua pas de se présenter telle qu'il l'avoit désirée. Le Pape Jules Second se proposa de chasser en toute manière d'Italie les François, qui y tenoient encore le Duché de Milan; & comme il ne le pouvoit que par l'assistance des Espagnols, il sollicita Ferdinand de joindre ses armes aux siennes. Ferdinand ne le refusa pas directement: mais d'un côté il fit naître tant de difficultez au succès de l'entreprise de Jules, & de l'autre il luy fit insinuer avec tant d'adresse que l'unique moyen d'engager les Espagnols à remettre le Duché de Milan sous la domination de Sforce, étoit de reduire la redevance

pour le Royaume de Naples à sept mil ducats & à une haquenée, que Jules qui haïssoit Louis Douze Roy de France à proportion de ce qu'il l'avoit autrefois aimé, donna toute sorte de satisfaction à Ferdinand.

Louis & Ferdinand ne furent pas plus fermes dans leur alliance l'un que l'autre. Car le premier de ces deux Princes avoit excité les Liegeois à prendre les armes contre le Duc de Bourgogne; & comme toutes les fois que la populace se croit puissamment appuyée elle perd facilement le respect, celle du Liege s'étoit portée à des excès contre la personne du Comte de Charolois que l'on ne sçauroit lire sans horreur dans Monstrelet qui les rapporte fort au long. Deç que ce Comte fut devenu Duc de Bourgogne, il jugea qu'il y alloit de sa gloire de ne pas laisser impunis les attentats des Liegeois. Il assembla une armée que des Relations font monter à cinquante mille hommes, & jura qu'il ruineroit la Ville de Liege jusqu'aux fondemens.

Les Liegeois trop foibles pour résister au nouveau Duc de Bourgogne, eurent recours à Louis qui les avoit engagés dans la querelle qu'ils soutenoient, & le preserent de leur envoyer le secours qu'il leur avoit promis. Mais Louis au lieu de leur tenir parole, profita de la conjoncture que le Duc de Bourgogne étoit occupé du côté d'Allemagne; & attaqua le Duc de Bretagne qui avoit donné retraite au Duc de Berry après qu'on luy avoit été la Normandie, & au Duc d'Alençon qui étoit entré dans ce parti. Mais comme Louis ne hazardoit jamais rien que quand ses ruses ne suffisoient pas pour venir à bout de ce qu'il avoit entrepris, il prévint que les

Liegeois ne refisteroient pas si long-temps au Duc de Bourgogne, que les Ducs de Berry, de Bretagne, & d'Alençon à la Majesté, & qu'ainsi le Duc de Bourgogne auroit le loisir de dégager les trois Princes que l'on vient de nommer. Il s'agissoit de l'en détourner; & Louis se mit en état de le faire, en luy envoyant le Comte de Saint Pol Connétable de France, qui avoit été son Favory.

Le Connétable connoissoit trop le Duc de Bourgogne, pour s'amuser à negotier avec luy par les détours ordinaires en de semblables occasions. Il s'expliqua d'abord; & dit nettement au Duc de Bourgogne que s'il vouloit sacrifier à Louis les Ducs de Berry, de Bretagne, & d'Alençon, Louis luy abandonneroit reciproquement les Liegeois. Mais les affaires n'étoient pas à cela prez également disposées des deux côtez; puisque de la maniere dont les trois Ducs se défendoient contre Louis, il ne pouvoit les assujettir qu'en plusieurs années: Au lieu que les Liegeois étoient assez temeraires, pour presenter au Duc de Bourgogne la bataille qui devoit décider le differend qu'ils avoient avec luy. Le Duc de Bourgogne qui étoit resolu de l'accepter, renvoya le Connétable sans rien conclure. La bataille fut donnée à trois jours de-là: Les Liegeois la perdirent, & furent reduits à recevoir la loy qu'il plut au Duc de Bourgogne de leur imposer.

Ferdinand étoit entré dans la Ligue de Cambray avec Louis Douze Roy de France; & l'un des principaux articles que ces deux Rois avoient signez, étoit qu'ils fourniroient de l'argent & des Troupes en un certain

nombre ; & sur tout on y avoit exprimé qu'ils ne discontinueroient pas de faire la guerre aux Venitiens , jusqu'à ce que la Ville de Venise eût été conquise ; & néanmoins Ferdinand ne contribua , ny soldats , ny argent comme il avoit promis. Louis ainsi réduit à ses seules forces , ne laissa pas de donner aux Venitiens une bataille qu'il gagna , & de prendre sur eux tout ce qu'ils tenoient en Terre ferme. Il sembloit que ces prosperitez dussent obliger Ferdinand à tenir parole , au moins sur la fin de la guerre , puisqu'il ne l'avoit pas fait au commencement : mais il persista dans son infidélité , & n'en rendit point d'autre raison , sinon qu'il s'étoit ligué avec Louis Douze pour humilier les Venitiens , & non pas pour les ruiner tout-à-fait.

Louis Onze se reconcilioit aisément toutes les fois qu'il y trouvoit son compte , & l'on en voit un exemple remarquable dans la maniere dont il agit à l'égard de Tanneguy du Châtel. Ce Seigneur Breton ne s'étoit pas contenté d'entrer dans la Ligue du Bien Public , mais de plus il y avoit attiré en partie le frere unique de Louis ; & l'on ajoûte que si ses conseils eussent été suivis , Louis ne l'auroit pas déconcertée avec autant de facilité qu'il y en trouva. Cependant Louis au lieu de luy en sçavoir mauvais gré , l'en estima davantage , & chercha avec empressement l'occasion de se l'acquérir. Du Châtel étoit en possession de dire à tous les Maîtres qu'il avoit servis leurs veritez , sans se mettre autrement en peine s'ils l'agréeroient ou non. Il avoit commencé par le Roy Charles Sept ; & sa Majesté n'avoit point eu de plus hardy censeur que luy , pendant qu'elle avoit aimé la belle

Agnez Sorelle. Il étoit passé aprez la mort de ce Prince à la Cour du Duc de Bretagne, & il y avoit continué sa maniere de parler. Le Duc de Bretagne au grand scandale de ses Sujets, abusoit publiquement d'Antoinette de Maillezaïs femme d'André de Villequier qui avoit été grand Chambellan de Charles Sept. Du Châtel l'en reprit avec tant de persévérance ; que le Duc de Bretagne pour vivre désormais à sa fantaisie sans que l'on y trouvât à redire, chercha l'occasion de renvoyer du Châtel à la Cour de France. Louis qui le sçut d'abord, bien loin d'être ravi qu'un de ses Ennemis travaillât à le vanger de l'autre, n'oublia rien de ce qui servoit à gagner du Châtel. Il luy fit tant de caresses & de présens, que du Châtel qui n'avoit plus de retraite, consentit enfin de se donner à sa Majesté.

Ferdinand fut irrité contre les Florentins par une raison qui ne valoit rien en bonne politique. Il y avoit plusieurs siècles que cette Republique étoit étroitement alliée avec la France ; & elle avoit tiré des Roys Très-Christiens de si grands secours dans toutes les occasions où elle avoit couru risque de perdre sa liberté par les divisions de ses citoyens, ou par les attaques de ses voisins, qu'elle n'avoit pu se dispenser de rendre la pareille, à moins que de se couvrir d'une éternelle infamie. Ainsi Louis Douze aprez avoir perdu le Royaume de Naples par la supercherie de Consalve, s'étant proposé de le recouvrer par la voye des armes, somma les Florentins d'exécuter les Traitez que sa Majesté & ses Prédecesseurs avoient conclus avec leur Republique. Les deux principaux articles de ces Trai-

fij

tez contenoient que toutes les fois qu'il plairoit aux François d'envoyer des armées dans le Royaume de Naples, les Florentins seroient obligez à leur donner passage par leur Etat, en quelque nombre qu'elles fussent. L'autre article, que les mêmes Florentins y joindroient trois cent Lances avec les Archers dont elles devoient être accompagnées : bien attendu qu'en quelque maniere que la Republique de Florence fût attaquée, la France luy fourniroit reciproquement autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'elle en demanderoit.

La Republique de Florence n'avoit fait autre chose qu'exécuter ces articles, lorsque Louis Douze l'en avoit sollicitée, & à dire le vray elle n'avoit pas été tout-à-fait libre de s'en excuser; puisque si elle l'eût fait, l'armée Françoisé composée alors de soixante mille hommes, auroit conquis en moins de huit jours le petit Etat de Florence, où il n'y avoit ny gens de guerre sur pied, ny suffisantes garnisons dans les places. La Republique de Florence n'étoit donc blâmable ny devant Dieu ny devant les hommes, de la conduite qu'elle avoit observée à l'égard des François; & nonobstant Consalve n'eut pas plutôt ruiné l'armée Françoisé qui travailloit à recouvrer le Royaume de Naples, que Ferdinand employa neuf ans entiers à se vanger des Florentins. Il favorisa tous les ennemis qu'il eurent durant un si long-temps: Il eut part dans toutes les séditions qui se formerent entre eux: Il fit spécifier dans le projet de Ligue que la plupart des Princes Chrétiens dressèrent contre les François, qu'incontinent aprez que cette nation auroit été renvoyée

de-là les Alpes, on travailleroit , toutes autres affaires cessantes à humilier les Florentins; & lorsque la Maison de Medicis eut offert aux Espagnols d'assujétir sa patrie pourvu qu'ils luy voulussent aider , Ferdinand luy donna une armée entiere qui contraignit les Florentins de se soumettre à la domination de cette Maison.

Louis Onze & Ferdinand furent également malheureux dans les deux personnes qu'ils avoient le plus avancées. On a vu que Louis avoit fait au Cardinal Balüe une entiere confiance de ses secrets ; & Balüe au lieu de reconnoître cette faveur par une inviolable fidelité , se servit contre son propre Maître des lumieres qu'il luy donnoit. Il luy fit d'abord renoncer à la Pragmatique Sanction , dans la seule vuë de se rendre plus considerable à la Cour de Rome ; & depuis quand il vit les Ducs de Berry & de Bourgogne sur le point de s'accommoder avec Louis , il mit tout en œuvre pour empêcher cette reconciliation. Il découvrit le foible de sa Majesté ; & en tira cette conséquence, que pourvu qu'on perseverât à ne rien relâcher de ce qu'on luy demandoit, elle accepteroit toutes les conditions qui luy seroient offertes. Mais les Lettres de Balüe furent interceptées & portées à Louis ; qui ne se sentant pas capable de dissimuler une telle perfidie , fit arrêter Balüe , & travailler à son procez. Il se trouva beaucoup plus de crimes qu'il n'en faloit pour le perdre : mais Louis n'étoit pas sanguinaire , jusqu'au point de faire mourir les personnes auxquelles il avoit fait part de tous ses secrets. On fit bien le procez à Balüe : mais on ne le punit pas

du dernier supplice, & il en fut quitte pour perdre tous les biens qu'il avoit acquis. Il revint à la vérité dans sa première pauvreté : mais il n'en fut pas moins insupportable à ceux qui sçavoient que la Cour de Rome l'avoit si bien gagné ; qu'encore qu'elle ne fût plus dans ses intérêts, il la servoit avec autant d'exactitude qu'à l'ordinaire.

Ferdinand avança Jean Manuel jusqu'à l'élever à la Charge de Secrétaire d'Etat : mais il n'est pas moins dangereux à un Souverain de trop découvrir le fin de sa politique, que de laisser toujours le monde dans l'incertitude de ce qu'il fera. Ferdinand s'étoit accoutumé depuis si long-temps à limiter les récompenses qu'il vouloit donner à ceux qui l'avoient le plus avantageusement servi, que quand on recevoit de luy quelque grace un peu considérable, on étoit assuré de n'en tirer jamais aucune autre. Ainsi Manuël qui étoit assez ambitieux pour ne pas borner sa fortune à la dignité dont on venoit de l'honorer, étant persuadé par l'expérience de tous les Courtisans qui l'avoient précédé, qu'il demeureroit toute sa vie Secrétaire d'Etat, & qu'il ne seroit rien d'avantage, aima mieux devenir ingrat que de renoncer aux Charges plus hautes que la sienne dont il s'estimoit digne.

L'Archiduc d'Autriche & sa femme, pour lors fille aînée de Ferdinand, vinrent en Espagne pour recueillir la succession de la Reine Isabelle ; & Ferdinand pour les en frustrer, leur montra un Testament de cette Princesse qui luy laissoit pour toute sa vie l'usufruit de la Monarchie de Castille. L'Archiduc & l'Archiduchesse ve-

noient

noient de Flandres ; où ils avoient demeuré si longtemps , que toutes les habitudes qu'ils avoient en Espagne s'étoient perduës. Ils ne se trouvoient point en état d'en former promptement de nouvelles ; & l'on ne doute pas qu'ils n'eussent été contraints de se soumettre à la loy qu'il plaisoit à Ferdinand de leur imposer , si Manuel ne se fût proposé d'obliger les Castillans de rendre justice à l'Archiduc & à sa femme ; sur la présupposition qu'après qu'ils luy seroient redevables de la Couronne , il n'y auroit rien qu'il ne dût espérer de leur reconnoissance. Il eut dans cette vuë des entretiens secrets avec l'Archiduc : Il luy apprit que le prétendu Testament de la Reine Isabelle étoit supposé ; Il luy donna des moyens infaillibles pour le convaincre de fausseté selon les maximes de la Jurisprudence de Castille : Il engagea dans ses intérêts la meilleure partie des Courtisans ; & se prévalut si bien de la beauté & de la bonne mine de ce jeune Prince qu'il opposoit à la laideur & à la taille de Ferdinand , qu'il ne resta à la suite de celui-cy que deux Castillans , tous les autres étant allez faire leur cour à l'Archiduc. Mais par malheur pour Manuel , le nouveau Roy de Castille mourut bientôt après ; sans avoir fait autre chose pour luy que de luy donner le Gouvernement de Burgos , aucune autre dignité n'étant venuë à vaquer durant sa courte Royauté.

Manuel exposé de cette sorte contre sa prévoyance au ressentiment de Ferdinand , ne jugea pas à propos d'en attendre les effets. Il courut en toute diligence au port de Castille le plus proche du lieu où il se trouvoit : Il monta sur le premier Vaisseau qu'il rencontra ; &

sauva dans les Pays-bas, sur l'esperance que Monsieur de Chievres Gouverneur du fils aîné de l'Archiduc ne laisseroit pas perir un homme persecuté pour la cause de son Pere. Il ne se trompa pas dans la conjecture, & Chievres le reçut d'abord assez bien. Mais Ferdinand implacable quand on l'avoit une fois offensé, importuna de sorte Chievres, & le menaça si fortement de frustrer de sa succession le jeune Archiduc si on ne luy sacrifioit Manuel, que Chievres ne pouvant se résoudre ny à donner une entiere satisfaction à Ferdinand, ny à le mécontenter tout-à-fait, choisit une voye mitoyenne. Il se saisit à la verité de la personne de Manuel, & le mit en prison sous pretexte qu'il ne pouvoit autrement empêcher que Ferdinand ne le fit assassiner : mais à cela prez il ne negligea aucun des adoucissmens capables de rendre à Manuel sa détention plus supportable.

Louis rechercha pour son frere la sœur de Henry Quarre Roy de Castille, sous esperance qu'elle heriteroit de cette Monarchie. Henry avoit épousé la Princesse de Portugal : mais ses débauches l'avoient, dit-on, réduit entel état, qu'il ne pouvoit consommer le mariage. Le bruit courut là-dessus que pour couvrir son impuissance, il avoit obligé Bertrand de la Cueva son Favori de coucher avec la Reine. Quoy qu'il en soit la Reine étoit devenue grosse, & avoit mis au monde la plus belle fille de son siècle. Henry l'avoit fait baptiser pour sienne, & prétendoit luy laisser sa Couronne. Mais Louis pour des raisons que les Historiens impriment & manuscrits n'ont pas rapportées, préfera pour le

Duc de Guienne son frere la tante à la niée. Il rechercha avec beaucoup d'empressement l'Infante Isabelle ; mais le Duc de Guienne s'étoit mis en si mauvaise réputation dans le monde en ne tirant pas de la Ligue du Bien Public tous les avantages qui luy en pouvoient revenir , & en se laissant ôter le Duché de Normandie sans faire de résistance , que l'Infante Isabelle répondit aux Envoyez de Louis qu'elle avoit trop de cœur pour épouser un Prince qui n'en avoit point du tout.

Louis plus touché de la maniere dont son frere étoit rebuté que du rebut même , se servit du Seigneur d'Albret qui avoit beaucoup de credit dans la Castille , & luy donna de l'argent pour gagner les Grands du Pays. L'intrigue du Seigneur d'Albret alla si loin, que la fille de Henry veritable ou prétenduë , fut reconnue dans les Etats de Castille pour heritiere legitime & necessaire de leur Monarchie. Mais soit que Louis pensât alors plutôt à se défaire de son frere qu'à luy procurer une Couronne , ou qu'il eût déjà formé le dessein d'abaisser les Princes de son Sang au lieu de les élever , il rompit la negociation du Seigneur d'Albret dans le temps qu'il n'y avoit presque plus rien à faire pour assurer au Duc de Guienne le Trône de la Castille , & ne se mêla plus des affaires d'Espagne.

Ferdinand au contraire trouva le secret de se faire agréer pour mary par l'Infante Isabelle , quoy qu'elle eût deux fois son âge : Il luy mena de belles Troupes : Il combattit pour elle : Il gagna la bataille de Toro , & réunit par cette voye la Castille à l'Arragon.

Louis abandonna au besoin celuy de tous les Princes

de son Sang qui étoit de la plus belle esperance. C'étoit Jean d'Anjou fils unique de René Roy de Sicile; qui avoit de si rares qualitez, qu'il ne luy manqua que la protection de Louis pour être le plus grand Prince de son siècle. Il s'étoit mis en état de recouvrer le Royaume de Naples avec les seules forces qu'il avoit tirées de la Lorraine, dont il avoit hérité par la mort de sa mere: de l'Anjou & de la Provence qui appartenoint à son Pere, & de celles que ses Amis luy avoient prêtées. Il s'étoit rendu le maître de Genes: & il s'apprétoit de là pour passer à Naples; d'autant plus assuré du succès, que tant que cette Ville seroit en sa puissance il ne manqueroit pas de recevoir de France à point nommé les secours dont il auroit besoin. Mais on a déjà remarqué que Louis avoit établi pour fondement de sa conduite, d'abaisser autant qu'il pourroit les Princes de son Sang, bien loin de les aggrandir; & que son aveuglement en ce point étoit d'autant plus déplorable, que dans la disposition où il avoit trouvé la France à son avènement à la Couronne, il n'y avoit point de maxime plus dangereuse pour luy que celle là.

Il luy sembla que si Jean d'Anjou joignoit le Royaume de Naples à la Provence, à l'Anjou, & à la Lorraine, & qu'ensuite il luy prît envie de former une Ligue avec le Duc de Bourgogne, sa Majesté Tres-Chrétienne seroit trop foible pour leur résister. Il n'en falut pas davantage pour obliger Louis; non seulement de refuser à Jean d'Anjou sa fille aînée qu'il luy avoit promise en mariage, & les Troupes qu'il luy devoit fournir par l'accommodement de la guerre du Bien Public: mais encore de

traiter avec François Sforce usurpateur du Duché de Milan, & Ennemy déclaré du même Jean d'Anjou, de luy abandonner l'Etat de Genes: De luy fournir les moyens de s'en saisir, & de frustrer ainsi Jean d'Anjou de l'esperance de recouvrer Naples.

Ce Prince eut depuis sujet de croire que Louis s'étoit repenti de l'avoir si mal traité; parce que sa Majesté ne se contenta pas de l'encourager à accepter la Catalogne que les Peuples du Pays irrités contre le Roy d'Arragon leur Souverain, luy avoient offerte: mais de plus elle engagea sous main les Comtes de Foix, d'Armagnac, d'Albret, de Bigorre, & de Cominges, à le secourir avec toutes les forces de la Guienne. Mais malheureusement pour Jean d'Anjou, il vint dans l'idée de Louis que si ce Prince devenoit maître de la Catalogne, il y voudroit rejoindre les Comtez de Roussillon & de Cerdagne qui en avoient été détachez; & sur cette imagination, sa Majesté revoca les ordres secrets qu'elle avoit donnez aux Comtes de Foix, d'Armagnac, d'Albert, de Bigorre & de Cominges. Jean d'Anjou n'autoit pas néanmoins laissé de conquerir la Catalogne: car outre qu'il y avoit déjà gagné deux batailles signalées, ces Comtes se piquerent de ne pas être inconstans à son égard: mais la mort le surprit, & délivra Louis de la jalousie qu'il avoit pour luy.

Ferdinand fit encore plus mal en ce point que Louis: car non seulement il empêcha l'unique Prince * qui restoit de son Sang de s'aggrandir, mais il le dépouilla du Royaume de Naples: Il se saisit de sa personne: Il le confina dans la prison de Sciaquina, & l'y garda tant qu'il vécut.

* Frederic d'Arragon Duc de Calabre.

Louis fut accusé d'avoir eu quelque part dans la mort de son frere; & si Ferdinand fut en cela plus innocent que Louis, il en fut redevable à la méchanceté de sa mere; qui pour le faire regner, donna du poison à son frere aîné. Mais Dieu qui ne laisse point impuni en ce monde des crimes de cette nature, permit que Louis & Ferdinand n'eurent que chacun un fils, qui ne laisserent point de posterité: car les trois fils de Charles Huit ne luy survécurent point, & la Couronne passa au Duc d'Orleans. Jean d'Arragon fils unique de Ferdinand cessa de vivre à l'âge de vingt ans; & le seul fils qu'il eut de Marguerite d'Autriche sa femme avoit déjà perdu la vie, quand elle accoucha de luy.

Louis & Ferdinand rechercherent en même temps les deux Infantes de Castille. Le premier pour son frere, & le second pour luy: mais ce fut avec des intentions tout-à-fait différentes. Henry Quatre Roy de Castille avoit irrité les Grands de son Royaume en travaillant à diminuer leur puissance, afin qu'ils ne se revoltassent pas tous les ans comme ils avoient accoutumé. Les Grands qui le connoissoient d'humeur à pousser une affaire à bout quand il l'avoit une fois commencée, prévirent qu'il le falloit d'abord reduire à l'extremité, & le déposèrent par une ceremonie qui achevât de les rendre irréconciliables avec luy. Ils mirent en sa place Alphonse frere puîné de Henry: mais ce jeune Prince étant mort trop tôt, ils offrirent leur Couronne à l'Infante Isabelle sœur de Henry & d'Alphonse.

Isabelle avoit de l'esprit & de l'honnêteté; & les

Castillans la confideroient d'autant plus , qu'elle s'étoit habituée à couvrir du pretexte de Religion celle des passions qui la dominoit le plus , qui étoit l'ambition. Elle sçavoit que les mécontents avoient publié pour pretexte de leur rebellion , que les amours volages de Henry l'avoient rendu impuissant ; & que pour cacher ce défaut , il avoit consenti , & mêmes souhaité que son Favory couchât avec sa femme. Que cette Princeſſe étoit par là accouchée de l'Infante Jeanne , à laquelle on ne pouvoit apparemment contester la Couronne de Castille ; puisqu'elle étoit née sous la couverture du mariage , & que de plus Henry la reconnoissoit pour sa fille. L'Infante Isabelle répondit là dessus aux mécontents , que la Religion & la conscience l'empêchoient de dépouiller le Roy son Seigneur & son frere , à qui la Couronne appartenoit par la prérogative de son sexe : mais qu'elle seroit éternellement obligée aux Grands , s'ils vouloient bien la comprendre dans leur accommodement avec sa Majesté Castillane , & la mettre en état de ne rien craindre du parti qui s'étoit proposé d'élever à son préjudice la fille de sa belle-sœur. Elle parla de cette sorte , parce qu'elle craignoit de découvrir son ambition à contre-temps , & avant que d'être assurée de quel côté la victoire panheroit.

Mais les Grands qui la tenoient pour une sainte , tant elle avoit usé d'artifice à le leur persuader , crurent qu'elle n'agissoit que par un motif de pitié & de justice tout ensemble. Ils s'entendirent avec elle ; & reduisirent leur Roy à de telles extremités , qu'il fut contraint

de leur accorder une déclaration par laquelle l'Infante Isabelle étoit reconnüe Princesse des Asturies à l'exclusion de l'Infante Jeanne ; & l'on donna à la premiere de ces deux Princesses plusieurs Villes des plus importantes de la Castille, sous pretexte de luy entretenir un train plus magnifique : mais en effet pour luy servir de Places de sûreté. L'Infante Isabelle devint ainsi l'un des meilleurs partis de l'Europe ; & il y eut peu de Princes en état de se marier, qui ne la recherchaient.

Ferdinand se mit sur les rangs, comme les autres, & son bonheur voulut qu'il gagna l'amitié de Cardegna Maître d'Hôtel de l'Infante Isabelle. On n'a pas sçu par quelle voye ce fut ; & tout ce qu'on en peut dire, est qu'il n'y eut point d'argent employé pour le corrompre, puisque Ferdinand étoit le Prince de l'Europe qui en avoit alors le moins. Cardegna trouva dans son dessein un obstacle qui paroissoit insurmontable. Il consistoit en ce que Ferdinand n'avoit que seize ans, & Isabelle trente-deux : mais il persuada si fortement à cette Infante en la prenant par son foible qu'elle ne regneroit jamais dans la Castille si elle n'engageoit dans ses intérêts les forces de l'Arragon, qu'elle consentit d'épouser Ferdinand. Cette alliance ne pouvoit s'accomplir sans être secrète ; parce que si le Roy de Castille l'eût pénétrée, il ne luy auroit pas été difficile de l'empêcher. Ce fut pour cela que l'Infante Isabelle envoya Pedro Manriquez Comte de Trevigno à Ferdinand, pour luy dire de se travestir, & de la venir trouver avec peu de suite. Manriquez s'acquitta de sa commission en Courtisan tout-à fait adroit ; & Ferdinand ne délibéra pas un moment s'il hazarderoit

roit sa personne pour réunir les deux principales Monarchies de l'Espagne. L'un & l'autre arriverent sans inconvenient à Vailladolid, & parurent devant l'Infante Isabelle. Mais Ferdinand avoit si mauvaise mine, que cette Princesse ne put concevoir d'abord que ce fût là l'Epoux qui luy étoit destiné. Il falut que Cardagna le luy montrât; & luy dit ces deux mots Espagnols, *Esse es*, qui signifient en nôtre Langue, *C'est luy*; & l'Infante pour couvrir sa surprise, luy repartit qu'il porteroit désormais dans ses Armes les deux mots qu'il venoit de prononcer.

Les nœces de Ferdinand & d'Isabelle ne furent différées qu'autant de temps qu'il en falut pour dresser leur Contrat de mariage; & ce fut dans cette occasion que l'un & l'autre donnerent les premières marques de ce qu'ils seroient un jour. Ils employèrent le premier article de leur Contrat à protester qu'ils n'avoient point d'autre intention en formant entre eux la plus étroite des unions civiles, que d'aggrandir la Foy Catholique, & d'ôter à l'avenir les sujets des guerres qui duroient depuis tant de siècles entre les Castillans & les Arragonnois. Ils ajoutèrent que Ferdinand reconnoîtroit le Roy Henry Quatre pour son legitime Souverain; & n'épargneroit ny sa personne ny ses moyens, pour obliger les Castillans de rendre à sa Majesté l'obéissance qui luy étoit due. Qu'il ne tireroit de la Castille pour quelque cause ou pretexte que ce fût l'Infante Isabelle, ny ses enfans si Dieu luy en donnoit d'elle, pour les mener en Arragon, sans le consentement exprez de cette Princesse, & du Conseil d'Etat qui seroit alors dans la

Castille. Que dans les Actes publics, tant de la Sicile que le Roy Jean d'Arragon donnoit dès à present à Ferdinand son fils unique en faveur de mariage, que dans ceux des Monarchies d'Arragon & de Valence aprez que Ferdinand y auroit succédé, les noms de Ferdinand & d'Isabelle seroient mis au commencement afin qu'ils entraissent aussi-tôt qu'il se pourroit en communauté de leurs droits. Que dans le Conseil d'Etat, & dans les Charges de la Castille lorsque Isabelle seroit appelée à cette Couronne, il n'entreroit que des personnes du Pays que l'Infante Isabelle nommeroit, sans que le consentement de Ferdinand y intervint; & que néanmoins le même Ferdinand ne pourroit disposer d'aucunes Charges de la Sicile, ny des places qui vaqueroient dans le Conseil d'Etat, sans le consentement de sa femme. Que cette Princeesse auroit une semblable prérogative dans la Monarchie d'Arragon aprez que son Epoux y auroit succédé, bien entendu que l'on n'en pourvoiroit que des Arragonnois naturels. Que l'Infante recevroit les sermens & les hommages; & mettroit des Officiers; des Capitaines, & des Garnisons tant dans les Villes, Châteaux, & Forteresses de Castille, que le Roy son frere luy avoit données pour subsistance, que dans celles qu'elle auroit à l'avenir, pourvu qu'elle ne choisît pour cela que des Castillans. Que Ferdinand approuveroit par écrit avant & aprez son mariage les gratifications, & les pensions que l'Infante avoit accordées. Qu'il ne rechercheroit aucun Castillan pour les querelles survenuës entre la Castille & l'Arragon.

Qu'il ne feroit aucune guerre ny Ligue avec les Souverains voisins de la Castille, ny avec aucun Castillan sans le consentement de sa femme, & du Conseil d'Etat de cette Princesse; & que si les Castillans étoient attaquez par qui que ce fût, Ferdinand les secoureroit de quatre mille Lances levées & entretenues à ses dépens jusqu'à ce que la guerre fût finie.

Ces Articles furent signez le dix-sept d'Octobre mil quatre cent soixante-neuf, & le lendemain Ferdinand épousa l'Infante Isabelle en présence des Grands de sa faction qu'elle avoit mandez pour en être témoins. Le Comte de Trevigno pour present des noces, fut créé Duc de Nagera; & les nouveaux mariez n'ayant plus d'interêt à tenir secreta leur alliance, la découvrirent au grand Maître de Saint Jacques qui en informa le Roy Henry Quatre. Sa Majesté Castillane fut sensiblement touchée du mépris que sa sœur venoit de luy témoigner en disposant d'elle-même, non seulement sans son consentement, mais encore sans sa participation.

Il pensoit aux moyens de l'en punir, quand elle luy-écrivit une lettre qui contenoit qu'elle avoit épousé le Prince d'Arragon dans la seule vuë du bien & du repos des Castillans; & qu'encore que d'invincibles raisons l'eussent portée à ce mariage sans luy en rien communiquer, il devoit être persuadé que son mary & elle ne s'éloigneroient jamais de la soumission qu'ils luy devoient; & montreroient aux autres Castillans l'exemple d'une entiere fidelité, pourvu qu'il les traitât comme les premiers de ses Sujets.

Qu'elle luy avoit donné une marque assez éclatante de respect & d'affection, dans la conjoncture que la Couronne de Castille luy ayant été offerte aprez la mort de l'Infant Alphonse leur commun frere, elle l'avoit refusée. Qu'en suite elle avoit exhorté les mécontents qui la vouloient reconnoître pour leur Souveraine, de ne plus penser à elle, & de rentrer dans la dépendance qu'ils avoient jurée à sa Majesté Castillane.

Henry fit lire cette lettre dans son Conseil; & la réponse que l'on y jugea devoir être faite, fut conçue en des termes dont le sens étoit, que sa Ma^{esté} partiroit bientôt de Trugillo où elle avoit demeuré quelque temps, pour aller à Segovie, & que de là elle feroit sçavoir ses intentions à sa sœur. Ferdinand & Isabelle au lieu de s'irriter d'une réponse si peu satisfaisante, la tournerent à leur avantage. Ils engagerent dans leur party l'Archevêque de Toledé, & les autres Grands qui avoient offert la Couronne à Isabelle, en leur faisant représenter que cette sorte d'offense ne se pardonnoit jamais en bonne politique; & que quelques sermens que Henry leur eût faits de l'oublier, il ne laisseroit pas de s'en vanger à la premiere occasion qui s'en presenteroit, s'ils ne le reduisoient à l'impossibilité de le faire; en s'unissant d'une maniere si étroite avec Ferdinand & Isabelle, que leurs intérêts fussent désormais indivisibles.

Les Grands touchés de cette raison, & plus encore de la démonstration que faisoit Henry d'assembler les Etats de Castille & de Leon où ils n'eussent pas

trouvé leur compte, se soumirent aveuglément à tout ce qu'il plairoit à Ferdinand & à Isabelle de leur ordonner. Ils acquiescerent à la proposition que l'un & l'autre leur firent, d'envoyer des Députés à la Cour pour accompagner les Ambassadeurs que Ferdinand & Isabelle nommeroient, pour obtenir de Henry le pardon de s'être mariez à son insçu. Les Ambassadeurs de Ferdinand & d'Isabelle, furent Pedro de Bacca, & Diego de Ribera; & le Député des Grands, fut Louis d'Antecana. Ils supplierent Henry non seulement d'oublier l'injure qui luy avoit été faite, mais encore d'approuver le mariage de sa sœur avec Ferdinand, quoy qu'il fût fils du plus grand de ses Ennemis; sur ce que d'un côté les deux nouveaux mariez sçavoient bien que s'ils eussent communiqué leur dessein à sa Majesté Castillane, elle auroit mis tout en œuvre pour le traverser, & d'un autre côté ils avoient cru l'alliance d'entre les deux principales Monarchies de l'Espagne absolument nécessaire pour la maintenir en paix. Qu'ils étoient prêts de repater la faute qu'ils avoient commise, en donnant à sa Majesté les preuves de leur soumission qu'elle souhaiteroit; & que s'il luy plaisoit de nommer un lieu pour la reconciliation, ils ne manqueroient pas d'y venir pour luy baiser les mains.

Henry persuadé que s'il oublioit si-tôt l'affront qu'il avoit reçu de sa sœur & de son beau-frere les mécontents l'en mépriseroient davantage, répondit aux deux Ambassadeurs & au Député que l'affaire étoit d'assez grande conséquence pour exiger une

meure délibération. Qu'il en consulteroit avec son Conseil & avec les principaux de sa Cour, & qu'ensuite il feroit réponse. Il renvoya le même jour les Ambassadeurs & le Député; de crainte que s'ils demeuroient plus long-temps auprez de luy, ils n'essayassent de corrompre les Grands qui luy étoient demeurez fideles : mais sa précaution fut inutile en ce point.

Louis au contraire pour témoigner à toute l'Europe qu'il s'étoit reconcilié de bonne foy avec le Duc de Guienne son frere, envoya une solempnelle Ambassade en Castille pour negocier le mariage de ce jeune Prince avec Jeanne fille de Henry Quatre, dont on vient de parler. Cette Ambassade étoit composée du Cardinal d'Alby & du Seigneur de Torfy pour sa Majesté Tres-Chrétienne, & du Comte de Bologne & du Seigneur de Malicorne pour le Duc de Guienne, Henry les reçut à Medina-Del-Campo, où il étoit allé pour prendre le divertissement de la chasse, & témoigna que l'alliance qu'ils proposoient, luy étoit fort agreable. Il commit l'Archevêque de Seville, l'Evêque de Siguença, & le grand Maître de Saint Jacques, pour dresser avec les Ambassadeurs les articles de ce mariage. Les Ambassadeurs persuaderez que la dot de l'Infante qui devoit être la Monarchie de Castille, n'avoit point de prix, n'insisterent pas beaucoup sur tout le reste. Ils signerent aveuglément le Contrat que le Conseil de Castille avoit eu ordre de dresser; & Henry pour le rendre plus autentique, voulut qu'il fût aussi signé par tous les Grands de Ca-

stille qui étoient dans ses interêts, & sur tout par les Ducs d'Arevalo & de Valence, par le grand Maître de Saint Jacques, par les Comtes de Benevent, de Miranda, & de Sainte Marie, par l'Archevêque de Seville, par le Marquis de Santillana, par l'Evêque de Siguença, & par les Comtes de Tendilla & de Crugna.

Henry pour rendre cette ceremonie plus auguste, voulut qu'elle se fit en pleine campagne sur le bord de la riviere qui passe à Segovie, où s'étoit rendue une prodigieuse multitude de personnes accourues de toutes les Provinces de l'Espagne. Le Licentié Antoine Nugnez de Cirra Rodrigo lut par le commandement exprez de Henry, un écrit signé de sa Majesté, & scelé de son Seau, qui contenoit qu'elle avoit été forcée par la revolte des plus considerables de ses Sujets, & pour avoir la paix, de déclarer sa sœur Isabelle son heritiere presomptive, & de luy faire prêter en cette qualité le serment par la Noblesse, par les Prelats, & par les Communautéz de la Castille, à condition qu'elle vivroit toujours avec luy dans une entiere soumission; & nonobstant elle avoit disposé de sa personne, & s'étoit mariée à son insçu, quoy qu'il fût son frere & son Roy; & qu'étant son aîné, il dût luy tenir lieu de pere. Que pour cela il la déclaroit déchuë de tous les droirs qu'elle pourroit prétendre à sa succession: Il la déshéritoit: Il cassaït toutes les déclarations, promesses, & institutions faites en sa faveur: Défendoit à tous ses Sujets de la plus reconnoître pour Princesse des Asturies, & leur comman-

doit de recevoir en cette qualité l'Infante Jeanne sa fille qui étoit là présente. Apres que cet écrit eut été lu, le Cardinal d'Albi par une précaution tout-à-fait bizarre, s'adressa à la Reine; & la pria de jurer que l'Infante qu'elle avoit mise au monde, étoit véritablement fille de son mary. La Reine fit ce que le Cardinal souhaitoit d'elle; & ce Prelat s'adressant ensuite à Henry, le sollicita d'affirmer aussi par serment qu'il croyoit être le véritable pere del'Infante. Henry mit les mains sur les Evangiles, & prêta le même serment que la Reine; & ajouta que dez que l'Infante étoit née, & toujours depuis il l'avoit tenuë pour sa legitime fille.

Les Prelats & les autres Grands d'Espagne qui assistoient à cette ceremonie, s'avancerent alors chacun à son rang pour baiser les mains de l'Infante; & jurerent de luy être fideles dans les propres termes dont ils avoient accoustumé de se servir, lorsqu'ils reconnoissoient les fils aînez de leurs Roys pour heritiers presumptifs & necessaires de la Monarchie de Castille. Il y eut pourtant une branche de la Maison de Mendoza dont le Comte de Sautillana étoit aîné, qui se dispensa de suivre l'exemple des autres: mais elle prit pour raison ou pour pretexte de sa singularité, dece qu'elle avoit déjà prêté le même serment dans la conjoncture que les mécontents avoient commencé à publier que l'Infante Jeanne n'étoit pas legitime, & que par consequent il n'étoit pas necessaire d'en faire un second. Le Comte de Bologne tira de sa poche le pouvoir par écrit en bonne forme qu'il avoit du Duc de Guienne,

Guienne, d'épouser l'Infante Jeanne au nom de ce Prince, & s'approcha d'elle. Le Cardinal d'Alby les prit tous deux par la main, & les fiança. La ceremonie finit par les fanfares des trompettes, & par le son des tambours : mais la mort du Duc de Guienne survenuë avant qu'il allât en Espagne, ruina la fortune de l'Infante Jeanne, & fut la veritable cause que Ferdinand & sa femme monterent sur le Trône de Castille.

Louis & Ferdinand furent également sobres pour ce qui regardoit le boire & le manger : mais ils ne le furent pas de la même maniere. Car Louis prenoit d'ordinaire le temps de ses repas pour penser à ses affaires les plus importantes ; & s'y appliquoit de sorte, que non seulement il oublioit qu'il étoit à table pour boire & pour manger, mais de plus il s'égaroit dans ses conceptions jusqu'à donner des signes qui sembloient marquer que son esprit fût aliéné.

Ferdinand au contraire mangeoit & buvoit peu : mais il ne laissoit pas d'être à table des cinq & six heures de suite toutes les fois que ses grandes occupations le luy permettoient, & il employoit ces heures à converser avec les gens de Lettres, ou à s'enquerir des personnes qui étoient presentes, comme l'on vivoit dans le domestique des Grands d'Espagne qui étoient absens. Cette curiosité luy servit à quelque chose : mais à tout prendre, elle luy fut plus nuisible que profitable.

Ferdinand étoit fils d'un Pere qui ayant toute sa vie également hay & méprisé les Sciences, ne voulut pas souffrir qu'il en apprît aucune. Louis au contraire

fut plus que mediocrement docte ; & quoy qu'il affectât de ne le pas paroître , il en resté néanmoins deux preuves convaincantes. L'une est tirée du Livre qu'il composa sous le titre du *Rosier des guerres* ; & l'autre de l'accueil qu'il fit au Cardinal Bessarion , que le Pape avoit envoyé vers sa Majesté & vers le Duc de Bourgogne pour les exciter à contribuer de l'argent & des Troupes contre les Turcs. Ce Cardinal eut l'imprudence d'aller trouver le Duc devant le Roy ; & Louis en fut si choqué , que lorsqu'il se presenta devant luy il luy tourna le dos , après luy avoir dit un Vers Latin qui marquoit tout ensemble son Pays & son incivilité.

Louis à son avènement à la Couronne , eut le malheur de mécontenter son Frere unique , les Princes de son Sang , les principaux Feudataires de la France , & ceux qui en possédoient les plus considerables Charges ; & Ferdinand à son avènement à la Couronne de Castille , y trouva un party formé qu'il falloit détruire à quelque prix que ce fût. Il étoit né , comme l'on a vu , à son Prédecesseur une fille de son mariage avec l'Infante de Portugal ; & cette Princesse par les Loix de la Monarchie de Castille devoit succéder à son Pere , puisqu'en mourant il l'avoit reconnu pour son heritiere legitime. Les Grands du Royaume s'étoient divisez là dessus ; & si Carillo d'Acugna Archevêque de Toledé , Gonsal de Mendoça Archevêque de Séville , le Cardinal Evêque de Siguença , Pedro de Velasco Connétable de Castille , Alvaro de Toledé Duc d'Albe ,

Bertrand de la Cueva Duc d'Albuquerque , Hurtado de Mendoza Marquis de Santillane , Rodrigue de Pimentel Comte de Benevenr , Pedro Manrique Comte de Trevigno , & Alphonse Henriquez Amiral de Castille oncle maternel de Ferdinand , se déclarerent pour luy ; le Marquis de Villena , Alvaro d'Estuniga Duc d'Arcualo , Rodrigue Giron grand Maître de l'Ordre de Calatrava , Jean Giron Comte d'Uregna , prirent hautement les interêts de l'Infante Jeanne.

La guerre que l'on fit à Louis sous le pretexte du Bien Public , étoit toute fondée sur des raisons particulieres. Son frere luy demandoit un appennage : Le Comte de Charolois vouloit recouvrer les Villes situées sur la riviere de Somme : Le Duc de Bretagne prétendoit reparer la faute qu'un de ses Prédecesseurs avoit commise , en relevant de la Monarchie Françoisé , & l'intention du Duc de Bourbon étoit de se faire donner l'Epée de Connétable.

Les Grands de Castille ne travaillerent aussi pour empêcher Ferdinand & Isabelle de parvenir à la Souveraineté , que par des interêts particuliers. Le Marquis de Villena demandoit la grande Maîtrise de l'Ordre de Saint Jacques : le Duc d'Arcualo vouloit qu'on luy confirmât les graces qu'il avoit obtenues de Henry Quatre , & la grande Maîtrise de l'Ordre d'Alcantara pour son fils , & Jean d'Ezuniga le Gouvernement de Seville.

Louis agit de meilleure foy que Ferdinand , en ce qui regardoit les Comtez de Roussillon & de Cerdagne. On a vu que le Roy Jean d'Arragon pere de Ferdinand

avoit abandonné Charles Prince de Viane son fils aîné à la discretion de la Reine sa seconde femme, qui l'avoit fait empoisonner. Les Catalans irrités d'une action si barbare, se revolterent; & menacerent de se donner plutôt aux Turcs, que de retourner jamais sous l'obeissance du Roy d'Arragon. Ce Roy trop foible pour les ranger à leur devoir, emprunta de l'argent de Louis, & luy donna pour gages les Comtez du Roussillon & de Cerdaigne. Louis ne les accepta qu'avec une condition qui fut inserée dans le contrat. Elle portoit que l'argent qu'il prêtoit au Roy d'Arragon luy seroit remboursé dans un terme préfix; & que si l'on y manquoit pour quelque cause que ce fût, les deux Comtez seroient réunis à la Monarchie Françoisse sans pouvoir en être détachés à l'avenir.

Le Roy d'Arragon trouva plus de difficultez qu'il ne pensoit à dompter les Catalans: car apres que le Duc de Calabre qu'ils avoient élu pour leur Souverain fut mort, & que Louis en consequence de l'engagement dont on vient de parler eut refusé de les prendre pour Sujets, ils s'adresserent en troisiéme lieu à Henry Quatre Roy de Castille; & tirerent de luy des secours si considerables, que lorsque le terme de retirer les Comtez fut échu, le Roy d'Arragon se trouva sans argent. Louis le fit sommer de retirer ses Comtez; & le Roy d'Arragon n'ayant pas dissimulé dans sa réponse qu'il ne le pouvoit, sa Majesté Tres-Chrétienne devint propriétaire à juste titre de ce qu'elle n'avoit jusques là tenu que parengagement. Elle étoit assez éclairée pour connoître en ce point son véritable intérêt; & l'on a déjà remar-

qué qu'elle y avoit tant d'attachement dans toutes les rencontres où il ne s'agissoit pas de satisfaire sa passion dominante, que le Roy d'Arragon perdit l'esperance de recouvrer les Comtez du Roussillon & de Cerdagne, quoy qu'avec l'argent des François, & les Troupes qu'on avoit levées pour luy dans la Guienne & dans le Languedoc, il eût rangé les Catalans à son obeïssance.

Et de fait il n'y avoit point de Provinces plus importantes à la Monarchie Françoisë, que celles du Roussillon & de Cerdagne. Les deux principaux Etats de l'Espagne venoient de s'unir par le mariage d'Isabelle avec Ferdinand ; & si la France avoit eu peine à conserver le Languedoc quand elle n'avoit eu en tête qu'un simple Roy d'Arragon, la difficulté seroit incomparablement plus grande aprez que les forces de la Castille auroient été ajoutées à celles du même Arragon. Louis ne pouvoit donc rien faire de meilleur pour luy, ny pour ses Successeurs, que de faire servir de barriere les Pyrénées au Languedoc, & les Comtez du Roussillon & de Cerdagne luy procuroient cet avantage. Neanmoins Henry Quatre Roy de Castille ne fut pas plutôt mort, que Ferdinand & Isabelle envoyèrent des Ambassadeurs à Louis sous pretexte de l'avertir de la mort de leur frere ; & de le prier de ne se plus mêler de la querelle de l'Infante Jeanne, puisque le Duc de Guienne qui devoit l'épouser ne vivoit plus.

Louis qui ne prévoyoit pas qu'il alloit commettre une faute irreparable, écouta favorablement les Ambassadeurs d'Espagne tant qu'ils ne luy parlerent que d'aban-

donner l'Infante Jeanne, & leur en donna toutes les assurances qu'ils demandoient : mais il changea de conduite lorsqu'ils voulurent ensuite s'expliquer sur la restitution des deux Comtez. Ils pretendirent que l'un & l'autre devoient être restitué par deux raisons. L'une qu'ils valaient plus sans comparaison que ne montoit la somme pour laquelle ils étoient engagez ; & qu'ainsi Ferdinand au jugement de toutes les personnes équitables, étoit lezé de plus de la moitié du juste prix. L'autre que depuis que sa Majesté Tres-Christienne jouissoit des Comtez, elle en avoit tiré plus qu'il ne falloit pour la rembourser du principal & des arrerages du prêt. Louis repartit d'un ton décisif qu'il ne souffriroit pas que l'on démembrât de sa Couronne deux Provinces qui y avoient été unies dans toutes les formes.

Ferdinand choqué d'une réponse si précise, n'osa pas témoigner d'abord le chagrin qu'il en concevoit, de crainte que Louis ne changeât de sentiment pour l'Infante Jeanne. Il attendit une occasion favorable, qui se presenta plutôt qu'il ne pensoit. La Bourgeoisie de Perpignan Ville Capitale du Roussillon, se lassée de la domination François : se revolta : assiégea le Château dont la Garnison étoit demeurée fidèle à Louis ; & envoya à Ferdinand des Députés qui luy dirent qu'il ne tiendrait qu'à luy de recouvrer les Comtez du Roussillon & de Cerdagne, sans qu'il luy en coûtât rien. Ils luy parlèrent en des termes si magnifiques de la grandeur de leurs forces ; & des incommoditez des François restez dans le Château de Perpignan que la Bourgeoisie tenoit assiégé ; qu'ils luy persuaderent de les suivre, & de s'enfermer

avec eux dans Perpignan , sur la présupposition que sa présence suffiroit pour obliger le Château à capituler. Il y conduisit toutes les Troupes qu'il put tirer de la Castille sans la trop dégarnir ; & il fut reçu de la Bourgeoisie de Perpignan avec des applaudissemens qui étoient au dessus des respects dûs aux Souverains , & qui passaient jusqu'à l'idolâtrie : mais il s'aperçut bientôt qu'il s'étoit trompé dans sa conjecture. La garnison du Château n'étoit ny si foible ny si mal pourvue qu'on l'avoit assuré ; & comme elle sçavoit bien que Louis pensoit trop serieusement à ses propres affaires pour la laisser perir dans un Fort dont la perte auroit attiré celle des deux Comtez , elle avoit résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Ferdinand en fut convaincu par la valeur qu'elle témoignait en repoussant deux ou trois de ses attaques ; & comme d'un côté il ne doutoit pas que le siège ne tirât en longueur , & que de l'autre côté le party formé dans la Castille contre sa femme ne luy permettoit pas qu'il en fût long-temps absent , il y retourna après avoir laissé dans Perpignan les gens de guerre qui l'y avoient accompagné pour continuer le siège du Château , & pour la défendre , supposé que les François essayassent de s'en rendre les maîtres.

Louis plus touché de l'ingratitude de Ferdinand que de son infidélité , mit sur pied une armée plus considérable par l'expérience que par le nombre des soldats , & luy commanda de reprendre Perpignan. La Bourgeoisie de cette Ville n'espéroit point de quartier , si elle retomboit au pouvoir des François ; & les gens de guerre que Ferdinand luy avoit laissés , étoient des plus braves

del'Espagne. Il arriva de là que les François trouverent à qui parler; & que le siège de Perpignan dura huit mois, quoy qu'ils n'eussent rien négligé de ce qu'il falloit pour l'abreger. Il ne s'y passa point de jour sans combat, & l'on n'avoit point encore vu de Place mieux attaquée ny mieux défendue que celle-là. Mais les forteresses les plus importantes se sont presque toujours perduës par l'un de ces deux inconveniens; que si l'on y laisse de foibles garnisons, l'Ennemy s'en saisit avec peu de peine; & si l'on en laisse de fortes, elles manquent trop tôt de vivres. Perpignan en fut là réduit; & non seulement l'on y mangea les animaux les plus immondes, mais de plus on traita de même les corps des hommes amis ou ennemis, qui étoient tuez dans les assauts. On ajoute qu'il y arriva ce que Joseph raconte en décrivant le siège de Jerusalem, & qu'une mere y devora son propre fils: tant on avoit sçu inspirer d'horreur aux Espagnols contre les François.

Mais soit que Louis se fût proposé de signaler sa clemence à l'égard des Assiégés, ou qu'il voulût rendre leur inclination François à force de bons traitemens, les Assiégés, quoy qu'ils se fussent trop long-tems défendus, obtinrent des articles aussi favorables que s'ils se fussent rendus dès le premier jour du siège. Louis n'ainoit le sang que lorsqu'il ne pouvoit s'empêcher de le repandre sans hazarder son autorité; & sa Majesté au lieu de se piquer de ce que les Bourgeois de Perpignan avoient tenu trop long-temps, les en estima davantage. Elle pouvoit ne les recevoir qu'à discrétion; & pourtant elle ne se contenta pas de leur donner la vie & les biens, mais de
 plur

plus elle étendit cette grace aux Espagnols que Ferdinand y avoit laissez ; & les Auteurs qui l'accusent de n'avoir jamais été sensible à la pitié , ignoroient sans doute cette action , qui doit passer pour une des plus belles de son Histoire.

Louis s'ennuya de ce que le Roy Charles Sept son pere vivoit trop long-temps , quoy que sa Majesté n'eût encore que cinquante-quatre ans ; & voulut regner à son tour , avant que les loix de la nature & celles de la Monarchie Françoisé l'appellassent à la Couronne. Il se saisit du Dauphiné : Il y vécut dans l'indépendance : Il essaya d'y former des Liges contre son Pere ; & lorsqu'il eut sur les bras des Troupes auxquelles il se sentoît incapable de résister , il aimamieux se bannir pour six ans dans le Brabant ; que de demeurer à la Cour de France dans la seule qualité de Dauphin.

Ferdinand n'en usa pas avec plus d'humanité à l'égard de la Reine Isabelle sa premiere femme. On a vu que cette Princesse l'avoit préféré à tous les autres Souverains de l'Europe qui l'avoient recherchée ; & l'obligation qu'il devoit luy en avoir , n'étoit pas peu considerable. Cependant six ans apres qu'il l'eut épousée , il s'ennuya de n'être en Castille que le mary de la Reine. Cette Princesse avoit déjà trente-huit ans , & comme elle s'étoit mariée trop tard , & que Ferdinand n'avoit eu d'elle qu'une fille , il n'esperoit plus d'en avoir d'autres enfans. Il étoit encore à l'âge de vingt-deux ans ; & il supposoit que si sa femme venoit à mourir , celui qui épouserait leur commune

filles le chasseroit de la Castille. Il n'apprehendoit rien tant que d'être relegué dans ses montagnes d'Arragon ; & ce fut vray-semblablement dans la seule vuë de prévenir cet inconvenient, qu'il fit à la Reine Isabelle une querelle d'Alemand, ou pour mieux dire une chicanne en matiere de Jurisprudence.

Pour entendre ce qui suit, il faut présupposer que Ferdinand & Isabelle étoient parens au quatrième degré du côté paternel, & qu'ils venoient tous deux en droite ligne masculine de Jean Premier Roy de Castille. Toute la difference qu'il y avoit entre eux, consistoit en ce que le même Jean Premier avoit eu deux fils. L'aîné étoit Jean Second, qui luy succeda au Royaume de Castille ; & le second l'Infant Ferdinand, que les Etats d'Arragon avoient élu pour leur Roy, apres que leur premiere Maison Royale avoit été éteinte. Isabelle étoit restée seule de la posterité legitime de Jean Second, & son Mary étoit aussi resté le seul mâle de la posterité de l'Infant Ferdinand. Il prétendit là-dessus que la Couronne de Castille luy appartenoit, & en intenta le procez à sa femme. Sa raison fut qu'il descendoit aussi-bien qu'elle de Jean Premier, & qu'il en descendoit en pareil degré. Qu'à la verité il seroit mal fondé, s'il y eût eu toujours des mâles dans la premiere branche Royale de Castille : mais que n'y restant qu'une femme, il devoit l'exclure par la prerogative de son sexe.

La Reine Isabelle qui n'étoit pas moins sçavante que son mary dans la Jurisprudence, luy répondit que dans toutes les Loix des Royaumes d'Espagne la representation avoit lieu. Que le Roy Jean Second avoit exclu

de la Monarchie de Castille non seulement l'Infant Ferdinand, mais encore toute sa posterité mâle & femelle; tant qu'il resteroit des mâles ou des femelles dans la branche du même Jean Second; & qu'ainsi la Reine Isabelle qui en descendoit en droite ligne, excluait son Mary qui ne descendoit que de Jean Premier. Ferdinand repliqua en demeurant d'accord que la représentation avoit eu lieu, tant que toutes les autres circonstances de la succession de Castille avoient été semblables, c'est-à-dire tant qu'il y avoit eu des mâles dans la posterité de Jean Second aussi-bien que dans celle de Jean Premier. Mais que presentement que les mâles y manquoient, le Droit Coutumier n'avoit plus de lieu; & il falloit absolument revenir à la prérogative du sexe, qui luy adjugeoit la Couronne de Castille.

Cette contestation alla si loin, qu'aucune des parties n'étant d'humeur à se relâcher, il falut assembler les Etats de Castille pour la terminer. Ferdinand & Isabelle y défendirent chacun son droit, avec autant de chaleur que s'ils n'eussent eu rien de commun. Ils s'expliquerent de vive voix; & Ferdinand dit que c'étoit choquer également la nature & la bonne politique, de laisser plus long-temps entre les mains d'une femme l'administration d'une Monarchie de si grande étendue qu'étoit celle de Castille; & que tant de Grands & de Chevaliers qui l'avoient défenduë contre les Infideles au peril de leurs vies, reçussent les ordres d'un sexe imbecile de corps & d'esprit, qui manquoit de lumiere & d'experience; & qui n'étoit capable de resister ny à la flatterie, ny à la violence des passions. Que tous les Royaumes

anciens & nouveaux dont on avoit admiré la politique, s'étoient exemptez d'obeïr aux femmes; & que pour ceux qui avoient été contraints de s'y soumettre dans la suite des temps, leur entiere ruine s'en étoit infailliblement ensuivie. Que le Royaume de France avoit toujours été la plus considérable Monarchie de l'Europe; & qu'il ne subsistoit depuis plus de mille ans, que parce qu'on y avoit exclus les femmes de la Couronne. Qu'en l'année mille trois cent vingt-huit le Roy d'Angleterre avoit prétendu qu'il luy appartenoit, à cause de sa mere fille de Philippe le Bel & sœur de Louis Hutin, de Philippe le Long & de Charles le Bel, qui en avoient été les quatre derniers Roys; & que nonobstant Philippe de Valois luy avoit été préféré, quoy qu'il fût plus éloigné de la Couronne que luy.

La Reine Isabelle soutint au contraire que les Monarchies ne devoient pas être plus exemptes d'observer les loix naturelles, que les autres Etats; & que ces loix avoient appris aux enfans qu'ils devoient succéder à leurs peres, quelque autre droit qui s'y opposât. Qu'elle descendoit en droite ligne de Jean Second Roy de Castille; & que ce Prince ayant exclu son frere puîné & toute sa posterité de succéder à la Couronne tant que ses propres Descendans subsisteroient, Ferdinand n'y pouvoit rien prétendre pendant que la femme & la fille qu'il avoit eüe d'elle vivoient. Que si l'on examinait de prez tous les événemens de l'Histoire ancienne & de la moderne, on trouveroit que les femmes avoient fait plus de bien que de mal dans les Monarchies où elles avoient regné; & que la Castille sans aller

plus loin , en fournissoit des exemples incontestables.

Les Historiens d'Espagne ajoutent que la plus forte raison dont la Reine Isabelle se servit pour déterminer les Etats de Castille à prononcer en sa faveur, fut tirée de ce que s'ils se déclaroient pour Ferdinand , & qu'elle n'eût point d'autres enfans de luy que l'Infante dont elle étoit accouchée il n'y avoit pas long-temps, cette petite Princesse seroit frustrée de la Couronne qui passeroit à la sœur du même Ferdinand veuve du Roy de Naples. Mais cette raison étoit si foible, qu'il n'y a aucune apparence que la Reine Isabelle qui avoit de l'esprit s'en fût servie; parce que ou elle mourroit devant Ferdinand, ou elle luy survivroit. Si elle mouroit avant luy, il n'y avoit aucune apparence que les Castillans qui l'aimoient uniquement, frustraissent sa fille pour se donner à quelque autre; & si elle survivoit à son mary, elle n'avoit rien à craindre.

Quoy qu'il en soit les Etats de Castille adjugerent tout d'une voix leur Couronne à celle qui la possédoit actuellement, & déclarerent nulles les prétentions de Ferdinand; qui tout raffiné politique qu'il étoit, ne put ou ne crut pas devoir dissimuler le chagrin qu'il en avoit conçu. Mais la Reine Isabelle après avoir gagné sa cause, fit une action qui passera toujours pour le plus bel endroit de sa vie: car non seulement elle ne se prévalut point de l'avantage qu'elle venoit de remporter, mais de plus elle prévint qu'il luy seroit impossible à l'avenir de retirer son jeune Mary de l'amour, volage où il étoit addonné, si elle ne le satisfaisoit en quelque manière du côté de l'ambition. Elle souhaitoit d'avoir un

filz ; & la vertu severe dont elle avoit fait jusques là profession , ne luy donnoit pas lieu d'esperer d'en avoir , tant que ce mary seroit mécontent d'elle. Ainsi l'expedient dont elle s'avisa immédiatement aprèz que les Etats de Castille l'eurent confirmée dans l'entiere possession & administration de leur Monarchie , fut d'en partager de son bon gré le Gouvernement avec luy. Elle l'appella dez ce jour là dans tous les Conseils : Elle luy donna une autorité égale à la sienne : Les noms de l'un & de l'autre furent mis à la tête de tous les actes Juridiques ; & leurs deux figures furent gravées sur toutes les monnoyes que l'on battit dans les Villes de Burgos , d'Alcala , de Seville , & de Toledo. On apprit par l'évenement que la conjecture de la Reine Isabelle n'avoit pas été mal fondée , & l'an ne se passa point sans qu'elle accouchât d'un filz qui fut suivi de trois filles. Ferdinand de sa part fut si touché de ce que sa femme avoit eu une complaisance pour luy qu'il n'auroit pas eüe pour elle s'il eût gagné son procez , que durant sa vie il ne luy échapa rien qui servît à montrer qu'il avoit sur la Castille des prétentions qu'il ne laisseroit pas de poursuivre en temps & lieu , nonobstant que les Etats de cette Monarchie les eussent désapprouvées.

Louis & Ferdinand essayèrent tant qu'ils vécurent d'aggrandir leurs Royaumes ; & lorsque les voyes justes pour y parvenir leur manquerent , ils ne firent point de scrupule de recourir aux injustes. Mais il faut avouer que Ferdinand alla toujours droit à cette fin , & que Louis s'en éloigna dans l'occasion la plus éclatante qui se soit offerte aux Roys de France depuis trois cent ans.

Ferdinand peu de temps apres son mariage avec Isabelle de Castille, trouva le Royaume de Grenade divisé en deux factions ; dont l'une prétendoit conserver sur le Trône le Roy qu'elle y avoit élevé , & l'autre y vouloit mettre son adversaire. Boabdelin avoit été long-temps paisible : mais la cruauté qu'il exerça à l'égard de son frere, luy ôta une partie de ses Sujets. Il le fit mourir sans aucune forme de Justice ; & les Grenadins qui l'aimoient à cause de ses belles qualitez, hazarderent leur Couronne dans la seule vuë de vanger sa mort. Les plus considerables d'entre eux se revolterent ; & mirent à leur tête le fils qu'il avoit laissé , nommé Mahomet le Petit. Le reste en plus grand nombre demeura sous l'obéissance de Boabdelin ; qui reduisit son neveu à de telles extremitez , qu'il le contraignit d'implorer le secours des Espagnols.

Ferdinand se prévalut de cette division en grand politique. Il envoya à Mahomet le Petit plus de Troupes qu'il ne luy en demandoit : Il luy donna les moyens de vaincre son Oncle , & ensuite il le dépouilla luy-même. Une autre supercherie le rendit Roy de Naples , sans qu'il luy en coûtât ny soldats ny argent. Lorsque son cousin Alphonse l'avoit prié de le secourir contre Charles Huit, il luy avoit envoyé six mille hommes sous la conduite de Consalve , qui avoit beaucoup contribué à défendre le même Alphonse contre les François.

Frederic frere & successeur de ce Prince s'imagina quand il apprit que Louis Douze alloit attaquer , que les Espagnols luy rendroient le même office

qu'ils avoient rendu à Alphonse, & pria Ferdinand de luy renvoyer Consalve : mais il ne sçavoit pas que les Espagnols qu'il tenoit pour ses meilleurs amis, avoient partagé son Royaume avec les François. Consalve s'empara de toutes les Places que Frederic avoit eu l'imprudence de luy confier ; & se trouva de cette sorte en possession de la Pouille & de la Calabre, qui faisoient la moitié du lot dont les Espagnols s'étoient contentez. La conquête de la Navarre ne fut pas plus dans les regles, que l'avoient été celles de Grenade & de Naples. Ferdinand travailla durant plusieurs années à gagner une des factions qui partageoient ce Royaume ; & vint à bout de celle de Beaumont, en donnant au Comte de Beren qui en étoit le chef, de belles Terres dans la Castille, où il pourroit se retirer lors qu'il seroit mal à la Cour du Roy Jean d'Albret son Maître. Ensuite il procura par divers artifices que le même Jean d'Albret favorisât la faction de Grammont au préjudice de celle de Beaumont ; & quand il eut brouillé de cette sorte le Roy de Navarre avec la moitié de ses Peuples, il le pressa de donner passage à son armée pour attaquer la France ; & sur le refus qu'il en fit, les Espagnols le chasserent de son Etar.

Louis pouvoit ajouter à sa Couronne par des voyes legitimes, les Provinces des Pays-bas & des deux Bourgognes, qui valoient mieux que les trois Royaumes de Grenade, de Naples, & de Navarre. Charles le Guerrier Duc de Bourgogne étoit mort, & n'avoit laissé qu'une fille âgée de vingt ans. Le fils unique de Louis qui fut depuis Charles Huit n'en avoit pas

pas encore sept : cependant les Flamans à la disposition desquels étoit l'héritière de Bourgogne , concevoient si bien que s'ils étoient unis à la Monarchie Françoisé , ils vivroient dans une profonde paix ; & qu'au contraire ils seroient éternellement en guerre , s'ils continuoient d'en être détachés , qu'ils offrirent leur Souveraine à Louis pour le Dauphin de France , & cette Princesse consentit de bonne grace d'attendre qu'il fût en âge. La passion des mêmes Flamans pour devenir François fut si grande , qu'ils ajoutèrent que supposé que sa Majesté Tres-Chrétienne trouvât qu'il y eût trop de disproportion entre son Dauphin & l'héritière de Bourgogne , ils la conjuroient de luy donner pour mary Charles Comte d'Angoulême , qui fut depuis Pere de François Premier.

Dans l'un & l'autre de ces cas , les Pays-bas & les deux Bourgognes eussent également augmenté la France d'une quatrième partie : mais Louis refusa les Flamans par deux raisons qu'il n'osa découvrir. La première qu'il avoit trop hay le Duc de Bourgogne pour souffrir que la fille de ce Prince entrât dans sa famille , nonobstant que la dot qu'elle y devoit apporter fût hors de prix. L'autre qu'il s'imaginait que les gens de ce Duc qu'il avoit corrompus le mettroient en possession des Etats de sa fille , sans l'obliger à la recevoir pour sa bru. Il se trompa néanmoins dans sa conjecture , & les Provinces des Pays-bas luy échaperent aussi-bien que le Comté de Bourgogne.

178 HISTOIRE DE LOUIS ONZE.

La Maison d'Autriche profita de sa faute ; & toutes les guerres que les François & les Flamans ont eues depuis plus de deux cent ans , & qu'ils auront tant qu'il plaira à Dieu de les châtier les uns par les autres , en ont été & seront de funestes suites.

FIN.



A PARIS,

De l'Imprimerie d'Antoine Lambin , 1689.





